Licence Encyclopédie Spirite

Copyright (C) 2006 Encyclopédie Spirite - Mars 2006
http://www.spiritisme.net
spiritisme@spiritisme.net

Considérant l'objectif de base de l'Encyclopédie Spirite de mettre gratuitement à la disposition de toute l'Humanité les éléments de base du Spiritisme, les documents mis à disposition sur le site Internet de l'Encyclopédie Spirite peuvent être copiés, diffusés et utilisés dans les conditions suivantes :

1. Toute copie à des fins privées, à des fins de recherches, d'illustration ou d'enseignement est autorisée.
2. Toute diffusion ou inclusion de tout ou partie de ce document dans une autre œuvre ou compilation doit faire l'objet d'une autorisation écrite de l'Encyclopédie Spirite et doit :
    a. Soit inclure la présente licence s'appliquant à l'ensemble de la compilation ou de l'œuvre dérivée.
    b. Soit, dans le cas d'extraits ou de citations limitées à moins de 1000 caractères, mentionner explicitement l'origine de la partie extraite comme étant l'Encyclopédie Spirite et en indiquer l'adresse Internet, afin de permettre aux intéressés de retrouver facilement et gratuitement l'intégralité du document.
3. Cette licence qui accompagne chaque fichier doit être intégralement conservée dans les copies.
4. La mention du producteur original doit être conservée, ainsi que celle des contributeurs ultérieurs.
5. Toute modification ultérieure, par correction d'erreurs, mise en forme dans un autre format, ou autre, doit être indiquée. L'indication des diverses contributions devra être aussi précise que possible, datée, et envoyée à l'Encyclopédie Spirite.
6. Ce copyright s'applique obligatoirement à toute amélioration par simple correction d'erreurs ou d'oublis mineurs (orthographe, phrase manquante, ...), c'est-à-dire ne correspondant pas à l'adjonction d'une autre variante connue du texte, qui devra donc comporter la présente notice.

JOURNAL INTIME
DE
MAINE
DE BIRAN
(1792-1817)
PUBLIÉ PAR
A. DE LA VALETTE-
MONBRUN

LIBRAIRIE
PLON

2-1927

Prix : 25 fr.

JOURNAL INTIME DE MAINE DE BIRAN

(1792-1817)

PUBLIÉ AVEC UN AVANT-PROPOS
UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

A. DE LA VALETTE-MONBRUN
Docteur ès lettres et en théologie

PARIS
LIBRAIRIE PLON
M.CM.XXVII

JOURNAL INTIME

DE

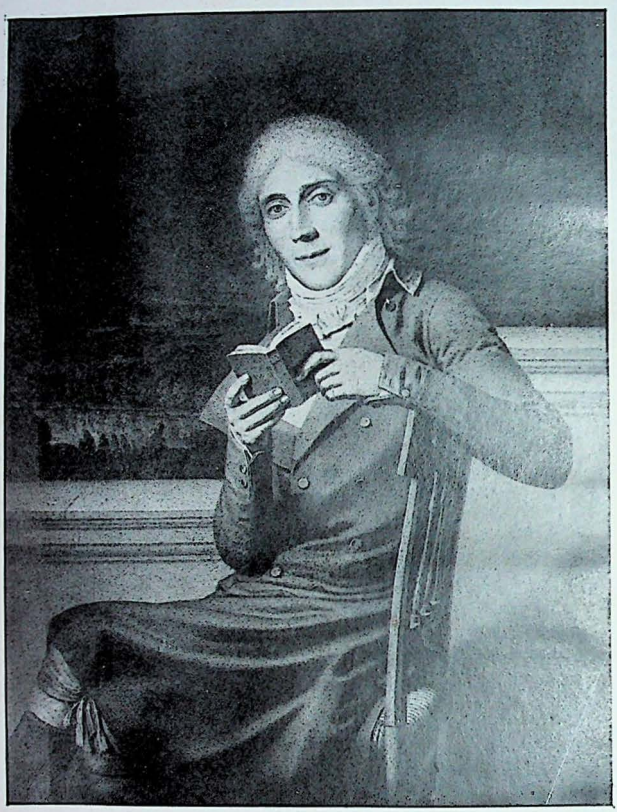
MAINE DE BIRAN

1792-1817

« Qui sait tout ce que peut la réflexion concentrée, et s'il n'y a pas un Nouveau Monde *intérieur*, qui pourrait être découvert un jour par quelque Colomb métaphysicien » ?

MAINE DE BIRAN.

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1927.



MAINE DE BIRAN (AN VI)

Par DUVIVIER

(Château de Grateloup)

JOURNAL INTIME

DE

MAINE DE BIRAN

DE L'ANNÉE 1792 A L'ANNÉE 1817

publié avec un Avant-propos, une Introduction et des Notes

PAR

A. DE LAVALETTE MONBRUN

DOCTEUR ÈS-LETTRES ET EN THÉOLOGIE



PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE

Tous droits réservés

pyright 1927 by Librairie Plon.
Droits de reproduction et de traduction
ervés pour tous pays.

AVANT-PROPOS

I

COMMENT PUBLIER LE « JOURNAL INTIME » ?

Le *Journal intime* de Maine de Biran forme un ensemble de plus de treize cents pages. Il est constitué par des cahiers de souvenirs, des agendas de poche, un grand nombre de petits feuillets, réunis ensemble, et même de simples feuilles volantes, sans date.

Il s'étend de l'année 1792 à l'année 1824, mais d'importants fragments font défaut. C'est ainsi que rien de ce qui a pu être écrit, entre les années 1797 et 1813, ne nous est parvenu, à l'exception d'une douzaine de pages, datées de 1811. On peut supposer, il est vrai, que, durant cette période, où le philosophe compose ses principaux travaux et occupe des fonctions publiques absorbantes, il n'a pas eu le temps — ou s'est moins soucié — de faire l'analyse minutieuse de ses états d'âme quotidiens.

L'ouvrage, que nous présentons au grand public lettré, se compose de deux parties, fondues ensemble et réunies sous le titre générique : *Journal intime de Maine de Biran.* De ces deux parties l'une — la plus importante — est encore *inédite,* l'autre est empruntée, pour une bonne part, au volume, depuis longtemps épuisé, d'Ernest Naville : *Maine de Biran, sa vie et ses pensées* (1).

(1) Ernest NAVILLE, *Maine de Biran, sa vie et ses pensées,* in-16, Genève, 1851; Paris, Didier, éditeur (1857 et 1874). — Plusieurs fragments du *Premier Journal intime* (1792-1795), dont nous avions depuis vingt ans la copie,

La partie inédite du *Journal intime,* qui constitue le principal intérêt de cet ouvrage, est la reproduction des manuscrits que le regretté Ernest Naville, de Genève, d'une part, et l'arrière-petite-fille du philosophe de Bergerac, Mlle Savy Maine de Biran, d'autre part, ont mis à notre disposition, plusieurs années durant, avec une affabilité inlassable, en nous laissant l'entière latitude d'en faire l'usage que nous jugerions le meilleur pour la plus grande gloire de leur « cher philosophe ».

A l'exception d'un certain nombre d'*inédits,* offerts gracieusement par feu Ernest Naville, soit à M. Alexis Bertrand, l'éminent biraniste, professeur de philosophie à l'Université de Lyon, soit tout spécialement à celui qui écrit ces lignes, tous les manuscrits connus des ouvrages de Maine de Biran ont été légués, en ces vingt dernières années, tant par Ernest Naville que par Mlle Savy de Biran, à la Bibliothèque de l'Institut de France, où les érudits peuvent les consulter à loisir.

Nous croyons savoir toutefois que M. Adrien Naville, professeur à l'Université de Genève, a conservé « provisoirement » par devers lui une importante partie du manuscrit du *Journal intime,* mais, grâce à l'extrême gracieuseté à notre égard de son vénéré père, l'ex-pasteur Ernest Naville, nous en possédons la copie exacte. Parmi les inédits biraniens, qui sont notre propriété personnelle, nous ne reproduisons ici que ceux qui nous ont paru faire partie *intégrante* du *Journal intime.* Ces explications bibliographiques données, quelle pensée directrice nous a guidé dans la présentation de cet ouvrage?

Il ne nous a pas convenu de reproduire sans discernement tout ce que Maine de Biran a écrit dans son *Journal intime.* A

et qu'on lira plus loin (Années 1793-1794-1795), ont été publiés récemment par M. Pierre Tisserand dans les *Œuvres philosophiques de Maine de Biran,* t. I, 1920, Alcan, éditeur. Le chanoine Mayjonade a pareillement publié — il y a une trentaine d'années — quelques courts fragments du *Journal intime* de l'année 1815 dans un volume, tiré pour la famille à un très petit nombre d'exemplaires. Nous n'avons reproduit ici, parmi les écrits biraniens, déjà édités par MM. Tisserand et Mayjonade, que ceux qui nous ont semblé faire partie du *Journal intime,* ou qui sont d'une réelle utilité pour préciser le point de départ de la pensée de Maine de Biran.

d'autres nous laissons l'usage de ces procédés « germaniques », que la Sorbonne avait mis par trop en honneur avant la Grande Guerre, et qui sont déjà, aujourd'hui, pas mal discrédités, n'en déplaise à MM. Lanson, Brunschvicg, Delacroix, Tisserand, Lévy-Bruhl et autres érudits professeurs en Sorbonne. M. Léon Brunschvicg nous a donné une édition des *Pensées* de Pascal, d'où pas une phrase, pas une expression, pas une note du manuscrit original n'est omise. Il convient assurément d'avoir le culte de cet « effrayant génie », qu'est Blaise Pascal, mais la superstition? Point. Qu'aurait dit Pascal, s'il avait pu supposer qu'on se ferait un jour « des oracles de toutes ses pensées, et des mystères même de ses obscurités », pour employer ses propres expressions?... Sans nul doute, dans un mouvement d'irritation, aurait-il jeté au feu son précieux manuscrit.

A plus forte raison la thèse n'est-elle pas défendable, s'il s'agit de Maine de Biran. Le philosophe a écrit *son Journal,* sans songer à la postérité, pour épancher les sentiments de son âme, débordante de vie intérieure, fixer les souvenirs les plus intéressants de son existence, progresser par l'analyse minutieuse de ses impressions journalières dans la connaissance de lui-même et de l'homme en général. A côté de nombreuses pages où l'originalité de la pensée, la finesse de l'analyse psychologique, le naturel du style et la propriété des expressions charment le lecteur, l'on rencontre certaines autres pages où le philosophe — fils de médecin et fondateur d'une Société médicale — disserte sur le mauvais état de son estomac et de ses bronches, s'apitoie longuement sur lui-même, indique l'état atmosphérique de chaque jour, décrit ses habituels défauts, prend pour la centième fois de bonnes résolutions, qu'il sait ne pouvoir tenir. Longueurs, redites, négligences de style, détails intimes de famille, citations d'auteurs divers, vastes discussions tantôt d'ordre philosophique, tantôt d'ordre politique, si l'on voulait reproduire tout ce que contient le *Journal intime* (dont cependant une bonne partie manque et ne se retrouvera plus), ce sont plusieurs volumes qu'il faudrait publier.

C'est en vain qu'on a cherché, en haut lieu, c'est-à-dire en Sorbonne, à nous attirer sur ce terrain. Nous l'avons jugé par trop défavorable au grand philosophe périgourdin pour céder aux instances qui nous ont été faites. C'est *trahir* un auteur, estimons-nous, surtout quand il s'agit d'un *Journal intime,* écrit au courant de la plume et dans l'abandon des sentiments du cœur, ou des impressions du moment, de livrer à l'indiscrétion et à la malignité du public tout ce qu'il renferme, sans en rien retrancher. Nous ne *trahirons* pas Maine de Biran, auquel nous sommes unis par les liens du sang, et auquel nous sommes redevables de tant d'agréables heures, passées dans la douceur ineffable des idées. Un certain choix présidera à la présentation de ce *Journal intime,* et ainsi nous n'attirerons point sur notre tête les anathèmes que Voltaire a fulminés d'avance contre ces « maudits éditeurs (1) », qui impriment sans discernement tout ce qu'on leur présente, et, corbeaux voraces, s'acharnent sur les morts, comme l'envie sur les vivants (2).

Nous acceptons d'avance, et « d'un cœur léger », les reproches que l'on ne manquera pas de nous adresser pour le mode de faire adopté ici, bien persuadé, du reste, qu'un mode de faire — tout contraire — n'aurait pas eu davantage l'heur de plaire à l'unanimité des critiques. Aussi bien, peu nous chaut que l'éditeur du *Journal intime* de Maine de Biran soit loué ou blâmé, si cette publication atteint son but, qui est de faire mieux connaître et estimer davantage un homme que l'on peut, à bon droit, considérer comme la plus forte tête pensante de la philosophie française au dix-neuvième siècle.

(1) Voir les pages inepties et ridicules que l'on a imprimées sous le titre : *Le Sottisier de Voltaire.*

(2) Nous sommes heureux de nous trouver ici en parfait accord de sentiment avec le premier éditeur du *Journal intime.* « Il était nécessaire de choisir, dit Ernest Naville. L'étendue des rédactions originales et les répétitions fréquentes qu'elles renferment ne permettaient pas de les publier intégralement; les dissertations politiques auraient rompu l'unité d'intérêt que ce recueil peut offrir. Ce qu'il fallait demander avant tout aux *Cahiers de souvenirs* de M. de Biran, c'était Maine de Biran lui-même dans sa personnalité vivante. » *Maine de Biran, sa vie et ses pensées,* Avant-propos, VII.

II

L'OPPORTUNITÉ DE LA PUBLICATION DU « JOURNAL INTIME »

Ernest Naville a publié, comme il a été dit plus haut, une importante partie du *Journal intime* de Maine de Biran, sous le titre : *Maine de Biran, sa vie et ses pensées.* La dernière édition de cet ouvrage, qui date de 1874, est épuisée depuis vingt-cinq ans environ, et elle est devenue introuvable. Ne convenait-il pas de redonner au grand public lettré un volume, d'une psychologie pénétrante, et qui n'a rien perdu, avec le temps, de son intérêt?

En outre, les circonstances ne sont-elles pas favorables, à notre époque où tant d'esprits dans le désarroi cherchent un aliment substantiel de leur vie morale, pour publier non plus seulement le tiers environ du *Journal intime,* mais le *Journal intime* dans son entier, du moins tel qu'il subsiste aujourd'hui? Nous savons en effet de source certaine que de nombreux fragments de cet ouvrage se sont égarés, dans les années qui suivirent la mort de Maine de Biran, par suite de la négligence incroyable de l'avocat Lainé et de Victor Cousin, qui avaient accepté de veiller sur l'héritage philosophique de leur éminent ami, mais qui se laissèrent détourner de ce soin par les événements politiques auxquels ils étaient mêlés.

Depuis quelque quinze ans nous songeons à publier le *Journal intime* de Maine de Biran. Mais, de divers côtés, à diverses reprises, l'on nous a objecté que « des raisons respectables » s'opposaient à cette publication. Nous ne voulons pas examiner si, derrière ces « raisons respectables », mises en avant pour nous détourner de réaliser notre dessein, et sur lesquelles nous n'avons pu obtenir de renseignements précis, il n'y aurait pas d'autres raisons — d'un autre ordre — que celles qui nous ont été alléguées.

Ce que nous pouvons affirmer ici, c'est que le bon et vénéré Ernest Naville, en mettant à notre disposition le *Journal intime inédit*, en nous laissant toutes les facilités, durant nos fréquents séjours à Genève, de le transcrire, en nous adressant à Paris, plus de dix mois durant, un grand nombre d'écrits biraniens — fragments philosophiques ou fragments du *Journal intime* — ne nous a jamais exprimé *la moindre réserve* sur la publication des documents, mis si obligeamment à notre disposition.

Ce n'est vraiment pas la peine de recommencer autour du *Journal intime de Maine de Biran* le tamtam — plus ou moins désintéressé — fait autour du *Journal des Goncourt*. Les « raisons respectables », alléguées plus haut, n'existent plus, à notre avis. Il nous est facile de justifier cette assertion.

L'on trouve dans le *Journal intime* des années 1814 et 1815 une cinquantaine de pages, d'une violence inouïe, contre Napoléon. C'est ainsi que, durant la période dite des Cent-Jours, Maine de Biran gémit de la mollesse de la nation à secouer « le joug de l'usurpateur », accepte pleinement, pour sa part, la distinction faite par les Alliés entre Bonaparte et la France, appelle de tous ses vœux le rétablissement de l'ancienne dynastie et la chute du « tyran ». Quand Ernest Naville publia en 1851, à Genève, et en 1857, à Paris, une bonne partie du *Journal intime*, Napoléon régnait en France, et le fils du philosophe, Félix de Biran, s'était rallié à l'Empire. On devine aisément en quelle situation délicate aurait pu le mettre la publication des diatribes enflammées, écrites par son père contre Napoléon Ier.

Dans le *Journal intime* de Maine de Biran, l'on rencontre aussi des jugements sévères sur certains personnages politiques du temps, des appréciations peu flatteuses sur la société périgourdine d'alors, quelques détails de famille, d'ordre tout à fait intime.

Après cent ans écoulés il n'y a plus aucun inconvénient à révéler les sentiments personnels de Maine de Biran envers Fouché, Bonald ou Chateaubriand, à faire savoir qu'habitué à fréquenter l'élite intellectuelle de Paris, le philosophe se

sentait « mourir d'ennui » dans certaines réunions provinciales, voire même dans le salon de sa belle-mère. Par contre, il est certains détails intimes de famille, du reste sans importance, qu'il nous a semblé préférable de supprimer. Du moment que nous n'étions pas décidé à *tout* publier, à l'aveuglette et sans discernement, les « raisons respectables », mises en avant jusqu'ici pour ne pas livrer au public le *Journal intime*, tombaient d'elles-mêmes. Tout esprit vraiment impartial ne saurait en juger autrement (1).

En publiant aujourd'hui le *Journal intime*, nous croyons répondre à la confiance qu'avaient mise en nous Ernest Naville et Mlle Marie Savy de Biran. Nous n'avons en vue que la plus grande gloire de Maine de Biran et l'intérêt supérieur, que tout lecteur intelligent peut retirer d'un commerce assidu avec un esprit d'une essence subtile et rare.

III

LES ÉDITEURS DE MAINE DE BIRAN. — RÉPONSE A M. PIERRE TISSERAND.

Maine de Biran a eu jusqu'ici sept éditeurs : Victor Cousin, Ernest Naville, le chanoine Mayjonade, Jules Gérard, Alexis Bertrand, Pierre Tisserand et nous-même.

Dans l'introduction à notre volumineux ouvrage sur *Maine de Biran* (2), nous avons établi que Victor Cousin avait fait « à la diable » l'édition des *Œuvres philosophiques* de Maine de Biran, parue en 1841, et que par cette publication si défectueuse il avait gravement desservi, dans le monde pensant,

(1) Dans un article de *l'Amitié de France* (février 1911), George Dumesnil, le regretté philosophe spiritualiste, qui, dans sa ferveur biranienne, souhaitait vivement la publication du *Journal intime*, fait allusion à « certaines raisons d'ordre respectable », qui ont fait excepter cette importante pièce du don des manuscrits de Maine de Biran, fait par Ernest Naville à l'Institut de France.

(2) *MAINE DE BIRAN, Essai de biographie historique et psychologique*, grand in-8°, 544 pages.

celui qu'il avait si justement nommé « le plus grand métaphysicien après Malebranche ». Nous avons montré qu'Ernest Naville, par contre, avait sauvé Maine de Biran de l'oubli et, par son zèle admirable à nous restituer sa physionomie et ses écrits, l'avait remis à sa place (qui est la première) parmi la philosophie française au dix-neuvième siècle, si bien que les noms de Maine de Biran et d'Ernest Naville restent désormais inséparables.

Il nous plaît aussi de rendre hommage au labeur patient et sagace du chanoine Mayjonade qui, ayant, dès sa jeunesse, voué un culte admiratif à Maine de Biran, a vu ses recherches couronnées de succès par la découverte dans la bibliothèque du château de Grateloup d'importants inédits, nous a donné de bonnes notices, en dépit de quelques imprécisions et inexactitudes, sur son cher philosophe, et a publié avec soin son intéressante *Correspondance*, qu'il a enrichie d'une foule de notes très précieuses.

Jules Gérard a fait paraître, à la suite de sa thèse de doctorat sur Maine de Biran, *la Discussion* de Biran avec Royer-Collard sur la *Réalité d'un état purement affectif*. De son côté, le docte biraniste, Alexis Bertrand, a édité, en les faisant précéder d'excellentes introductions, plusieurs Mémoires philosophiques de Maine de Biran. Celui qui écrit ces lignes a lui-même publié dans diverses Revues, avec une introduction et des notes, la correspondance inédite de Maine de Biran avec M. de Gérando (*la Quinzaine*, 16 octobre et 1er novembre 1907); les *Lettres inédites* de Maine de Biran à M. Lainé (*le Correspondant*, 10 août 1913), plusieurs fragments inédits du *Journal intime* (*Revue hebdomadaire*, 1925; *Revue universelle*, 1926), enfin divers fragments philosophiques inédits (cf. *Maine de Biran et sa place dans la philosophie moderne*, in-8°, 1903), mémoire déposé aux Archives de l'Institut de France et ayant obtenu le prix Bordin).

Ce serait prématuré de porter un jugement sur le dernier éditeur de Maine de Biran, M. Pierre Tisserand, qui, sur les instances du regretté M. Delbos, a été chargé par l'Académie des Sciences morales de la publication complète des *Œuvres*

philosophiques de Maine de Biran. Les premiers volumes, déjà parus, suffisent à nous montrer que Biran est entre les mains d'un éditeur consciencieux et apte à le comprendre.

Dans plusieurs de ses introductions, M. Tisserand a eu la délicate attention de nous nommer. Voici notre réponse. Tout d'abord M. Tisserand se plaint — et avec un peu d'amertume — que notre gracieuseté n'ait pas été jusqu'à remettre en ses mains les manuscrits biraniens — encore inédits — sur *l'existence de l'Être suprême et sur l'athéisme*, qui sont notre propriété personnelle, et qu'il aurait désiré publier lui-même.

Si M. Tisserand, au lieu d'user de voies détournées, était venu en personne nous demander la communication des manuscrits susdits, probablement sa requête eût-elle été agréée. Au surplus, nous publions aux premières pages de ce recueil les manuscrits qui excitaient la légitime convoitise de M. Tisserand. Qu'importe, pour la gloire de Maine de Biran, que ces inédits aient tel ou tel comme éditeur?

En second lieu, M. Tisserand déclare que « les circonstances extraordinaires », dans lesquelles M. de La Valette-Monbrun fait mourir la première femme de Maine de Biran, sont réduites à néant par la découverte et la publication récente du procès-verbal établi par le médecin, qui avait donné ses soins à Mme de Biran.

Voici le lecteur vraiment bien informé! M. Tisserand ne se met pas en peine de lui faire connaître, pas même *grosso modo*, les « circonstances extraordinaires » auxquelles il fait allusion. Pour contester la vérité de notre récit, il s'appuie sur un procès-verbal dont il ne cite pas une ligne, et il omet de nous dire que ce document est inachevé, n'est pas daté, n'est pas signé. Désireux d'être indulgent envers le dernier éditeur de Maine de Biran, nous ne voulons pas apprécier ces nouveaux procédés critiques. Tout au plus, nous permettrons-nous de rappeler au docte professeur que tout philosophe, digne de ce beau nom, n'affirme rien qu'il ne prouve : *Sapiens nil affirmat quod non probet*.

Le chanoine Mayjonade, qui a publié la pièce en question

en tête d'un volume de *Lettres inédites* de Maine de Biran (était-ce bien là sa place?) a reconnu, pour sa part, avec la parfaite loyauté qui lui est coutumière, que le procès-verbal de la maladie de Mme de Biran perd beaucoup de sa valeur, du fait qu'il ne porte ni date ni signature. Nous regrettons de ne pas trouver sous la plume de M. Pierre Tisserand une observation analogue.

Pour l'instruction du lecteur, bornons-nous à rappeler succinctement les faits que le dernier éditeur de Maine de Biran a passés pudiquement sous silence. Ils ne sauraient entacher en rien la mémoire de Maine de Biran, ce grand honnête homme, d'une si parfaite délicatesse de conscience.

Maine de Biran avait épousé à Périgueux, le 21 septembre 1795, sa cousine, Louise Fournier du Fardeil, créole d'origine, qui avait été déjà unie en premières noces à M. de Cluzeau. Au début de l'année 1792, alors que la tourmente révolutionnaire sévissait déjà sur presque tout le territoire, M. du Cluzeau, inquiet pour sa personne et ses biens, passa en Allemagne. Près de quatre années s'étant écoulées sans qu'aucun membre de sa famille n'eût reçu de ses nouvelles, le bruit se répandit qu'il était mort à l'étranger. Sa femme, qui éprouvait un vif attrait pour Maine de Biran, le jeune et brillant administrateur de la Dordogne, sur lequel tout Périgueux avait les yeux, se laissa persuader sans trop de peine (l'esprit est si vite la dupe du cœur!) que son mari était décédé, si bien qu'après quelques hésitations, se croyant libre, elle donna son acquiescement à cette nouvelle union. De son premier mariage avec M. du Cluzeau elle avait eu deux enfants, Jules et Alexis; elle en eut trois de son union avec Maine de Biran, Félix, Éliza et Adine.

Nous savons par le *Journal intime* du philosophe quelle fut la douceur, huit années durant, de sa vie conjugale. Idylle que la Fatalité jalouse ne tarda pas à convertir en drame! M. du Cluzeau revint un beau jour, sans crier gare, à Périgueux, après un exil de onze années (1803), et, comme un certain nombre d'émigrés, trouva sa place prise. Le saisissement qu'éprouva Mme de Biran, en revoyant celui qu'elle

croyait mort, fut tel qu'elle perdit tout d'abord connaissance. Quand elle eut repris ses sens, on décida de la transporter dans le manoir solitaire et si paisible de Grateloup, près Bergerac; mais sa santé, déjà précédemment ébranlée, ne put supporter le tragique de la situation qui était la sienne, et de fréquentes crises de délire venant affecter son organe cérébral, peu de temps après la funeste rencontre avec son premier époux, elle expirait.

Tel est, en substance, le récit que nous avions fait dans l'un de nos précédents ouvrages, de la mort de la première femme de Maine de Biran. M. Pierre Tisserand fait trop d'honneur à notre esprit inventif en insinuant que cette histoire est le fruit de notre imagination, vu son apparence romanesque. Comme si le tragique quotidien n'est pas d'une richesse dramatique sans égale et bien supérieure à tout ce que peuvent inventer les romanciers! Nous avons déjà dit, dans une note de notre ouvrage, que nous avons reconstitué les circonstances de la mort de Mme de Biran à l'aide de traditions orales, puisées aux meilleures sources, quelques-unes à Bergerac et dans le voisinage du château de Grateloup, certaines dans la parenté même de Maine de Biran.

L'on trouve aussi, tant dans la Bibliothèque de la ville de Périgueux que dans la Bibliothèque du château de Castang, près Bergerac, des notes, à l'appui de notre assertion, qui émanent, les premières, du savant bibliothécaire Lapeyre, si renseigné sur tout ce qui concernait le Périgord, les secondes, du médecin Delpit, l'ami intime de Maine de Biran.

On pourrait encore tirer argument de la douleur sans bornes du philosophe qui, atterré par cette catastrophe, fut, six mois durant, atteint d'une maladie grave, connut le désespoir et se laissa même aller à des idées de suicide, comme en témoignent ses lettres à ses amis.

Faisons enfin observer que le procès-verbal du médecin, tout en émettant l'hypothèse que le décès inopiné de Mme de Biran est dû à des complications rhumatismales, signale les *désordres cérébraux* dont — sur la fin — fut affectée la malade. Ainsi les deux hypothèses, envisagées

pour expliquer la mort de Mme de Biran, ne semblent pas contradictoires. Mais citons les textes, qui parlent assez clairement : « Les renseignements que je pus recueillir, écrit le médecin, sur les causes d'une mort si prompte, ne m'indiquèrent qu'un changement subit de l'affection morbifique, *qui avait porté son impression sur le cerveau* et en même temps anéanti les fonctions nerveuses (1). » Plus loin le médecin parle à nouveau « des symptômes qui annonçaient *une affection de l'organe cérébral*, et qui, *en très peu de temps*, mirent fin aux jours de Mme Maine » (2).

Les choses étant telles, nous maintenons nos affirmations précédentes. Quand M. Tisserand aura pris la peine de les discuter et de nous en démontrer le mal fondé, nous nous empresserons de renoncer à une opinion qui, jusque-là, nous paraît suffisamment fondée pour pouvoir être admise par tout esprit réfléchi et vraiment impartial. Nous ne voulons pas rechercher ici quels motifs ont pu pousser M. Tisserand à quitter le terrain philosophique et à faire une digression — qui ne s'imposait guère — pour contester la vérité de notre récit. Nous permettra-t-il de lui susurrer à l'oreille le vieil adage : *Amicus Plato, Amicus Aristoteles, sed magis amica veritas?*

Nous ne voulons pas donner plus d'importance qu'il ne convient au reproche adressé ici à M. Tisserand. L'insuffisance notoire de sa critique sur le point signalé plus haut ne saurait nous empêcher de reconnaître la réelle valeur des diverses introductions qu'il a écrites en tête de plusieurs volumes de son édition biranienne. Elles se lisent avec autant de plaisir que de profit, et elles aideront beaucoup le lecteur instruit, mais non philosophe, à entrer dans la compréhension, parfois un peu ardue, de la pensée biranienne. Tous les biranistes restent reconnaissants à M. Pierre Tisserand du zèle laborieux qu'il a déployé à nous rendre le texte philoso-

(1) Ch. Mayjonade, *Nouvelles lettres inédites de Maine de Biran*, p. 12, Besançon, 1924. (C'est nous qui avons souligné certaines expressions significatives.)

(2) *Ibid.*

phique de Maine de Biran, maintes fois altéré par les premiers éditeurs et très difficile à reconstituer par suite du désordre des manuscrits, d'une foule de ratures et du caractère, souvent presque illisible, de l'écriture.

Ce n'est pas ici le lieu d'apprécier dans le détail les jugements portés par M. Tisserand sur la philosophie de Maine de Biran. D'une façon générale, ils nous semblent empreints de justesse.

Nous aurions souhaité, toutefois, que l'importance du *Mémoire sur l'habitude* fût plus fortement soulignée. A notre humble avis, *le Traité sur l'influence de l'habitude*, qui fut publié, quelques mois après *le Génie du christianisme*, au cours de l'année 1803, a été, à cette époque du Consulat, pour la philosophie ce qu'a été l'ouvrage de Chateaubriand pour la littérature. Ces deux volumes ont la valeur d'un *manifeste*, et ils apportent à la pensée française un véritable renouveau.

Pareillement, nous regrettons que M. Tisserand n'ait pas mis plus nettement en lumière cette *causalité interne du moi*, qui est le *pivot* de la philosophie biranienne. Selon le philosophe de Bergerac, l'effort soit *attentionnel* ou mental, soit *musculaire*, agissant comme un levier sur notre âme, la soulève par sa force propre et, au moyen d'un *fiat* énergique, fait jaillir *le moi* des profondeurs de l'inconscient. *Le principe de causalité* qui nous apparaît en même temps que le premier effort voulu, nous conduit, comme par gradation, du moi à l'âme, et de l'âme à Dieu. Il y a ainsi deux pôles de la science humaine : « *la personne-moi* d'où tout part, *la personne-Dieu* où tout aboutit ». C'est cette conception, aussi riche que clairvoyante, du *principe de causalité*, — conception également distante de l'idéalisme et du panthéisme, si contraire au dégradant matérialiste, si propre à étayer toute philosophie soucieuse de défendre les droits de la liberté morale et d'établir la nécessité d'un Absolu divin, c'est ce *réalisme spiritualiste*, suivant l'heureuse expression de Ravaisson, qui constitue sans contredit la principale originalité de Maine de Biran.

Ce sera l'éternel honneur du philosophe périgourdin d'avoir, en restaurant *la Personne humaine*, foulée aux pieds par le phénoménisme sensualiste du dix-huitième siècle, sauvé du même coup le meilleur de la pensée française. Tout comme Pascal, ce grand maître du bien penser, encore qu'à un degré moindre, Maine de Biran mérite l'hommage de tous les Amis de l'Intelligence.

A. de La Valette Monbrun.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

On sait combien une bonne bibliographie est un précieux instrument de travail. Pour être utile aux biranistes, nous leur indiquons qu'ils trouveront une bibliographie détaillée, tant des ouvrages de Maine de Biran que des manuscrits du philosophe, non encore imprimés, et des principaux ouvrages sur Maine de Biran, publiés en France et à l'étranger, dans les deux volumes : *Maine de Biran, Essai de biographie historique et psychologique* (grand in-8°, p. 531-536) (1) et *Maine de Biran, critique et disciple de Pascal* (in-8°, Alcan, éditeur, Paris, 1914) (2), par A. de Lavalette Monbrun, docteur ès lettres. Ces deux bibliographies, datant d'une douzaine d'années, il y aurait lieu d'y faire quelques additions.

Nous tenons à signaler spécialement ici l'édition des *Œuvres philosophiques de Maine de Biran*, entreprise sous les auspices de l'Académie des Sciences morales par M. Pierre Tisserand, et dont cinq volumes, sur douze à paraître, ont déjà été publiés (Alcan, éditeur) (3).

(1) En dépôt à l'*Office central de librairie et de bibliographie*, 76 *bis*, rue des Saints-Pères, Paris, VI°.

(2) *Ibid.*

(3) Nous savons de bonne source que plusieurs thèses de doctorat, concernant Maine de Biran, sont en préparation. L'une, dont Mlle Geneviève Barbillion est l'auteur, traite de *l'Idée de Dieu dans Maine de Biran;* l'autre, écrite par Mlle N..., a pour objet les *Idées morales de Maine de Biran*. Le très docte professeur de philosophie à l'Université de Grenoble, M. Jacques Chevalier, prépare aussi un *Maine de Biran* pour la collection des Maîtres de la pensée française. On trouvera sans nulle doute dans ces savants ouvrages les renseignements bibliographiques, qui ne nous paraissent pas de mise dans le présent volume.

NOTE BIOGRAPHIQUE

On voudra bien nous excuser de renvoyer le lecteur, désireux de connaître la biographie ou le *curriculum vitæ* de Maine de Biran, à notre ouvrage : *Essai de biographie historique et psychologique,* in-8° (Fontemoing, éditeur, 1914).

Il nous suffira sans doute de rappeler ici que Maine de Biran est né à Bergerac, sur les bords riants de la Dordogne, le 29 novembre 1766, qu'il résidait tour à tour à Périgueux, à Bergerac, à Paris et de préférence dans le vieux manoir familial de Grateloup en Périgord, qu'il jouissait d'une haute réputation dans les milieux intellectuels de la capitale. S'il s'adonna avec amour, toute sa vie, à la philosophie, Biran se consacra, toute sa vie aussi, par devoir, à la politique ou à la défense de la chose publique. Il fut successivement administrateur de la Dordogne sous le Directoire (1795) et député du Conseil des Cinq-Cents (1797), conseiller de préfecture de la Dordogne, puis sous-préfet de Bergerac sous l'Empire (1806-1812), député au Corps législatif (1812-1813), enfin député sous la Restauration, l'année 1817 exceptée, jusqu'à sa mort, survenue le 20 juillet 1824, à Paris.

Les obsèques du philosophe eurent lieu en l'église Saint-Thomas d'Aquin, sa paroisse. On conte que, devant son cercueil, en présence de ses amis éplorés, Ampère, Lainé, de Gérando, Guizot, Victor Cousin, Molé, Stapffer, Cuvier, etc., tous hommes d'esprit éminent, Royer-Collard laissa gravement tomber ces mots : « C'était notre maître à tous! »

Belle oraison funèbre dans son éloquente concision!

INTRODUCTION

MAINE DE BIRAN

D'APRÈS SON « JOURNAL INTIME »

Le *Journal intime* de Maine de Biran est, au jugement de quelques bons esprits, le plus remarquable de ses ouvrages. Sainte-Beuve, qui n'en a connu qu'un tiers à peine, par le volume d'Ernest Naville : *Maine de Biran, sa vie et ses pensées*, lui a consacré une de ses meilleures *Causeries du Lundi*, où il nous déclare que c'est un livre « à mettre dans une bibliothèque intérieure, à côté et à la suite des *Pensées* de Pascal, des *Lettres spirituelles* de Fénelon, de *l'Homme de désir* de Saint-Martin et de quelques autres élixirs de l'âme ».

Pour qui saura en dégager tout le sens, le *Journal intime* dépasse de beaucoup les limites d'une simple monographie. C'est plus et mieux que l'histoire d'une individualité, très riche sans contredit et fort caractéristique à beaucoup d'égards ; c'est même plus et mieux que l'histoire d'une génération, tellement bouleversée par les violentes commotions politiques, dont elle a eu à pâtir, qu'elle porte en son sein ce mal secret, qu'on a appelé « le mal du siècle » ; c'est l'histoire de l'âme humaine, ballottée par l'incertitude, assoiffée de bonheur, tourmentée d'un immense besoin de croire et de s'appuyer sur ce qui ne passe pas, et qui, à travers les vicissitudes de chaque jour, poursuit, avec des alternatives de force et de faiblesse, de joie et de découragement,

sa marche incessante à la recherche de son bien et de son repos, à la recherche du Dieu perdu.

Maine de Biran, comme on l'a noté justement, est un exemple pris sur le vif de cet *Itinerarium mentis ad Deum,* dont Newman, Gratry et, avant eux, saint Bonaventure, ont tenté de nous présenter la formule. Trente ans durant, il cherche la vérité, et il la cherche, *en gémissant,* comme le recommande Pascal. Dans son âme, sœur de la nôtre, nous nous reconnaissons, et c'est pour cela que certaines de ses plaintes retentissent dans notre cœur et nous émeuvent encore aujourd'hui jusqu'au tréfonds, celle-ci, par exemple, déchirante comme un sanglot, — qui revient si souvent sous sa plume : *Y a-t-il un point d'appui, et où est-il?*

L'intérêt qu'offre le *Journal intime* de Maine de Biran est à la fois d'ordre psychologique, d'ordre historique, d'ordre philosophique et d'ordre religieux. Nous réservons le développement de cette dernière idée pour l'*Introduction* au tome second du *Journal intime,* vu que c'est seulement dans les sept dernières années de sa vie (1817-1824), que le problème religieux passe dans l'esprit de Maine de Biran au premier plan, et que le *moi* divin se substitue au *moi* humain comme point central de sa philosophie.

I

On ne saurait contester l'intérêt que présente la psychologie d'un psychologue, aussi délié, aussi personnel, que Maine de Biran. Si, de tous les théâtres, l'âme humaine est le seul où se jouent des drames, dont l'intérêt captive toujours, le *Journal intime* ne manquera jamais de lecteurs.

Dans son dernier ouvrage, les *Nouveaux Essais d'anthropologie,* Maine de Biran a écrit : « Il y a bien longtemps que je m'occupe d'études sur l'homme, ou plutôt de ma propre étude; et, à la fin d'une vie avancée, je puis dire avec vérité qu'aucun homme ne s'est vu ou ne s'est regardé passer comme moi. »

Se regarder passer, telle fut, sa vie durant, l'occupation préférée du philosophe. Dès l'enfance, tout étonné de se sentir exister, il était déjà porté à « se regarder en dedans », pour savoir comment il pouvait vivre, et ce qui caractérisait son *moi.* Il y a des hommes, dit-on, qui naissent poètes; Biran, lui, était né psychologue. S'analyser, s'appliquer à noter chaque jour les impressions qu'il avait ressenties et les découvertes psychologiques qu'il avait faites en s'étudiant lui-même, était comme un besoin de sa nature. Besoin si vif qu'à certains jours, extraordinaires il est vrai, à l'annonce, par exemple, du retour de l'île d'Elbe ou du désastre de Waterloo, le philosophe ne trouve d'autre moyen de calmer l'agitation de ses nerfs qu'en faisant à plusieurs reprises, dans la même journée, sur des livrets différents, l'analyse des sentiments désordonnés auxquels son âme est en proie.

Pour parvenir à démêler les traits complexes de la physionomie de Maine de Biran, rien de mieux que le prendre lui-même pour guide, en feuilletant le *Journal intime,* où il se montre à nous sans fard, uniquement préoccupé de se connaître pour s'amender. Ouvrons donc ce précieux manuscrit. Biran nous y livre le secret de sa nature, quand il nous dit : « Mon principal défaut, c'est la mobilité en tout (1). » Le philosophe avait hérité de ses parents une organisation délicate, un tempérament nerveux et maladif, dont il eut à souffrir toute sa vie. C'est à lui-même, à coup sûr, qu'il fait allusion, quand dans les *Rapports du physique et du moral,* il nous dit qu'il y a des hommes, ainsi constitués, qu'ils se trouvent sans cesse « ramenés au dedans d'eux-mêmes par des impressions affectives d'un ordre particulier », et qu'ils ne peuvent agir sans entendre, en quelque sorte, « crier les ressorts de la machine ».

Le *moi,* « ondoyant et divers », de Biran semble suivre toutes les vicissitudes de son organisation physique. Une circulation du sang, lente ou rapide, une digestion laborieuse ou facile, sont le plus souvent la cause de ses tristesses ou

(1) *Journal intime inédit.*

de ses joies, la raison du jugement sévère ou bienveillant, qu'il porte sur les hommes et les choses.

A son lever, le philosophe se sent, pour l'ordinaire, la tête lourde et l'esprit morose. Ce n'est qu'au prix d'un pénible effort qu'il parvient à se soustraire aux fâcheuses impressions organiques qui l'assaillent. Il se met au travail, et les heures passées en la compagnie des livres, dans le doux commerce de la pensée, ont pour effet de le rendre gai et dispos. Mais arrive le moment du repas. Dès lors, la vie organique reprend son empire. N'ayant plus la force d'approfondir, ni même de lier ses idées, Biran, au sortir de la table, éprouve de la tristesse et de la mélancolie, humilié qu'il est de voir en sa personne l'homme spirituel, opprimé par l'homme animal. Il vérifie ainsi chaque jour, si nous l'en croyons, « les belles distinctions de saint Paul dans son *Épître aux Romains* entre la loi de l'esprit et la loi de la chair », et, bien des fois, à son tour, il lui arrive de pousser le cri d'angoisse et de désir : *Infelix ego homo! quis me liberabit de corporie mortis hujus!*

Ce ne sont pas seulement les variations dans sa manière d'être, qui modifient l'état moral et intellectuel de Maine de Biran : il dépend de tout ce qui l'environne. « Je cède, déclare-t-il, à tous les ressorts extérieurs comme une marionnette. » Les événements publics, tel un grand débat à la Chambre, la chute d'un ministère ou les simples faits de la vie journalière, une marque d'attention ou de sympathie, une parole hautaine ou bienveillante, tout chez Biran a une répercussion profonde, vient entraver ou favoriser l'enchaînement de sa pensée, par suite, le rendre heureux ou malheureux.

Il y a plus. L'état d'âme du philosophe varie avec le baromètre et suivant le degré du thermomètre. Un temps beau et froid a le don de le mettre en des dispositions sereines. Tombe-t-il une pluie fine, plusieurs heures durant? Il lui semble que l'humidité le pénètre tout entier, et il devient mélancolique. Les brouillards s'étendent-ils en un épais rideau sur la terre? Ils obscurcissent son esprit, comme le ciel. L'orage s'amasse-t-il à l'horizon? Il le porte déjà dans

sa tête. Il n'est aucune secousse atmosphérique, si légère soit-elle, qui échappe à son impressionnabilité. Toute variation brusque du temps l'agite et le jette dans le malaise.

Baromètre vivant, M. de Biran se trouve modifié différemment par chaque saison. Il préfère beaucoup l'hiver à l'été, Il vit alors davantage. Ses facultés physiques ont plus de ressort; sa sensibilité se concentre au lieu de s'éparpiller. L'été, il se laisse vite accabler par la chaleur. Ses fibres sont affaissées et sans réaction; il n'a plus ni idées ni personnalité; il tombe « dans la langueur, l'abattement et presque la stupidité ». Au retour du printemps, il est toujours plus ou moins hors de son moi. Pour les hommes, tels que Biran, le renouveau de la nature est « le temps des souffrances, des malaises et de la mélancolie (1) ». Ils sentent trop vivement pour jouir des sensations qu'ils éprouvent.

La mobilité excessive dont est affligé Maine de Biran l'accompagne dans son cabinet de travail. Autour de lui les livres sont entassés en piles et sans aucun ordre; il en feuillette successivement plusieurs, commence une lecture, et peu après l'interrompt, incapable de se fixer « sur ce qui devrait être médité ou digéré pour nourrir l'âme ». Toute occupation suivie lui est impossible, si nous l'en croyons; il se laisse distraire à tout moment. Il entreprend une foule de travaux qu'il n'achève pas. Sa pensée, comme sa vie, va par soubresauts (2).

Les voyages plaisent à Maine de Biran, qui lui offrent un perpétuel changement de décor. Ce mouvement de tous les instants, cette diversité d'objets qui passent tour à tour, et rapidement, sous les yeux, excitent légèrement l'imagination et les sens, sans trop occuper la pensée. Ils donnent à l'esprit et au corps le degré d'activité qui leur convient sans effort ni fatigue. « En mêlant aux impressions des sens une lecture qui amuse ou une conversation agréable », on est, suivant le philosophe, « parfaitement bien (3) ».

(1) *Journal intime inédit,* 9 juin 1817.
(2) *Journal intime passim.*
(3) *Journal intime inédit.*

La mobilité entraîne chez Maine de Biran la précipitation. Il a « un instinct coureur » qui le pousse sans cesse au dehors. Quand il n'a pas de motifs d'agitation, il s'en crée, car la précipitation est en lui-même ou dans ses nerfs. Il a toujours plusieurs choses à faire en même temps; par suite, il ne s'applique tout entier à aucune. Son imagination lui représente faussement la nécessité de faire vite, et, cédant à sa légèreté naturelle, il se rend précipitamment au début de l'après-midi au Conseil d'État, qu'il quitte bientôt pour aller au Palais-Bourbon, dont il sort en hâte, afin de parcourir les antichambres ministérielles ; le soir, après dîner, il visite successivement trois, quatre ou cinq salons, pour ne rentrer chez lui que vers minuit, ou même plus tard.

Le philosophe est le premier à déplorer une conduite si opposée au genre d'études et d'observations qu'il a adopté. « Il n'y a rien au dehors, écrit-il, qui m'oblige à tant me presser, rien d'assez important pour que j'y consacre le reste d'une vie, qui devait être employée à poursuivre des recherches sur l'homme, auxquelles j'attache tout l'intérêt de cette fragile existence, déjà usée aux trois quarts (1) ».

La mobilité engendre encore chez Maine de Biran l'indécision. On ne peut pas dire que le philosophe manque absolument de volonté, mais cette volonté ne se manifeste que par intermittences. Nul n'étant, plus que lui, sujet à être modifié de toutes les manières, il change d'opinion avec la plus grande promptitude, suivant les milieux. La conscience qu'il a des états d'âme successifs par lesquels il passe le rend défiant de lui-même, et cette défiance paralyse sa volonté.

Une autre conséquence de la mobilité maladive dont est affligé Maine de Biran, c'est la mélancolie. Le philosophe s'afflige de se voir le jouet de tout ce qui l'environne, l'esclave de son corps malingre et de toutes les petites passions qui bouillonnent en son cœur; il vit dans un état habituel de souffrance et de mécontentement, ayant dans ses nerfs « un

(1) *Journal intime inédit*, avril 1817.

ennemi intérieur », auquel il tente sans cesse d'échapper, mais qui le suit et ne lâche pas prise (1).

A mesure que son agitation et l'exaspération de ses nerfs grandit, la tristesse du philosophe s'accroît. Il voudrait n'agir jamais que d'après les maximes de la sagesse ou les principes de la raison, et ce sont les impressions, involontaires de nature, qui décident presque toujours sa conduite. L'impossibilité de régler sa vie est pour Biran une cause de trouble, d'ennui et d'un vide affreux, qu'il éprouve hors de ses moments de travail. Lui, le penseur méditatif, qui a fait jaillir le *moi* des profondeurs de l'âme humaine, où Condillac avait tenté de l'étouffer sous la passivité des sensations, il se plaint qu'il n'a pas de *moi*, c'est-à-dire qu'il manque d'un principe fixe et invariable, qui gouverne sa vie et sa pensée (2).

A la tristesse se joint chez Maine de Biran la préoccupation. Ce défaut qui lui est, pour ainsi dire « constitutionnel », ne laisse pas que de nuire beaucoup à ses progrès intellectuels et moraux. La préoccupation est, en effet, l'opposé de la liberté d'esprit, condition nécessaire au bon exercice de la pensée.

Les devoirs de sa position obligent-ils le philosophe à faire une visite à la cour ou à quelque grand personnage? il s'inquiète de l'accueil qui lui sera fait, et il se présente avec un air timide et décontenancé. Doit-il parler en public? il se préoccupe des défaillances de sa mémoire, de la faiblesse de sa voix, des regards qui se tourneront vers lui, et toutes ces vaines craintes paralysent ses moyens, à l'instant même où il les faudrait employer. Il ne se trouve jamais assez prêt pour agir, parler ou écrire. S'occupe-t-il de quelque travail suivi ou d'un ouvrage de longue haleine, il est tourmenté durant toute son exécution par la pensée qu'il n'arrivera jamais au terme. La vie du philosophe se passe ainsi « dans le trouble et dans une inaction plus fatigante qu'une suite ordonnée de travaux ». Il se prépare sans cesse à agir, mais il n'agit point;

(1) *Journal intime inédit*, 1817.
(2) *Id.*, 25 juin 1818.

il a tout l'embarras et la fatigue de l'action qu'il n'accomplit pas sans avoir la jouissance du résultat.

La préoccupation poursuit Maine de Biran jusque dans son sommeil et vient troubler le repos de ses nuits. Il est comme un homme qui voit devant lui un but toujours présent, qu'il doit atteindre, et se sent impuissant à y parvenir. C'est dans le sentiment de l'inégalité, qui se rencontre d'une part entre les dispositions physiques du philosophe, ses dispositions intellectuelles et morales d'autre part, que prend sa source la préoccupation, qui fait le fond habituel de sa vie. Pour remédier à ce grave défaut, dit-il lui-même quelque part et fort justement, il faudrait commencer par guérir les nerfs (1).

Maine de Biran est un timide. Cette excessive timidité est « un effet de pure machine », que la volonté est incapable de réprimer. Dans son cabinet, et avant d'aller en société, le philosophe s'applique à bien tracer son cercle, ce qui ne va pas sans difficulté, car il ignore le rôle qui lui convient et ne se croit jamais à sa véritable place. Il s'exhorte à tenir tête à ses adversaires politiques, à ne jamais céder sur rien, à dire franchement sa pensée, bref, à être *lui-même*. La conversation s'engage, et le craintif philosophe ne tarde pas à s'en laisser imposer par la suffisance orgueilleuse de ses interlocuteurs. Soit paresse d'esprit, soit horreur de la dispute, il renonce à soutenir son opinion et abonde extérieurement dans des idées, qu'il désapprouve au fond. Rentré chez lui, Biran se reproche l' « air hypocrite » qu'il s'est donné et déplore la faiblesse de son caractère. « Pourquoi ne pas rester moi dans la société de mes pareils? Pourquoi ne pas tendre à les attirer, à les mettre à mon ton ou ne pas rester indifférent avec eux comme ils le sont avec moi? Pourquoi les prévenir et m'oublier pour eux ou à cause d'eux, leur céder tous les avantages et n'en prendre aucun?... Ce n'est pas ainsi qu'on se rend considérable (2) ».

(1) *Journal intime passim.*
(2) *Journal intime inédit.*

Maine de Biran est tourmenté par la vanité. Sous des dehors humbles il cache un grand désir d'être estimé et de faire effet. Il déploie une extrême bienveillance envers tout venant, courtise les puissants, prodigue les sourires, fait l'empressé, cultive sa réputation, tâche à conserver son prestige et à augmenter son crédit. Mais rarement atteint-il son but. Dans le monde si divers qu'il fréquente, il ne se passe guère de jour que le philosophe ne reçoive quelque blessure d'amour-propre. Et si grande est sa susceptibilité que le moindre signe d'opposition ou une simple marque d'indifférence l'abat et suffit à lui enlever, avec la présence d'esprit, un peu de sa dignité. Ainsi son extrême vanité, déclare-t-il, porte-t-elle en elle-même son châtiment.

En homme qui se connaît, Maine de Biran nous déclare que l'amour-propre *trompé* est la cause de tout son mal, — l'amour-propre *qui se compare,* la source habituelle de sa mélancolie. Dans son manoir rustique de Grateloup, il occupe sa vie, sans se comparer à personne; il jouit du calme des champs et il est heureux, autant que sa nature le comporte, par cela seul qu'il est exempt des peines ou des blessures de l'amour-propre. Mais il n'en va pas de même à Paris. Dans cette grande ville, le philosophe voit ou croit voir partout des supériorités. Il est en état permanent d'effort pour se monter au niveau des grands personnages qu'il fréquente, et il craint toujours de ne pas être assez haut. Il s'imagine que ses interlocuteurs ont une pauvre idée de son chétif individu, et cette persuasion le rend plus timide et plus faible encore.

Le *Journal intime* nous révèle que, dans les dernières années de sa vie, Maine de Biran se travaille pour devenir humble. Il fuit les assemblées mondaines, évite de paraître, ou, quand il va dans les salons, se met de lui-même aux dernières places. Le philosophe se croit déjà en possession de cette belle vertu d'humilité, — si facile à pratiquer quand on ne considère que son misérable moi, si difficile à acquérir quand on en vient à se comparer aux autres. Mais, ne serait-ce pas là une illusion?... Biran tourne sur lui-même le pénétrant regard de son introspection. Est-il vraiment devenu humble?

Non, il n'est qu'hésitant et timide. De l'humilité il n'a que les apparences. Le mobile de tous ses actes est encore la vanité.

« Un homme peut avoir la plus grande méfiance de lui-même, observe-t-il, se croire ou se sentir toujours au-dessous des autres, et avoir malgré cela un orgueil qui agite et tourmente sa vie. S'il s'afflige ou s'inquiète de sa faiblesse, s'il fait des efforts pour lutter contre elle, s'il prend en haine les hommes qui le surpassent, s'il ne recherche la retraite que pour échapper à l'humiliation des comparaisons, il n'est pas humble de cœur, mais plein d'orgueil. »

Ces lignes contiennent un certain nombre de traits ou de flèches acérées, qui s'en vont frapper Maine de Biran au plus intime de sa personnalité. La critique se trouve désarmée devant un homme qui se condamne lui-même avec tant de force, et elle ne peut qu'admirer chez l'auteur du *Journal intime* la finesse du psychologue, jointe à la sincérité du moraliste. Sincérité qu'on peut bien qualifier d'admirable, tellement elle est rare chez les auteurs de Mémoires, Confidences, Confessions ou Souvenirs. « Ce que l'on dit de soi est toujours poésie », observe quelque part Renan, qualifiant ainsi sans s'en apercevoir ces *Souvenirs d'enfance et de jeunesse,* où il s'est peint à nous sous un jour si flatteur.

A l'encontre d'un Renan ou d'un Chateaubriand, Biran, bien loin de cacher ses défauts, les exagère, et, quant à ses qualités, il les passe sous silence, mais elles transpercent, quoi qu'il en ait, et il ne nous sera pas difficile de les mettre en évidence.

Ce qui frappe tout d'abord chez Maine de Biran, c'est la noblesse d'âme. Dans sa vie privée comme dans sa longue carrière politique, l'on ne découvre pas la plus petite vilenie. Étranger à toutes les misérables intrigues de parti, le philosophe apparaît uniquement conduit dans ses actes ou dans ses votes par la considération de l'intérêt général. Sur un agenda de poche, daté de l'année 1815, l'on lit ces lignes : « Je vais faire partie d'une Assemblée, qui doit décider du sort de la France. Quel parti dois-je y embrasser pour satisfaire pleinement la conscience et l'honneur?... Je mettrai de

côté toute vanité, tout sentiment personnel; je serai de bonne foi dans l'Assemblée. Qu'importe ce qu'on pensera de moi, si j'en suis content, si j'ai rempli le devoir pour lequel je suis envoyé. »

Voilà une déclaration qui, sans doute, ferait aujourd'hui sourire de pitié un certain nombre de nos parlementaires, tant est profonde la décadence de nos mœurs politiques! Mais que diraient-ils, si on leur apprenait que Maine de Biran, lors des consultations électorales, poussait parfois l'élégance jusqu'à faire l'éloge de son concurrent à la députation. Bien plus, nommé en 1816, par la confiance du roi, président du Collège électoral de la Dordogne, et appelé, à ce titre, à trancher un cas litigieux, ce grand métaphysicien, dont la candeur d'âme allait de pair avec la droiture de conscience, n'hésita pas à attribuer à son concurrent plusieurs bulletins de vote qui prêtaient à contestation. Geste héroïque, qui arracha quelques applaudissements à ses adversaires, surpris d'une telle grandeur d'âme, mais dont le résultat fut de faire battre, à quelques voix, Maine de Biran, qui dut lui-même proclamer son échec. Si, pour être bon politicien, il faut être né malhonnête ou le devenir, Maine de Biran était fait pour ne pas être homme politique.

Le désintéressement était la vertu favorite du philosophe. Avoir des idées lui paraissait beaucoup plus important, dans la vie, qu'avoir des écus. L'homme, estimait-il, ne vaut pas par ce qu'il a, mais par ce qu'il pense. Aussi voyons-nous Biran, en l'année 1815, renoncer de lui-même au supplément de traitement auquel sa charge de questeur lui donnait droit, afin de soulager le Trésor public obéré.

La situation de Maine de Biran le mettait trop en vue pour qu'il ne fût pas sollicité de tous côtés. Ses compatriotes, appauvris par les impôts exorbitants levés dans les dernières années de l'Empire, ne s'en firent pas faute. On savait que la bourse du député de Bergerac était, comme son cœur, ouverte à toutes les infortunes, et l'on s'adressait d'autant plus facilement à lui qu'il s'exécutait de bonne grâce, en ayant l'air de se considérer lui-même comme l'*obligé*. Ce n'était pas seu-

lement des services d'argent que Biran rendait à ses compatriotes. Il n'épargnait ni son temps ni sa peine pour leur être agréable et leur obtenir les faveurs des pouvoirs publics. L'un d'eux, qui fut plusieurs mois durant le commensal du philosophe, à Paris, nous dit dans son *Livre-Journal* : « Je suis témoin qu'il passe la moitié de son temps à rendre service (1). »

Et que dire du dévouement de Biran à la chose publique? Il appert clairement de toute sa conduite que c'est uniquement en vue d'être utile à son pays qu'il se résigna, la majeure partie de sa vie durant, au dur métier d'homme politique. Amené trop souvent, par la nécessité de remplir les devoirs de sa charge, à abandonner les hauteurs de la métaphysique et les *temples sereins* des sages pour descendre dans les bas-fonds de la vie commune ou de la cuisine politique, le philosophe ne cesse de gémir sur l'anomalie de sa situation. Conseiller d'État, député, membre de plusieurs Commissions, il erre « comme un somnambule dans le monde des affaires » ; il y est de glace, suivant sa propre expression ; elles lui pèsent et ne l'intéressent point, bien qu'il s'y applique avec soin par conscience de ses devoirs. Il exprime maintes fois dans le *Journal* son vif désir de quitter un théâtre où « tout est peine sans compensation ».

Maine de Biran eut d'autant plus de mérite à porter jusqu'à sa mort le lourd fardeau des fonctions publiques, qu'ayant vu de près ce qu'était le parlementarisme, il l'avait pris en horreur. « Passions, intérêts personnels, mensonge perpétuel, comédie, voilà le gouvernement représentatif. Je dois m'en séparer. Ma vie entière se perd (2) ».

Alors que tant d'hommes ne s'engagent dans la carrière politique qu'avec l'intention bien arrêtée d'y « faire leurs affaires », sous couleur de faire celles du pays, Maine de Biran a sacrifié à la chose publique ses goûts les plus chers, sa fortune, son repos, sa santé, en bref, le meilleur de son existence. Grand honnête homme, qui n'eut jamais qu'un

(1) Edmond Géraud, *Livre-Journal*.
(2) *Journal intime inédit*, 9 juin 1820.

mobile : le devoir; qu'un but : le bien de son pays; qu'une ambition : se rendre utile à sa petite patrie périgourdine.

Maine de Biran avait un fonds très riche de bienveillance et de bonté. Dans le *Journal* il se rend témoignage que jamais la méchanceté, ni la haine ne sont entrées dans son cœur. Une sympathie naturelle l'attirait vers ses semblables, et il prenait plaisir à leur être agréable ou utile. Pour les humbles et les petits il se montrait plein d'obligeance. Envers ses amis son dévouement ne connaissait pas de bornes, surtout quand la maladie ou le malheur les avait visités, et son cœur, une fois donné, ne savait plus se reprendre.

L'amour et l'amitié ont tenu une grande place dans la vie de Maine de Biran, qui passait, auprès de ses contemporains, pour un homme doué d'une vie affective très développée. Dans un article, inséré au *Moniteur,* le lendemain de la mort du philosophe, on vante son aménité, la douceur de son commerce, ses nombreuses relations d'amitié, son affection paternelle, et le bonheur qu'il répandait sur une famille « dont il était adoré ». Quand donc M. Caro, professeur en Sorbonne, dissertant sur Maine de Biran, prononce gravement à son sujet cet aphorisme : « L'homme intérieur ne se marie pas; il est d'un pays où il n'y a pas de femme », nous sourions et nous passons. Pour être psychologue et métaphysicien, on n'en est pas moins homme, c'est-à-dire doué d'un cœur, capable d'aimer, de souffrir et de se dévouer. Maine de Biran a eu des amis nombreux et très chers; il a aimé ses filles à l'extrême; il s'est marié deux fois et ne s'est jamais consolé de la perte de sa première femme.

Ce qu'il importe de souligner chez Maine de Biran, — car c'est ici la clef de son caractère, — c'est cette sensibilité aiguë et frémissante qui, s'unissant à une vive imagination et à une constitution délicate, fit de lui un être impressionnable au suprême degré, susceptible, telle une harpe éolienne, de vibrer au moindre souffle. L'auteur du *Journal intime* est le type de ce qu'on appelait, sur la fin du dix-huitième siècle, « une âme sensible ». Il confesse quelque part dans le *Journal* que, s'il a entretenu, les trois quarts de sa vie durant,

un si agréable commerce, avec tant d'hommes et de femmes qu'il a aimés, et dont il s'est cru aimé, c'est « en leur prêtant toute sa sensibilité et les dispositions affectives de son âme » (1).

Maine de Biran possède à un haut degré ce que M. Théodule Ribot a nommé » la mémoire des sentiments ». Assis dans un bosquet ombreux et parfumé, le philosophe se retrouve jeune et amoureux. En respirant une seule violette, il goûte la jouissance de plusieurs printemps. La nature parle à son cœur, et il s'en emplit avec délices l'esprit et les yeux. Parfois, à la contemplation des beautés qu'elle étale à ses regards, il ne peut retenir ses larmes.

La musique, dont Biran est épris, a la puissance de le faire passer par toute la gamme des sensations ou des sentiments qu'on peut éprouver. Quand c'est lui-même qui joue de la harpe ou du violon, son âme sensible vibre avec tant de force qu'oublieux de tout ce qui se passe autour de lui, il semble plongé dans le ravissement, mais ses nerfs, trop vivement montés, le contraignent bientôt à cesser un jeu qui les exacerbe.

Sainte-Beuve a bien vu qu'il y avait en Maine de Biran du *Greuze,* c'est-à-dire avec une élégance naturelle et des grâces un peu mignardes, un principe de mollesse qui semble inhérent à la constitution même du philosophe. Cette féminínité ou ce manque de vigueur — caractéristique assez commune, comme l'on sait, des gentilshommes de la seconde moitié du dix-huitième siècle — ne fit que s'accuser davantage avec les années, et devint bientôt un état permanent de faiblesse générale.

Il y a surtout chez Maine de Biran un individu sur lequel Jean-Jacques Rousseau a mis puissamment sa frappe. Grand admirateur de la *Profession de foi du Vicaire savoyard,* Biran croit, avec l'auteur de l'*Émile*, à la bonté naturelle et foncière de l'homme. Comme lui, il est « sensible » et sentimental à l'excès, à tel point qu'on le pourrait croire né « sous le

(1) *Journal intime inédit.*

signe de la femme »; comme lui il est un amant passionné de la nature, à laquelle il prête une âme — sa propre âme — et qu'il fait la compagne habituelle de ses rêveries. » « J'ai dîné en famille, lisons-nous dans le *Journal intime inédit*, le 10 mai 1815, et j'ai fait ensuite une promenade solitaire dans les bois, jouissant du calme des champs, du chant des oiseaux et *de moi-même*. »

Enfin, comme Jean-Jacques, Biran a un penchant prononcé à la tristesse ou à la mélancolie. Par suite de la mobilité de ses nerfs, les idées se succèdent en son esprit avec une telle rapidité qu'elles déterminent autant de mouvements qui se contrarient et se troublent les uns les autres (1). Le philosophe, étant presque toujours *en rapport avec lui-même*, entend à chaque moment crier les ressorts de sa propre machine, tour à tour faible ou vigoureuse, sage ou délirante, éclairée ou stupide, muette, léthargique ou bruyante, et l'effet habituel des anomalies de ce sens vital, qui ne reste jamais le même deux instants de suite, c'est la mauvaise *cœnesthèse* ou le sentiment pénible de l'existence, si peu favorable à l'essor de l'esprit. Être une intelligence — non pas servie — mais *asservie* par les organes, voilà la grande douleur de Biran. Y en eut-il jamais de plus noble?... Au reste, si, dans l'intimité de la famille, le philosophe se montre parfois morose, enclin à l'humeur et à l'impatience, en société il prend un domino toujours souriant et témoigne à ses interlocuteurs une affabilité qui ne se lasse jamais. Maine de Biran est de ceux qui portent leur velours (2) au dehors, et chez qui une politesse exquise apparaît comme la plus aimable des vertus.

De ce mélange de qualités et de défauts il se dégage une physionomie très curieuse. D'une part, l'élévation des sentiments, la délicatesse du cœur, l'amour ardent du bien ou du beau moral, un rare désintéressement, le dévouement à ses semblables et à son pays, nous révèlent chez Maine de

(1) *Journal intime*, p. 145.
(2) Expression empruntée au moraliste Joubert.

Biran une âme d'élite ; — une personnalité étroite, d'autre part, un trop grand désir de plaire, un état habituel d'indécision, une incessante versatilité, une humeur inquiète et une extrême susceptibilité annoncent une machine faible, une volonté molle et un caractère inconsistant.

Il semble bien, à la réflexion, que le sensible philosophe soit plus à plaindre qu'à blâmer. S'il n'est point parvenu à réaliser en lui l'idéal moral qu'il avait conçu, la faute en est — il ne cesse de le répéter (et l'allégation semble exacte) — au tempérament dont il avait hérité, et qu'en dépit de tous ses efforts il ne put réformer. Il faut, du moins, louer Biran de s'être fait violence, toute sa vie, en vue de devenir — suivant le mot d'un ancien — *le plus homme possible* (1). Au surplus, trouverait-on beaucoup de philosophes, dont la pensée secrète, mise à nu, nous inspirerait autant d'estime et de sympathie que nous en inspire l'auteur du *Journal intime?* « Plus on connaît Maine de Biran », a dit fort justement le philosophe Caro, « et plus on l'aime! »

II

La matière psychologique, que nous offre le *Journal intime*, est un filon si riche, tant en largeur qu'en profondeur, que l'on ne saurait nourrir la prétention de l'avoir épuisée en quelques pages. Aussi bien nous n'avons voulu qu'attirer l'attention du lecteur sur ce point, et il lui sera loisible de juger par lui-même, pièces en mains. Il convient de montrer ici l'*intérêt historique* qui se dégage du *Journal intime*, encore que Maine de Biran ait été beaucoup plus attentif aux faits, dont son âme était le théâtre, qu'à ceux qui se passaient sur la scène du monde.

Comment tout d'abord Maine de Biran a-t-il jugé le grand drame de la Révolution, dont il fut le témoin, et dont il faillit être la victime?

Le philosophe ne se dissimulait, d'une part, aucune des

(1) *Quam plurimum homines esse,* Pline le jeune.

plaies de l'ancienne société, notamment la corruption des mœurs, qui s'était glissée parmi les grands, appelés, « par état et par devoir », à être les soutiens de la monarchie. Il distinguait bien, d'autre part, que l'état d'esprit et des mœurs, qui avait amené le cataclysme révolutionnaire, était la résultante des doctrines perverses, propagées par la philosophie raisonneuse du dix-huitième siècle. Les vrais responsables des malheurs de la France, pour Biran comme pour Napoléon, ce sont Voltaire, Helvétius, Mably, Raynal, Rousseau, etc., dont les funestes écrits ont jeté dans le monde « des germes d'insubordination, de haine pour tout pouvoir supérieur, de mépris pour une religion, si consolante pour les gens de bien, si nécessaire pour arrêter le bras du méchant » (1).

Maine de Biran ne peut contenir son indignation quand son esprit se reporte aux scènes de violence, d'oppression et d'anarchie, dont la France fut le théâtre à cette époque de la Terreur. Il proteste de toute sa force contre le principe que le salut de la République justifie tous les crimes. A ses yeux, les Danton, les Marat, les Saint-Just, les Robespierre, ces hommes que l'histoire officielle, depuis un demi-siècle, nous a présentés comme des Titans fantastiques et providentiels, restèrent « de la canaille pure et simple », des bourreaux et des charlatans politiques.

Le philosophe peint avec vigueur les atrocités d'une tyrannie « d'autant plus insouffrable, d'autant plus exécrable qu'elle était exercée par la portion la plus vile, la plus corrompue, la plus ignorante de la nation » ; il flétrit ces « assassinats juridiques », « mille fois plus cruels que les proscriptions des Néron et des Caligula, que les massacres de la Saint-Barthélemy, des Cévennes, d'Irlande et d'Écosse » ; enfin le sang versé par les tyrans de la patrie infortunée lui paraît « suffire à éteindre tous les bûchers allumés par la féroce Inquisition, comme il sert à en effacer la mémoire » (2).

(1) Maine de Biran, *Journal intime inédit*, avril 1795.
(2) *Journal intime inédit*, 1795.

De si véhémentes invectives contre la Révolution peuvent paraître aujourd'hui exagérées et trop amères. Mais l'on ne saurait oublier que Maine de Biran, pour qui la Terreur personnifiait toute la Révolution, manquait du recul nécessaire pour apprécier dans leur ampleur les événements politiques, si complexes, dont il fut le témoin.

On verra, en lisant les pages du *Journal intime,* écrites durant les six premiers mois de l'année 1815, que Maine de Biran a peut-être autant exécré Napoléon que les hommes de la Révolution. De cette antipathie naturelle, que le philosophe de l'activité libre éprouvait pour l'autocrate couronné, Chateaubriand nous donne la raison quand il nous dit, en ce superbe langage dont il a le secret : « Le tort que *la vraie philosophie* ne pardonnera pas à Bonaparte, c'est d'avoir façonné la société à l'obéissance passive, repoussé l'humanité vers les temps de la dégradation morale, et peut-être abâtardi les caractères... : il ne nous reste que les facultés du joug » (1).

On sait que Maine de Biran fut l'âme de la résistance dans cette fameuse *Commission des Cinq,* qui, sous une forme certes bien atténuée, avait osé réclamer à l'Empereur, sur la fin de l'année 1814, l'entière et constante exécution des lois garantissant aux Français les droits de la liberté, et à la nation le libre exercice de ses droits politiques. C'est l'honneur du philosophe d'avoir, en cette grave circonstance, conformé sa conduite aux principes qui avaient toujours été les siens, sans crainte des persécutions que pouvait lui attirer, et que lui attira, sa conduite courageuse.

Ce ne sera pas sans quelque étonnement qu'on rencontrera dans le *Journal* de cette époque des pages d'une véhémence extrême, où le doux philosophe, transformé par l'indignation en un nouveau Juvénal, compare Napoléon aux plus affreux tyrans du passé, dénonce « son caractère bas, farouche, sanguinaire, sa fureur conquérante », et prétend que tous les maux, sans excepter ceux de l'invasion, sont

(1) Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe.*

préférables au retour de l' « usurpateur » sur le trône (1).

Si le patriotisme de Biran a pu se laisser égarer, il n'en reste pas moins exempt de toute suspicion. Royaliste de naissance, de sentiment et de raison, le philosophe était en droit de faire des vœux pour le rétablissement de l'ancienne monarchie. Il savait qu'après les excès, tant de la démagogie révolutionnaire que du despotisme militaire, la France aspirait au repos. S'il accueillit la première Restauration comme une délivrance, c'était dans l'espoir que la dynastie héréditaire rendrait au pays l'ordre, condition du repos, et assurerait aux Français l'exercice des plus essentielles libertés.

Sur la période des Cent-Jours l'on trouvera dans le *Journal intime* des détails d'un réel intérêt. A la nouvelle du retour de Bonaparte et de sa rentrée dans la capitale, les sentiments violents, qui agitent l'âme du philosophe, font explosion : « Le crime, le brigandage triomphent. La cause de la vertu, de l'honneur, de la justice est abandonnée... Les gens de bien, en très petit nombre, n'ont plus qu'à s'envelopper de leur manteau ou à fuir cette terre de désolation (2). » Biran flagelle sans pitié ses compatriotes qui se sont ralliés avec empressement à Bonaparte et, au son des cloches, ont proclamé son gouvernement : « Ils célèbrent, dit-il, leur asservissement et leur déshonneur; ils vont au-devant de la servitude et de l'ignominie. »

L'idée de se rallier au pouvoir qui semblait renaître ne semble pas même s'être présentée à l'esprit de Maine de Biran. En ces temps de lâcheté politique où, pour parler avec Chateaubriand, « chacun jetait en avant une profession de foi, comme une passerelle, pour traverser la difficulté du jour, quitte à changer de direction, la difficulté franchie », le député de Bergerac, malgré la mobilité de sa nature et la versatilité de ses sentiments, resta fidèle à la dynastie bourbonienne, fidèle à lui-même. C'est justement qu'il se décerne dans le *Journal* « un » *satisfecit* de bonne conduite :

(1) *Journal intime inédit.*
(2) *Id.*, 1815.

« J'ai été assez content de moi-même », écrit-il, durant la tourmente politique des Cent-Jours.

Le *Journal inédit* de cette époque contient une remarquable étude critique d' « une pièce curieuse », intitulée : *Extrait du registre des délibérations du Conseil d'État*, séance du 28 mars 1815. « La *souveraineté*, est-il affirmé dans cet écrit, *réside dans le peuple : il est la source légitime du pouvoir.* » — « Principe anarchique et révolutionnaire, observe Biran, source de tous les maux de la France, depuis vingt-cinq ans, et dont l'énoncé, dans les circonstances où nous sommes, est le prélude de nouveaux malheurs dont cette génération ne verra pas le terme. La souveraineté n'a sa source légitime que dans la sagesse unie à la force. Le peuple est une collection d'individus ignorants et passionnés, qui n'agissent jamais que poussés par un sentiment aveugle... La souveraineté doit donc toujours être placée hors du peuple (1). »

Biran nie que le peuple ait consacré — ou du moins ait pu consacrer légitimement — par ses votes la nouvelle forme de gouvernement établie par ses représentants. Il dénonce, comme auxiliaires secrets de la Révolution, un certain nombre d'aventuriers pervers et immoraux, qui ont attaché leur existence entière à la Révolution et à ses principes. Bonaparte est leur homme. Les gens de bien vivaient dans l'illusion, en supposant que tout était changé par vingt-cinq ans d'expérience et de malheurs. Les mêmes germes de dissension et de trouble subsistent. « C'est l'esprit de 89 et la direction de 93 (1). » On admirera ici le sens politique de Biran qui, le premier, sut distinguer ce qu'aucun esprit réfléchi ne conteste aujourd'hui : L'Empire, somme toute, n'était que la Révolution couronnée et organisée.

Après la première Restauration et au début de la seconde, Maine de Biran se voit entouré de la considération générale. La charge de questeur de la Chambre lui est donnée, en récompense de son dévouement à la chose publique. Si le

(1) *Journal intime inédit*, 1815.

philosophe, qui manquait des principales qualités oratoires, n'a joué qu'un rôle assez effacé à la tribune, son autorité dans les bureaux, les commissions et les conciliabules privés ne saurait être contestée. Maine de Biran entretient des relations étroites avec les hommes d'État les plus considérables, notamment MM. Laîné, Molé, Pasquier, Hyde de Neuville, Chateaubriand, le duc Decazes, etc.; il réunit chez lui, plusieurs fois par mois, quelques-uns d'entre eux pour discuter des affaires publiques, rédige des adresses au roi, prononce des discours sur les principales questions soumises aux débats parlementaires, est considéré enfin, en son pays de Périgord, comme un personnage politique important.

Après la première Restauration, Biran s'était rangé du côté des ultra-royalistes, estimant qu'il fallait avant tout consolider le pouvoir royal et lui fournir les moyens de sortir de l'ornière révolutionnaire.

Mais, durant les Cent-Jours, le philosophe se prit à réfléchir sur les causes de cette extraordinaire péripétie. Les imprudences et les exagérations d'un grand nombre de royalistes qui, comme on l'a dit, « n'ayant rien appris, ni rien oublié », s'étaient appliqués de toutes leurs forces à restaurer l'ancien ordre de choses, lui parurent avoir beaucoup contribué à préparer le retour de Bonaparte. Il fut ainsi amené à penser que le péril pour la couronne était aussi bien à l'extrême droite qu'à l'extrême gauche. C'est pourquoi, adversaire en 1814 des Libéraux qui lui semblaient ne viser qu'à restreindre les prérogatives royales, Biran le devint en 1816 des Ultras qui, en majorité dans la Chambre dite *introuvable*, tentaient de forcer la main au monarque et de lui imposer leur joug. Au reste, ennemi-né par son tempérament même de tout excès, quel qu'il fût, le philosophe était porté à se tenir à l'écart de deux factions rivales, qui apportaient à la défense de leurs opinions toute la fougue des passions.

Le souci de défendre la prérogative royale apparaît manifestement dans la plupart des discours que Biran a prononcés, spécialement le discours sur l'amnistie, le discours sur le projet de loi électorale et le discours sur la répression des

abus de la liberté de la presse. Pour ce qui est de l'*amnistie*, par exemple, Biran l'accepte, telle qu'elle a été proposée par le roi, et fait la critique du projet de la commission. Il ne veut pas qu'on ajoute une seule disposition nouvelle à la loi, ni un nom de plus, à la liste des individus exemptés par le roi de l'amnistie. La Chambre, selon lui, doit se contenter d'adhérer pleinement à une mesure politique, prise par l'autorité, seule compétente en la matière. Elle n'a pas à juger de ce que le roi a décidé en vertu de son pouvoir suprême.

Le philosophe eut la satisfaction de voir triompher son opinion. L'exil perpétuel des régicides fut voté par 366 députés. Or, à pareil jour, en 1793, 366 députés Conventionnels avaient condamné à mort Louis XVI : « Voilà un rapprochement admirable ! » remarque l'auteur du *Journal intime*.

Nous en avons dit assez, sans doute, pour convaincre le lecteur qu'il trouvera dans le *Journal intime* de précieux renseignements d'ordre *historique*, spécialement sur la situation des partis dans les premières années de la Restauration, — la grande querelle politique entre les Ultras, plus royalistes que le roi lui-même, et les Libéraux, composés, pour une bonne part, de gens qui pactisaient au fond de leur âme avec les principes de la Révolution. Biran se montre, pour l'ordinaire, un sagace observateur des hommes et des choses. C'est ainsi qu'il ne croit pas qu'on puisse trouver un remède au mal qui travaille les sociétés issues de la Révolution, dans la majorité fixe d'une assemblée permanente, qui sera nécessairement le reflet de toutes les passions qui agitent les individus. Il faut, pour concilier tant d'intérêts contraires et de passions opposées, que la force médiatrice vienne *de plus haut* et du dehors. Seule, déclare-t-il, la monarchie légitime, *le Roi*, peut servir d'arbitre entre les partis (1).

Bon juge en politique, Biran, de son propre aveu, est un médiocre homme d'action. Il échoue là où beaucoup d'autres, moins intelligents que lui, réussissent. On peut dire que *ses*

(1) *Journal intime inédit, passim.*

plus belles aventures, et les seules qui donnent vraiment du prix au *Journal intime*, ce sont *ses pensées*.

III

Il ne nous est guère difficile de montrer qu'à l'intérêt psychologique et historique du *Journal intime* s'ajoute un intérêt d'ordre philosophique.

En véritable historien, Maine de Biran ne se borne pas à constater les faits; il en recherche le pourquoi. Il nous indique les causes qui ont précipité la France dans l'anarchie révolutionnaire et celles qui ont amené la chute de Napoléon. Il nous dit pour quelle raisons il se rallie à la monarchie héréditaire. Le roi, selon lui, c'est la légitimité; la légitimité, c'est l'ordre; l'ordre, c'est le repos. Il analyse son instinctive aversion pour le despotisme et le démocratisme. Le despotisme, il l'exècre, non seulement en homme qui en a souffert, mais en philosophe, pour qui les droits de la personne humaine sont sacrés, inviolables. Quant à la démocratie ou le gouvernement du peuple par le peuple, elle n'est pour Biran, qu'une forme déguisée de l'anarchie. Vouloir donner pour base à un État le sable mouvant des opinions populaires, lui paraît aussi déraisonnable que de rechercher le repos, en s'abandonnant à toutes les impressions des sens. « La souveraineté du peuple correspond, en politique, à la suprématie des sensations et des passions dans la philosophie et la morale. »

Parole profonde, d'où il appert que la théorie de la souveraineté du peuple, tant prônée au dix-neuvième siècle par les disciples de Rousseau, est une hérésie sociale, qui entraîne la négation de toute autorité, tout comme la théorie condillacienne de la sensation est une hérésie philosophique, dont la conséquence est la négation de toute morale.

Ce n'est pas seulement en matière politique, mais dans la plupart des sujets traités dans le *Journal*, notamment l'étude de l'homme en lui-même et dans ses rapports avec Dieu, que

perce chez Maine de Biran le philosophe. Voici, par exemple, une page, où le vice du sensualisme est mis à nu.

« ... Comment concilier ces maximes tant répétées par nos modernes : Tout pour l'âme se réduit à sentir; il n'y a pour elle que des sensations et des combinaisons ou des résultats de sensations, avec ce principe sur lequel toute la morale est fondée : L'homme est libre; il a en lui une puissance d'agir, de se déterminer, de commencer une série de mouvements opposés à ceux des sensations et des passions? « Le fatalisme des sensations est incompatible avec la croyance au libre arbitre. Si les circonstances extérieures nous créent ce que nous sommes, nous ne pouvons pas nous opposer à leur ascendant; si les objets extérieurs sont cause de tout ce qui se passe dans notre âme, quelle pensée indépendante pourrait nous affranchir de leur influence?... » Il faut, conclut le philosophe, « rappeler sans cesse l'homme au sentiment de cette existence indépendante; il faut qu'il sache que sa volonté, et non pas les objets étrangers, le constitue ce qu'il est : *personne morale. intelligente et libre par essence.* »

Ailleurs Maine de Biran, en s'étudiant lui-même, illumine les profondeurs de la nature humaine. *Entraîné par le charme de sentir,* comme parle Bossuet, le philosophe se précipite dans le tourbillon du monde; mais, tandis que son être sensible jouit, du fond de lui-même s'élève une voix intérieure, qui lui reproche de gaspiller son existence en amusements frivoles, et le rappelle « à l'ordre, au devoir et à la réflexion ».

L'auteur du *Journal intime* cherche la raison de cette dualité contradictoire. C'est que, observe-t-il, l'homme n'est pas simple, et qu'il y a en lui deux principes d'action opposés. « Comme être sentant ou animal, il lui faut des sensations et des mouvements; comme être intellectuel et moral, il lui faut des idées, un certain exercice de la réflexion ». Et le Platon périgourdin d'ajouter : « Pour connaître *l'un* parfait, il faudrait cesser d'être (1) ».

Comme on peut l'induire de ces citations, comme l'on

(1) Manuscrits inédits, sans date.

pourra mieux s'en convaincre à la lecture du *Journal intime*, Biran est un penseur profond. « C'est en nous-même, écrit-il quelque part, qu'il faut descendre, c'est dans l'intimité de la conscience qu'il faut habiter, pour jouir de la vérité et atteindre la réalité de toutes choses (1). » Toute sa vie, Maine de Biran a concentré son attention sur le *moi*, ou le problème de la nature humaine; il a creusé ce précieux filon en toutes les directions, si bien que l'*effort volontaire*, mental ou musculaire, une fois entouré de lumière par son analyse ingénieuse et opiniâtre, a suffi pour préparer la ruine d'une doctrine, alors reine absolue de l'intelligence, — le sensualisme, — et par amener la renaissance de la philosophie spiritualiste. On verra, dans le *Journal intime* (principalement dans la seconde partie), comment Maine de Biran prend son point d'appui dans le *moi* ou la personne humaine pour s'élever jusqu'à Dieu, *la réalité suprême*. A ses yeux, c'est la psychologie expérimentale, ou une science d'abord purement réflexive, qui doit nous conduire tant à la détermination de nos rapports moraux avec nos semblables qu'à celle de nos rapports religieux avec l'Être infini, car « l'abnégation du fait de conscience laisse sans base vraie toute morale, toute religion (2) ». Maine de Biran fut un *homme intérieur* dans toute la force du terme. Il nous déclare lui-même qu'il avait le don de l'« *aperception interne* », entendez, une certaine disposition naturelle qui le ramenait à soi et le portait à se rendre compte de tout ce qui se passait en son âme. « J'ai pour ce qui se fait au dedans de moi ce tact rapide qu'ont les autres hommes pour les objets extérieurs (3). » C'est avec un plaisir toujours nouveau que le philosophe se plonge « dans cet état de réflexion ou d'abstraction méditative, où il distingue son moi de tout ce qui n'est pas lui, des affections, des intuitions, sans pénétrer toutefois dans la constitution intime de ce moi ».

On a prétendu que l' « introspection » par la conscience

(1) *Journal intime*, 1816.
(2) *Id.*, 1823.
(3) *Id.*, 1818.

est chose impossible à réaliser, vu qu'en ce cas l'homme se trouverait être à la fois le sujet et l'objet de l'observation. Absurdité, a-t-on ajouté, aussi grande que celle de l'individu qui se mettrait à sa fenêtre, pour se voir passer dans la rue. Biran est par lui-même la preuve vivante de la possibilité de la psychologie. Son âme excelle à se dédoubler et joue tout naturellement le rôle, en quelque sorte simultané, d'actrice et de spectatrice. Si nous en croyons le philosophe, il possède « une faculté de réflexion qui juge et contrôle toutes les autres », et chez lui l'exercice de cette faculté supérieure est presque constant. Ce n'est point seulement dans le calme de son cabinet de travail que Maine de Biran s'abandonne aux douceurs de la pensée réfléchie ou du retour sur soi; c'est en tous lieux et à chaque instant du jour. A table, dans son lit et même dans son bain, au Conseil d'État, à l'église, à la Chambre des députés, à cheval, tandis qu'il court les rues en cabriolet, ou qu'il erre dans les bois, Biran ne cesse de penser sa pensée. Quand il lui arrive de prendre, seul, son repas, le philosophe note qu'il a dîné « en face de ses idées », et, déclare-t-il plaisamment, « je ne m'en suis pas plus mal trouvé pour cela ». Indifférent aux mets qui lui sont servis, il médite, en mangeant, sur la distinction du phénomène et du noumène.

Le soir, jusqu'à une heure avancée de la nuit, Biran suit attentivement les vicissitudes qui s'opèrent en lui, durant les instants qui précèdent le sommeil; le matin, il prolonge, autant qu'il peut, l'état de somnolence, avant-coureur du réveil, pour entendre sourdre en lui les appétits aveugles, les désirs confus et toutes ces vagues affections avec lesquelles le moi « sympathise ». Il est comme à l'affût des impressions diverses, dont son âme est le théâtre et, désireux de projeter quelque lumière sur l'obscur passage de l'état de sommeil à l'état de veille, il s'applique à saisir les rapports du moi avec les dispositions variables de sa sensibilité.

Le philosophe fait de continuels efforts pour se ménager au fond de sa conscience ou de sa pensée intime une retraite, d'où il puisse observer le jeu de ses facultés organiques ou

intellectuelles. Selon lui, il n'y a de véritable activité, de véritable intelligence que dans l'observation intérieure, ou la possibilité de s'observer soi-même, non seulement dans le rapport avec le monde des objets extérieurs, mais aussi et surtout dans le rapport au monde intérieur des phénomènes de sensibilité et d'imagination. Autour de lui Biran voit des hommes qui agissent et parlent avec grâce, aisance, promptitude, de manière à séduire tout le monde. Mais, en psychologue averti, il juge que ces hommes-là sont de purs automates, qui se meuvent sans le savoir. Pour sa part, il ne trouve en lui-même qu'une imagination éteinte, des facultés usées, altérées, souvent rebelles à sa volonté, mais il observe sa déchéance, il s'en rend compte : il est *intelligent*.

Si l'homme se dégrade quand il vit, tel un animal, en ignorant sa vie, ne peut-on pas dire que Maine de Biran qui, grâce au sens psychologique ou au don d'aperception, dont il était éminemment doué, semble avoir été comme *la conscience de la conscience*, a rehaussé dans sa personne la dignité humaine.

Penseur profond, Maine de Biran est aussi un penseur original. On peut avancer qu'il est le philosophe *le plus français*, qui ait paru depuis Descartes. Il s'est formé lui-même par la seule puissance de sa pensée solitaire. Alors que Condillac procède de Locke, Royer-Collard de Reid, Victor Cousin de la philosophie écossaise et de la philosophie allemande, Taine du sensualisme anglais, Biran ne vient que de lui seul. Un mot résume toute sa doctrine : c'est *la philosophie de la personnalité*. L'auteur du *Journal intime* a supérieurement démontré que l'effort, d'où surgit le moi, est la condition de la conscience et de la connaissance. Il professe une vérité très importante en soutenant que nous expérimentons notre propre causalité et notre propre substantialité. En retrouvant sous la passivité des sensations l'activité de l'esprit, il a renouvelé la pensée philosophique.

Il y a en Maine de Biran un Montaigne, dont le délassement préféré est l'étude de l'homme, et principalement

l'étude de son propre moi, vu qu'il estime, avec l'auteur des *Essais* que chaque homme porte en lui la forme de l'humaine condition. Le *Journal intime* rappelle à beaucoup d'égards les *Essais* (1). Toutefois, dans le premier de ces ouvrages, c'est une âme douce, sensible, humble et sincère qui se confesse, se montre et s'exprime comme elle sent au fond; dans le second, c'est un esprit plein de richesses artificielles, d'idées de toute espèce, propres et acquises, qui s'étale à son aise, cavalièrement, en mettant de côté toutes les formes d'usage pour parler de lui et des choses, au gré de sa fantaisie. Si le *Journal intime* reste bien inférieur aux *Essais* pour la variété, le pittoresque, l'éclat du style, il les surpasse par la sincérité, la profondeur de l'analyse, l'élévation des idées.

Le philosophe ne relate qu'assez rarement ou, du moins, très succinctement, les incidents de la vie journalière : ils sont si peu aptes à procurer à son intelligence le pain quotidien qu'elle réclame : des idées!

Fréquemment, il s'empare d'une pensée qui a frappé son esprit au cours d'une lecture : il en reproduit les mots, parfois seulement le sens, la tourne, la retourne, la critique, — et ce n'est pas un des moindres attraits du *Journal intime* d'offrir à nos méditations un nombre considérable de textes de Marc-Aurèle, de Pascal, de Malebranche, de Bossuet, de Fénelon, de Leibniz, etc., commentés par un écrivain qui est comme un Sainte-Beuve philosophique. Le plus souvent, c'est sur lui-même que Biran exerce sa verve psychologique intarissable. Il s'applique à faire, aussi exactement que possible, l'histoire de sa pensée et de ses sentiments; il s'efforce de saisir son moi, Protée qui lui échappe à chaque instant, et d'en fixer l'état; il expose en toute franchise ce qu'il a découvert dans ce microcosme intérieur, qui est lui-même.

Ce faisant, et sans songer à la postérité, Biran nous a retracé, à travers les treize cents pages de son *Journal intime,* tous les linéaments de sa doctrine philosophique. Il se garde bien — et c'est là l'originalité de sa manière — de figer sa

(1) Biran dit dans le *Journal intime,* 1816 : « J'ai aussi mes *Essais* à faire. »

pensée en formules rigides, propres à faire effet sur le lecteur. Il nous la livre, telle qu'il l'a conçue, en sa réalité mouvante et vivante, la modifiant à chaque page, la renforçant ou l'atténuant, selon les cas, la précisant, et presque toujours l'approfondissant. Il semble qu'on ait affaire à un cerveau perpétuellement en travail, et qui sécrète la pensée, s'il est permis d'employer le langage de Cabanis, comme de sa substance l'araignée tisse sa toile et le ver à soie file son cocon. On a aussi l'impression que l'on se trouve en présence d'un homme d'une droiture admirable, qui va à la vérité *de toute son âme,* et pour qui, comme pour Pascal, il n'y a de joie qu'en la possession de cette seule vérité.

Du *Journal intime* l'on peut dire en toute vérité que « c'est avoir profité que de savoir s'y plaire ». Tous les esprits sérieux et réfléchis sauront apprécier un ouvrage, qui est comme une source jaillissante de pensées, — de pensées tantôt fortes, tantôt délicates, parfois profondes et originales, toujours justes et vraies. « Quand on a bien lu, disait Sainte-Beuve, déjà cité, il naît, selon l'esprit et les dispositions qu'on y apporte, une foule de réflexions sur les problèmes les plus importants et les plus déliés de la condition humaine. » Quant à ceux, s'il s'en trouve, que la légèreté d'esprit, la débilité du jugement ou un obstiné parti pris, empêcheront de goûter « la substantifique moelle » du *Journal intime,* il faut les renvoyer à la masse confuse de ce troupeau humain, qui traîne sans gloire

Le sombre accablement d'être... en ne pensant pas (1).

La finesse des analyses que l'on remarque dans le *Journal intime* et le grand nombre, en même temps que l'importance, des problèmes qui y sont agités, en font un ouvrage d'un caractère unique dans notre littérature.

Pour ce qui est du style, il faut convenir qu'il est assez inégal. Si, en certains endroits, il paraît délayé, trop aban-

(1) Victor Hugo.

donné, il ne faut pas oublier que Biran n'écrivait que pour lui-même, et qu'il n'a pas eu le temps de se relire. Quand il arrive au philosophe — et cela lui arrive souvent — d'être « en bonne fortune avec ses idées », — suivant sa propre expression, son style devient net, précis, animé, élégant même, et tout à fait adéquat à la pensée.

Tel qu'il nous est parvenu, et en dépit de quelques imperfections, le *Journal intime* reste un document humain d'un prix inestimable. Maine de Biran s'y montre plus et mieux qu'un psychologue ordinaire : il est la psychologie même.

A. DE LA VALETTE MONBRUN.

JOURNAL INTIME
DE MAINE DE BIRAN
(1792-1817)

PREMIÈRE PARTIE

ANNEE 1792

DISCUSSION SUR L'EXISTENCE DE L'ÊTRE SUPRÊME (1)

Si ma raison ne voit qu'obscurité là où vous trouvez l'évidence, plaignez-moi, et surtout ne m'accusez pas de mauvaise foi, ne me regardez pas comme un méchant homme.

Je n'ai aucun intérêt à nier que l'Être auquel vous croyez, existe, s'il existe, et qu'il soit bon, comme nous n'en pouvons pas douter. Je ne puis redouter sa foudre. Il lit dans mon cœur, puisqu'il connaît tout. Il y voit une faiblesse, qui est le résultat de l'organisation dont il m'a doué; mais il ne peut y voir le sentiment qui, sans doute, l'outrage le plus, — la méchanceté ou le désir de nuire à mes semblables.

Il est bien loin; je suis ignorant; ma vue, trop faible, ne

(1) La *Discussion sur l'existence de l'Être suprême* et la *Discussion sur l'athéisme* que l'on lira plus loin, n'ont jamais encore été publiées. Ces importants fragments manuscrits, qui forment le début du *Journal intime*, nous ont été gracieusement offerts, il y a une vingtaine d'années, par Ernest NAVILLE.

C'est nous-même qui avons donné un titre à la plupart des morceaux détachés qui suivent. On remarquera que Biran, dans les premières années du *Journal*, s'occupe beaucoup plus de ses idées que de lui-même. *(Note de l'éditeur.)*

peut se porter jusqu'à lui; mais, s'il avait voulu m'élever jusqu'à sa connaissance, il aurait jeté dans mon âme un rayon de sa lumière.

Je poursuis donc avec sécurité mon examen. Si, un jour, plus éclairé, je parviens à trouver des raisons qui puissent me satisfaire, j'adopterai avec joie une opinion que je désire vraie.

Jusqu'alors je reste dans un état de doute, qui, encore un coup, ne peut pas m'être imputé à blâme, puisqu'il n'est pas volontaire.

— Voilà ce que je répondrai à ces hommes qui regardent comme un monstre à étouffer l'homme de bonne foi qui cherche à s'éclairer, et qui ne veut pas recevoir *aveuglément* le sentiment de l'existence de Dieu, — sentiment sublime à la vérité, mais qui n'est rien moins que démontré, — et qu'eux-mêmes défigurent par les idées basses et ridicules, qu'ils y ont mêlées, pour ne s'être jamais donné la peine de réfléchir.

Revenant donc à ma première pensée, relativement à la force générale, qui anime la nature, je dis que ceux qui l'ont appelée *Dieu*, n'ont peut-être pas été les moins déraisonnables, quoique ce sentiment laisse encore bien des difficultés à résoudre.

Les anciens, en général, supposaient la matière éternelle, parce que, disaient-ils, si quelque chose existe, quelque chose a toujours existé. La matière et la forme, principes simples et généraux de toutes choses, composaient, selon eux, certaines natures simples, qu'ils nommaient *éléments*, et dont étaient ensuite formées par différentes combinaisons toutes les choses naturelles. De là à faire de la nature du grand Tout, Dieu, il n'y a qu'un pas.

Peut-être sommes-nous condamnés à n'avoir jamais sur cette matière aucune idée plus vraisemblable. Mais, avant de chercher quelle est la nature de Dieu, il faudrait prouver qu'il existe.

L'argument, que l'on peut tirer du *consentement unanime des peuples*, ne prouve rien du tout, car : 1° ce consentement unanime n'est point prouvé, et c'est une question de fait parfaitement insoluble;

2° Il faut peser, et non compter les suffrages, dans une opi-

nion qui exige tous les efforts d'attention de l'esprit humain. Eh! qui le pourra jamais?

3° On sait comment la superstition s'est introduite chez la plupart des peuples, et on convient presque unanimement que les divers cultes sont d'institution humaine;

4° N'est-ce pas rabaisser cette idée sublime que de la comparer avec des sentiments bizarres, ridicules, misérables, qui ne sont qu'une preuve de la pauvreté de l'esprit humain, et de prétendre l'étayer par ce disparate?

Si jamais on parvient à prouver l'existence de Dieu, ce serait sans doute par des phénomènes généraux, mais en peut-on trouver de tels? Il y a apparence qu'on n'en connaîtra jamais que de particuliers. Nous ne connaissons pas de cause générale, si l'on entend par ces mots une loi qui s'observe dans tous les phénomènes. La cosmologie est une science trop bornée pour embrasser la nature sous un seul point de vue. Eh bien! que peuvent valoir les démonstrations, tirées des lois générales de l'univers, aussi longtemps que ces lois seront si incomplètement connues?

Les preuves *sensibles* valent cent fois mieux encore, en ce genre, que les discussions métaphysiques, où tout est sujet à dispute et où l'on s'abîme sans s'entendre. C'est donc une tâche assez difficile que de démontrer — même indirectement — l'existence de Dieu par l'existence du monde. Car les lois simples qui dérivent de la forme imprimée à la matière nécessitent bien un premier mouvement; mais dira-t-on que ce premier mouvement est Dieu? Quant à une démonstration directe, tirée de la nature même de l'être infiniment parfait et de la connaissance de ses attributs, il est évident qu'une telle démonstration est impossible, puisqu'elle suppose l'idée de l'infini.

Il faut donc convenir que cette première cause est très inconnue, très obscure, et, par conséquent, de nulle application dans les choses humaines. Je ne sais rien, ni sur l'existence, ni sur la nature d'un souverain Être. Quoique cette ignorance me paraisse dure à supporter, elle m'inquiète moins, car je suis certain que ma bonne foi, mes sentiments ne peuvent déplaire à un Être qui, s'il existe, est infiniment juste.

Mon ignorance, relativement à Dieu, ne m'empêche pas de

savoir que le bien moral, utile et même nécessaire à l'homme, indispensable à l'organisation et au maintien de la société, est obligatoire pour tout être raisonnable. Il est même assez fréquemment inspiré à tout être sensible par cela même qui le constitue *être sensible*, et il faut bien se garder de négliger ces salutaires inspirations.

Je sais que s'il est un Dieu, l'homme juste et bon lui sera agréable. Je sais que s'il n'est pas, l'homme juste et bon sera encore le plus heureux et le moins agité dans cette vie, et qu'alors même qu'il sera malheureux et persécuté, le témoignage de sa conscience adoucira ses maux, que des remords envenimeraient, comme ils empoisonnent sans doute la prétendue félicité du méchant.

Je sais que je serai mieux avec moi-même, lorsque j'aurai fait le bien, et cela me suffit pour chérir la vertu. Je garderai ces sentiments jusqu'à ce que je sois plus éclairé. Peut-être les conserverai-je toute ma vie, sans craindre que mon opinion modeste, adaptée à mon ignorance, fasse jamais de mal à moi, ni aux autres.

RÉFLEXIONS SUR L'ATHÉISME

I

On peut considérer l'erreur de l'athéisme comme théologien, comme moraliste, comme politique. Le premier le voit sous le rapport de l'offense faite au vrai Dieu; le second le considère par son influence sur l'observation des devoirs de l'homme et sur l'amour qu'il doit avoir pour la vertu; le troisième l'envisage par rapport à l'atteinte qu'il porte aux liens qui retiennent les hommes en société.

Les théologiens, qui se font juges des rapports qui existent entre l'homme et Dieu, ne peuvent être combattus par des hommes qui, pénétrés de leur petitesse, sont accablés sous le poids de l'idée de l'infini. Trop grossiers pour atteindre à ces sublimes spéculations, ils ignorent même la langue qui les consacre. Il n'y a rien de commun entre un théologien et un profane; comment donc disputer avec eux? Je ne voudrais donc faire aux sublimes docteurs qu'une faible, modeste et

simple observation. Lorsqu'ils ont prononcé sur la différente manière dont Dieu pouvait être offensé par un athée ou par un idolâtre païen, ils ont conclu contre l'athée *pratique*, d'après ce que je vois dans le dictionnaire encyclopédique, sans rapporter les raisons qui sont contenues dans l'article *athée*.

J'observerai qu'il me semble qu'on a distingué deux choses à peu près semblables. On prétend, en effet, que les païens péchaient par ignorance seulement, qu'ils étaient bien intentionnés pour la divinité, qu'ils croyaient l'avoir trouvée dans des objets qui n'étaient pas Dieu. Il me semble que les idolâtres n'avaient fait d'après cela que réaliser les causes secondes dont ils ressentaient l'influence, et dont ils étaient forcés de se connaître dépendants. Ils adoraient la mer, les montagnes, le ciel et tout ce qui leur était nuisible ou favorable; ils donnaient à ces êtres une personnalité et leur supposaient une intention. Ils ne faisaient donc que personnifier les objets physiques sans s'élever à la Cause première qui les dirigeait; ils ne différaient donc de nos athées qu'en ce qu'ils n'étaient pas physiciens; il n'y a rien dans leurs opinions qui prouve qu'ils eussent la moindre idée de la divinité. Ils ne suivaient que l'instinct de la crainte ou de la reconnaissance.

Pour les comparer aux athées il faudrait savoir ce qu'ils eussent pensé de la première Cause, s'ils eussent su, comme les derniers, à quoi s'en tenir sur les secondes.

En second lieu l'idolâtrie n'était autre chose qu'un système d'allégories, imaginées par les philosophes, qui seuls en avaient la clef, et on voit que le plus grand nombre de ces philosophes pensaient à peu près comme les athées modernes, qui ont sans doute parlé, dans leurs opinions, de l'âme du monde, des atomes, etc. Quant au peuple, qui est toujours et partout de même, il réalisait ces êtres allégoriques, comme, chez nous, il *matérialise* les idées spirituelles des docteurs théologiens. Si donc on compare nos philosophes idolâtres avec nos athées, la différence est nulle. Si on compare les superstitions du vulgaire, elles ne diffèrent que par la grossièreté des erreurs. Assurément le paysan qui se représente Dieu assis dans le ciel, dans la plus grande pompe, entouré des Anges et des Saints, ressemble beaucoup à l'idolâtre qui

imaginait Jupiter dans l'Olympe, buvant le nectar, environné des divinités en bon ordre. Il n'y a eu, et il n'y aura jamais qu'un bien petit nombre d'hommes qui, sentant leur bassesse, élèvent pourtant leur esprit jusqu'à la suprême Intelligence, qui régit le monde. Certes, je crois qu'on ne peut guère comprendre dans ce petit nombre ces hommes qui, se mettant à la place du grand Être, décident ridiculement de ce qui peut plus ou moins lui déplaire, comme si les misérables conceptions des hommes avaient quelque rapport avec son immensité.

II

« Les maximes que l'on a dans l'esprit laissent les sentiments du cœur dans une parfaite indépendance; la seule cause qui donne la forme à la *différente conduite des hommes* sont les *différents degrés* d'un tempérament heureux ou malheureux, qui naît avec nous, et qui est l'effet physique de la constitution de nos corps. »

Cette assertion de M. Bayle, dont il s'est servi pour combattre l'opinion de ceux qui refusent à l'athée même la pratique de la vertu, n'a pas sans doute toute la latitude qu'il lui donne. Il me paraît certain qu'en supposant dans l'homme un tempérament fougueux, aucun principe ne pourra modérer la force de ses passions qui, exaltées jusqu'à un certain point, ne reconnaissent pas de maître. Mais gardons-nous de croire que pour les hommes communément organisés les opinions, acquises par le raisonnement, ne puissent rien pour réprimer leur tempérament et influencer leur conduite. Cela est démenti par l'expérience dans tous les hommes honnêtes et raisonnables.

Ainsi, si vous supposez que l'athée et le théiste aient des passions également exaltées, je conviens qu'ils tomberont l'un et l'autre dans les excès, qu'ils peuvent être également entraînés par leur tempérament, et que les principes de religion du théiste ne le préserveront pas plus que les motifs tirés de la simple raison ne retiendront l'athée.

Mais les adversaires de Bayle vont plus loin. Ils soutiennent qu'un athée *conséquent* ne peut avoir aucune bonne

raison pour s'abstenir du mal. Ils en donnent diverses preuves qui sont très détaillées à l'article *Athée* de l'Encyclopédie.

Parmi une foule de choses que je vois à leur répondre, je n'oppose que ma propre expérience. Je suis bien convaincu qu'il existe une Intelligence, qui gouverne le monde, mais je puis affirmer, dans toute la sincérité de mon cœur, qu'il ne m'arrive jamais de songer à Dieu, lorsque je fais le bien et que je déteste le vice. Je trouve la vertu si belle, le vice si odieux, que j'aime l'un et que j'abhorre l'autre, comme je me porte, pas une suite de l'amour de moi-même, aux objets qui peuvent contribuer à mon bonheur et que je m'écarte avec soin de ceux qui peuvent m'être nuisibles. Je ne vois à cela rien que de très naturel.

En continuant de suivre mon premier raisonnement sur la restriction qu'il y a à faire avec le principe de Bayle, il resterait à chercher si, dans l'hypothèse qu'un athée et un théiste n'ayant l'un et l'autre que des passions modérées, les motifs, tirés de la raison, peuvent éloigner l'athée du mal, comme les principes religieux en écartent le croyant.

On dit à cela que le croyant trouve une *obligation* de se porter au bien dans les lois du souverain Être, au lieu qu'il ne peut y avoir tout au plus que *convenance* pour l'athée; car, dit-on, l'idée d'obligation entraîne celle d'une loi à laquelle on est contraint de se soumettre, et l'idée de loi ne peut exister sans celle d'un Être supérieur auquel on reconnaît que l'on est soumis. De là il suit que nul ne peut contracter d'obligation avec lui-même et qu'il n'y a aucune sanction de la moralité, si on rejette l'existence de Dieu.

Je réponds à cela que toute loi ne se fonde que sur les promesses de récompenses ou la menace des peines; car *plaisir et douleur sont les seuls motifs qui déterminent tout être sensible;* or, si la raison promet des récompenses certaines et inflige des peines auxquelles on ne puisse échapper, pourquoi donc ne l'érigerions-nous pas en *législateur*? Pourquoi n'y aurait-il pas pour un être raisonnable obligation de lui obéir?

Si on demande quelle est cette autorité qu'a la raison pour récompenser et punir, je réponds que cette autorité est la plus infaillible. On échappe par artifice aux législateurs humains; on se promet, quand on pèche, de se réconcilier

avec le Législateur suprême ; mais l'honnête homme ne peut fuir sa conscience. S'il est tourmenté, lorsqu'il fait le mal, s'il trouve en lui-même un juge inexorable, pourquoi ne se croirait-il pas obligé de lui obéir, comme il est obligé de se conformer aux lois, soit divines ou humaines, par l'espoir des récompenses ou la crainte des châtiments?

Je trouve donc dans l'autorité de la raison tout ce qui est nécessaire pour constituer l'idée d'obligation. De ces réflexions, je conclus, contre les adversaires de Bayle, que la raison seule (indépendamment de l'existence de Dieu), se basant sur la différence essentielle des actions humaines, sur la liaison naturelle, qui existe nécessairement entre les idées d'ordre, de beauté, de vraie et seule source de plaisirs, avec l'idée de la vertu, et l'idée d'opprobre, de confusion, de malheur, avec celle du vice, — fortifiant cette liaison par la réflexion et l'expérience, a tout ce qu'il faut pour porter au bien et écarter du mal l'homme que le raisonnement a pu éclairer sur sa nature, sur sa vraie destination, sans que ses forces lui aient permis de s'élever jusqu'à l'idée de la suprême Intelligence, idée sublime, mais, quoi qu'on en dise, extrêmement *obscure*.

Si l'on dit que le dogme de l'existence de Dieu est aussi utile, aussi indispensable pour les sociétés, qu'il est beau, qu'il est satisfaisant par lui-même ; si on me dit que pour le commun des hommes sur lesquels la raison n'a aucun empire, l'athéisme serait extrêmement pernicieux et occasionnerait le désordre et, peut-être, la révolution de la société ; si on me dit que la crainte des peines d'une autre vie est un frein puissant contre les vices de ces scélérats, que la crainte du gibet ou de la potence ne suffit pas pour contenir, je me garderai bien de contredire des assertions aussi raisonnables. Je sais trop combien il est dangereux d'ôter ces ressorts, qui compriment les vices des hommes corrompus. Loin de détruire ceux qui existent, il faudrait, s'il était possible, les multiplier. Je prétends seulement combattre cette opinion, qui ne base la morale que sur les rapports qui existent entre Dieu et l'homme, qui refuse généralement à tout athée l'idée du beau moral, qui découle évidemment de notre nature. J'avoue que je ne puis voir une opinion aussi déraisonnable dans les écrits des auteurs même, qui ont si bien établi la

nécessité de la vertu par des motifs purement humains, sans ressentir une vraie douleur. Sublime Rousseau et toi, bon et raisonnable Mably, aviez-vous de bonne foi adopté ce sentiment injuste, ou, pénétrés des dangers de l'athéisme, vouliez-vous le rendre si effrayant, que les âmes honnêtes s'en écartassent avec horreur (1)?

(1) On voit sans peine de quel intérêt sont pour l'étude de l'évolution religieuse de Maine de Biran les deux discussions philosophiques, que l'on vient de lire. Parti de l'athéisme, ou du scepticisme de Bayle, pour en arriver, trente ans plus tard, au mysticisme de *l'Imitation de Jésus-Christ* et même au mysticisme de Fénelon, Biran pourra se féliciter avec raison, sur la fin de sa vie, d'être parvenu à « fermer son cercle ».

ANNÉE 1793

MÉDITATION SUR LA MORT PRÈS DU LIT FUNÈBRE DE MA SŒUR VICTOIRE

Prima, quæ vitam dedit, hora carpsit,
Nascentes morimur finisque ab origine pendet (1).

27 juillet 1793. — C'est de la mort que je veux m'entretenir, sujet profond, instructif, que nous rendons triste par la manière dont nous l'envisageons, et qui ne devrait être que consolant, si nous savions apprécier la vie. Nous ne songeons presque jamais à la mort. Nous voyons tous les jours mourir nos connaissances, nos amis, nos parents; nous ressentons une impression quelquefois vive, mais toujours momentanée; nous répandons de vaines larmes; insensés! pleurons sur nous-mêmes. Qu'importent ces regrets sur ce qui n'est plus? C'est à nous qu'il faut songer.

Je viens de voir mourir ma sœur et, pour perpétuer à mes yeux un tableau cher, quoique douloureux, je veux fixer sur ce papier l'image de ses derniers moments et les réflexions qu'ils m'ont suggérées.

Ma sœur Victoire avait reçu de la nature l'âme la plus sensible, la plus aimante, la plus belle. Sa physionomie peignait son âme et inspirait le plus doux intérêt à ceux mêmes qui la voyaient pour la première fois; ceux qui vivaient avec elle ne pouvaient que l'adorer. Elle était faite pour être heureuse et pour rendre heureux tout ce qui l'entourait. Elle ne fit dans sa vie qu'une faute, mais une faute qui lui coûta le bonheur, elle s'attacha à un homme indigne de la posséder. Pardonne, ô ma sœur, si j'accuse celui qui te fut cher! Loin de moi tout

(1) Manilius, *Astronom.*, l. IV, p. 16.

sentiment de prévention ou d'injustice! mais lorsque je compare tes vertus à ses défauts, ta douceur inaltérable à sa dureté, ta patience à ses emportements, ta sensibilité à sa rudesse, ton caractère angélique, en un mot, à cet esprit bizarre, capricieux, je ne puis que gémir sur ton mauvais choix, et te plaindre de ce que tu n'as pas joui de ce sort fortuné d'épouse, que tu étais faite pour goûter, en le partageant avec celui qui eût été fait pour toi!

Ma sœur était d'une constitution frêle et délicate. Il aurait fallu, pour prolonger ses jours, une privation absolue de toute peine d'esprit. Dieu sait combien elle en fut éloignée; Elle eut un enfant qu'elle voulut nourrir. Trop faible pour supporter cette épreuve, elle tomba au bout de quelque temps dans un état de langueur que les chagrins aggravèrent. Enfin, conduite insensiblement vers la tombe, elle en vint au point de faire désespérer d'elle. Ce n'est que dans ses derniers moments que j'ai resté auprès d'elle. Je me suis nourri du spectacle de son agonie et de sa mort. Il est devant mes yeux, il y sera longtemps! Tous ceux qui l'ont vue mourir ne peuvent pas l'oublier. Cette patience, cette résignation, ce sourire qui animait encore sa figure mourante et par lequel elle semblait vouloir consoler ceux qui s'affligeaient de sa perte! Quel tableau! O philosophes discoureurs, venez apprendre à mourir,

J'avais passé la journée d'avant sa mort auprès d'elle. L'oppression, l'étouffement, les faiblesses lui laissaient quelques intervalles de tranquillité pendant lesquels elle causait paisiblement, faisant des questions, répondant à ce qu'on lui disait, avec une présence d'esprit qui annonçait la tête la plus saine. Point de frayeur, point de trouble, mais la plus parfaite sécurité. Une vie passée dans l'innocence et la candeur ne laisse point d'approche aux remords. Quelle leçon! Le soir, la trouvant mieux, je la laissai pour aller chercher quelques instants d'un repos dont j'avais grand besoin; l'espérance n'avait pas encore fui de mon cœur. Le matin fatal, à mon réveil, j'entends le son lugubre de la cloche; je me lève précipitamment, j'accours effrayé, je trouve encore ma chère Victoire. Je revois cet œil serein que la cruelle mort semble encore respecter. Elle me sourit, me prend la main, me dit qu'elle ne souffre pas. Je me retire à l'écart pour lui cacher

mes larmes. Un instant après, je vois arriver le pasteur : son ministère est de consoler, pourquoi donc porte-t-il l'effroi? J'avais redouté ce moment pour ma malheureuse sœur, mais elle n'a point paru plus frappée; elle a entendu son arrêt, elle a levé les yeux au ciel, a joint ses prières à celles du prêtre. Dès ce moment, elle a employé à prier tout le temps que lui ont laissé les souffrances. O religion, que tu es consolante! Qu'il est infortuné celui qui, livré à la faiblesse humaine, ne cherche pas son appui dans le Ciel!

Retiré dans un coin, jetant de temps à autre les yeux sur le visage de ma sœur, y suivant les progrès de la mort, j'étais à genoux, j'entendais les prières des assistants. Heureux, me disais-je, celui qui, dans la simplicité de son cœur, invoque avec confiance un Dieu de bonté! O philosophie, que tu es triste! Et si tu n'étais que mensongère?... Quelque temps s'est ainsi passé. Mais l'instant fatal arrive; elle ferme les yeux, penche la tête, et s'endort... Avant de quitter cette chambre funèbre, j'ai le courage de jeter un dernier coup d'œil sur cette figure céleste. La mort n'a pas défiguré ses traits; je m'arrête à les contempler; c'est avec la plus vive douleur que j'en détache mes yeux : ils ne les verront plus... ô ma sœur, c'est donc pour jamais!

Revenu dans ma retraite, je trouve de la douceur à m'entretenir de la perte que je viens de faire, mais les regrets ne sont pas mes seuls sentiments. Je ne veux pas perdre les réflexions qui les accompagnent. Rien ne me rend indifférent sur la vie comme de voir mourir ceux que j'aime. Je juge dans ces cas l'existence, comme je la jugerai sans doute, lorsque mon tour sera venu. Heureux si je puis, dans ce moment, mettre à profit ces réflexions et l'exemple de la mort paisible que je viens d'avoir sous les yeux!

La première pensée qui se présente, lorsqu'on voit mourir ses amis, c'est de se demander ce qu'ils deviennent. L'idée de l'anéantissement serait affreuse, elle répugne au cœur de l'homme. Je ne suis point étonné que ce dogme de l'immortalité de l'âme soit si ancien, si général. La nature, qui nous a donné l'espérance dans nos maux les plus extrêmes, n'a pas voulu y mettre de bornes et nous l'a prolongée, même après le terme qui semble ne plus en permettre. La religion est venue confirmer l'espoir que donnait la nature. Le vulgaire

qui adopte sans examen tous les principes dont on l'a imbu dans son enfance, croit sans réfléchir. Le philosophe chrétien soumet sa raison et croit sans concevoir. Celui qui, privé des lumières de la Révélation, s'est livré uniquement à celles de la raison, doute, n'admet ni ne rejette, pénétré de son ignorance, trop circonspect pour porter un jugement dans une matière si obscure : il n'ose affirmer ni nier, tandis que l'aveugle athée qui dit dans son cœur avec une impudence mensongère : « Il n'y a pas de Dieu », relègue cette opinion consolante au nombre des chimères et des fables.

*Maine de Biran se livre ici à une longue discussion critique des principaux arguments pour ou contre l'immortalité de l'âme. Comme cette dissertation philosophique ne se rattache qu'*indirectement *au* Journal intime *et pour ne pas trop alourdir ce volume, nous renvoyons ceux qu'elle intéresse au tome I des* Œuvres de Maine de Biran *(édition Tisserand, p. 1-15), où elle se trouve reproduite en entier. Nous nous bornerons à en donner un aperçu* schématique.

Après avoir écarté l'idée de l'anéantissement qui répugne à son cœur, Biran, faisant appel aux seules lumières naturelles, demande tant aux physiologistes qu'aux métaphysiciens de lui donner quelque connaissance sur l'état futur de notre être. Mais il se trouve bientôt réduit à confesser que tant les raisonnements métaphysiques que les hypothèses physiques sont impuissants à nous faire concevoir comment l'âme peut exister après la dissolution du corps.

Si je me suis étendu sur ces rêveries, ce n'est que pour me démontrer combien toutes les hypothèses physiques et tous les raisonnements métaphysiques sont vains pour acquérir la moindre connaissance sur l'état présent ou futur de notre être. Celui qui ne s'appuie dans cette matière que sur des notions philosophiques, marche sur des outres pleines de vent. Voulons-nous cesser d'errer dans l'incertitude au gré de toutes ces opinions futiles, laissons là tous les livres et n'écoutons que le sens intime; il nous dira qu'il existe un Etre ordonnateur de toutes choses. En étudiant la nature, en examinant la coordination de tous les êtres, la convergence générale vers un but, l'accord parfait et invariable des moyens avec la fin, serions-nous assez aveugles pour méconnaître la suprême Intelligence?

Réfléchissons sur une chose frappante. Job dit : *Si Deus non est, quid ergo est?* Cette pensée sublime est un trait de lumière. Si Dieu n'existe pas, tout n'est qu'illusion, que men-

songe; l'ordre que nous apercevons dans la nature n'existe que dans notre cerveau, *velut ægri somnia*. Rien n'a de raison suffisante; point d'ordre, point de constance réelle dans les phénomènes, car pouvons-nous recourir au hasard? Qu'est-ce que le hasard?

Le sens intime nous fait voir Dieu dans l'ordre de l'univers. Laissons-nous aller à son impulsion.

Que signifie cette avidité de connaître, malgré notre impuissance, ces élans vers la vérité, ce vide que nous sentons en nous, lorsque nous réfléchissons sur notre existence? Ne seraient-ce pas des pressentiments? Si Dieu nous les donna, voudrait-il les tromper? La soif de connaître ne serait-elle jamais apaisée? Lorsque nous portons notre vue sur les mystères cachés de la nature, nous croyons bien que l'Être supérieur qui les dirige, les connaît; nous les apercevons déjà au travers d'un voile. Pourquoi celui qui permet que nous les vissions ainsi, ne nous les montrerait-il pas un jour à découvert?

Sent-on bien la consolation qu'il y a à se reposer ainsi sur l'Être tout puissant? En vérité, comment ceux qui le nient peuvent-ils ne pas tomber dans le désespoir? Semblable à un homme qui, soutenu par une force invincible dans l'espace, ne se sentant appuyé sur rien, se verrait à chaque instant prêt à tomber dans l'abîme, celui qui vit, qui pense et qui ne s'appuie pas sur Dieu, doit frémir sans cesse, étonné de se sentir exister (1).

(1) M. Pierre Tisserand, dans son ouvrage, déjà ancien, sur *l'Anthropologie de Maine de Biran*, avait déclaré que la *Méditation sur la mort* n'a pas « toute la signification » que certains écrivains catholiques (vraisemblablement le chanoine Mayjonade) ont voulu lui attribuer. Sans doute s'est-il ravisé, puisque nous le voyons mettre *en tête* des *Œuvres de Maine de Biran* cette même *Méditation sur la mort*, qu'il dépréciait jadis.

Pour notre part, nous n'avons pas modifié notre premier jugement sur cet écrit. La première partie, qui expose l'état d'âme de Biran devant le lit funèbre de sa sœur, constitue, selon nous, un apport précieux au *Journal intime;* la seconde partie — et la plus longue — est l'œuvre d'un jeune homme, tout féru de Rousseau, le père du sentimentalisme religieux. Dissertation philosophique sans originalité, ni profondeur, et qui n'a d'intérêt que parce que nous voyons Biran, dès le début de sa carrière, faire appel au *sens intime* pour suppléer aux déficiences de la raison raisonnante. « Par l'esprit, disait Arthur Raimbaud, l'on va à Dieu. » Pour Biran, comme pour Pascal, c'est par le cœur que l'on perçoit le divin.

DU MALHEUR DE S'IGNORER SOI-MÊME

Heureux ceux à qui l'éducation, les préceptes, les exemples reçus, ont donné une forte impulsion vers le but uniquement noble, uniquement digne de l'homme : la perfection des facultés qu'il tient du Créateur et leur direction vers le bonheur, seul compatible avec la raison ! Ceux-là seulement sont dignes d'avoir vécu, puisqu'ils peuvent laisser des traces honorables de leur existence, tandis que le commun des hommes, cédant à l'aberration de toutes les folies, de toutes les petitesses, vivent inconnus à eux-mêmes et meurent sans avoir vécu.

Ce qui me semble pire dans la condition ordinaire des hommes, c'est qu'ils soient, à peu d'exceptions près, condamnés à s'ignorer eux-mêmes. Leurs facultés virtuelles peuvent rester enveloppées, sans être connues de ceux qui les possèdent, jusqu'à ce que des circonstances fortuites leur donnent lieu de s'exercer. Tel homme ignorera toujours peut-être ce à quoi il serait réellement propre, et le peu d'accord qui règne entre la fortune et la nature, mettant presque toujours les hommes hors de leur place, contribue puissamment à enfouir les talents et à les priver des moyens de développement. Ce que je dis des facultés de l'entendement, s'applique encore davantage aux inclinations du cœur, aux vices et aux vertus. Tel ne sait peut-être jusqu'à quel point il peut être vertueux, et (heureusement sous ce rapport) à quel degré il serait susceptible de porter la perversité. Sous l'écorce d'un homme poli et honnête, en apparence, est caché souvent un profond scélérat, qui s'ignore lui-même, mais qui se montrera tel lorsque les circonstances donneront lieu à son caractère de se développer. Combien d'exemples funestes de la vérité de cette réflexion dans ces derniers temps (1)!

(1) Vraisemblablement, en traçant ces lignes, Maine de Biran songeait à Robespierre, cet homme poli, élégant, honnête, dont les circonstances firent un « profond scélérat », fléau de l'humanité.

DU MÉCANISME ADMIRABLE DES FIBRES SENSIBLES, OU QU'IL FAUT PASSER PAR LE PHYSIQUE POUR ARRIVER AU MORAL

« La diversité des esprits naît de la diversité des passions et la diversité des passions naît de la diversité des tempéraments, des humeurs, des habitudes, des circonstances, des éducations » (Hobbes). Helvétius a bien vu que la différence des esprits suivait celle des passions,... mais il n'a vu d'autres causes de cette dernière que l'éducation. Donnant tout aux causes morales, il a tout refusé à l'organisation. Chose assez singulière pour un homme soupçonné de matérialisme! Cependant, s'il avait approfondi tant soit peu, et avec la sagacité dont il était capable, le mécanisme des idées ou des sensations, il aurait vu sans doute qu'*il faut passer par le physique pour arriver au moral.* L'état originel des fibres sensibles, leur tempérament, leur disposition à se lier, à garder les déterminations qu'elles ont reçues des objets; voilà par où il faut débuter;... viennent ensuite les circonstances qui déterminent l'espèce des objets qui ont agi sur ces fibres.

Les psychologistes nous parlent de liaison, de production, de reproduction d'idées... Toute leur science, à cet égard, se borne à développer ce que chacun peut découvrir en lui-même, s'il voulait ou s'il pouvait suivre la série des mouvements intérieurs dont il a conscience. C'est beaucoup, sans doute, d'avoir une physique expérimentale de l'âme; sans cela, aussi ignorants que M. Jourdain, qui fait de la prose sans le savoir, nous pensons, sans savoir comment, et l'âme vit sans connaître sa vie,

Vivit et est vitæ nescius ipse suæ.

Mais, bornés à la connaissance expérimentale des effets, tous sont muets sur les causes. Nous connaissons grossièrement le produit des forces, mais la nature, la manière d'agir même de ces forces sont couvertes d'un voile... C'est en vain

que les plus fameux physiologistes ont disséqué des cerveaux, ont voulu remonter à l'origine des nerfs, suivre leurs diverses ramifications. Leur vue, aidée des meilleurs instruments, n'a rien pu découvrir; on croyait que les nerfs allaient rayonner dans un point du cerveau, où l'on plaçait le siège de l'âme. Un habile observateur italien, M. Malacarus, s'est assuré, par de nombreuses observations, qu'il n'en était rien et que les nerfs, loin de concourir, allaient en divergeant dans l'intérieur du cerveau. Il faut désespérer sans doute de pénétrer dans cette mécanique admirable des fibres sensibles; mais, quelle qu'elle soit, quelques suppositions que l'on admette à cet égard, il paraît démontré que toutes nos facultés intellectuelles ont un siège physique.

Les variations que chacun découvre en lui-même, dans différents temps, sont certainement proportionnelles à des changements dans l'état physique des organes intérieurs. Les songes et les fantômes, reproduits dans la fièvre, font bien voir que des mouvements intestins peuvent produire des idées sans la participation de l'âme. Pourquoi n'en serait-il pas de même dans plusieurs circonstances où nous sommes tentés d'en juger autrement? Pourquoi n'y aurait-il pas des cerveaux tellement constitués qu'ils sont habituellement dans un état fiévreux, et qui exposés à des mouvements intestins et irréguliers, produisent presque toujours des fantômes sans suite, sans liaison, dont l'âme n'est que spectatrice? Qui nous assure que les cas, où nous croyons être les auteurs de nos idées, ne sont pas ceux où les fibres du cerveau, étant moins agitées, s'ébranlent plus harmoniquement et dans l'ordre selon lequel les objets ont agi primitivement, de sorte que la succession réglée des fantômes, la conscience que l'âme éprouve de l'impression distincte de chacun, l'enchaînement qu'elle aperçoit entre eux, lui persuadent que c'est elle qui les produit. Quand elle agirait, elle ne ferait pas mieux.

Un génie supérieur qui lirait dans les fibres intellectuelles verrait dans leur arrangement toute la série des connaissances des grands hommes. Quelle belle encyclopédie vivante, quel bel arrangement que celui des fibres du cerveau d'un Newton, d'un Euler, d'un Leibniz! Quelle délicatesse exquise, quelle mobilité surprenante, quelle variété dans le jeu de

celles d'un Voltaire! Si un tel génie avait suivi la formation successive des anneaux de cette chaîne de perceptions, il saurait comment les premiers mouvements ont déterminé tous les autres, comment les besoins et les circonstances, d'où ces besoins dépendent, ont fait lier un certain nombre d'idées fondamentales, qui tiennent à des faisceaux de fibres correspondants et qui ont entre elles un lien physique; comment d'autres faisceaux s'en formant successivement et se liant aux premiers, il en résulte enfin une chaîne d'idées dont la trace se retrouvera, idées harmoniques, rangées avec ordre, lorsque l'éducation les a placées dans l'ordre qu'elles devraient avoir conformément aux objets existants, fantômes incohérents, bizarre assemblage, lorsque le hasard, seul, joint à un certain tempérament déréglé, une mobilité vicieuse, un défaut de stabilité, de cohérence dans les fibres, a établi une liaison entre les idées les plus disparates, en sorte qu'elles se soient unies dans l'objet, uniquement parce qu'elles s'étaient offertes en même temps, ou que les objets qu'elles représentent ont agi à la fois. C'est ainsi qu'en suivant tous les détours de ce labyrinthe, en observant ces ressorts délicats, lorsqu'ils sont en mouvement, ce génie supérieur, que je suppose, pourrait découvrir les rapports inconcevables qui existent entre les mouvements des fibres et les perceptions qui leur sont attachées. Il pourrait nous dire si la reproduction des perceptions ou des idées est due à l'âme comme cause active, ou bien si cette âme est simplement spectatrice de ces idées.

Quel génie que celui qui nous indiquerait quel est l'état physique auquel est attaché un certain état moral déterminé, je veux dire, une certaine conscience de son être! mais les physiologistes ne sont pas moralistes, et *vice versa* (1).

Lorsque je réfléchis, d'après mon expérience, qu'il est un état déterminé de notre corps qui produit en nous tel ou tel sentiment; que le tempérament décide de la tournure de nos idées; que Pascal, que Montaigne, que Rousseau étaient conduits, sans s'en douter peut-être, par cette puissance

(1) C'est à Charles Bonnet, l'estimable auteur de *l'Essai analytique sur l'âme*, que Maine de Biran emprunte cette théorie des fibres cérébrales, dont le mouvement expliquerait les facultés de l'âme et la plupart de nos idées.

invincible, je ne puis assez m'étonner que cette influence ne soit comptée presque pour rien par la généralité des hommes. On ne réfléchit pas assez sur cette variété de modifications du principe, qui nous fait vivre. Pourquoi lorsque je suis habitué à une suite de sensations vives, ne puis-je m'accoutumer à des sensations plus faibles? Pourquoi éprouvé-je alors cette difficulté d'exister, qu'on nomme *ennui?* N'est-ce pas parce que le principe vital, accoutumé à tel degré d'exaltation, devient insensible aux degrés inférieurs? Tout gît pour l'homme dans un *sentiment de l'existence* poussé à un certain degré, mais l'homme est un être successif; nul degré ne peut être permanent; il faut de la variété, mais les degrés de sensibilité sont finis. Lorsqu'on est parvenu au dernier échelon, et qu'on ne peut ni rester, ni rétrograder, ni avancer, que faire? Voilà l'homme blasé. Tirons les conséquences!

DE LA LIBERTÉ ET DE SES DIFFÉRENTS DEGRÉS DE PERFECTION

...Avant de choisir, l'entendement délibère; dès qu'il a jugé ce qui lui convient, il détermine la volonté, et la suite de cette détermination est l'action ou la volonté mise en acte. C'est en agissant d'après cette volonté que l'individu prouve qu'il est libre. De là on peut distinguer différents degrés de perfection dans la liberté, correspondant aux degrés de perfection des êtres sentants. Les animaux ont leur liberté, comme l'homme, mais, circonscrite dans la sphère des idées sensibles, leur liberté ne s'exerce que sur les objets relatifs à leurs besoins,

Plus la volonté est éclairée, plus la liberté est parfaite; ainsi, dans les agents moraux, cette puissance exécutrice exerce des fonctions plus nobles, et parmi ces agents moraux, que de degrés différents dans la perfection de la liberté! J'entends par *agents moraux* les êtres soumis à la loi naturelle, c'est-à-dire à la loi résultant des rapports qu'un être soutient avec ceux qui l'entourent. Pour se soumettre à ces rapports, il faut les connaître, et pour les connaître, il faut avoir la puissance de réfléchir et par conséquent d'abstraire. L'homme seul est donc un agent moral. Sa liberté s'exerce sur des

notions; celle des autres êtres existants ne peut avoir pour objet que des sensations.

Parmi les hommes, combien peu qui se déterminent dans leurs actions, d'après la réflexion, la comparaison des objets vers lesquels ils sont entraînés. Nous les voyons presque tous suivre aveuglément leurs penchants, et n'agir que par une impulsion mécanique, provenant de l'impression que les objets extérieurs peuvent faire sur leurs sens. D'où il suit que parmi les seuls êtres susceptibles d'être des agents moraux, peu le sont, en effet, puisque nous ne pouvons accorder ce titre qu'à l'homme *réfléchi* qui rapporte ses actions à une certaine règle et qui ne se détermine que d'après le jugement qu'il porte de la conformité de ses actions à cette mesure précise. Les philosophes, tels que Hobbes, Spinoza et autres, qui ont nié la liberté de l'homme, se fondant sur ce que ces déterminations ne pouvaient lui venir que des impressions étrangères, dont il n'était pas en son pouvoir de modifier l'influence, semblent avoir anéanti la moralité des actions humaines, réduit à des mots seulement le vice et la vertu et avoir fait de l'homme un *automate,* dont l'unique moteur est l'aveugle fatalité. Leur système, étayé par des arguments spécieux, a des côtés séduisants, et que peut-être il est difficile de réfuter. Je voudrais en examiner ce qui a rapport à la moralité des actions humaines, et rejetant absolument ce qui tend à la détruire, tâcher de concilier avec elle ce que je serai contraint d'admettre.

Tout ce qui enlève à la société les sublimes ressorts de la vertu, tout ce qui dégrade l'homme, en effaçant à ses yeux le mérite de ses bonnes actions et ôtant de son cœur l'amour du beau moral par l'impuissance démontrée d'y parvenir, doit être combattu avec l'ardeur que l'on met à repousser un ennemi dangereux. Il faut chercher dans sa raison des moyens pour parvenir à la victoire, et, si elle ne nous prêtait pas des armes assez puissantes, nous trouverions toujours dans nos cœurs une force qui rendrait vaine la séduction de ces principes.

Je me proposais ici d'entrer dans un examen détaillé et approfondi de la question métaphysique de la liberté, mais, après y avoir bien songé, après avoir lu ce que nos plus profonds penseurs ont écrit sur cette matière épineuse, je me

suis convaincu que nos connaissances ne pouvaient guère en retirer un grand avancement. C'est, je crois, une de ces questions insolubles, dont l'éclaircissement échappera toujours aux plus grands efforts de l'esprit humain, parce qu'elle est liée immédiatement à la connaissance du principe moteur de la volonté, à celle de l'union des deux substances qui composent l'homme, à leur influence réciproque : mystères impénétrables et sur lesquels les plus grands philosophes, après leurs profondes méditations, ne sont pas plus avancés que l'homme grossier, qui vit tranquille, sans se soucier de s'étudier ou de se connaître. Cette question d'ailleurs a peut-être moins d'influence qu'on ne l'imagine sur la moralité de nos actions, et c'est, ce me semble, sous ce rapport seulement que l'on doit l'envisager, car je regarde comme des questions purement oiseuses toutes ces spéculations métaphysiques, qui n'offrent qu'un labyrinthe inextricable, sans nous faire faire un pas de plus dans la connaissance de nous-mêmes. Les seules qui puissent nous présenter quelque intérêt sont celles qui sont liées aux vérités de la morale. Or, la question dont il s'agit, de quelque manière qu'on la détermine, ne peut leur porter aucune atteinte.

En effet, nulle spéculation ne peut aller contre l'*expérience*; or, nous sentons tous les jours, à tous les moments de notre vie, que nous avons la puissance d'arrêter, de fixer notre attention sur un objet, de la transporter de cet objet sur un autre (1). Par ce moyen, nous retenons dans notre esprit certaines idées, nous leur donnons plus d'intensité, et nous augmentons leur effet. C'est de cette puissance, quelle qu'en soit la cause, de quelque source qu'elle nous vienne, que dépend la faculté par laquelle nous nous portons à certaines actions plutôt qu'à telles autres. Je puis, par exemple, porter mon esprit à la considération des plaisirs attachés à la vertu et des maux presque inévitables qu'entraîne le crime; cette association volontaire d'idées, dans mon esprit, si elle est fortement, solidement faite, souvent renouvelée par la

(1) On voit déjà germer dans ces lignes *l'effort mental ou attentionnel*, sur lequel Maine de Biran, avant d'avoir découvert ou mis en lumière *l'effort musculaire*, fera reposer, comme sur un roc à toute épreuve, son système philosophique. Biran est, par excellence, le défenseur de la liberté.

réflexion sur ces mêmes objets, suffira presque toujours pour me porter au bien et m'éloigner du vice. C'est donc à former de telles liaisons d'idées que doivent tendre nos études; de là dépend notre bonheur ou notre malheur, je ne dis pas dans une autre vie, car j'ignore s'il y en aura une seconde, mais dans celle-ci. Voilà ce que ne pourront renverser toutes les subtilités métaphysiques.

Si par des passions violentes, par des tempêtes excitées dans mon sang ou mes humeurs, en un mot par certains mouvements physiques qu'il n'est en mon pouvoir ni de prévenir, ni de diriger, je suis entraîné, malgré moi, à choquer mes principes, je regarde ces états violents et passagers comme des *maladies de l'âme* (1). Ma constitution morale, que j'ai cherché toute ma vie à améliorer, à raffermir, prendra bientôt le dessus et me rendra à la santé, qui n'est autre chose que la liberté. Je ne sais si je me trompe, mais je crois que ces principes étayés par ma raison, fondés sur le sens intime, sont indépendants de toutes les spéculations métaphysiques sur la liberté. Que m'importe de rechercher si mon âme se détermine par elle-même ou par des causes qui lui sont étrangères; il me suffit, je ne dis pas de savoir, mais de *sentir* que je puis ordinairement et dans mon état habituel, modifier ces diverses déterminations et leur donner plus ou moins d'intensité par l'application que je leur fais d'un principe qui est en ma puissance. Si on nie que je sois le maître de l'application de mon esprit, je répondrai que je le sens, cela me suffit.

Je plains ceux qui se sont privés de cet empire, et je suis convaincu qu'il y a de leur faute. Je ne puis, sans doute, éviter toutes les maladies de l'âme, mais par des soins assidus qu'il m'est loisible de prendre, je puis en prévenir un grand nombre; en outre, de même que certaines personnes ont une santé naturellement faible ou chancelante, il peut y avoir certains tempéraments plus fortement entraînés par les passions et qui peuvent éprouver une extrême difficulté à se rendre maîtres d'eux-mêmes; mais en morale, comme en physique, les secours de l'art, soigneusement et constamment administrés, peuvent changer le naturel, et d'ailleurs

(1) On dirait aujourd'hui des « psychasthénies ».

quelques exceptions heureusement assez rares ne pourraient détruire un principe général.

L'HOMME PEUT-IL PRÉTENDRE A L'UNITÉ?

La liberté de l'homme sera toujours, quoi qu'on en dise, renfermée dans des limites plus ou moins étroites, où la circonscrivent les influences du tempérament ou de la constitution physique du corps, et l'énergie des passions, qui en est une suite, et les modifications variées du caractère, qui sont en raison composée du tempérament et de l'éducation.

Au milieu de ces variations du physique, auquel correspond nécessairement le moral, de ce flux continuel d'affections, de sentiments opposés, que font naître et les événements de la vie et les chances inévitables de la fortune, l'homme, être successif par sa nature, peut-il prétendre à l'*unité*, qui forme un des attributs de l'Être immuable, son Créateur? Non, sans doute; mais il doit tendre à ce but, en désespérant de l'atteindre.

C'est cette succession dans les modes plus ou moins variables de l'existence, qui, en s'opposant à l'unité, nous prive de l'avantage de nous connaître, avantage inestimable, que les sages de l'antiquité ont mis par-dessus tout. Celui qui le posséderait parviendrait, sans difficulté, à régler sa vie sur un plan déterminément fixe. Que d'erreurs funestes, que d'essais humiliants, que de mécomptes nous seraient épargnés si, avant d'adopter tel genre de vie, tels principes, nous nous connaissions assez pour pouvoir être assurés que c'est précisément là ce qui nous convient! Tel use sa santé, abrège ses jours dans l'étude des sciences, auxquelles il n'est pas propre, qui serait utile dans un métier ou un art quelconque. Celui-là se monte l'imagination pour des principes, des opinions qui feront dans la suite son tourment, parce qu'ils ne sont pas analogues à son caractère naturel qu'il ignore. C'est ainsi que nous nous rendons malheureux, faute de nous connaître assez tôt. L'expérience seule, tissée de nos fautes et de nos maux, sert à nous éclairer; mais la vie est prête à s'éteindre, et l'huile n'arrive que quand la mèche est consumée.

BOIRE POUR COMPRENDRE LE SECRET DE L'UNIVERS, OU DE L'UTILITÉ D'EXPÉRIMENTER SUR SOI-MÊME.

Je voudrais que ces psychologistes profonds, qui consacrent leur temps, leur vie, à pénétrer les phénomènes de l'esprit humain, ou bien ces habiles physiologistes qui cherchent à mesurer, à déterminer les modes divers de la sensibilité; je voudrais, dis-je, que des hommes, tels que les Haller, les Bonnet, les Lecat, les Malacarus, les Barthez, les Fontana, s'attachassent à faire sur eux-mêmes des expériences à peu près semblables (quoique d'un genre différent) à celle que Spallanzani eut le courage de répéter, à ses risques, en avalant diverses matières pour s'assurer de la manière dont s'opérait la digestion. Je voudrais que ces sagaces contemplateurs d'eux-mêmes (car ce n'est que d'après soi qu'on peut juger dans ces matières) fissent divers essais, s'assujétissent à différents régimes; qu'ils fissent tantôt des excès dans le boire ou le manger, d'autres fois des abstinences; et que, s'ils en avaient la puissance (comme il est très croyable pour des hommes qui conservent toujours une personnalité réfléchie et le pouvoir de se séparer de leur sens pour méditer sur ce qu'ils éprouvent), ils s'examinassent soigneusement dans les divers états où ces régimes différents placeraient la machine.

Je crois qu'il résulterait de ces expériences quelques lumières sur des sujets bien obscurs jusqu'à ce moment. Maupertuis pensait qu'en exaltant son âme, on pourrait peut-être prédire l'avenir, et qu'en disséquant des cerveaux on connaîtrait la nature de l'âme. Et il avait peut-être raison jusqu'à un certain point. Mais ce n'est pas sur des sujets étrangers qu'il faut expérimenter, c'est *sur soi-même*. Lorsqu'on est physiologue, on se sent quelquefois exister par la tête, et alors les idées viennent en foule; d'autrefois, c'est dans la région précordiale, et, dans ces cas, on sent sans penser. A quoi cela tient-il? L'âme changerait-elle de place? Qu'est-ce que la place d'un être qui n'a pas de parties?

En vérité, je suis surpris de l'ignorance où l'on est, sur cette machine humaine, du peu de progrès que l'on fait jusqu'ici pour en démêler les ressorts; de l'indifférence que l'on y met, enfin de la manière gauche dont on s'y est pris!

Les métaphysiciens nous ont donné leurs rêves, leurs mots vagues et vides de sens : on a pris cela pour de la science. Pourquoi ne traite-t-on pas la psychologie comme la physique expérimentale? Est-ce autre chose?

Ce qui donne lieu à ces réflexions, c'est l'état où je me trouve ce soir, 29 pluviôse. J'ai soupé par extraordinaire et bu quelques verres de vin pur. Je suis seul, et je me suis livré à la rêverie. Dire toutes les idées qui me sont venues comme par inspiration, c'est impossible. L'état où je me suis trouvé pendant quelques moments est indéfinissable. Il m'a semblé tenir en un instant tous les secrets de la métaphysique. Mon âme semblait se séparer de mes sens pour observer leur jeu. Je me suis cru un grand homme pendant un instant. Prolongez cet état, donnez-moi toute la force de réflexion d'un Locke, d'un Condillac, ou mieux d'un Bonnet, et peut-être j'aurais découvert en cet instant le secret de l'univers.

O métaphysiciens, faites diète, buvez, et ne vous perdez pas de vue dans les modifications diverses par lesquelles vous passez...

Mais ma tête s'appesantit, je ne pense plus, je vais me coucher philosophe, et je m'éveillerai fou ou amoureux. Ce mode actuel de mon être ne reviendra plus. Ainsi se joue la farce de la vie!

Notre âme a plus de capacité pour le plaisir que pour la douleur. Une douleur violente fait taire tout sentiment agréable, tandis qu'un plaisir vif ne peut étouffer le sentiment d'une douleur violente. Il est des philosophes qui ont conclu de là que l'homme était plus destiné par la nature à souffrir qu'à gémir. J'en tirerais une conséquence opposée.

En effet, le plaisir a tant d'analogie avec notre nature que nous tendons toujours à en augmenter les degrés. Notre imagination, excitée par le désir d'un grand bonheur, est toujours inventive en fait de plaisirs. Elle trouve toujours à y ajouter quelque chose.

La peine au contraire, nous répugne si fort que le plus faible degré suffit pour remplir l'âme; l'imagination tend plus à soustraire qu'à ajouter, et l'espérance l'aide en cela merveilleusement. Quand même nous aurions dans la vie plus de peine que de plaisir (ce qui n'est pas), il ne s'ensuivrait pas

que nous soyons plus faits pour la douleur que pour le plaisir. La tendance invincible de nos âmes, leur capacité infinie pour le plaisir prouveraient par le droit qu'elles sont faites pour lui, et si, dans l'économie actuelle, leur destination n'était pas remplie, nous devrions espérer qu'un jour tout serait mis à sa place par Celui qui fait converger tous les moyens vers la fin qu'il s'est proposée.

Un grand philosophe a voulu appliquer le calcul à la mesure des degrés de bonheur ou de malheur. Mais il n'a pas fait attention qu'on ne pouvait considérer aucun état de l'âme, aucun sentiment comme absolu. Dans les plus grands maux, l'imagination sait trouver des compensations. Dans les états qui paraissent les plus cruels, ceux qui les éprouvent peuvent trouver des dédommagements, des lénitifs, que les spectateurs, qui substituent leur propre sensibilité, ne peuvent imaginer. Il est bien peu d'états, quelque affreux qu'on les suppose, qui (ne) soient préférables au néant. L'espérance y met bon ordre ».

DU BESOIN QU'A NOTRE AME D'UN PRINCIPE D'ACTIVITÉ

Un des premiers principes qui s'offre à celui qui réfléchit sur la nature de l'homme et sur son existence, c'est qu'il faut que l'homme tende sans cesse vers quelque objet extérieur, que l'action, le désir ou l'occupation sont aussi nécessaires à la vie de son âme que les aliments à celle de son corps; en un mot, que cette activité qui tient à l'essence de l'âme, quel qu'en soit le principe, a besoin d'être remplie de quelque manière. De là la nécessité des passions qui entrent comme un ingrédient indispensable de l'existence, qui, bien dirigées, conduisent l'homme à l'espèce de bonheur dont sa nature est susceptible. De là cette variété d'occupation, cette vie active et turbulente dont la société civile offre divers exemples et qui sert à la soutenir.

Les philosophes contemplatifs se sont bien moqués de ces occupations frivoles. « Pourquoi, disent-ils, se tant tracasser, s'agiter en tous sens? Vous vous plaignez de la brièveté de la vie, et jamais vous ne songez à vivre; toujours entraîné hors de vous, vous n'existez pas pour vous. *Nemo se sibi vindicat.*

Alius in alium consumitur, dit Sénèque. Tout son livre *De brevitate vitæ* est employé à blâmer les hommes sur cet usage qu'ils font de leur activité, dans le cours d'une vie que leurs vains désirs raccourcissent, tandis que, par une contradiction singulière, ils se plaignent de sa brièveté. Pascal, qui voit la chose d'une autre manière, tend à prouver de même la misère de l'homme par ce besoin continuel d'occupations ou d'amusements frivoles, qui le distraient de lui-même et l'empêchent de songer à lui, de sorte que, à son sens, l'homme du monde le plus puissant, le plus heureux en apparence, si vous l'abandonnez à lui-même, si vous le privez de toute distraction, se trouvera tout malheureux, et la contemplation de sa gloire, de sa puissance, ne pourra lui suffire ni l'empêcher d'être misérable.

« Quand je me suis mis, dit-il, à considérer les diverses agitations des hommes, les périls, les peines où ils exposent, les querelles, les passions, etc., j'ai souvent dit que tout le malheur des hommes vient de ne pouvoir se tenir tranquilles dans une chambre. »

Si ces philosophes avaient réfléchi sans préjugé sur la nature de l'homme, n'auraient-ils pas reconnu que cette activité lui avait été donnée sagement, parce qu'elle était nécessaire à son état actuel et, au lieu de déclamer contre elle, n'auraient-ils pas mieux employé leur génie à trouver les moyens de la diriger, de la faire tourner au bonheur de la société, puisqu'elle est nécessaire pour la maintenir?

Il est de fait que l'homme n'a pas en lui-même ce qui est nécessaire pour le soutien de sa vie et le renouvellement de son activité. Il faut donc qu'il tende vers les choses nécessaires à ce double but. L'action tient donc à sa nature. De plus, il est de la nature d'un être successif et dont les divers moments de l'existence ne sont que différentes modifications, de ne pouvoir conserver ou rendre permanente aucune de ces modifications. De là, la variété des objets vers lesquels il faut tendre, et le sentiment de l'existence qui décroît à mesure que ces objets viennent à manquer.

Tout l'art du bonheur ne consiste qu'à se procurer *le meilleur sentiment possible de l'existence;* pour cela, nous avons besoin du secours des objets qui nous entourent, et la sagesse ne consiste pas à rompre les liens qui nous unissent à ces

objets, mais à choisir ceux qui vont le mieux à la fin que nous devons nous proposer. Puisque ce n'est que dans une suite de modifications variées que consiste l'existence, et que le sentiment n'en est agréable qu'autant qu'elles sont poussées à un certain degré, c'est à l'expérience à nous éclairer sur celles que nous devons tâcher de nous procurer. Si nous la consultons, elle nous dira qu'il faut éviter soigneusement tout ce qui, excitant trop la sensibilité, nous fait éprouver instantanément un sentiment vif de l'existence, mais qui rend ensuite notre âme calleuse pour les modifications dans cet état où elle puisse goûter les plaisirs les plus naturels; de là tous les écarts de régime doivent être sévèrement proscrits. L'usage modéré des passions, entrant comme une des choses non naturelles dans le soutien de la vie, doit continuer à notre bonheur. La vie de l'âme est le sentiment, mais le sentiment modéré.

DES PASSIONS, ET EN PARTICULIER DE L'AMOUR. ÉLOGE DE LA PHILOSOPHIE QUI NOUS AIDE A RÉGLER NOS PASSIONS.

On distingue les passions en naturelles et non naturelles; mais il est évident que si le germe de quelques-unes est en effet dans notre nature, nous les avons attachées à leur objet. L'amour est un de nos sentiments les plus violents, celui qui porte le plus de trouble dans nos âmes : ce besoin de la nature nous rendrait-il si malheureux, si nous ne l'avions enveloppé de toutes les chimères de notre amour-propre? Tel est le malheur de notre condition, la disposition que nous avons à abuser des meilleures choses, que la raison, sur laquelle est fondée la moralité de nos actions, est la source de notre malheur. Le *moral* de l'amour devrait faire le charme de notre vie en changeant un besoin grossier en un besoin délicat; cependant nous en sommes venus au point qu'un philosophe désirerait que nous nous fussions toujours tenus au *physique* de cette passion (1).

(1) Buffon. — Le délicat Biran est d'un avis tout opposé. Ailleurs, dissertant sur l'amour, il dit fort justement : « La galanterie n'est pas l'amour; elle est le mensonge de l'amour. »

Si l'opinion a dénaturé les passions naturelles, il est clair qu'elle est seule à former les passions factices. Aussi Cicéron définit-il toutes les passions *des opinions des biens qui ne sont pas désirables comme étant réellement désirables*. Ces opinions fortifiées et comme absolument inculquées par l'habitude, deviennent des passions violentes. Étendez ces idées, appliquez-les à l'ambition, à l'avarice, à l'envie, et vous verrez combien les liaisons d'idées fausses sont l'origine de tous les troubles de notre âme. Nous n'aurions donc qu'à refaire notre entendement, pour corriger notre volonté. Mais si dans les principes qui ne nous intéressent que faiblement, comme dans les sciences abstraites, il nous est si difficile de changer nos idées, combien doit-il être plus pénible de détruire des sentiments que l'habitude nous a rendus naturels?

De même que les nations ne se déterminent que lorsqu'elles y sont contraintes par des malheurs insupportables, les hommes ne peuvent changer le système de leurs habitudes que lorsque le trouble, le malaise de leur âme les force à chercher le bonheur dans une autre voie. Le plus digne emploi de la philosophie, c'est de nous aider dans ce pénible travail.

Nous avons fait un grand pas sans doute pour la guérison de nos âmes, lorsque nous savons que tous ces mouvements passionnés tiennent en général à de fausses opinions; que c'est l'ignorance des vrais biens et les préjugés que nous tenons, à cet égard, de l'éducation, qui nous a fait lier l'idée du bonheur à ce qui n'est digne que du mépris du sage; nous n'avons plus qu'à étudier ce qui est analogue à notre nature.

Les vrais biens sont donnés, au physique, par nos facultés corporelles, au moral par notre raison; et remarquons qu'il n'entre pas plus d'arbitraire dans le moral que dans le physique : la nature a assujetti l'un et l'autre à des règles fixes et certaines; c'est à connaître ces règles que la philosophie doit s'appliquer, c'est d'elle que nous devons attendre tous les secours nécessaires pour vivre bons et heureux.

O philosophie! C'est à toi que je remets la conduite de ma vie. Je me livre à toi tout entier et sans réserve. Toi seule mènes à la vertu; c'est toi seule qui domptes les vices. Comment les hommes peuvent-ils ignorer tes bienfaits? Que sont-ils, privés de ton secours? Ils étaient errants, tu fondas leurs

villes, tu les rassemblas en société, tu leur appris à former des sons articulés, à peindre leur pensée par des caractères; tu leur inspiras la douce nécessité de vivre en famille et d'instituer des mariages; tu inventas les lois, tu enseignas les mœurs et la sagesse. Un seul jour passé selon tes préceptes est préférable à l'immortalité passée dans le vice. Et comment cesserai-je d'implorer ton secours, puisque je te dois la tranquillité de ma vie, et que tu as banni de mon cœur la crainte de la mort?

ANNÉE 1794

MAINE DE BIRAN ESPÈRE QUE LE MALHEUR RENDRA LES FRANÇAIS PLUS SAGES

Les villes assiégées gardent une police plus exacte; les armées qui sont en présence observent plus d'exactitude dans leurs mouvements; tous les artistes ne mettent jamais plus d'attention dans l'exécution de leur art que lorsqu'ils sont devant un rival connaisseur. Ainsi nous ne veillons jamais mieux sur nous-mêmes que lorsque nous sommes entourés d'ennemis, et c'est la grande utilité que le sage retire de ses antagonistes.

Il est nécessaire de rappeler de temps en temps les gouvernements vers leurs principes constitutifs. Qui près d'eux est chargé de cet emploi? Le malheur.

Ce fut l'ambition d'un Appius, ce furent les batailles de Cannes et de Trasimène, qui rappelèrent les Romains à l'amour de la patrie. Les peuples n'ont sur ce point que l'infortune pour maître. C'est de ces dures leçons que nous devons attendre le salut de notre malheureuse patrie. Le souvenir des malheurs qu'elle a éprouvés, le sentiment de ceux qui l'attendent encore, lui ouvriront peut-être les yeux et l'arrêteront dans cette pente rapide qui l'entraîne vers l'abîme.

La dernière Révolution qui s'est opérée dans les esprits à la chute de l'un de nos tyrans les plus acharnés; l'horreur avec laquelle on parle des atrocités passées, dont la crainte concentrait l'indignation, peuvent nous faire voir que l'esprit de la nation est moins perverti qu'il ne le paraît. Il viendra sans doute un temps, et ce temps n'est peut-être pas très éloigné, où l'on gémira de toutes les calamités passées, où une folie sans exemple, nourrie depuis le commencement

par des charlatans et des bourreaux politiques, sera vue sous sa vraie face, où l'on rougira des plaies qu'on a faites à l'humanité; et ceux qui ont égaré le peuple, successivement démasqués, seront traités de la même manière que leur dernier compagnon.

Si la Révolution n'a pas totalement dénaturé les Français, s'ils n'ont été qu'égarés, lorsqu'une suite de malheurs leur aura dessillé les yeux, il y a lieu d'espérer qu'instruits par les fautes passées, guéris de leurs anciens préjugés, et délivrés de cette mollesse, de cette apathie où les retenait leur ancien gouvernement, ils seront susceptibles d'une bonne législation.

Puisse, dans ce temps que nos yeux, condamnés à pleurer pendant cette génération, ne verront pas sans doute, puisse s'élever un homme, digne de rendre le bonheur à sa patrie, un homme qui, affranchi de toutes ces misérables passions qui ont fait notre perte, ne consulte que l'ordre immuable de la justice et de la raison, qui ne prenant conseil que de l'état particulier, des circonstances où se trouvera la nation, n'assoie son édifice que sur des *rapports réels*, et non sur des idées de perfection chimérique!

Je crois voir dans l'avenir que, malgré l'état apparent de l'esprit public, quelque mauvaise idée qu'en aient les gens sensés, un législateur manquera plutôt aux Français que les Français au législateur. A Rome, où le petit nombre, qui était réellement maître de tout, sentait qu'une autorité légitime, entre les mains d'un seul, mettrait fin à ses tyrannies, on faisait accroire au peuple que, pourvu que ceux qui le faisaient mourir militairement, qui l'accablaient de misères, de faim et d'insultes, s'appelassent consuls, patriciens, dictateurs, nobles, en un mot, de tout autre nom que de l'épouvantable nom de *roi*, ils étaient libres, et qu'une aussi précieuse situation méritait qu'ils souffrissent tout pour la conserver.

MAINE DE BIRAN SE DÉCLARE IMPROPRE A VIVRE AU SEIN D'UN MONDE CORROMPU ET CORRUPTEUR

Un homme, qui vit dans la solitude habituellement, dont tout le bonheur consiste à jouir de lui-même, à savourer cette tranquillité, précieuse pour celui qui est fait pour la goûter,

se trouve bien embarrassé lorsqu'il est forcé de sortir de sa retraite, pour remplir des devoirs d'usage ou pour des rapports qui l'engagent à traiter avec des hommes du monde. Combien il se trouve neuf! Quelle confusion, quel trouble naît tout à coup dans ses idées, surtout lorsque, loin de la société, son imagination s'est plu à se faire des tableaux séduisants de l'humanité. Si son cœur sensible lui a peint les hommes comme il désirerait qu'ils fussent, quel contraste, lorsqu'il voit le portrait au naturel! comme ces chimères s'évanouissent!

J'ai été à la ville aujourd'hui. J'y portais un esprit recueilli, un cœur serein; j'en arrive troublé, agité, inquiet. J'ai vu beaucoup de monde, j'ai reçu des honnêtetés, des marques d'attachement, d'intérêt, mais la contrainte, la dissimulation perçaient au travers de ces transports affectueux. Que de masques, et pas un seul cœur! Cependant il a fallu répondre comme si ces compliments étaient vrais, c'est-à-dire me déguiser aussi, et mettre un masque comme tout le monde, car on serait ridicule si on paraissait à visage nu au milieu de tous ces dominos... Ce n'est pas tout. On entre en conversation, et sur quoi? Ce n'est pas sur des choses, mais toujours sur des personnes, et la malignité se déploie, parcourt avec délices une carrière qu'elle trouve moyen d'allonger : il faut bien, sous peine de passer pour sot, ou malhonnête, mettre son mot, c'est-à-dire être aussi méchant, approuver qu'on déchire devant vous un galant homme. Quel supplice de se mentir à soi-même! lorsqu'on n'a dans son cœur que des sentiments honnêtes, d'en manifester de mauvais! Ah! revenons dans nos champs. On peut y être bon sans passer pour sot : on peut y être soi, sans contradiction.

Il faut être plus vertueux que je ne suis, plus raffermi dans ses principes, pour vivre impunément au sein de la corruption. Pour vivre dans le monde, avec fruit, pour tirer quelque avantage du commerce des hommes, il faudrait y apporter une grande fermeté de caractère et un renoncement absolu aux avantages de l'opinion; par la première de ces qualités, on serait invariable dans ses principes et inaccessible à la contagion; par la seconde, l'amour-propre ne chercherait pas sans cesse à se mettre en jeu, à fixer les yeux sur soi, à vouloir absolument être acteur; alors on conserverait toujours

le sang-froid nécessaire pour bien juger les hommes, et on mettrait à profit leurs folies pour se corriger des siennes propres. Les sarcasmes, les ridicules que l'on voudrait nous donner, tomberaient toujours à faux et nous apprendrions que ces gens frivoles, qui tenaient le haut bout dans les sociétés, ne valent guère la peine qu'un galant homme devienne leur singe pour leur plaire.

Le seul rôle qu'on doive jouer dans les sociétés, si on veut en tirer quelque fruit, c'est celui d'*observateur;* mais ce personnage n'accommode pas l'homme vain, qui veut, à quelque prix qu'il en soit, fixer l'attention de tout le monde, passer pour le plus beau, le plus aimable, le plus spirituel; assurément, il paie cher sa prétention et si la vanité pouvait se corriger, les mortifications, les mécontentements qu'il éprouve, devraient bien le guérir, pour peu qu'il entre du bon sens en sa sotte manie.

Je sors d'une maison dont je croyais intéresser beaucoup les maîtres; je me persuadais qu'ils avaient pour moi la considération que ma vanité s'arroge, et qu'elle croit qu'on ne doit pas lui refuser. Qu'est-il arrivé? Ces personnes, si honnêtes, si prévenantes m'ont reçu froidement avec une espèce de dédain, et aussitôt cet amour-propre offensé regimbe, il s'irrite; mon cœur devient gros et je reviens chez moi, triste, inquiet. Eh bien, en vaux-je moins? Que m'ont donc ôté ces rebuffades? Ferai-je donc consister toujours mon bonheur dans l'opinion que les autres ont de moi? Irai-je lire mon sort dans leurs yeux? et quel rapport a leur contenance, leur air gracieux ou rebutant, avec mon contentement? Oh! vanité, source de misères, de maux, qui rend mon âme abjecte, je te dompterai.

Ce qui m'empêche encore de tirer parti du commerce des hommes, ce qui m'y fera toujours jouer un rôle désavantageux et pernicieux, même pour ma raison, c'est un défaut qui tient, je crois, à mon organisation. Jamais, malgré tous mes efforts et mes résolutions antérieures, je ne puis me posséder et garder mon sang-froid. Toutes les fibres de mon cerveau sont si mobiles qu'elles cèdent à l'impression des objets sans que je puisse arrêter leur mouvement; entraîné en divers sens contraires, je ne suis que passif; ma raison devient nulle; je dis ce que je ne voudrais pas dire; je fais

ce que je ne voudrais pas faire; je ne suis qu'un enfant inconsidéré, et on doit me juger ainsi; tout le monde me mène, m'en impose, et les plus ignorants, ceux qui, en tout, me sont inférieurs, prennent sur moi un empire que la mollesse de mon caractère ne leur dispute pas. Lorsque je reviens dans mon cabinet, si je veux m'occuper, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu se présente à mon imagination; ce sont autant de tableaux qui se succèdent et passent devant mes yeux, comme ceux de la lanterne magique; ma capacité d'attention est détruite, et je reste ainsi beaucoup de temps sans pouvoir m'appliquer à rien. Avec de pareils défauts il faut convenir qu'il faut ou se corriger ou fuir le monde, puisque je ne puis y apporter rien de ce qui pourrait m'y faire valoir et que j'y altère ce par quoi je vaux quelque chose à mes yeux.

LA SOUFFRANCE FAVORISE LA RÉFLEXION OU LE RETOUR SUR SOI

Lorsqu'on ne souffre pas on ne songe presque pas à soi. Il faut que la maladie ou l'habitude de la réflexion nous forcent à descendre en nous-même.

Il n'y a guère que les gens malsains qui se sentent exister; ceux qui se portent bien et les philosophes mêmes s'occupent plus à jouir de la vie qu'à rechercher ce que c'est; ils ne sont guère étonnés de se sentir exister; la santé nous porte aux objets extérieurs, la maladie nous ramène chez nous.

Rousseau parle dans ses *Confessions* d'un ouvrage qu'il avait projeté et qu'il fut forcé d'interrompre. Il est bien fâcheux que nous ayons été privés de cet écrit, qui eût peut-être été le plus utile de tous ceux qui sont sortis de la plume de ce grand homme. L'utilité, la nécessité de cet ouvrage me frappent d'autant plus que j'y ai moi-même souvent réfléchi et que j'ai conçu l'idée de mettre par écrit quelques réflexions à mon usage sur le même sujet. Il est question des variations que les hommes éprouvent dans le cours de leur existence et qui les rendent si souvent dissemblables à eux-mêmes qu'ils semblent se transformer en des hommes différents. Il n'est guère personne qui n'éprouve et ne connaisse

ces vicissitudes. Jean-Jacques voulait en rechercher les causes et montrer celles qui dépendaient de nous pour nous enseigner à les diriger, afin de devenir meilleurs et de nous assurer davantage de nous-même. « Que d'écarts, dit-il, on éviterait à la raison; que de vices on empêcherait de naître, si l'on savait forcer l'économie animale à favoriser l'ordre moral, qu'elle contrarie si souvent!... Tout influe sur notre machine, par conséquent sur notre âme, mais aussi nous offre mille prises pour gouverner dans leur origine les sentiments dont nous nous laissons dominer. Si Jean-Jacques avait trouvé un tel secret, quel service il eût rendu aux gens bien nés qui aiment sincèrement la vertu, mais qui trouvent dans les changements successifs, dans les vicissitudes continuelles de leur être, des obstacles infinis, qui les empêchent de suivre un plan fixe et raisonné pour la conduite de la vie.

Existerait-il donc un secret pour fixer un être si sujet aux fluctuations? Je donnerais volontiers la moitié de ma vie pour le découvrir.

Je ne sais pas s'il existe d'homme, peut-être, dont l'existence soit si variable que la mienne. J'attribue ces variations à mon tempérament déréglé, ou peut-être à la constitution de mon cerveau, dont les fibres molles et délicates sont susceptibles de prendre successivement toutes les modifications qui peuvent être produites par les objets divers à l'influence desquels je me trouve exposé. Je ne puis garder nulle forme constante, et mes principes me paraissent bien ou mal fondés, selon que je suis dans telle ou telle disposition. Cependant ma volonté est droite, je voudrais être vertueux, et je suis intimement convaincu qu'il ne peut y avoir de bonheur pour moi sans une conduite sage et conforme aux vrais principes de la morale. Dans certains temps je me sens embrasé pour le bien, j'adore la vertu; dans d'autres, je me sens une tiédeur, un relâchement qui me rend indifférent sur mes devoirs. D'où vient cela? Est-ce que tous nos sentiments, nos affections, nos principes ne tiendraient qu'à certains états physiques de nos organes? La raison serait-elle toujours impuissante contre l'influence du tempérament? La liberté ne serait-elle autre chose que *la conscience d'un état de l'âme, tel que nous désirons qu'il soit,* dépendant de la disposition du corps sur laquelle nous ne pouvons rien, en sorte que lorsque nous

sommes comme nous voulons, nous imaginons que notre âme, par son activité, produit d'elle-même les affections auxquelles elle se complaît?

Les moralistes ne disent rien à cet égard. Dans leurs traités, ils font toujours abstraction du physique; on dirait qu'ils parlent d'un être purement spirituel et immuable, tant ils tiennent peu de compte du changement que l'état variable de nos organes apporte dans nos affections.

Il serait bien à désirer qu'un homme accoutumé à observer analysât la volonté, comme Condillac a analysé l'entendement. Il faudrait pour cet objet important un philosophe qui se repliât souvent sur lui-même, ou qui sortît peu de chez lui. Malheureusement cette aptitude à observer continuellement tient peut-être à l'état de maladie; les gens bien portants ne peuvent guère rester chez eux; tout les invite à sortir et à se répandre au dehors. Ceux qui en sont empêchés par un état de souffrance connaissent mieux leur intérieur, mais il leur manque la force de le montrer aux autres. Ainsi nous risquons bien de rester toujours dans l'ignorance sur ce sujet. Je ne sais si Rousseau aurait été bien propre à traiter cette matière; son ouvrage m'eût été bien utile; il m'eût sans doute donné des lumières dont j'aurais tiré quelque fruit.

LES PASSIONS NE FONT PAS LE BONHEUR (1)

* Grateloup, 27 mai. — J'ai éprouvé aujourd'hui une situation trop douce, trop remarquable par sa rareté, pour que je l'oublie. Je me promenais seul, quelques moments avant le coucher du soleil; le temps était très beau; la fraîcheur des objets, le charme qu'offre leur ensemble dans cette brillante époque du printemps, qui se fait bien sentir à l'âme, mais qu'on affaiblit toujours en cherchant à la décrire; tout ce qui frappait mes sens portait à mon cœur je ne sais quoi de doux et de triste. Les larmes étaient au bord de mes paupières. Combien de sentiments ravissants se sont succédé! Si je pouvais rendre cet état permanent, que manquerait-il à mon

(1) Les pages, précédées d'un astérique, ont déjà été publiées par Ernest Naville dans son ouvrage *Maine de Biran, sa vie et ses pensées*.

bonheur? J'aurais trouvé sur cette terre les joies du ciel. Mais une heure de ce doux calme va être suivie de l'agitation ordinaire de ma vie; je sens déjà que cet état de ravissement est loin de moi, il n'est pas fait pour un mortel. Ainsi cette malheureuse existence n'est qu'une suite de moments hétérogènes qui n'ont aucune stabilité. Ils vont flottant, fuyant rapidement, sans qu'il soit jamais en notre pouvoir de les fixer. Tout influe sur nous, et nous changeons sans cesse avec ce qui nous environne. Je m'amuse souvent à voir couler les diverses situations de mon âme; elles sont comme les flots d'une rivière, tantôt calmes, tantôt agitées, mais toujours se succédant sans aucune permanence. Revenons à ma promenade solitaire.

Après m'être livré à cet état qui remplissait mon cœur, lorsque j'ai commencé à revenir à moi le soleil était couché; ses rayons de pourpre ne répandaient plus leur éclat brillant sur la verdure; tout prenait une teinte plus sombre; l'approche de la nuit, le silence des bois invitait à la réflexion. Mes pensées ont commencé à se porter sur moi-même, sur l'état de calme que j'éprouverais. J'ai pu me dire : je suis heureux, car, un instant auparavant, je le sentais sans me le dire. A quoi tient cet état de contentement? me suis-je demandé — *au calme de mes sens*. — Ai-je jamais joui d'une satisfaction semblable dans l'agitation des passions? Ce que le monde nomme plaisir, je l'ai goûté dans toute son étendue; quand ai-je éprouvé des moments semblables à celui-ci? Cependant je croyais jouir de la vie. Insensé que j'étais! j'allais à l'opposé du bonheur, je courais après lui et je le laissais derrière moi. Que les hommes sont aveugles! ils veulent absolument se rendre heureux par les passions, et ce sont elles qui troublent leur vie, en la remplissant d'amertume. Comment l'inutilité de leurs efforts ne les désabuse-t-elle pas? Souvent, en sentant le calme que me laissait l'absence des passions, je me suis plaint, je me suis indigné contre moi-même; j'étais comme un paralytique qui voudrait à toute force s'agiter et marcher. Je me disais : Tant que tu seras dans cet état d'indifférence, tant qu'aucune passion ne te donnera du mouvement, tu mèneras toujours une vie obscure, languissante, incapable d'aucun élan; tu resteras toujours nul, toujours faible, toujours méprisé des hommes,

parce que tu leur seras inutile. Vois-tu ces hommes qui ravissent les suffrages, qui, dans les divers états de la société, s'attirent l'estime, la considération? Vois-tu ces hommes de lettres, dont les écrits éclairent l'humanité et ont des droits à la reconnaissance universelle dans tous les siècles, dans tous les âges. Qu'est-ce qui fit les grands personnages de tous les genres? l'exaltation dans les passions, sans doute. Sors donc de ton état de paix, fais violence à tes organes, élance-toi hors de toi-même, crée-toi un objet qui excite tes facultés engourdies, et deviens homme, puisqu'on ne l'est que par la force des passions!

Je luttais ainsi contre mon organisation, qui m'entraînait invinciblement au repos : je me consumais en vains efforts, et toujours méconteut et malheureux par le sentiment injuste de mon abjection, je désespérais de moi-même, et je me regardais avec douleur comme un homme dégénéré. C'est sans doute mon bon génie qui m'a éclairé sur ma vraie destination, et l'état que je viens d'éprouver fait une révolution heureuse dans mes idées. J'examine avec plus d'attention les biens factices que produisent les passions, je les compare avec les maux réels dont elles sont la source, j'étudie en moi quel est le vrai bonheur auquel la nature nous invite, et j'en remercie l'Être qui me fit tel que je suis; je bénis ma faiblesse, loin de me dépiter injustement contre elle. N'eussé-je de ma vie que cette heure de bonheur, que j'ai passée dans le calme, je ne puis désirer d'autre félicité. La nature semble m'avoir indiqué du doigt la route que je dois tenir, et si jamais, amorcé par les passions, je me laissais égarer sur leurs traces, je n'aurais pour me désabuser qu'à me rappeler ma promenade solitaire.

Convaincu que les passions ne donnent pas le bonheur qu'elles promettent, et mon organisation et ma raison me défendant également de courir après leurs biens factices, je fuis l'agitation, je rentre en moi-même, j'erre dans les bois, je me livre à mes rêveries, et j'attends toujours que quelque heureux moment, semblable à celui que j'ai goûté, vienne jeter des fleurs sur ma monotone existence. Il en vient quelquefois, et je m'y livre avec douceur; mais je sais bien qu'il n'est pas en mon pouvoir de me donner des ravissements semblables à celui dont je ne perdrai jamais le souvenir. Ce

qui dépend de moi, c'est de ne pas me rendre malheureux, en faisant violence à mon organisation, pour me procurer de faux biens que ma raison égarée me faisait trop apprécier.

- Désabusé heureusement, je me dis que je dois tirer de l'état où je suis le meilleur parti possible, et qu'avec une faible constitution qui ne tend qu'au repos, je ne dois pas me faire le même système de bonheur que ces hommes dont le sang bouillonne avec force, et que leur activité entraîne invinciblement vers les objets extérieurs. Je suis assez raisonnable même pour ne pas envier leur sort; et quand je vois les peines si inutiles qu'ils se donnent, les tourments dont ils s'accablent volontairement, je me félicite de ma faiblesse, qui me garantit de ces illusions dont je serais sans doute l'esclave comme les autres, si j'étais organisé comme eux. C'est tout ce que je puis pour mon bonheur, c'est là l'unique pouvoir de ma raison, et je sens que je m'éviterai par là bien des combats qui troubleraient ma vie. Je resterai à la place que me fixe la nature, et je n'userai pas, pour en sortir, le peu de forces qu'elle me donna pour me rendre aussi heureux que je puis l'être tel qu'elle me fit. Mais pour me procurer ces sentiments délicieux, cette paix de l'âme, ce calme intérieur que j'éprouve par accès instantané, je sens que je ne puis rien, mon activité est nulle, je suis absolument passif dans mes sentiments, je suis presque toujours ce que je ne voudrais pas être et presque jamais tel que j'aspire à être.

De quoi dépend donc l'état de mon âme? D'où viennent ces sentiments confus, tumultueux au travers desquels je ne me connais plus? Je fuis l'agitation, et sans cesse elle se reproduit en moi malgré mes efforts; ma volonté n'exerce aucun pouvoir sur mon état moral; elle approuve ou elle blâme, elle adopte ou elle rejette; elle se complaît ou elle se déplaît; elle se livre ou elle fuit tels ou tels sentiments donnés, mais jamais elle ne les procure, jamais elle ne les écarte.

DE L'ACTIVITÉ DE L'AME

Qu'est-ce donc que cette activité prétendue de l'âme? Je sens toujours son état déterminé par tel ou tel état du corps. Toujours remué au gré des impressions du dehors, elle est

affaissée ou élevée, triste ou joyeuse, calme ou agitée, selon la température de l'air, selon ma bonne ou mauvaise digestion. Je voudrais, si jamais je pouvais entreprendre quelque chose de suivi, rechercher jusqu'à quel point l'âme est active, jusqu'à quel point elle peut modifier les impressions extérieures, augmenter ou diminuer leur intensité, par l'attention qu'elle leur donne; examiner jusqu'où elle est maîtresse de cette attention. Cet examen devrait, ce me semble, précéder un bon traité de morale. Avant de chercher à diriger nos affections, il faudrait sans doute connaître ce que nous pouvons sur elles. Je n'ai vu cela traité nulle part. Les moralistes supposent que l'homme peut toujours se donner des affections, changer ses penchants, détruire ses passions; à les entendre, l'âme est souveraine, elle commande aux sens en maîtresse. Cela est-il bien vrai, ou jusqu'à quel point cela l'est-il? Comment cela peut-il se faire? C'est justement ce qu'il faudrait bien établir.

N'étant pas sujet à des mouvements violents, il semble que je devrais être maître de moi plus qu'un autre; cependant, soit par un effet de ma mauvaise constitution, soit que l'homme soit fait ainsi, je passe successivement par mille états divers en un jour. Mille pensées, mille idées que je voudrais rejeter, que je ne cherche pas, qui me font même pitié, me passent dans l'esprit. Ma raison n'est pas souvent endormie; elle voit tout cela, elle gémit, elle blâme ou elle approuve; ce sont là ses seules fonctions. Si quelque bon sentiment s'élève, croyez-vous que ce soit à elle qu'il faille en faire honneur? Non; elle se borne à lui donner son assentiment, elle use de tout son pouvoir pour le maintenir.

Vains efforts! Ce bon mouvement va bientôt faire place à une misère que cette révolution perpétuelle, cette roue toujours mobile de l'existence va emmener à son tour. Ainsi se passe la vie. Quelle misérable condition! Cependant j'ai l'idée d'un état supérieur à celui dont je jouis maintenant, la conscience de ma misère m'est plus sensible par la conscience d'une dignité dont j'ai le modèle. L'homme ne serait-il qu'un être dégénéré? ou bien est-il destiné à une plus grande perfection? Quoi qu'il en soit, puisque le désir de notre bonheur est toujours permanent dans le cours de notre existence actuelle, si notre raison nous le montre, quoiqu'elle ne puisse

presque rien pour nous le donner, faisons du moins nos efforts pour nous rapprocher le plus qu'il sera possible du but qu'elle nous montre; et si nous ne pouvons pas y parvenir, tâchons de pouvoir nous dire avec justice : Je me suis élevé par ma volonté, vers le bonheur auquel m'appelait ma nature, je ne fus malheureux que par ma faiblesse.

Si je jouis quelquefois du mécontentement d'esprit que me laissent l'absence des passions et une conscience pure, je ne chercherai plus à enchaîner ce contentement; j'ai éprouvé trop souvent que ces projets n'étaient que des folies. J'en jouirai quand il viendra, je me tiendrai toujours en état de le goûter, je ne l'éloignerai pas par ma faute, mais puisque mon activité est nulle pour me le donner ou pour me le retenir, je ne me consumerai plus en vains efforts, comme je faisais, il y a quelque temps, pour me donner des passions, du mouvement et m'arracher à ce calme plat. Persuadé que le bonheur est un état permanent qui n'est pas fait ici-bas pour l'homme, je ne porterai pas mes vues jusqu'à lui. Voyant que tout est, sur la terre, dans un flux continuel, qui ne permet à rien d'y prendre de forme constante, je ne regimberai pas contre la nécessité; je me laisserai paisiblement entraîner au cours mobile que suivent les êtres créés, dont l'existence est successive; je changerai avec tout ce qui m'entoure. Mais du moins je sentirai que je change, et ma raison qui m'en démontrera la nécessité (puisque pour rester ordonné avec des êtres changeants il faut bien l'être soi-même), ma raison, dis-je, me fera connaître la misère humaine, me sauvera de l'orgueil, me rendra modéré; et si elle ne confirme pas mes espérances pour un sort plus parfait dans l'avenir, elle ne me défendra pas de m'y arrêter avec douceur, et ne m'enlèvera pas cette consolation qui m'aidera à porter patiemment le fardeau de la vie. *Haec sunt somnia optantis, non docentis!*

BIRAN DÉSIRERAIT SE METTRE A L'ÉCOLE DES SAGES

*Heureux ceux qui, dans leur jeunesse, et qui, lorsque leur caractère ne s'est pas encore formé, peuvent jouir de la ociété de personnes vraiment éclairées, qui les dirigent, les

conseillent et leur montrent la route qu'ils ont à tenir, pour suivre dans leur conduite les traces de la raison! Combien d'ascendant, combien d'influence peuvent avoir sur l'esprit et le cœur d'un jeune homme bien né les discours et l'exemple des sages qu'il fréquente! Ce sont des modèles qu'il a sous les yeux; il fait des efforts pour se rapprocher d'eux et se mettre à l'unisson; il est forcé de cultiver son bon naturel. S'il avait quelque vice, la vertu de ses modèles l'en ferait rougir; à force de travail pour s'égaler à eux, il finirait sans doute par devenir meilleur. Si j'avais eu, et si j'avais encore un pareil bonheur, peut-être en tirerais-je quelque fruit. Mais sans secours, livré à moi seul, et après tant d'années, de dissipation et d'oubli de moi-même, quel travail continuel et rebutant j'ai à essuyer, pour parvenir au but de sagesse que je me propose! Tout ce que je vois me détourne de mes projets. Quoique isolé, et dans la retraite, il me reste encore beaucoup trop de mauvais exemples.

Oh! que n'avons-nous des écoles publiques de sagesse comme les Grecs. Que n'y a-t-il des Socrate, des Platon, dans quelque lieu de la terre. J'abandonnerais tout, je renoncerais à tout pour les suivre et me rendre digne d'être leur disciple. Mais autant, dans l'antiquité, on avait des motifs pour s'élever l'âme et devenir homme, autant de nos jours tout rapetisse, tout avilit notre génération corrompue. Un vrai philosophe, s'il en existait aujourd'hui, ne pourrait vivre qu'au fond des déserts. Quel tourment de voir le bien, de l'aimer et de sentir que tout vous en éloigne, lorsqu'on n'a pas assez de caractère pour embrasser la vertu et s'y tenir, sans aucun encouragement!

Il ne reste que les livres, mais les livres ne parlent pas; on n'est pas toujours disposé à l'étude, on ne peut pas toujours captiver son attention. Rousseau parle à mon cœur, mais quelquefois ses erreurs m'affligent; Montaigne me plaît, mais ses doutes me laissent dans un état pénible; Mably me fait aimer le bien, mais je ne sais pourquoi il me lasse bientôt (excepté cependant dans ses *Entretiens de Phocion*, ouvrage que je lirai, que je relirai sans cesse, *nocturnâ versabo manu, versabo diurnâ*); Pascal, dans ses *Pensées morales*, élève mon âme, mais, lorsqu'il parle de religion, il ne la rend pas aimable; son tempérament mélancolique perce partout;

s'il jette quelquefois du sublime dans ses conceptions, il y répand trop souvent du sombre. O bon Fénelon, viens me consoler! tes divins écrits vont dissiper ce voile, dont ton janséniste adversaire avait ouvert mon cœur, comme la douce pourpre de l'aurore chasse les tristes ténèbres. Mais que seraient tous ces écrits, gloire de notre siècle, devant les leçons d'un Socrate! Je me le représente, avec sa figure vénérable, noble et douce, où se peint la sérénité, la candeur de son âme, avec ses cheveux blancs, sa voix animée par l'enthousiasme de la vérité. C'est Orphée éclairant et charmant les mortels. Qui est-ce qui n'aimerait pas la vertu prêchée par un Socrate?

LE PROBLÈME DU BONHEUR

* Le bonheur est en nous-même. Chacun répète cette vérité; nul peut-être ne sait ce qu'il entend par là, presque personne du moins n'agit conformément à ce principe. Comment le bonheur est-il en nous? Tient-il à nos sentiments? Mais si ces sentiments sont sans cesse modifiés par les objets extérieurs, ils en sont donc dépendants. Tient-il à un certain état de notre être? Mais, ou cet état est physique, et dépend de la manière dont sont montés certains ressorts corporels, certaines fibres dont nous ignorons le mécanisme; ou bien cet état est intellectuel et tient à la modification de notre âme, sans que le corps exerce sur elle aucune influence. Dans le premier cas le bonheur est indépendant de nous, puisque nous n'exerçons aucune puissance sur le mécanisme de notre organisation; dans la dernière hypothèse, on pourra croire qu'en vertu de notre liberté, nous exerçons un pouvoir actif sur l'économie des affections de notre âme, et que nous pouvons les diriger de telle sorte qu'il en résulte une harmonie, un ordre qui remplisse l'âme de volupté. Je ne prétends rien décider à cet égard. Pour savoir ce qui est, il faudrait pouvoir lire dans toutes les âmes, être successivement chaque homme, et je n'ai pour moi que mon sens intime. J'ai cherché ce qui constitue mes moments heureux, et j'ai toujours éprouvé qu'ils tenaient à un certain état, sans le produire, que toutes mes pensées, toutes mes actions étaient dirigées

par cette situation; qu'elles variaient avec elle; que tantôt, dans le calme le plus parfait, tantôt dans un désordre, dans un emportement insupportable, je suivais toutes les vicissitudes de cet état incompréhensible; que les choses qui me plaisaient dans un autre; que ce qui quelquefois affectait, navrait mon cœur ou le pénétrait de joie lui était indifférent dans d'autres circonstances. Enfin, j'ai toujours trouvé que j'étais conduit par un principe que je ne maîtrisais jamais.

D'après mon expérience je raisonne ainsi : Les hommes qui embrassent telles opinions, qui se livrent à tels sentiments, et qui pensent user de leur liberté, pourraient fort bien, comme moi, être toujours dirigés par l'état où ils se trouvent dans le moment; et lorsqu'ils attribuent le bonheur ou le malheur dont ils jouissent aux principes qu'ils ont embrassés ou aux choses extérieures dont ils éprouvent l'influence, peut-être cette persuasion vient-elle de ce qu'ils ne s'examinent pas et que, faisant peu d'attention aux vicissitudes de leur être, ils vont toujours chercher la cause de ce qu'ils ressentent hors d'eux, tandis qu'elle a sa raison uniquement dans leur disposition intérieure. Un homme, par exemple, qui aura toutes les affections sociales, s'applaudira et croira devoir à sa raison cette disposition heureuse; mais l'économie de ses affections ne dépend-elle pas de l'équilibre de ses humeurs? Pour s'en assurer, que cet homme soit attaqué du marasme ou de la consomption, que deviendront ces sentiments?... Moi-même, qu'ai-je fait de bien lorsque je me trouve dans cet état de calme dont je désire la prolongation? Suis-je meilleur, suis-je plus vertueux qu'un instant auparavant où j'étais dans le tumulte et l'agitation? D'après mon expérience, que je ne prétends point donner pour preuve de la vérité, je serais donc disposé à conclure que l'état de nos corps, ou un certain mécanisme de notre être, que nous ne dirigeons pas, détermine la somme de nos moments heureux ou malheureux; que nos opinions sont toujours dominées par cet état; et que, généralement, toutes les affections que l'on regarde vulgairement comme des causes du bonheur, ne sont, ainsi que le bonheur même, que des effets de l'organisation.

BIRAN RECOMMANDE L'ÉTUDE DE SOI-MÊME

* *25 décembre.* — Je suis seul, près de mon feu, retenu dans ma chambre par un froid très piquant. Puisque je n'ai rien de mieux à faire, que je suis incapable en ce moment de me livrer à aucune étude suivie, il faut que je m'amuse à réfléchir sur ma position actuelle, sur l'état de mon cœur, dans cette époque de ma vie.

Notre existence est tantôt coupée par époques tranchées, tantôt ses diverses périodes se succèdent insensiblement et vont en se confondant, par une gradation qui rend imperceptible le passage de l'une à l'autre. Il est certain que notre existence successive n'offre pas deux instants semblables. L'homme entraîné par un courant rapide, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, ne trouve nulle part où jeter l'ancre; ses sentiments, ses idées, sa manière d'être se succèdent, sans qu'il puisse les fixer; son état moral varie comme son état physique. Les changements de l'âme répondent à ceux qui se font dans le corps et celui-ci est sujet à toutes sortes de vicissitudes. Outre les changements insensibles qu'il subit dans la succession des périodes générales de l'organisation, c'est-à-dire la naissance, l'accroissement, le décroissement, il est encore sujet à des anomalies irrégulières, occasionnées par l'action des corps extérieurs, les circonstances où il se trouve placé. Les modes de la sensibilité, auxquels correspondent des différents sentiments de l'existence, sont soumis à la fois à un mouvement général et régulier dirigé par les lois de l'organisation, et à des mouvements particuliers qu'on ne peut ni mesurer ni prévoir. C'est ainsi que dans le système du monde les corps célestes sont entraînés dans l'espace par une force générale; mais chaque planète a son mouvement particulier.

Chaque homme devrait être attentif à ces différentes périodes de la vie; il devrait se comparer à lui-même en différents temps, tenir registre de ses sentiments particuliers, de sa manière d'être, en observer les changements, à de courts intervalles, et tâcher de suivre les variations dans l'état physique qui correspondent à ces irrégularités dans l'état moral.

S'examinant ensuite, dans des périodes plus éloignées, il comparerait ses principes, sa manière générale de voir dans un temps déterminé, avec les idées qu'il avait dans un autre. Si on avait ainsi divers mémoires faits par des observateurs d'eux-mêmes, quelle lumière rejaillirait sur la science de l'homme! Si chacun, de plus, avait déterminé à peu près son tempérament et les altérations qu'il a éprouvées, on pourrait connaître, par la comparaison, le rapport des sentiments moraux avec les états divers de la machine, et par un relevé général, déterminer quel est le caractère moral correspondant à tel ou tel tempérament, et résoudre à peu près ce problème insoluble : tel état physique étant donné, déterminer l'état moral, et *vice versa*. Il me semble, quoique ma vue courte n'entrevoie ce projet que confusément, qu'on ne parviendra jamais autrement à une parfaite connaissance de l'homme, et qu'on ne le dirigera jamais par des moyens moraux, si on n'y joint la connaissance des moyens physiques.

Mais comment un tel projet pourrait-il s'effectuer? Les hommes, toujours occupés des objets extérieurs, n'existent que hors d'eux-mêmes, ils répugnent presque tous à s'occuper d'eux. C'est au point qu'il est difficile de leur persuader, lorsqu'ils changent de goûts, de caractère, que ces changements leur appartiennent; ils sont toujours portés à attribuer à ce qui les entoure leurs propres variations. Au lieu de songer à ce qui reçoit les sensations, ils font tout dépendre des objets de ces sensations, comme s'il y avait dans ces objets quelque chose de réel. De là viennent les faux calculs de bonheur. On se dit : un tel est heureux parce qu'il possède tel bien, sans demander quel est l'état de son cœur. Je serai parfaitement heureux, dit un autre, lorsque j'aurai atteint un tel degré de fortune; il ne réfléchit pas que dans ce temps, peut-être, il sera disposé de manière à ne pouvoir apprécier aucune des jouissances qu'il se promet. Revenons à moi.

Si j'avais pu exécuter ce que je viens de dire, si, depuis deux ans que j'ai vécu tranquille et m'occupant beaucoup de moi, comme le font ordinairement les gens cacochymes et solitaires, j'avais tenu compte de toutes les variations par lesquelles j'ai passé, il en résulterait maintenant le tableau le plus original, le plus varié, et pour moi le plus instructif. Ma sensibilité concentrée, faute d'objets sur lesquels elle pût

s'exercer, ou pour mieux dire, faute d'avoir l'habitude d'être exercée par les objets simples qui m'entouraient, s'était repliée sur elle-même. Avec une machine frêle, presque toujours malade, je ne pouvais guère me répandre au dehors; j'existais donc en moi, je suivais toutes les vicissitudes qui s'opéraient dans ma manière d'être. J'avoue ici que jamais je ne me suis trouvé deux jours de suite dans la même position, jamais le même le matin que le soir : aussi jamais n'y a-t-il rien eu de suivi dans mes goûts, ni dans mes projets. Je n'ai jamais rien désiré avec constance. Ce qui flatte les hommes, ce qui a tant d'empire sur eux, les richesses, l'ambition, rien de tout cela ne m'a tenté un instant; les affaires ne m'ont jamais occupé. J'ai été dans ma maison, comme un étranger, aimant à user des petites commodités de la vie, mais sans calcul pour me les procurer. Ainsi j'ai manqué de tout ce qui exerce ordinairement l'activité des hommes, et qui leur fait passer leur vie dans le trouble, dans des distractions qui les tourmentent souvent, il est vrai, mais sans lesquelles ils seraient encore plus malheureux, puisque l'ennui empoisonnerait leur vie. Il faut, en effet, que cette activité naturelle s'emploie, se dépense, et, lorsqu'elle manque de moyens, ou elle sait s'en créer, ou bien, forcée de se concentrer, elle tourmente elle-même le malheureux qui la porte avec lui, semblable au feu électrique qui, lorsqu'il se communique également, garde son équilibre, mais qui, accumulé sur un patient, placé sur l'isoloir, le tourmente, l'agite et finirait par le tuer. Cette activité est un des caractères distinctifs de notre espèce; elle entre dans les vues de la nature, qui, ayant fait l'homme pour la société, a dû lui donner ce besoin d'occupation, de travail, que cet état exige. Mais cette activité est toujours en rapport avec les modes de la sensibilité. Lorsque ces modes sont constants, ou qu'il y a dans le physique ce que les physiologistes nomment stabilité d'énergie, elle peut s'appliquer à une certaine série d'objets analogues entre eux, et alors on voit une volonté plus fixe, plus permanente. Lorsqu'au contraire les modes de sensibilité sont variables et sujets à des écarts continuels, l'homme ainsi affecté se sent continuellement entraîné d'objets en objets; il ne peut se fixer, s'appesantir sur rien; nul goût sensé, nul caractère déterminé; l'irrésolution, l'état le plus pénible, remplit sa vie;

il hait aujourd'hui ce qu'il aimait hier; il ne se conçoit pas lui-même.

Aestuat et vitæ disconvenit ordini toto (1).

J'ai été longtemps dans cet état; ma manière d'être, de sentir, n'a jamais été fixe. Après une vie de tumulte et de dissipation, je me suis retiré dans la solitude, où je vis encore, et je me remets sous les yeux ce qui a successivement exercé mon activité depuis vingt-six mois jusqu'à ce moment. Deux années ont été consacrées à l'étude, je veux dire aux livres, car j'en ai plus feuilleté que je n'en ai appris.

L'envie de devenir savant m'a tourmenté longtemps; mais le désir de tout apprendre à la fois, fruit du défaut de stabilité que j'ai dépeint, m'a entraîné dans bien des genres d'étude qui n'ont aucun rapport; j'ai perdu beaucoup de temps que j'aurais pu employer d'une manière utile, sans doute, si je m'étais livré aux parties qui me conviennent davantage, qui sont, je crois, *la métaphysique et la morale*. L'étude des mathématiques m'a pris bien du temps; j'ai conçu beaucoup de choses dans cette science; mais je n'ai pas une tête à calcul, et ma santé est trop faible pour supporter l'extrême contention qu'exige cette étude. Cependant, quoique je ne profitasse guère et que parmi la foule d'idées hétérogènes que j'entassais, peu restassent dans mon esprit, j'employais du moins mon peu de superflu d'existence de la manière la plus innocente. J'étais avare de mon temps, je cherchais à l'employer avec scrupule. J'avais acquis par l'habitude de l'occupation une certaine modération, que je croyais être de la philosophie, mais qui venait plutôt, je pense, de la faiblesse de mon tempérament, qui allait en croissant tous les jours. Mes anciens goûts étaient plutôt assoupis qu'éteints; des circonstances nouvelles les ont éveillés, et, en me faisant apercevoir que je n'étais pas aussi changé que je l'avais cru, elles m'ont inspiré le projet de tâcher de me former un plan plus solide, plus approprié à mon état réel, que celui que j'avais d'abord voulu embrasser. La sagesse est sur un mont très escarpé; si on prend un élan trop fort, si on veut le monter trop vite, on risque de rouler en bas avant d'être arrivé à la cime. Remontons donc à pas lents.

(1) *Horace*, 1re épître du 1er livre.

MAINE DE BIRAN POÈTE

Je vais donner une preuve du peu d'empire que nous exerçons sur nos propres idées, comment ces fantômes légers paraissent, disparaissent, passent, repassent, se succèdent tantôt avec ordre, tantôt avec une bizarrerie insupportable, sans que l'âme, pure spectatrice, puisse réparer le désordre qu'elle attribue à quelque arrangement physique, ni produire l'harmonie dont elle est toujours portée à s'attribuer la gloire. Il me semble, quant à moi, que je ne suis en aucune manière le maître de mes idées; mon cerveau est tantôt monté sur un ton, tantôt sur un autre; une fibre, ébranlée par hasard, produira un ébranlement dans celles qui lui sont liées, et de là une suite de perceptions que je ne puis arrêter ni prévoir. Quelquefois plusieurs fibres dissonnantes sont mues à la fois, et alors la cacophonie règne dans le cerveau, comme si une main ignorante touchait en même temps toutes les touches d'un clavecin. En quoi puis-je y remédier? ce n'est pas ma faute, c'est celle de l'ouvrier. Revenons à ma preuve.

Je ne me suis guère jamais avisé de faire des vers. A l'âge de dix-huit ans, étant amoureux, j'essayai quelques rimes. Depuis je n'avais pas songé même à essayer.

Depuis quatre ou cinq ans que j'ai mis le nez dans des ouvrages sérieux et abstraits, je n'ai lu aucun poète, et, d'après l'idée de futilité que j'attachais à cette occupation, à moins qu'on n'ait une aptitude décidée, un talent né pour la poésie, j'aurais cru que ç'aurait été le dernier de mes passe-temps... Avec ces dispositions, je vins, un de ces jours, à tomber par hasard sur une cantate de Métastase, intitulée *la Primavera* ou le printemps. Je ne sais comment il se fit que l'idée me vint de la traduire en vers. D'abord je ne m'y attachai que légèrement; insensiblement cette idée se fortifia. J'essayai sur le premier vers. Je crus avoir réussi; enfin je m'y attachai si bien que, quoique en rougissant et me moquant de moi, je passai quelques heures à ce singulier travail, pour lequel je ne suis sûrement pas fait et qui n'a aucun rapport avec ma manière d'être habituelle.

Voici ma traduction bonne ou mauvaise, mais qui tiendra sa place parmi les folies qui me passent par la tête :

Déjà les prés reprennent leur verdure,
Les arbres se couvrent de fleurs,
Le doux zéphyr ranime la nature,
Le printemps se revêt des plus riches couleurs.
Hélas! pourquoi sens-je couler mes larmes
Dans cette saison des plaisirs?
D'où vient que les naissants zéphyrs
Réveillent la fureur des armes?
O cruauté du sort!
O malheureuse Irène!
Mon amant va bientôt s'élancer dans l'arène!
Cruel printemps, tu m'apportes la mort.
Fleurs qui naissez dans la prairie,
O Zéphyrs dont le souffle entr'ouvre ces boutons,
Allez porter ailleurs le plaisir et la vie.
Vos faveurs dans mon sein se changent en poisons.
Il méconnut l'amour, il ignora ses charmes,
Ce barbare, cet insensé
Qui mit en art la cruauté,
En inventant ces homicides armes,
Fléaux de la nature et de l'humanité!
O délire, ô fureur, l'amant fuit son amante,
Il court à l'ennemi, il s'élance aux combats.
Et, de l'amour quittant les bras,
La trompette guerrière est tout ce qui l'enchante.
Serais-tu donc, Tircis, avide de lauriers?
Ah! garde-toi de cette vaine gloire!
La carrière d'amour t'offre aussi la victoire.
Et un amant aussi n'est-il pas un guerrier?
N'a-t-il pas besoin d'art, de temps, d'expérience?
N'a-t-il pas à souffrir de pénibles travaux?
Pour connaître le plan d'attaque, de défense,
Pour pouvoir écarter de dangereux rivaux
Quel triomphe dans la conquête?
Quel art pour en savoir user,
Lors de l'assaut qu'il faut brusquer
Ou faire une habile retraite!
Cet art profond l'amour sait l'inspirer.
Tantôt il devient téméraire,
Il sait, quand il le faut, se montrer langoureux,
Son ton devient plus doucereux,

Ou bien semble exhaler une adroite colère.
Mais bientôt à ces doux débats
Succède une trêve agréable.
Enfin, après la lutte aimable,
Et vainqueurs et vaincus bénissent le combat.
Mais qu'entends-je? Le son de la trompette
M'annonce que tu vas partir.
Pourquoi me fuir? Ingrat, arrête!
En vain je veux te retenir.
Pars donc! La malheureuse Irène
Ne veut pas flétrir tes lauriers.
Mais avant que de la quitter,
Avant de rompre une si douce chaîne,
Jette un regard sur moi. Dieux, c'est-il le dernier?...
Va, mais reviens, couronné par la gloire,
Conserve-moi la vie, en veillant sur tes jours,
Et viens bientôt unir les myrtes de l'amour
Aux beaux lauriers de la victoire.
Songe, en quelque lieu que tu sois,
Quelquefois, à ma peine.
Et dis-toi : la fidèle Irène
Ne respire, ne vit, n'existe que pour moi (1).
. . . . . .

Lorsqu'on examine un objet dans le lointain, il paraît d'autant plus s'éloigner qu'il y a plus d'objets interposés entre le spectateur et lui; c'est ainsi que l'homme qui s'occupe, qui remplit sa vie d'actions ou de travaux utiles, jetant les yeux sur le point de départ et celui où il est parvenu, croit avoir parcouru une longue carrière, tandis que l'homme oisif, inutile aux autres, à charge à lui-même, dont la vie se passe dans une mollesse léthargique à une futile activité, trouve que le temps s'est envolé très vite. Pour ce dernier, les journées sont longues et les années sont courtes : il en est au contraire de l'autre. Lorsqu'il ne s'intercale dans la durée aucune aucune action qui la divise, elle paraît se raccourcir comme l'espace vide au bout duquel on aperçoit l'objet. Travaillons donc. Le travail, entre autres avantages, a celui de raccourcir les heures et d'étendre la vie.

(1) Cette pièce de poésie a déjà été publiée en 1914, dans notre volume sur *Maine de Biran*. M. Tisserand l'a reproduite dans le tome I[er] des *OEuvres de Maine de Biran*, p. 80-81, ainsi que les pages qui la précèdent.

ANNÉE 1795

RÉFLEXIONS SUR « LA TERREUR » ET SUR LOUIS XVI

Dans le moment où j'écris ces lignes (en avril 1795), après une tyrannie d'autant plus insouffrable, d'autant plus exécrable qu'elle était exercée par la portion la plus vile, la plus corrompue, la plus ignorante de la nation, après toutes les plaies faites à l'humanité, telles que les pages sanglantes de l'histoire des proscriptions des trente tyrans d'Athènes, des Marius, des Sylla, des Triumvirs de Rome, n'offrent rien d'approchant, après des massacres plus multiples, cent fois plus odieux, plus atroces que ceux de la Saint-Barthélemy et des Cévennes, d'Irlande, d'Écosse; après que le sang précieux, versé par les tyrans de notre patrie infortunée, a suffi pour éteindre tous les bûchers allumés par la féroce Inquisition, comme il sert à en effacer la mémoire; enfin, après les maux les plus affreux qu'ait vomis la boîte de Pandore, maux de tout genre, que nos oppresseurs, nos bourreaux ont subtilisés, raffinés, présentés sous toutes les formes, maux qui oppressent encore nos cœurs, qui nous entourent, qui nous enlacent et dont les atteintes cruelles vont peut-être recommencer (Dieu, écartez ce funeste présage!), si nous respirons un instant (comme les malheureux, soumis à la question, dont on fait cesser momentanément la torture), c'est parce que nos bourreaux se combattent entre eux. Un parti dominant est en ce moment occupé à lutter contre les restes de celui qu'il a abattu; mais détournons nos yeux de dessus cet affreux tableau dont les noires couleurs viennent malgré nous obscurcir les pages que nous lisons, que nous écrivons, pour nous en distraire et pour confirmer la vérité politique qui fait le sujet de cette note.

Transportons-nous à l'époque mémorable de l'Assemblée

constituante. Imaginons que notre monarque infortuné, que la faiblesse conduisit à l'échafaud, au lieu d'être guidé par les conseils pernicieux de sa cour ignorante et corrompue, eût eu près de lui un L'Hôpital, un ministre jaloux de sa vraie gloire et de sa puissance, qui eût réuni aux lumières qui constituent l'homme d'État, ce respect pour les droits de l'humanité violés par les abus, les exactions de toute espèce, qui formaient le cortège de l'ancien régime. Imaginons le discours qu'il aurait pu lui tenir dans cette circonstance décisive, le tableau de la vérité qu'il aurait pu lui montrer. Sans doute le bon roi aurait senti que l'unique parti qu'il avait à prendre était de se jeter dans les bras de son peuple, comme le peuple s'était autrefois jeté dans les bras de ses rois. Que de maux auraient été épargnés à la France, que de sang, que de larmes arrêtées dans leur source, que d'intrigues funestes déjouées, que de complots, que de projets sinistres renversés, si Louis XVI venant à l'Assemblée des États généraux, lorsque deux ordres orgueilleux, voulant s'arroger une prépondérance à laquelle ils étaient trop accoutumés, disputaient à ce qu'ils appelaient le Tiers État, des droits que le temps devait lui faire recouvrer; si, dans un discours, dicté par son cœur, s'adressant aux nobles et aux prêtres, il leur eût dit en substance : « O vous, qui vous dites les appuis du trône, et qui depuis si longtemps travaillez à en saper la base, le temps est arrivé où votre orgueil et votre ambition vont trouver leur écueil; vous aviez élevé une barrière entre moi et mon peuple, vous prétendiez être dans la monarchie des échelons nécessaires; aujourd'hui ces échelons sont superflus; je ne veux plus d'intermédiaire entre moi et mes enfants. Je prétends qu'ils m'entourent, qu'ils me pressent, et que mes bras puissent les embrasser sans obstacle. Je verrai par moi-même. La vérité ne me sera plus déguisée, les plaintes pourront parvenir jusqu'à moi, et dès cet instant, je brise le prisme que vous avez mis devant mes yeux pour couvrir de couleurs trompeuses les haillons de la misère, qui cachaient le plus grand nombre de mes sujets. Ils me pardonneront les maux qu'ils ont soufferts trop longtemps, et s'en prendront à vous qui, par une adresse criminelle, sûtes me les cacher.

Désormais mes soins vont être employés à les corriger. O

vous tous, représentants de mon peuple, qui connaissez ses besoins, qu'il a chargés du noble emploi de les réparer, venez, parlez librement, ne craignez pas de me reprocher mes fautes passées! Je ne devrais rougir que d'en laisser subsister les effets. Je veux être votre collaborateur, et ce sera la plus belle fonction de mon règne. Je dépose entre vos mains ma puissance; faites-la servir tout entière à guérir les plaies que des mains criminelles approfondirent; ne me laissez que l'autorité nécessaire pour opérer le bien, et, loin de m'en plaindre, je vous regarderai comme mes amis, mes bienfaiteurs. »

LE VIF SENTIMENT DE L'EXISTENCE, D'OU RÉSULTE LE BONHEUR, DÉPEND DE NOTRE ÉTAT PHYSIQUE

Je tiens singulièrement, d'après ma propre expérience, à l'opinion de l'auteur de l'ouvrage intitulé *Idée de l'homme physique et moral*. Il me semble que nos dispositions morales et intellectuelles tiennent immédiatement et en premier ressort à cette disposition particulière du centre sensible (au diaphragme) ou, si on l'aime mieux, à telle modification du principe vital, qui constitue toujours un état physique sur lequel la volonté n'agit que rarement et bien imparfaitement (1).

Si chaque homme, accoutumé à s'étudier, pouvait exprimer ce qu'il sent à cet égard, je suis convaincu qu'on aurait dans cette opinion l'équivalent d'une démonstration. En effet, je n'ai jamais de pensées, de désirs, de sentiments qui ne soient appropriés à un état physique que je sens, et qui ne me donnent ce que j'appelle *tel sentiment de mon existence*. Lorsqu'il règne par exemple un parfait équilibre dans mon système organique (quelle que soit la cause de cet équilibre), je sens dans tout mon être une certaine facilité de mouvement. L'activité, le courage, la confiance en moi-même sont la suite de cet état, et l'accompagnent nécessairement; jamais alors il ne

(1) Charles Bonnet a dit dans le même sens : « Il faut toujours en revenir au physique comme à la première origine de tout ce que l'âme éprouve. » Après s'être laissé imprégner par le sensualisme régnant sur la fin du dix-huitième siècle, Biran reconnaîtra l'insuffisance de ce système, par trop exclusif, le rejettera et le dépassera.

se présente d'idées tristes ; tout rit, tout semble être au mieux ; s'il se présente quelques idées des obstacles, l'imagination les lève ou le sentiment des forces ne les souffre pas. Voilà un état heureux! la réflexion n'y fait rien : mais cet état au contraire produit d'excellentes réflexions.

Que cet équilibre se détruise ; à la gaieté succède la tristesse, à la confiance la timidité, au sentiment des forces la crainte, aux sentiments généreux la pusillanimité, à l'affabilité la rudesse et la misanthropie. N'attendez pas que la réflexion ou la raison vous donne quelques armes ; au contraire, vos réflexions ne feront qu'empirer votre état, en vous offrant partout des sujets de tristesses et de craintes. C'est en vain que vous vous rappelleriez les maximes philosophiques ; vous pourriez bien rappeler les mots, les idées abstraites ; mais il n'est pas ici question d'idées ; un sentiment ne se détruit, ne se remplace que par un sentiment opposé, et pour qu'une idée devienne un sentiment, ou qu'elle fasse une impression sensible, il faut qu'elle soit analogue à la situation, l'état du moment, qu'elle s'y lie et s'y approprie. Je conclus de là qu'en fait de bonheur l'essentiel dépend d'un sentiment de l'existence, qui dépend lui-même d'un état physique déterminé. Lorsqu'on possède cet état, il peut y avoir des moyens physiques et moraux pour le conserver plus ou moins, — et voilà en quoi la liberté et la volonté peuvent s'exercer, mais je ne crois pas qu'il y ait aucun moyen pour se le donner, lorsqu'on ne l'a pas.

DE L'IMPORTANCE D'UN HEUREUX ÉTAT PHYSIQUE POUR LE BONHEUR

*Je me demande ce qui pourrait faire mon bonheur dans mon état actuel. Après m'être bien consulté, je trouve que ce n'est pas tel état de ma fortune qui me rendrait heureux, mais tel état, telle *modification de mon être que j'imagine*, que j'ai éprouvée, que j'éprouve par temps, par instants, mais qui malheureusement n'est qu'instantanée. Je ne demanderais donc autre chose, sinon que cette modification fût habituelle ou continue, et je me croirais aussi heureux qu'il soit jamais permis à un homme de l'être.

C'est une chose singulière pour un homme réfléchi et qui s'étudie, de suivre les diverses modifications par lesquelles il passe. Dans un jour, dans une heure même, ces modifications sont quelquefois si opposées qu'on douterait si on est bien la même personne. Je conçois qu'à tel état du corps répond toujours tel état de l'âme, et que tout dans notre machine étant dans une fluctuation continuelle, il est impossible que nous restions un quart d'heure dans la même situation absolue d'esprit. Aussi suis-je bien persuadé que ce que l'on appelle coups de la fortune contribue généralement beaucoup moins à notre mal-être, à notre inquiétude, que les dérangements insensibles (parce qu'ils ne sont pas accompagnés de douleurs) qu'éprouve par diverses causes notre frêle machine. Mais peu d'hommes s'étudient assez pour se convaincre de cette vérité. Lorsque le défaut d'équilibre des fluides et des solides les rend chagrins, mélancoliques, ils attribuent ce qu'ils éprouvent à des causes étrangères, et, parce que leur imagination montée sur le ton lugubre ne leur retrace que des objets affligeants, ils pensent que la cause de leur chagrin est dans les objets mêmes.

Mais qu'il s'opère un heureux changement dans leur état physique, vous verrez tout à coup ces fronts se dérider, ces visages tristes s'épanouir. D'où vient la métamorphose? Rien n'a changé autour d'eux, *la cause de leur peine n'était donc pas hors d'eux-mêmes*. Quelle que soit la cause de ces altérations produites si subitement dans les individus, il est certain qu'elle existe. Peut-être la physiologie pourrait-elle aider à la connaître. Je conçois confusément que, dans tel état du cerveau, les fibres appropriées aux objets agréables sont pour ainsi dire paralysées ou incapables de ressort comme une corde détendue, tandis que celles que les affections tristes peuvent faire mouvoir sont de la plus grande mobilité. Dans ces cas-là, nous sommes disposés à la mélancolie, rien ne peut nous égayer; que la machine se remonte sur un autre ton, nous voilà dans un état tout à fait opposé.

Cette explication qui me vient dans l'esprit n'est peut-être qu'une folie, mais ce qui n'en est pas une, c'est l'utilité que nous pourrions retirer, pour nous conduire dans la vie, de la persuasion que la source des maux de notre condition est bien plus en nous-mêmes que dans les choses extérieures

auxquelles nous les rapportons. Si nous étions bien convaincu de cette vérité, nous murmurerions beaucoup moins contre le sort; nous ne nous agiterions pas pour nous délivrer de ces états d'anxiété, nous aurions plus de résignation.

Étudiant continuellement ce qui peut le mieux éloigner le trouble, le malaise de notre esprit, et nous mettre dans cet état de paix, de quiétude, qui seul peut nous faire jouir de la vie, indépendamment de tout ce qu'on regarde communément comme le véhicule des plaisirs, nous ne tarderions pas à découvrir que la modération en tout, l'éloignement des plaisirs bruyants, surtout la bienfaisance et le soulagement de l'infortune d'autrui, en un mot, les plaisirs attachés à une conscience pure et à une santé ferme, pourraient seuls nous *rapprocher de cet état physique* dans lequel *je faisais consister le bonheur*. Nous chercherions donc par ces moyens à parvenir à cet état, ou à nous le rendre habituel; nous deviendrons moins malheureux et par conséquent moins méchants.

DES AVANTAGES DE LA CONNAISSANCE DE SOI-MÉME

*On ne saurait imaginer combien l'étude de nous-mêmes si rare, si peu connue, nous serait utile; de combien d'illusions elle servirait à nous guérir; combien elle nous mettrait sur la voie du bonheur.

D'après mes premières idées, si nous reconnaissions que l'état de trouble, d'anxiété, est presque purement *physique*, nous le regarderions comme une maladie. et ayant éprouvé ce qui peut nous en garantir ou nous empêcher d'y tomber aussi souvent, nous mettrions ces moyens en pratique. Alors nous aurions pour parvenir au bonheur un but bien plus fixe, bien plus certain que ceux que nous suivons ordinairement. c'est-à-dire ces chimères, ces plaisirs tumultueux, qui nous éloignent de ce que nous cherchons, ou qui ne nous distraient un moment que pour nous plonger ensuite dans l'ennui de nous-mêmes, dans la satiété, dans le vide, dans la misère. Continuellement occupés à rectifier ce que nous trouverions de défectueux, de contraire à notre nature, nous ferions chaque jour de nouveaux pas vers la perfection et, par conséquent, vers la félicité. Je crois donc que le seul qui

soit sur la route de la sagesse ou de bonheur (car je ne crois pas qu'on puisse séparer ces deux choses), c'est celui qui, sans cesse occupé de l'analyse de ses affections, n'a presque pas un sentiment, pas une pensée dont il ne se rende compte à lui-même, attentif à proscrire tout ce qui pourrait contrarier le modèle de perfection qu'il s'est fait. Voilà, je crois, l'être moral, car je ne crois pas qu'on puisse donner ce nom à celui qui n'agit que d'après des sensations ou des impressions presque mécaniques.

L'être dont je parle suivrait aussi avec attention les changements physiques qu'il éprouverait. Ne pouvant y remédier absolument, il chercherait au moins à les prévenir et à se maintenir dans un état où il n'eût point à rougir de lui. Si quelquefois il était entraîné, au moins il ne le serait pas sans qu'il s'en aperçût, et il reprendrait l'empire dès qu'il le pourrait. Esclave pour quelques instants de certains mouvements impétueux, au moins il n'en serait pas la dupe; ils l'entraîneraient sans le perdre.

Je suis toujours occupé de ce qui se passe en moi. Lorsque je me sens très disposé à la joie bruyante, que les esprits animaux sont chez moi dans un grand mouvement, cet état, si je m'y laissais aller, pourrait être agréable pour quelques instants, mais je m'en méfie et je le redoute presque autant que son contraire. Ma grande ambition serait de me maintenir dans la situation moyenne. Celle-là m'offre l'image d'une paix si douce! D'ailleurs, comme je sais qu'il est de la nature des grands mouvements de ne pouvoir conserver la stabilité, je cherche la situation qui soit la moins sujette aux variations, mais souvent je la cherche en vain.

Il est un certain état que j'éprouve trop souvent, où absolument incapable de penser, dégoûté de tout, impatienté de tout, voulant agir sans le pouvoir, la tête lourde, l'esprit nul, je suis modifié de la manière la plus désagréable. Je me révolte contre mon ineptie; j'essaye, pour m'en sortir, de m'appliquer à diverses choses; je passe d'un objet à un autre; mais tous mes efforts ne font que me rendre ma nullité plus sensible. Non seulement les idées abstraites ne peuvent s'arranger dans mon cerveau, mais encore il me semble que les objets sensibles ne peuvent plus faire leur impression. Ce qui contribue à rendre cet état insouffrable, c'est le souvenir

d'un état plus parfait et la comparaison que je fais de ces deux manières d'être si opposées. Cette comparaison m'humilie pour le moment actuel, et me rend bas à mes propres yeux, ce qui est la peine la plus cruelle. Un sot toujours sot n'est pas à plaindre parce qu'il ne s'imagine pas qu'on puisse être autrement que ce qu'il est. Mais je ne conçois pas d'état plus désolant que de se trouver si fort au-dessous de soi-même. Imaginez un musicien habile accoutumé à tirer des sons mélodieux de son instrument, et qui tout à coup sent ses doigts se raidir et perdre toute leur flexibilité. Je préférerais, je crois, la douleur à cette situation d'anéantissement, car la douleur est toujours accompagnée du vif désir de s'en délivrer. Mais cet état semble nous ôter toute espèce de sentiment. Que faire alors? s'amuser comme je fais maintenant à le décrire, en attendant qu'il passe et que la vie succède à la mort.

J'imagine que presque tous les hommes ressentent, plus ou moins souvent, une pareille infirmité; mais elle devient plus sensible à celui qui tient habituellement en activité ses facultés intellectuelles. Il faut dans ce cas-là se résigner, *supporter sa bêtise*, comme on supporterait un accès de fièvre, et se soumettre toujours à la nécessité. Mais quelles réflexions affligeantes et humiliantes pour l'humanité ne pouvons-nous pas tirer de là! Ce qui élève l'homme au-dessus de la brute, ce sont *les facultés intellectuelles*; néanmoins cette portion de notre être, si grande, quelquefois si sublime, lorsque l'on considère jusqu'à quel degré elle s'est élevée, à combien peu de chose tient-elle? Un rien va la détruire : qu'un certain vent souffle, que l'atmosphère soit un peu plus pesante, qu'une digestion soit laborieuse, ou bien qu'une cause quelconque retarde la filtration du fluide nerveux, l'homme de génie va n'être plus qu'un sot. Buffon était presque tombé dans l'enfance, dit-on, et d'Alembert n'entendait plus à la fin le calcul différentiel.

Quoique l'état dont je viens de parler soit souvent inévitable, en dépit de tous nos soins, cependant on peut le prévenir par quelques moyens auxquels je me rends bien attentif, pour éloigner ces moments que je regarde comme retranchés de mon existence. La tempérance, la fuite de quelque espèce d'excès que ce soit, la tranquillité de l'esprit et la permanence

d'une situation de l'âme, telle qu'on se plaise à descendre en soi-même, et qu'en s'y mirant, pour ainsi dire, on n'y voie que de bons sentiments et jamais des images qui nous fassent rougir : voilà les meilleurs moyens pour éviter ces états d'anéantissement et de trouble qui nous ravalent. Lorsque l'âme est calme et pure, l'esprit ne manque guère de s'en ressentir, et il prend un caractère d'exaltation inconnue à ces hommes qui aiment à se vautrer dans la fange du vice. Aussi suis-je bien persuadé que sans la vertu, il n'y a pas de vrai génie; et si l'on voit quelquefois des esprits élevés avec des âmes viles, c'est qu'ils perdent leur bassesse dans le moment où ils écrivent, et que le génie élève l'âme pour quelques moments. Ce ne sont plus des hommes vicieux qui écrivent; ils ont oublié leur vraie nature. Encore bien souvent reconnaît-on que les sentiments qu'ils ont dépeints sont factices, et ils parlent à l'esprit sans toucher le cœur.

ÉPICTÈTE, MONTAIGNE ET PASCAL

Épictète élève l'homme, Montaigne le rabaisse. Le premier dit : « Il y a un Dieu, donc c'est lui qui a créé l'homme; il l'a fait pour lui-même et il l'a créé tel qu'il doit être pour devenir juste et heureux; donc l'homme peut connaître la vérité, et il est à portée de s'élever par la sagesse jusqu'à Dieu, qui est son Souverain Bien. » Le second dit : « L'homme ne peut s'élever jusqu'à Dieu; ses inclinations contredisent la loi; il est porté à chercher son bonheur dans les biens visibles et même en ce qu'il y a de plus honteux; tout paraît incertain; le vrai Bien l'est comme tout le reste; nous ne pouvons donc avoir ni règle fixe pour les mœurs, ni certitude pour les sciences. »

Il serait plus consolant de s'égarer avec Épictète que d'avoir raison avec Montaigne; cependant celui-ci doit avoir plus de sectateurs parce qu'il semble autoriser la paresse, vice ordinaire des hommes, au lieu que l'autre engage l'homme dans une lutte perpétuelle contre les passions, qui effraye les âmes faibles.

Pascal oppose l'un à l'autre les deux systèmes et démontre à sa manière leur insuffisance. Selon lui, il est faux que

l'homme soit grand, à la manière dont Épictète l'entend; l'homme ne peut rien par lui-même; il est faible et misérable, abandonné à ses propres forces. Il est également faux que la faiblesse de l'homme soit, comme le veut Montaigne, absolue et invincible; la grandeur et la faiblesse ne peuvent résider dans un même sujet. Ces deux systèmes sont donc inconciliables; mais il est vrai que l'homme est bas par sa nature dégénérée et qu'il est grand, qu'il peut tout avec le secours de Dieu. La Révélation concilie donc ce que les efforts des hommes ne peuvent unir et le péché originel lève les difficultés.

1° Montaigne semble faire le désespoir de ceux qui cherchent la vérité sans recourir aux lumières de la Révélation. Cependant ses arguments ne sont pas invincibles. Le juste et l'injuste ne sont pas des conventions, et quand même nous ne connaîtrions rien, quand nous ne pourrions assurer l'existence d'aucune chose, il serait très vrai que nous avons des sensations, que nous sommes susceptibles de plaisir ou de douleur, et que la vertu ou la conformité de nos actions aux rapports qui existent entre nous et nos semblables (soit réels, soit apparents) peut seule nous procurer quelque plaisir durable. Voilà, ce me semble, la seule vérité qu'il nous importe de bien connaître; elle est indépendante de toute subtilité. Je passerai, si l'on veut, condamnation sur tout le reste, et j'avouerai qu'*ôtée la croyance en Dieu, la vérité n'existe pas;* car il est bien certain que, pour peu qu'on pousse loin le raisonnement sur une matière quelconque, on arrive bientôt à quelque principe qu'on ne connaît pas. Il faut donc le supposer ou convenir que le reste est illusoire.

Il y a dans toutes nos connaissances *un dessous de carte*, que nous cherchons en vain à pénétrer, si bien que l'esprit reste flottant et indéterminé, s'il ne s'oppose pas sur une première Cause dans laquelle vont se résoudre toutes ces obscurités. Montaigne a donc raison à beaucoup d'égards, mais je lui contesterai toujours ce dont dépend notre bonheur, ne fût-ce qu'en songe.

2° Épictète et ceux de sa secte offrent eux-mêmes la réponse à l'opinion de Pascal et aux doutes de Montaigne. L'ignorance et la misère de l'homme sont invincibles, par elles-mêmes, selon l'un, sans le secours de Dieu, selon l'autre; cependant

voilà des hommes qui, livrés au seul secours de la raison, semblent s'élever au-dessus de l'humanité. Ils méprisent la douleur et la mort; ils foulent aux pieds les passions et ce qu'il y a de plus grand encore, ils placent tout leur bonheur dans le bien qu'ils font aux hommes, aussi doux, aussi bienfaisants pour leurs semblables qu'ils sont durs à eux-mêmes. Ils sont conduits par l'orgueil, selon Pascal. Oui, c'est un assez bel orgueil que celui de la conscience de sa dignité, que celui qui ne craint plus rien que de se dégrader, non pas aux yeux des hommes, mais à ses propres yeux! Qu'on me dise ce que peut faire de plus un homme avec le secours même de la grâce? Qu'un Janséniste rabonisse un Stoïcien (1)!

Jetez les yeux sur la nature. Y trouverez-vous d'objet plus beau, plus digne de vénération qu'un Antonin, qu'un Marc-Aurèle? La raison, la philosophie peuvent donc quelque chose. Sait-on jusqu'où peut aller la force humaine conduite par une volonté ferme et constante? L'homme est bas, misérable, lorsqu'il ne cède qu'à l'impulsion des sens; il s'élève en se mettant sous l'empire de la raison; alors, loin d'être un objet digne de pitié, il mérite la vénération de ses semblables. La grandeur et la misère humaine, la contradiction des passions et de la raison peuvent s'expliquer autrement que par le péché originel (2).

(1) M. Pierre Tisserand, en reproduisant ce passage, déjà cité, il y a douze ans, dans notre volume sur *Maine de Biran* (p. 460), altère le texte biranien, puisque, par suite d'une faute de lecture, sans doute provoquée par la difficulté de déchiffrer le manuscrit, il écrit : « Qu'un Janséniste *rabaisse* un Stoïcien. » Mais tout le monde n'est pas tenu de savoir le sens du terme « rabonir », si employé en matière vinicole.

(2) Dans sa ferveur stoïcienne Biran s'insurge ici contre Pascal. Vingt-cinq ans plus tard, il sera le *converti de Pascal*, et il déclarera, tout comme l'auteur des *Pensées*, que « la religion résout, seule, les problèmes que la philosophie pose ».

ANNÉE 1811

« La nature a marqué à tous les hommes dans leur caractère la route naturelle de leur vie, car personne n'est ni tranquille, ni sage, ni bon, ni heureux qu'autant qu'il connaît son instinct et le suit bien fidèlement. » (Vauvenargues.)

Voilà ce que mon expérience m'a prouvé dans les diverses positions par où j'ai passé jusqu'à présent; mais, j'ai souvent éprouvé aussi que l'instinct varie, et nous porte tantôt au repos, tantôt à l'action : de là la difficulté d'arranger sa vie sur un plan convenable, fixe et déterminé à l'avance, ou de suivre une ligne déterminée dans cette carrière, où les événements nous poussent, plutôt que notre volonté ne nous dirige.

« C'est une faute commune, dit le même auteur, lorsqu'on fait un plan, de songer aux choses, sans songer à soi. On prévoit les difficultés attachées aux affaires; celles qui naîtront de notre fonds, rarement. »

Je crois, en effet, que c'est là une faute commune à la plupart des hommes, qui sont accoutumés à s'occuper beaucoup des choses et très peu d'eux-mêmes. Quant à moi, j'ai le défaut contraire. Comme je suis tourné souvent vers mon intérieur, et que j'ai très peu de confiance en moi, lorsque j'ai une affaire à traiter, ou une entreprise quelconque à mener à bout, je m'occupe bien davantage des difficultés qui naîtront de mon propre fonds que de celles qui sont attachées aux affaires, ce qui m'empêche de voir clairement les détails de celles-ci, ou de prévenir leurs chances... La même chose m'arrive dans les conversations, les discussions; c'est pour avoir trop présent le *moi* et ses dispositions, que je manque souvent de présence et de liberté d'esprit.

J'ai souvent entendu demander dans le monde, avec le ton de la surprise : « Comment tel homme d'esprit et de jugement peut-il s'être conduit aussi mal dans telle occasion?... » Cette demande dénote bien de l'ignorance ou de l'irréflexion, comme si les hommes n'obéissaient pas à plusieurs principes d'action, et comme si celui, qui est sous le charme d'une passion, se conduisait d'après son esprit.

Il faut avoir de *la mémoire* dans la proportion de son esprit, ni plus, ni moins. Si c'est *le plus,* la mémoire est mécanique et ne roule que sur des mots; si c'est *le moins,* l'esprit risque de s'éteindre dans les laborieux efforts de recherches toujours nouvelles.

— Au lieu de recevoir les idées des choses en nous, nous teignons des qualités de notre être composé toutes les choses simples que nous contemplons (1).

Jamais nous ne sommes en droit d'affirmer que les choses sont telles que nous les apercevons, mais tout se réduit à affirmer que nous sommes affectés de telle ou telle manière.

Au delà de cette assertion, je ne vois que doute, qu'incertitude. Et certes pour l'homme qui est tant soit peu attentif aux variations qu'il éprouve, cela paraît bien clair, les choses ne changent pas. D'où vient donc que nous les voyons si diversement en différents temps?

* Il y a des temps, des jours, des moments où le principe pensant et sentant semble percer les nuages qui l'offusquent dans l'état ordinaire, et se dégager des enveloppes de la matière. Ce sont des éclairs qui illuminent tout à coup mon esprit, mais l'obscurité n'en paraît ensuite que plus profonde. A quoi tiennent ces variations, ces passages brusques d'un état de torpeur et d'engourdissement de l'intelligence à un sentiment d'activité et d'élévation? Sans doute à quelque changement dans l'état du corps, à une réaction plus énergique de quelque centre. L'âme ne change pas, mais ce qui entretient en elle ou autour d'elle la lumière peut varier, et

(1) Cette pensée nous donnait l'impression d'un déjà vu. Nous avons cherché dans Pascal et nous l'avons retrouvée, sous cette forme : « Au lieu de recevoir les idées de ces choses pures, nous les teignons de nos qualités, et empreignons [de] notre être composé toutes les choses simples que nous contemplons. » Cf. *les Pensées,* édition J. Chevalier, t. I, p. 53.

elle voit mieux ou moins bien; elle sent et agit avec plus ou moins d'énergie.

J'ai toujours entretenu en moi-même l'*idée d'un état intellectuel plus parfait,* où mon âme pourrait exercer toutes ses facultés sans obstacle organique, comme elle le fait dans certains moments trop courts et trop rares. C'est ainsi que, dans les maladies qui n'ont pas changé entièrement l'état de la machine, on conserve l'idée et l'espoir de la santé; mais il y a un progrès de mal où l'on désespère de la santé et où l'on a perdu toutes les idées ou les habitudes qui s'y rapportent Je touche à ce degré, au moral, et suis bien près de désespérer de moi-même.

Dans la jeunesse toutes nos idées, étant en rapport avec quelques sentiments qui les excitent, ont une vivacité, un attrait particulier qui anime la vie intérieure.

J'étais plus heureux autrefois dans la solitude; mon imagination et ma sensibilité, montées sur un ton élevé, étaient comme les harpes éoliennes, dont les cordes frémissent au moindre souffle et rendent des sons harmonieux. Aujourd'hui j'ai besoin de forts excitants du dehors, ou d'une volonté énergique pour me commander la pensée; je ne suis plus heureux par mon imagination; je n'ai plus de ces idées qui charment et auxquelles se rattachent un sentiment d'espérance : *ma vie se décolore* peu à peu. Je n'éprouverais pas ces tristes effets de l'âge, si je m'étais moins laissé aller dans ma jeunesse *aux mouvements spontanés de l'imagination et de la sensibilité.* Les hommes qui ont exercé de bonne heure leur raison, ou qui se sont plus exclusivement adonnés aux sciences fondées sur l'exercice de cette faculté, ont une jeunesse moins brillante, mais ils ont aussi une vieillesse plus ferme, plus vigoureuse et plus heureuse. Leur intelligence doit même se fortifier par l'âge, parce que, n'ayant jamais rien emprunté de la sensibilité, qui n'a pu être pour eux qu'une cause de trouble et de diversion, leurs succès dans la recherche de la vérité doivent être proportionnés à l'affaiblissement de son influence. Ainsi les penseurs gagnent par l'âge tout ce que perdent les hommes à imagination.

* *13* et *14 mars.* — Temps magnifique, soleil de printemps.

La végétation s'annonce, les prés reverdissent, les arbres se couvrent de fleurs. Je ne sais quoi de doux et de voluptueux semble pénétrer l'âme.

J'ai passé ces deux jours comme les précédents, dans les tumultes de la conscription. Pas une idée ni un sentiment élevé.

Le 14 au soir, je suis parti de Bergerac pour aller coucher à Grateloup, où j'ai passé une soirée douce et tranquille, occupé de lecture et de correspondance.

Le temps emporte toutes mes opinions et les entraîne dans un flux perpétuel. Je me suis rendu compte de ces variations de points de vue depuis ma première jeunesse. Je pensais trouver, en avançant, quelque chose de fixe, ou quelque point de vue plus élevé, d'où je pusse embrasser la chaîne entière, redresser les erreurs, concilier les oppositions. Me voilà déjà avancé en âge, et je suis toujours incertain et mobile dans le chemin de la vérité. *Y a-t-il un point d'appui, et où est-il?*

* *18 mars.* — Où sont en ce moment mes idées réfléchies? Où sont mes dispositions méditatives et recueillies? Dans le premier âge de ma vie, vers quatorze ou quinze ans, j'étais recueilli, tendre, tout occupé d'impressions intérieures, qui étaient alors dominantes. Ces impressions ont bien varié depuis, et sont devenues subordonnées. Je suis certainement plus léger, et beaucoup moins sensible, que je ne l'étais dans ce premier âge. Le commerce des hommes m'a gâté et me gâte tous les jours; à force de me mettre au ton de tout ce qui m'a environné, j'ai fini par perdre mon ton propre.

C'est, dit Barthez, par une certaine chaîne d'idées métaphysiques qu'on a pu parvenir à faire une abstraction générale de tous les attributs de la matière, et enfin à former le concept d'une substance immatérielle.

En suivant cette route tracée par l'imagination, on a dû rester dans le matérialisme, ou assimiler au néant tout ce qui ne pouvait se représenter aux sens, mais ce n'est pas ainsi que le sens intérieur établit l'existence réelle d'un sujet pensant, moi, qui se distingue et se sépare lui-même de tout objet matériel; ce n'est pas l'abstraction ou la généralisation,

mais le plus simple exercice de la réflexion qui donne à l'homme le sentiment immédiat du moi, et par suite l'idée de l'âme.

L'harmonie est la première loi, le premier besoin de notre nature intellectuelle et morale; et c'est pour cette raison que nous la cherchons toujours hors de nous. Nous ne pouvons être heureux que par elle. Comme en musique, le sentiment dominant du musicien choisit dans la variété des sons ceux qui lui conviennent, et donne à tout l'ensemble un motif unique, de même il doit y avoir dans l'être intelligent et moral, ou le moi, un sentiment ou une *idée dominante qui soit le centre* ou le motif principal et unique de tous les sentiments et actes de la vie.

Chose étrange! tout ce qu'il y a de beau, de grand, de parfait, de véritablement harmonique et un, n'est que dans l'esprit de l'homme, n'a point de type dans les objets, et ne peut même se réaliser hors de lui. Il n'y a point, dans la nature, de modèle du beau parfait, pas plus que de figures parfaitement régulières, et cependant on dit que tout vient de la sensation, ou s'y rapporte. N'est-ce pas là une contradiction manifeste?

L'idéal n'a point de réalité objective possible, il n'est pourtant point une chimère. C'est pour la raison une mesure indispensable pour désigner la perfection de chaque chose en son genre. L'idéal de la perfection est ce type intérieur d'après lequel nous pouvons nous juger, pour régler notre existence morale, en tendant sans cesse à l'atteindre, sans le pouvoir jamais, comme l'asymptote de la courbe.

Malheur à qui ne se conduit pas d'après un idéal! Il peut toujours être content de lui, mais il sera toujours loin de tout ce qui est *beau et vrai.*

Rien de plus simple et de plus facile à traiter que la *question de liberté*, tant qu'on s'arrête au point de vue intérieur, qui nous fait très nettement distinguer les cas où notre volonté s'exerce librement, et ceux où elle est empêchée et contrainte. Mais rien de plus obscur et de plus indéterminé,

quand on va chercher hors du moi lui-même les conditions de la liberté ou de la nécessité.

L'exemple, cité par Locke, d'un homme qui reste volontairement dans une chambre fermée à clef, dont il n'a pas la liberté de sortir, est très propre à faire voir en quoi consistent toutes les difficultés élevées sur cette matière; car la liberté est ici considérée dans un point de vue tout à fait extérieur et étranger au sentiment, à la pensée et à l'action. Dans ce cas, l'homme enfermé n'aurait pas, il est vrai, la puissance de sortir, s'il le désirait, ou venait à le désirer; mais tant qu'il ne le veut, ni ne le désire, il est libre en restant. Dans toutes ces questions qui roulent sur des faits primitifs, les hommes cherchent ce qu'ils savent, et ne savent pas ce qu'ils cherchent. « L'opinion de notre ignorance, dit Leibnitz dans ses *Nouveaux Essais*, vient souvent de ce qu'on demande une manière de connaissance que l'objet ne souffre point. »

ANNÉE 1813 (1)

Le 24 janvier. — Étude le matin sur les trois divisions de M. Ampère. L'après-midi, courses pour une harpe. Dîner chez M. de Tracy. Soirée chez M. de Goislin (2).

Le 25 janvier. — Froid, 6 degrés. Visite de M. de Malleville (3). Sorti à 2 heures, j'ai été voir mes ouvriers, rue Cassette; de là au ministère de la Guerre et au Corps législatif. Dîner chez Ampère. Discussion métaphysique jusqu'à 10 h. 1/2.

Le 27 janvier. — Dégel. Écrit à M. Gérard (4). Ai fait laborieusement deux petites lettres, l'une pour le ministre du Trésor, l'autre pour le chancelier de l'Université, en leur envoyant truffes, pâté et dinde du Périgord. Parti avant

(1) Les pages qui suivent, encore inédites, sont extraites d'un agenda de poche. Le véritable *Journal intime* manque pour cette période.

(2) Nous ne voulons pas surcharger ce volume en consacrant une notice à chacun des 500 noms propres environ, cités dans cet ouvrage. Ou ces noms représentent des personnages connus, tels que Talleyrand, Decazes, Molé, Guizot, Ampère, Destutt de Tracy, Royer-Collard, et ils n'ont pas besoin d'être présentés au lecteur instruit, ou ils réprésentent des individualités ignorées et méritant de l'être, et il est sans intérêt de les mettre en lumière. Nous ne ferons exception à cette règle générale qu'en faveur de personnages de demi-teinte, avec qui le philosophe fut particulièrement lié, plusieurs de ses compatriotes, par exemple.

(3) Compatriote de Maine de Biran, sénateur de l'Empire et l'un des principaux rédacteurs du Code civil.

(4) M. Gérard, de son vrai nom. Gérard d'Alpy de Quentry, avait caché sous ce prénom ses attaches nobiliaires. Il put ainsi exercer la charge de trésorier-payeur du département de la Dordogne. C'était le beau-frère de Maine de Biran, vu qu'il avait épousé la sœur de la première femme du philosophe. Physionomie spirituelle, yeux animés, nez aquilin, barbe grisonnante, il rappelait, à s'y méprendre, le bon roi Henri IV.

2 heures pour des courses, sans motif suffisant, comme il m'arrive trop souvent. Leçons de littérature et d'histoire naturelle, de MM. Tissot et Cuvier.

28 janvier. — Travail dans la matinée. A une heure, séance au Corps législatif. Visite à Mlle d'Alpy. Rentré chez moi pour dîner. Visite de cérémonie le soir chez Mme de Pastoret. Je suis triste et souffrant.

31 janvier. — Neige fondue. Lettres au curé de Saint-Sauveur, à Mme Lacoustète (1), jusqu'à 2 heures. Sorti à 3 heures jusqu'à 5 heures. Dîner. Tristesse.

1er février. — Gelée dans la nuit. Beau jour. Le soleil m'a ravivé; je me suis senti plus dispos et plus gai. Le matin, travail sur les notes d'Ampère au sujet de l'existence nouménale et phénoménale. Dîner chez l'évêque de Casal.

2 février. — Sorti à 2 heures. Visites à M. Joubert (2), M. Bertin. Dîner chez M. Durivau. Soirée chez M. Le Breton.

Le 3 février. — Lettres, toute la matinée, à M. Delpit, médecin (3), etc., puis occupations métaphysiques. Lu avec fruit un bon mémoire de M. S... sur l'aperception : notes. Sorti à 2 heures. Courses dans les ministères et au Corps législatif. Rentré à 5 heures, j'ai été le soir au cercle de M. de Fontanes : tristesse et mécontentement intérieur.

Le 4 février. — J'ai commencé à me sentir plus ferme. Dans la matinée j'ai lu les lettres de Leibnitz sur l'étendue, la substance, etc. J'y ai fait des notes. Sorti à 2 h. 1/2. Grand dîner avec mes collègues chez M. Lacalprade (4). Soirée chez M. Le Breton.

(1) Mme Lacoustète était la mère de la seconde femme de Maine de Biran.
(2) Le fin moraliste périgourdin, ami de Fontanes et de Chateaubriand, auteur des délicates *Pensées* que l'on connaît.
(3) Médecin des environs de Bergerac, ami et compatriote de Maine de Biran.
(4) Chanoine, originaire de Sarlat et habitant habituellement Paris.

5 février. — Lettre à M. Maurice (1). M. Ampère est venu : discussion métaphysique. Après-midi au Corps législatif. Courses dans les bureaux. Dîner chez d'Allemagne (2). Rentré à 10 h. 1/2. Lecture de l'Histoire des animaux fossiles de Cuvier, jusqu'à une heure.

6 février. — Longue lecture, le matin. J'ai terminé le discours préliminaire de l'Histoire des animaux fossiles, qui m'a intéressé par les grandes idées qu'il renferme, quoique le raisonnement ne soit pas toujours rigoureux. Sorti après-midi. Lecture de journaux au café Procope. J'ai eu à dîner mes collègues.

7 février. — Je ne travaille pas, je suis distrait, étourdi. Je cherche des occasions de m'agiter, d'aller et de venir. Soirée chez Pastoret avec M. Sismondi.

8 février. — Dans la matinée je me suis occupé de la discussion métaphysique de Leibnitz et de Clarke sur l'espace : notes. Conversation avec Ampère.

9 février. — Ma santé recommence à décliner. Correspondance le soir jusqu'à une heure et demie. Dîner chez Ampère. Entretien avec M Royer-Collard.

10 février. — Ai continué correspondance. Lettre à M. Durand de Corbiac (3), au curé de Saint-Sauveur (4), à Mme Gérard. A une heure, visite au lycée Napoléon : cours de M. Cuvier. Dîner chez M. Boissy d'Anglas, sénateur.

12 février. — J'ai pris possession de mon nouvel appartement, rue Cassette, 34.

(1) Philosophe, ami de Maine de Biran, et préfet de la Dordogne.

(2) Banquier très lié avec Maine de Biran.

(3) Ami et voisin de campagne de Maine de Biran. Les terres de Corbiac et de Grateloup, en Bergeracois, se touchent presque.

(4) M. Tournier, le curé de Saint-Sauveur, petite paroisse d'où dépendait Grateloup, était un ami personnel de Maine de Biran et, en l'absence du philosophe, surveillait l'administration de sa propriété.

13 février. — Sorti avec Ampère pour aller au cours de M. Royer-Collard. Dîner chez M. de Malleville, sénateur. Somnolence. Couché à 12 heures.

14 février. — Ouverture de la session du Corps législatif par l'Empereur. Visite chez le ministre du Trésor. Mme Mollien m'a fait éprouver un sentiment tendre.

15 février. — Le matin, lectures métaphysiques. Sorti à 2 heures. Rentré à 5 heures. J'ai dîné avec mes enfants et suis sorti à 9 heures pour aller voir et entendre Mlle Festa, qui est rentrée au théâtre : c'est un événement intéressant pour moi.

16 février. — Écrit à M. Gérard et à ma petite Adine (1). Dîner chez M. Dupont de Nemours avec M. Sismondi. J'ai quitté cette société aimable plus tôt que je n'aurais voulu. Soirée chez Mlle Breton avec M. de Tracy, Laromiguière et Jacquemont (2). Rentré à 11 heures. Correspondance : lettre au curé de Saint-Sauveur.

17 février. — Lettres et lectures métaphysiques. J'ai eu à dîner MM. Jacquemont, Ampère et Durivau. Conversation jusqu'à 11 heures. Fatigué de métaphysique, je me suis couché à minuit.

19 février. — Je suis plus distrait et plus mal disposé pour le travail que je n'ai été depuis mon arrivée à Paris. Ma vie est entièrement décousue. Je suis étourdi, presque toujours mécontent, et ne jouis ni du monde ni de moi-même. Triste époque de la vie!

24 février. — Temps magnifique, un peu froid. Je me suis levé avec des dispositions gaies et sereines. Cette humeur tient au temps et à la pureté de l'air. Pressé d'aller au Corps législatif pour me faire nommer à la Commission de l'inté-

(1) Adine était la fille cadette de Maine de Biran.

(2) Jacquemont, comme Laromiguière, Tracy, Durivau, étaient des philosophes fort liés avec Maine de Biran.

rieur. J'ai été écarté et n'ai eu que 48 voix. Cette disgrâce m'a plus affecté qu'elle ne l'aurait dû raisonnablement. Il serait à souhaiter qu'on pût conserver le sang-froid et l'indifférence nécessaires pour la tranquillité de la vie, sans rien perdre de son activité, mais les mêmes dispositions qui préparent le succès sont une source de chagrins, quand le sort ou les hommes nous contrarient. Grand dîner chez l'archichancelier. Soirée chez le Président. Malaise.

26 février. — Rentré chez moi à 5 heures pour y recevoir une société périgourdine à qui je donnais à dîner. J'ai été maussade et troublé pendant le repas. Désaccord en moi et autour de moi.

28 février. — Le trouble intérieur persiste. Je me sens au-dessous de moi-même, et je ne trouve plus rien en moi qui m'élève à mes propres yeux. Je m'agite et je me répands au dehors. J'ai assisté aux examens du Conservatoire de musique. Dîner de famille. Spectacle au Français : j'ai ri au *Bourgeois gentilhomme*.

1er mars. — Belle journée de printemps. Je me suis occupé assez tranquillement chez moi. Visite à Mme Cabanis. Dîner chez le prince de Neufchâtel. J'ai été surpris de la magnificence et surtout de la bonté parfaite de la princesse. Rentré à 10 heures. Lectures métaphysiques.

2 mars. — J'ai lu avec fruit dans la matinée. Sorti après-midi avec mon fils pour faire des visites. Dîner chez M. de Malleville, sénateur. Je me suis occupé des préparatifs d'un bal masqué de la cour où j'étais invité, et où je n'ai pu aller, faute de domino. Soirée triste, mauvaise disposition. L'imagination a trop d'empire pour que je puisse être heureux et sage.

3 mars. — Visite à l'aimable Mlle Andrieux, qui part pour le Périgord. Dîner à l'École polytechnique, chez M. Durivau, avec Ampère et Andrieux. J'ai été, à 8 heures, à l'Opéra-Bouffe. Mlle Festa m'inspire toujours le même intérêt. Rentré à une heure.

6 mars. — Le matin, discussion métaphysique avec Ampère. J'étais bien disposé. Sorti avant 2 heures j'ai été prendre M. La Rigaudie (1) pour aller avec lui visiter des harpes. Spectacle aux Variétés, où j'ai ri et tué le temps, en me reprochant ce vain emploi de la vie. Rentré à 11 heures.

7 mars. — Belle journée. Mon perruquier est venu à 10 heures. J'ai fait ma toilette et suis sorti à 11 heures, en voiture, pour aller au château. J'y ai passé deux heures avec l'embarras, la timidité et le défaut d'aplomb ordinaires. Dîner avec mes enfants à 5 h. 1/2. Soirée brillante chez le président du Corps législatif. Duo de cor et de harpe.

8 mars. — Discussion métaphysique avec Ampère. Dîner chez Tracy avec Jacquemont, Fauriel, Gallois, etc.

9 mars. — Visite à l'aimable Mlle d'Alpy. Dîner à 5 h. 1/2, chez le restaurateur, avec Ampère, Durivau et Andrieux.

10 mars. — Correspondance active dans la matinée. Dans l'après-midi, courses dans les bureaux. Le soir, visites au président du Corps législatif, au grand-maître de l'Université, etc.

12 mars — Discussions métaphysiques, le matin, avec Ampère; le soir, avec Royer-Collard. Visite chez le ministre de l'Intérieur. Rentré à 10 heures. Étourdissement.

13 mars. — Cinq degrés de froid. Levé à 9 heures et en mauvaises dispositions. A une heure, j'ai fait plusieurs visites d'étiquette, dans une voiture du Corps législatif, à M. de Laplace, M. de Beaupuy (2), M. de Talleyrand, au ministère de la Justice, etc. Rentré à 4 h. 1/2. Après le dîner de famille, visite chez l'archichancelier. Soirée chez M. de Pastoret (3). Rentré à 11 h. 1/2.

(1) Compatriote et ami de Maine de Biran.

(2) Compatriote de Maine de Biran.

(3) C'est M. de Pastoret, qui, procureur syndic du département de la Seine en 1791, fit rendre le décret, transformant l'église Sainte-Geneviève en Panthéon, et composa la fameuse inscription : *Aux grands hommes la Patrie reconnaissante!*

ANNÉE 1814 (1)

Grateloup, avril. — Je vois avec un sentiment de peine les dispositions de mes compatriotes dans les grandes circonstances que nous traversons (2). Il faudrait une détermination prononcée pour le rétablissement de l'ancienne dynastie, ou, du moins, un intérêt commun auquel tous les esprits se rattachassent; mais on ne trouve pas un sentiment, pas une idée qui puisse servir de centre de ralliement. La haine qu'inspire un gouvernement tyrannique et usurpateur est plus ou moins vivement sentie par tout le monde, mais cède encore, chez le plus grand nombre, à l'intérêt qu'on met à conserver sa tranquillité individuelle ou son existence présente, sous un régime qui nous assure telle place. On est fatigué, on craint les révolutions nouvelles, on manque d'enthousiasme pour la conservation de ses droits, pour le retour des descendants de Henri IV. Ces principes d'action sont tellement en défaut que l'on blâme les étrangers de ne pas commander par la force des armes le rétablissement, en faveur duquel la crainte ou d'autres petites passions empêchent les Français de se prononcer hautement.

28 avril. — Enfin la révolution *paraît* finie (3), et nous sortons de l'horrible crise où nous étions depuis plusieurs

(1) Toute la partie du *Journal intime*, qui suit, à l'exception des passages marqués d'un astérique, est encore inédite.

(2) La crise politique, dite *la période des Cent-Jours*.

(3) « Je faisais bien de dire *paraît*; elle a recommencé deux mois après. Les mêmes dispositions froides, incertaines des Français, dont je me plaignais à l'époque de la Restauration, ont préparé le retour de Bonaparte au 20 mars et tous les malheurs que cette autre révolution va entraîner. » (Note de Maine de Biran.)

mois, de la manière la plus inespérée. Les puissances étrangères ont abattu le tyran : c'est à elles seules que nous devons notre délivrance.

Le Sénat a voulu se rendre l'auxiliaire des puissances alliées. L'un des hommes de l'Europe le plus délié, celui qui avait eu le plus d'influence sur notre état politique, qui avait sacrifié à la Révolution tout son être moral, et qui avait aussi le plus besoin de la Révolution pour maintenir et légitimer toutes ses actions antérieurs, M de Talleyrand-Périgord, s'est emparé du mouvement. Il essaie de monter sur la barque, entraînée par le torrent, et croit pouvoir la diriger à son gré. Les sénateurs, influencés par cet homme adroit et profondément personnel, se sont fait une illusion complète, lorsqu'ils ont cru avoir acquis assez de droits à la reconnaissance nationale par le seul fait de la déchéance de Napoléon et du rétablissement de Louis XVIII, qu'ils ont osé proclamer sous la protection de deux ou trois cent mille baïonnettes étrangères. Peut-être aurait-on applaudi au dévouement du Sénat dans ces grandes circonstances et oublié qu'il n'était que la mouche du nouveau coche, comme il était *le cocher* de l'ancien, si ce corps, si avili et si lâche sous Bonaparte, avait eu le bon esprit de jouer aujourd'hui un rôle désintéressé. Mais toutes les âmes se soulèvent d'indignation, lorsqu'on voit ces mêmes hommes qui s'étaient privés volontairement, même de l'humble droit *de remontrances,* sous le tyran, dont ils sanctionnaient tous les actes vexatoires, et légitimaient en quelque sorte les plus atroces caprices, s'ériger aujourd'hui en législateurs exclusifs, prétendre dicter, eux seuls, le pacte constitutionnel qui doit lier la nation et le monarque.

Par cette conduite absurde et imprudente le Sénat a appelé sur lui toute l'indignation et le mépris, bien motivés par sa conduite passée. Il s'est ôté tout le mérite de l'action qu'il venait de faire en prononçant légitimement une déchéance, que la force des armes avait déjà décidée, en rappelant, sur le trône de Henri IV, une dynastie que la France entière avait proclamée spontanément. Je plains ces bons sénateurs de s'être associés avec une majorité basse ou méchante pour faire, par une sorte de composition avec l'intérêt personnel, ce qu'il fallait faire généreusement et sans penser à soi. Maintenant il arrivera de trois choses l'une :

1° Ou le Sénat sera obligé d'accepter des modifications à la Constitution déjà arrêtée si précipitamment ou imprudemment; 2° ou le roi et son parti négocieront avec les sénateurs estimables du Sénat, qui seront seuls nommés par le roi, à l'exclusion des opposants; 3° ou le Sénat sera détruit par un coup d'autorité, que l'opinion publique ne manquerait pas de soutenir; des assemblées électorales seraient convoquées, et le roi leur enverrait une déclaration solennelle qui contiendrait les bases de la Constitution ou de la grande charte nationale. Les deux premiers partis sont des palliatifs, le dernier seul est décisif.

Lorsqu'on a commencé le mouvement, on ne connaissait pas bien l'état de l'opinion, et l'on ne prévoyait pas encore la manière dont elle se prononcerait. Cette opinion était si complètement abattue, comment prévoir qu'elle se relèverait avec tant d'énergie? Le Sénat n'a pas jugé d'abord sa véritable position à l'égard du public, sinon il eût été plus modeste, plus désintéressé, il se fût mis à la place du peuple pour se juger lui-même. Maintenant la conscience du peuple a éveillé la sienne, et il cherche à rétrograder après s'être porté en avant.

Le 30 avril, j'ai eu avec un jeune homme (1) une conversation qui m'a fait faire des réflexions tristes sur cette pitoyable génération révolutionnaire, et l'influence qu'ont exercée les doctrines modernes de philosophie sur la direction générale des idées, comme sur les mœurs et les habitudes de notre temps.

Il était question du sentiment d'amour pour nos rois, qui semblait naturel aux anciens, et qui, après avoir été comprimé, sans être effacé, par vingt-cinq ans de révolutions, se manifeste aujourd'hui avec un enthousiasme si général.

Mon jeune homme qui, comme tous les enfants nés dans la Révolution, ne peut connaître ce sentiment, soutenait qu'il était uniquement relatif à l'intérêt personnel, et qu'il dépendait de Bonaparte de l'exciter aussi vivement que Louis XVIII.

L'amour de nos rois, tel qu'il était chez les Français, était un sentiment religieux, comme l'amour divin; c'était une sorte de culte qui élevait l'âme et pouvait, comme l'honneur,

(1) Mon jeune homme (Hyacinthe Loyson) avait raison (avril 1815). (Note de Maine de Biran.)

commander tous les sacrifices d'intérêt personnel, de la vie même. C'est un tel sentiment qui peut servir de bases à la société, mettre un lien commun entre les hommes du même pays. L'intérêt personnel, les besoins peuvent les rendre ennemis, les sentiments expansifs, les devoirs les rapprochent. Les philosophes ont réduit tout l'homme à l'individualité; les révolutionnaires n'ont considéré, de même, que des besoins individuels et les droits privés qui s'y rapportent. Ils ont méconnu la véritable source du *droit public* et les besoins réels de la société, qui ne peut subsister sans subordination et obéissance. C'est ce qui fait qu'il n'y a plus de véritable nation depuis l'époque de notre Révolution française, mais seulement un bétail, vendu au premier audacieux, qui a osé s'en emparer de force. De là aussi une multitude d'illusions, regardées comme les droits imprescriptibles de l'humanité, comme le droit qu'a tout individu d'employer ses facultés suivant son plus grand intérêt, la capacité qu'a tout homme, né dans une même position quelconque, d'aspirer à toutes les places.

Grateloup, 8 mai. — J'ai eu aujourd'hui une conversation avec deux hommes riches qui tiennent leur fortune du commerce Je m'attendais à les trouver enchantés d'un changement si heureux, qui ouvre une carrière nouvelle à toutes les espérances de bien public, aux spéculations du commerce étranger, à l'industrie, à l'agriculture.

J'ai été surpris et presque indigné de voir mes hommes tristes et soucieux, occupés dans leurs idées moroses à calculer toutes les chances désavantageuses qu'il devait y avoir pour nous dans un traité de commerce avec l'Angleterre. Quelle absurdité! Quelle ingratitude! Quoi! vous passez par un miracle du néant à la vie, et vous fermez volontairement les yeux à cette lumière douce et bienfaisante qui vient vous éclairer. Vous repoussez les bienfaits de l'ère nouvelle qui vient de commencer, vous repoussez jusqu'à l'espérance. Ah! vous êtes indigne de voir le beau jour qui vient de luire sur notre patrie, vous n'avez point d'âme!...

L'enfant, qui vient au monde, crie aussi comme s'il prévoyait, dit un philosophe misanthrope, les maux qui vont l'accabler. Mais que dirait-on de l'homme qui, ayant été

enseveli tout vivant, murmurerait contre celui qui, en soulevant une pierre funèbre, vient lui rendre la vie, parce qu'il ne l'entoure pas tout de suite d'un air parfumé.

Nous sommes, dit-on, un peuple conquis. Dites un peuple *délivré*. Il faut s'attendre à tous les résultats humiliants ou funestes de la conquête. Ingrats! Qu'avez-vous éprouvé jusqu'ici de la part des vainqueurs? Sinon des égards, du respect, même pour cette gloire passée, qui devait naturellement appeler la vengeance de l'Europe. L'honneur national a été ménagé avec la plus vive délicatesse par ces généreux Alliés, que le moderne Attila avait tant et si cruellement outragés. Le Corse seul est humilié.

C'est à lui, c'est au fléau de l'Europe que les Alliés avaient déclaré la guerre. C'est lui seul qui est vaincu; la nation entière a dû conspirer avec les étrangers, sinon par sa force puissante qui était opprimée, du moins par sa force d'inertie pour la destruction du tyran. Et dire que nous sommes conquis, c'est nous identifier avec le plus grand coupable qui fut jamais; c'est faire cause commune avec notre bourreau. Jamais le Corse ne fit, et ne voulut, faire cause commune avec les Français. Nous lui en offrions franchement les moyens; il les a repoussés avec des menaces et détruisit, autant qu'il était en lui, les représentants de la nation, pour lui avoir offert un pacte, seule voie de salut. Si les hommes, qui m'ont suggéré ces réflexions, avaient beaucoup de pareils en France, nous mériterions d'être conquis.

Du 21 au 25 mai. — Je voulais rester tranquille chez moi. Notre président Laîné (1) est venu me distraire en me proposant d'aller au Château, où j'ai été mal à l'aise jusqu'après une heure. Rentré chez moi, distrait et souffrant, je suis ressorti à 2 h. 1/2 pour faire des visites. J'ai dîné tête-à-tête chez moi avec M. Laîné. A 6 heures, nous avons été voir M. Bergasse, qui nous a parlé avec la plus vive exaltation de son dessein de se retirer dans la solitude pour y terminer un grand ouvrage sur l'Homme, qu'il prétend avoir été méconnu par tous les philosophes jusqu'à lui.

(1) Le brillant avocat Laîné, député de Bordeaux, fut à plusieurs reprises ministre et président de la Chambre.

Aucune institution ne peut durer si elle n'est basée sur la morale universelle. Tous les gouvernements de l'Europe, et d'abord celui de France, qui est le centre de la civilisation européenne, menacent une ruine prochaine. M. Bergasse voulait arrêter cette catastrophe; il croyait en avoir la puissance. Il se reconnaît doué de facultés supérieures, mais on repousse ses grandes leçons, et il nous abandonne à notre destinée. En parlant de ses succès antérieurs, de la place de chancelier que Louis XVI lui avait offerte et qu'il refusa, M. Bergasse décèle une ambition mécontente; il y a de la franchise dans son orgueil; et cet homme vraiment extraordinaire offre un spectacle curieux à l'observation.

Paris, août. — Il y a assurément une influence de la saison de la canicule sur mes facultés organiques, intellectuelles et morales. Je me trouve toujours sous ces trois rapports au-dessous de ma valeur ordinaire; pendant les trois ou quatre mois d'été, une grande mobilité nerveuse, une incapacité absolue, un découragement entier et une facilité extrême à céder à toutes les impressions externes et internes coïncident avec la faiblesse de l'estomac et plusieurs autres incommodités.

J'éprouve, cette année surtout, l'influence fâcheuse de la saison, qui est très variable. Le 14 août, j'ai ressenti quelques bons moments à la campagne de Gérando (1) ; toute la semaine a été ensuite malheureuse, et agitée plus encore par mes dispositions nerveuses que par les affaires.

Le 21, dimanche, j'ai été faire une longue tournée à la campagne de M. de Rastignac, à Épinay, au delà de Longjumeau. J'ai eu pour compagnon de voyage M. de Mersan. La vie et l'air de cette charmante campagne m'ont d'abord vivifié. Je me suis promené avec un plaisir extrême, j'étais gai et animé à la conversation, mais ce ne sont que des éclairs. Les fonctions organiques embarrassées et variables modifient de même manière les fonctions intellectuelles.

Du 21 au 25. — Le temps a été détourné, orageux et pluvieux. Je me sens un peu remonté, sauf quelque pesanteur de

(1) De Gérando, l'un des amis les plus chers de Maine de Biran, philosophe appréciable, instigateur des crèches et autres œuvres sociales philanthropiques.

tête. Je serais plus maître de mon attention si je n'étais pas sans cesse distrait, ou si je ne me laissais pas distraire par toutes sortes d'objets.

J'ai eu chez moi, le 23, des collègues à dîner; le 24, *j'ai eu ma Société philosophique :* MM. de Gérando, Ampère, Durivau (1), Guizot et Maurice (2); le 25, grande et ennuyeuse cérémonie aux Tuileries; dîner chez M. Rivière, député et préfet de police, avec la Commission de comptabilité.

Du 25 au 29, la température a été fraîche.

Je serais mieux disposé pour le travail si je ne me laissais détourner sans cesse. Une correspondance insignifiante et de pure obligeance consume toutes mes matinées, et je suis ensuite tout entier à la vie extérieure. Le petit exercice des facultés que nécessite cette correspondance n'est même guère relatif qu'à cette vie extérieure.

**Paris, 29 août* (jour de la fête donnée au Roi par la ville de Paris). — Le ciel était pur et serein, l'air frais; la nature aussi donnait sa fête. Toute la population de Paris était sur pied, répandue le long des quais, depuis le pont de Louis XVI jusqu'à l'Hôtel de Ville. La Chambre des députés délibérait, pendant ce temps, sur le budget qui va presque décider du sort de toute la population française. J'avais arrêté, à part moi, d'aller voir la fête de l'Hôtel de Ville; et j'ai sacrifié pour cela une partie de la séance, première faute dont je fus puni. J'ai traversé seul, à quatre heures, dans ma voiture, les triples haies de peuple et de soldats, et suis arrivé sans peine à l'Hôtel de Ville. J'ai été longtemps à trouver la salle où m'appelait mon billet. Repoussé de toutes parts, j'errais dans une foule immense, et le trouble, l'ennui se sont tout de suite emparés de moi; j'étais dans cette fête comme un galérien du bagne, souffrant sans pouvoir m'en aller. L'éclat qui frappait mes yeux de toutes parts, ni la beauté des femmes, ni même la présence de la famille royale n'ont pu changer mes dispositions. J'ai cherché une issue après le dîner, et je suis sorti à pied, pêle-mêle avec les soldats qui me pous-

(1) Directeur de l'École polytechnique.
(2) Ancien préfet de la Dordogne.

saient. Je suis venu à pied, de l'Hôtel de ville au Palais-Bourbon, au milieu de l'illumination, dans un accès d'humeur et d'impatience qui ne peut se décrire. Après avoir changé d'habits, j'ai eu encore la curiosité d'aller voir, seul, l'illumination du jardin du Palais-Bourbon; c'était un mouvement nerveux qui m'entraînait. Enfin j'ai joui, de ma fenêtre, du spectacle des fusées et du bouquet du feu d'artifice, qui tombait en pluie d'or dans la cour du Palais. J'ai dit, en fermant ma fenêtre : *C'est une belle chose qu'une fête... quand on en est revenu;* et j'ai lu, pour me remettre, un fragment de *Bergasse* sur Dieu, sur la parole et sur les athées.

* *Du 30 août au 4 septembre.* — J'ai été constamment dans un état nerveux, tourmenté par le sentiment intime de mon incapacité et de mon inutilité, au sein de l'activité la plus tumultueuse. Les matinées sont occupées par les visites des solliciteurs qu'il faut entendre, par quelques courses rapides au dehors; puis les bureaux, enfin les séances de la Chambre où je suis, quatre à cinq heures de suite, comme à un spectacle ennuyeux, suivant des yeux et de l'oreille un orateur, comme on suit les mouvements d'un danseur de corde, sans qu'aucune faculté de l'esprit soit exercée, souvent laissant errer mon imagination dans le vague. *Cette vie n'est propre qu'à abêtir.* Je ne puis prendre qu'une part passive aux discussions; toutes mes habitudes s'opposent à ce que j'y joue un rôle actif. J'ai contracté, pendant les longues années de ma solitude, des dispositions intellectuelles qui m'éloignent à jamais des affaires publiques. J'aspire *à redevenir moi,* en rentrant dans la vie privée et de famille; jusque-là je serai au-dessous de moi-même, je ne serai rien.

Septembre. — J'ai assisté, le 7, à la bénédiction des drapeaux de la garde nationale au Champ-de-Mars. Quatre heures passées au vent, à la pluie, m'ont enrhumé; j'ai été dans un état de malaise pendant trois jours. J'ai eu du monde à dîner le 7 et le 8...

Le 9, dîner chez d'Allemagne : visites au Marais; soirée chez M. Suard.

Le 10, samedi, après avoir dîné chez moi avec M. Dubreuil, mon parent, j'ai été entendre la musique délicieuse des *Due gemelli*, opera buffa.

Le 10, dimanche, correspondance jusqu'à dix heures. J'ai été au Château perdre mon temps, et ensuite j'ai fait des visites à M. Cabanis, à M. Thurot (1).

Rentré chez moi, j'ai été avec notre président Laîné dîner chez M. Ferrand. J'ai fait ensuite visite au ministre de la Police. Soirée chez M. Royer-Collard. Je me suis occupé de philosophie en rentrant.

* *Du 4 au 11 septembre.* — La température a été fraîche, les nuits froides. Mon organisation physique et morale prend un peu de ressort; je suis moins affaissé, je recommence à vivre et à penser. J'ai le sentiment intime de cette sorte de renaissance; je prends plus de confiance en moi-même, j'élève la voix, je prends part aux discussions sur les matières qui s'agitent en ma présence; enfin, il y a un progrès et une amélioration sensibles dans le jeu de toutes mes facultés. Cependant je ne tire guère un meilleur parti du temps et de moi-même. La matinée est toujours employée en correspondances insignifiantes ou de pure complaisance, en réceptions, relations et colloques tout à fait vains; puis les bureaux, et les séances où je passe trois ou quatre heures dans une inaction d'esprit et un ennui qui tue. Sortant de là, je suis toujours tenté d'aller courir et me distraire; j'ai une sorte d'agitation nerveuse qui ne me permet de m'occuper de rien de suivi jusqu'au dîner. Après le dîner il faut chercher de nouvelles distractions, ou faire des visites, jusqu'à dix ou onze heures du soir. La multiplicité des sensations et le vide d'idées du jour déterminent la pente au sommeil, qui dure sept à huit heures. Ainsi s'écoule et se précipite ma vie, dont je n'espère plus tirer aucun parti remarquable. J'étais né pour quelque chose de mieux, mais j'ai usé et dispersé mes forces dans le temps opportun.

Le 8, jeudi soir, j'ai reçu chez moi une Société philoso-

(1) Maine de Biran, tout en fréquentant ces deux philosophes, combattait leurs tendances sensualistes.

phique, composée de MM. Royer-Collard, Thurot, Ampère, Christian (1), Guizot, Maurice. J'ai causé de philosophie avec confiance en moi-même; mes co-sociétaires m'ont excité, en m'en témoignant. J'ai promis de lire, dans la prochaine séance, un mémoire sur la force et la causalité. Mes facultés ont relui quelques instants, pour s'obscurcir bientôt après, au milieu des affaires et des tracasseries, qui flétrissent l'âme et l'entraînent brusquement et tumultueusement au dehors.

Du 11 au 19 septembre. — La température a été chaude dans le jour; fraîche dans la nuit; le ciel sans nuages; la sécheresse extrême; le vent d'est agite les nerfs. Les premiers jours de la semaine, je me sentais plus de vie et d'activité, mais, à partir de mercredi, j'ai éprouvé une chute dans toutes mes facultés organiques et, à la suite, un mouvement de bile qui m'a rendu l'existence très pénible pendant quatre à cinq jours; j'ai cependant continué à suivre mes habitudes de vie extérieure et active. J'ai eu du monde à dîner à Suresnes chez M. Fournier, notaire, et j'ai fait une excursion sur le Mont-Valérien avec mon collègue Verneilh. J'étais fatigué, souffrant; malgré cela, j'ai joui de la beauté de la vue du ciel, de l'air pur qu'on respire sur cette montagne, d'où l'on découvre en plein cet amas de maisons, nommé Paris. Après un dîner assez gai, je suis reparti avec Verneilh et j'ai été passer la soirée chez l'abbé Morellet avec Mme de Vintimille, pour qui j'éprouve de l'attrait. Le 16, j'ai dîné chez Mme de Rastignac. Visite au ministre des Finances.

Le 17, visite au ministre de l'Intérieur, après le dîner; soirée chez M. de la Maisonfort avec plusieurs royalistes, collègues et autres, MM. Michaud, Chéron, Pisadelles, etc. Rentré chez moi avec un fort mal de tête. J'ai mal dormi et j'ai été réveillé, le 18, dimanche, à 6 heures du matin, pour prendre de l'émétique. J'ai souffert de vives angoisses pendant quatre heures. J'ai vomi une certaine quantité de bile verte; à midi, j'étais tout à fait bien. J'ai repris tranquillement la lecture de mes anciens manuscrits sur la causalité, la force. Je suis sorti en voiture à 2 h. 1/2, et j'ai été me pro-

(1) Directeur de l'École des Mines.

mener au jardin des Plantes. J'étais trop faible pour jouir des charmes de ce beau et paisible lieu; c'était le jour du peuple, curieux de voir les animaux de la ménagerie; j'ai examiné avec plus d'intérêt les modèles de culture de la vigne, les arbres greffés qu'on trouve dans cet utile établissement.

J'ai été vers 4 heures faire visite à M. Lacalprade; rentré chez moi à 5 h. 1/2, j'ai dîné seul et j'ai été ensuite faire une promenade solitaire dans le jardin du Palais-Bourbon; j'étais désœuvré. J'ai été passer une heure en tête-à-tête avec Mme de Cassin. Rentré à 9 h. 1/2; couché après 10 heures; le sommeil a été prompt et continu jusqu'au matin 7 h. 1/2. Je date de ce jour, 19, une amélioration de santé. Voyons si le progrès sera soutenu. Le 19, fête de la distribution des drapeaux à la troupe de ligne, j'ai été dîner chez M. Lacalprade.

Du 20 septembre. — Le temps a changé, il a plu abondamment, le 21 et le 22. La constitution d'été cesse et l'automnale commence; j'éprouve l'influence du changement. Je sens un malaise; mon estomac est affecté, ma tête pesante, mais il y a plus d'aplomb dans tout mon être et une amélioration sensible dans mon état physique et moral.

J'ai passé ces deux jours de pluie sans sortir du palais; le 21, j'ai eu des collègues à dîner; ils ne m'ont quitté qu'à 10 heures.

**Le 22 septembre.* — J'ai eu la Société philosophique : MM. Maurice, Thurot, de Gérando et le directeur de l'École polytechnique, Durivau. Le soir sont arrivés MM. Cuvier frères, Royer-Collard, Ampère et Guizot. La séance a été ouverte par la lecture d'un dialogue socratique de M. de Gérando sur l'utilité et le but de la vraie philosophie. J'ai été sollicité pour lire à mon tour un mémoire que j'avais annoncé sur la force et la causalité, mais je n'étais pas assez préparé. Il s'est ouvert une discussion sur les fondements de la science et de la langue psychologique et d'abord sur le sens du mot perception.

M. Ampère a exposé notre doctrine commune sur le sentiment du moi et l'activité. Elle a été attaquée par MM. Cuvier et Royer-Collard, qui refusent absolument de reconnaître des

sensations ou des impressions affectives sans moi, sans conscience. Comment, disent-ils, concevoir qu'il puisse y avoir des impressions senties, sans un être sentant? Le moi est, pour eux, cet être sentant ou l'âme. De la part de cette âme, sentir des impressions ou se sentir ayant des impressions, c'est la même chose; une sensation n'est rien si elle n'est pas jointe à la conscience de l'être qui *l'éprouve*.

Cette discussion m'a fait voir combien j'étais encore loin de bien faire entendre mon point de vue. La théorie de Leibnitz, qui caractérise si bien cet état où la monade, simplement vivante, est réduite à des perceptions obscures, d'où elle s'élève aux aperceptions claires et à la conscience, me servirait d'introduction à l'exposition de ma doctrine, qu'il me sera bien difficile de faire entendre. Après une discussion animée, qui n'a conduit à rien, la séance a été levée à 10 h. 1/2.

Le 25, au matin, j'ai pris un bain. Il m'est venu dans ce bain plusieurs idées réfléchies sur le sujet pensant, qui se distingue de ses modifications, et distingue les unes des autres : l'attribut de la substance, l'effet de la cause; d'où la possibilité du langage. Car, c'est dans le *verbe* que réside toute la puissance du langage, et le verbe n'est que l'expression d'une action dont le sentiment est inséparable de l'existence. — Dans *la conscience du moi* repose toute *moralité*. Cette conscience est un organe supérieur qui se développe plus tard. Les devoirs sont ses besoins, comme les appétits sont les besoins des autres organes. Tout besoin satisfait est un plaisir. Les *plaisirs de la conscience* sont des sentiments ineffables, qui accompagnent toujours l'accomplissement d'un devoir.

Dimanche 25, j'ai été à Fleury, chez M. de Pastoret, avec mon collègue Dalmassy; la journée a été orageuse et pluvieuse; je me sentais plein de vie, plus expansif et plus gai que l'état ordinaire. J'ai causé de politique et de morale avec M. et Mme de Pastoret. Les jours suivants je me suis occupé d'un projet de loi sur la naturalisation. J'ai fait le commencement d'une opinion, mais comme je suis interrompu sans cesse et que ma vie est toute coupée, je commence tout et ne

finis rien. Je fais une suite de petits efforts, qui n'aboutissent à aucun résultat complet. Je suis constitué dans un état de maladie intellectuelle et morale, et j'ai conscience de ma nullité.

Le 29, la question sur la naturalité a été décidée après beaucoup de débats. J'ajourne sans cesse le moment de m'occuper sérieusement de philosophie. J'use ma vie sans aucun profit pour moi, je l'emploie au dehors et pour les autres, sans avoir même le plaisir de bien faire.

Du 2 au 8 octobre. — La température se rafraîchit chaque jour, mais demeure sèche; le vent d'est a soufflé avec violence depuis le 1er jusqu'au 5. Le ciel était pur et le soleil, quoique sans nuages, ne réchauffait pas l'atmosphère. J'ai ressenti le désagrément de cette température dans un voyage que j'ai fait le dimanche 2, à Monceault, chez M. Dupeyrat, à sept lieues de Paris, avec M. Lacalprade et mes collègues Larigaudie et Verneilh. Partis à 3 heures du matin, après un bon déjeuner chez M. Lacalprade, nous nous sommes arrêtés à Saint-Denis, où nous désirions visiter le tombeau des rois, mais l'église était fermée. Nous nous sommes bornés à visiter le couvent de l'ancienne abbaye, où sont aujourd'hui les filles des Légionnaires. Le local est magnifique et bien tenu. Nous y avons trouvé les vestiges de l'attaque faite à Saint-Denis par les Alliés lorsqu'ils arrivaient à Paris le 20 mars.

Arrivés à Monceault à 2 heures : nous avons causé, nous nous sommes promenés en visitant ce lieu champêtre. J'étais gai et animé comme je le suis toujours à la campagne; mais, le soir, je me suis senti incommodé; là tout s'est avivé et le lendemain a été une triste journée pour moi.

Arrivé pour la séance, j'ai été distrait, allant d'une place à l'autre, sans être à rien de suite. J'ai été dîner chez M. Thibaut avec un sentiment triste de l'existence.

Le mardi 4, j'ai dîné chez moi, occupé de métaphysique et de la lecture que je dois faire à la Société philosophique, qui se réunit chez moi le jeudi de chaque quinzaine (1). J'ai

(1) On trouvera de multiples renseignements sur ladite *Société philosophique* dans le chapitre *Maine de Biran et son groupe philosophique*. Voir notre ouvrage *Maine de Biran. Essai de biographie psychologique*.

cherché à recueillir laborieusement quelques idées et j'ai dicté à mon secrétaire. Le mercredi, j'ai dîné chez le ministre de l'Intérieur. Le jeudi, j'ai passé toute la journée occupé de ma lecture, qui n'a pas réussi et a donné lieu le soir à de vives discussions de la part de MM. Royer-Collard et Cuvier.

J'ai été agité toute la nuit, mécontent de moi-même, sentant que tout m'échappe, dans le monde intellectuel comme dans le monde physique.

Le jeudi, nous avons terminé la grande discussion sur l'importation des fers étrangers, qui a duré trois jours : lundi, mercredi et jeudi. Le vendredi 7, j'ai donné à dîner à quelques collègues. J'ai pris vacances ce jour-là, comme un mauvais écolier s'empresse de jouer après qu'il a bien ou mal fait son thème.

9 octobre. — J'ai pris un rhume qui me met dans un état pénible et augmente mon incapacité, ma lourdeur et mon état de méfiance de moi-même. *Je suis mécontent de tout le monde, parce que je le suis de moi-même.* Le bien-être constant, le bonheur consiste dans la possession d'une destinée en rapport avec nos facultés. Si nos facultés étaient quelque chose de constant et de fixe, il serait possible, dans certains cas, d'arranger sa vie de manière que le port qui constitue le bonheur se maintînt; mais nos facultés, nos dispositions, notre manière de sentir et de juger la vie changent avec l'âge, pendant que notre situation et nos rapports restent les mêmes, ou *vice versa.*

Comment pourrions-nous jamais être heureux? J'ai été assez bien, à certaines époques de ma vie, pour désirer de ne pas changer d'état; mais cela n'a pas duré. Maintenant je suis dans la première ville du monde, entouré de tous les moyens de jouissance, libre de m'y livrer, avec une fortune très supérieure à celle dont j'ai jamais joui, des sociétés agréables et variées, des spectacles... et rien ne me satisfait. Je m'impose des liens et des privations, je suis toujours dans un état de contrainte, et malheureux. C'est bien peu de chose, que les circonstances heureuses ou malheureuses de chaque individu, en comparaison des lois inflexibles de la nature.

J'ai été, le lundi 10, à l'Opéra Buffa avec Mlle et M. Mau-

rice, et, le vendredi, j'ai visité l'atelier de David avec les mêmes. J'ai admiré le tableau représentant Léonidas aux Thermopyles. Le samedi, j'ai dîné chez l'abbé Morellet. Le dimanche 16, après avoir employé la matinée à la méditation psychologique, j'ai été me promener au jardin des Plantes avec mon ami intime, Ampère, avec qui j'ai causé passablement de métaphysique. J'ai fait ensuite un dîner solitaire au pavillon du jardin. J'étais comme à la campagne; mon âme était calme, mon esprit serein; les idées ne s'y pressaient pas confusément, comme à l'ordinaire. Ma voiture est venue me prendre à 6 heures. J'ai été passer la soirée chez M. Lacalprade avec Mme Le Breton et Royer-Collard.

Du 9 au 16 octobre. — J'ai mené, pendant cette semaine, mon genre de vie accoutumée; hors les moments employés par la méditation pendant la matinée, je suis entraîné malgré moi dans la vie active. Les séances et les tracasseries de la questure me font perdre un temps précieux. Je dîne en ville, ou j'ai du monde à dîner, alternativement; les journées et les soirées se passent dans le vague et les distractions.

Du 9 au 16 octobre. — La température a été fraîche, un peu humide; il a plu en petite quantité, c'est l'automne et les vendanges en plein. Je suis mélancolique, moins disposé à me répandre au dehors, et beaucoup plus à revenir sur moi-même; aussi suis-je porté aux méditations psychologiques, comme par un instinct qui se renouvelle périodiquement avec une force marquée.

La *Société philosophique*, qui se réunit chez moi toutes les semaines, a contribué à réveiller cet instinct méditatif, mais la saison y a une influence très marquée.

Du 16 au 22 octobre. — La température se refroidit chaque jour; le ciel est brumeux, pluvieux; les jours deviennent courts, nous touchons à l'hiver. J'éprouve la modification ordinaire attachée à cette saison; il y a en général plus d'aplomb, de calme au fond de mon être, plus de force méditative. J'ai la conscience de cette force, mais je ne l'exerce pas. Les distractions forcées, ou celles que je cherche, les devoirs de ma place et ceux que je me donne gratuitement

par ma facilité de caractère et le besoin d'être agréable aux autres, les dîners en ville, tout contribue à m'attirer au dehors, et à faire de moi un homme fort ordinaire, tandis qu'en restant tranquille dans mon cabinet, je pourrais laisser quelque trace utile et honorable de mon passage sur la terre. Je suis un homme déplacé et manqué, je ne me trouve en harmonie ni avec les choses ni avec moi-même.

Le lundi 17, j'ai dîné chez le ministre de l'Intérieur avec M. Lainé et plusieurs personnes de connaissance; le 18 chez le chancelier. J'ai été occupé de métaphysique pendant ces deux jours, me préparant à la séance de la Société philosophique. Le 19, jour de la séance, j'ai lu un morceau qui a satisfait l'assemblée, et, quoique j'eusse commencé en mauvaise disposition, je me suis trouvé, à la fin, dans une situation d'esprit propre à la discussion. Cette discussion s'est ouverte et a continué avec chaleur sur le *moi* et le fait primitif de conscience. Le *moi*, disent MM. de Gérando et Cuvier, est à la fois sujet et objet pour lui-même; je ne suis pas éloigné de ce point de vue. Le *moi*, disent MM. Royer-Collard et Guizot, est un objet de croyance, comme toutes les substances que nous n'apercevons ni ne sentons par l'intermédiaire d'aucun sens, mais que nous croyons exister réellement et absolument. Je nie que cette croyance, ou notion de réalité absolue, soit *le fait primitif*, et je m'attache à montrer comment elle en est déduite. La séance a duré jusqu'à 10 heures et demie.

* *23 octobre.* — Jour anniversaire de la mort de Louise Fournier, ma bien-aimée femme, morte à Grateloup, le 23 octobre 1803. Ce jour me sera triste et sacré toute ma vie. *Semper amarum, semper luctuosum habebo* (1). J'avais formé le projet d'aller visiter le cimetière du Père-Lachaise, et de me nourrir, ce jour-là, des idées de la mort, qui servent à nous consoler, à nous désabuser de ces petites misères de la vie à laquelle nous mettons toujours trop de prix. J'ai été détourné de ce projet par d'autres idées. Après avoir terminé ma correspondance, j'ai été me promener à Ivry avec M. de Verneilh.

(1) *Semper acerbum, semper honoratum (sic, di, voluistis) habebo. (Énéide* liv. V, vers 49 et 50.)

J'avais un devoir à remplir envers un homme disgracié que j'ai vu dans la prospérité, M. J... (1). J'ai promené et respiré un air pur dans ce beau lieu. La campagne m'a offert un aspect mélancolique qui convenait à ma situation. Au retour, dîner en tête-à-tête avec M. de Verneilh. Soirée chez M. Royer-Collard et M. Le Breton (2).

24 octobre. — En m'éveillant, avant mon heure ordinaire, je me suis trouvé dispos, serein et modifié plus heureusement que je ne l'avais été depuis longtemps; car, depuis plusieurs mois de séjour à Paris, il ne m'est guère arrivé de m'éveiller sans éprouver un sentiment immédiat de tristesse et de découragement. On ne donne pas assez d'attention à ces phénomènes variables de la sensibilité intérieure, qui ont leur cause dans le principe inconnu de la vie, et non point dans l'activité de l'âme ou du *moi*. Le *moi* les ignore, les trouve tout faits, pour ainsi dire, dès qu'il revient à lui-même et les reconnaît comme préexistants à son aperception, comme ayant une cause interne autre que lui ou son effort.

Il suit de ces expériences intérieures, qu'on pourrait répéter à chaque instant, que les phénomènes de la sensibilité, ou, si on l'aime mieux, les modifications de l'âme passive, se succèdent et varient de mille manières, et constituent la vie sensitive, sans que le *moi* y prenne part. Il y a donc, hors du *moi* et de la conscience, et indépendamment de la vie de relation, une suite de phénomènes sensitifs qui deviennent les objets de l'aperception interne, mais qui subsisteraient sans elle (3).

Du 24 au 30 octobre. — J'ai été, toute la semaine, languissant, toussant, souffrant de l'estomac, découragé et désespérant presque de moi-même. On a discuté à la Chambre la grande question de la restitution des biens des émigrés. J'ai entendu parler beaucoup de collègues, qui se font un point

(1) R. Joubert, directeur de la Banque de France.

(2) Philosophe, membre de l'Institut.

(3) Maine de Biran n'est pas seulement le philosophe de la conscience : il est encore le philosophe de l'inconscient, tant son regard psychologique aigu lui fait apercevoir le monde des perceptions obscures ou demi-conscientes, où se meut notre âme.

d'honneur de traiter cette question, et j'ai senti pendant tout ce temps que c'était une sorte de honte à moi de garder le silence. Mais comment recueillir mes idées sur des questions complexes, si délicates, où je manque d'idées? Je n'ai pas le talent de faire des idées sans penser; je n'ai pas l'habitude des affaires, je suis timide et n'ai aucune confiance en moi-même. Pourquoi me mettrais-je en avant quand je ne suis pas strictement obligé par le devoir ou la nécessité? Voilà ma réponse à beaucoup de personnes qui me demandent : Pourquoi ne parlez-vous pas?

**Du 24 au 30 octobre.* — J'ai été assez fortement occupé de métaphysique pendant une semaine. J'ai dicté et corrigé un mémoire, où j'attaque le procès-verbal de M. Guizot, et expose ma doctrine (1). Ce travail a pris sur moi tout l'empire d'une idée fixe pendant cinq ou six jours, et j'ai été moins agité, moins attiré au dehors; par suite, plus heureux pendant ce temps.

Du 1er au 6 novembre. — Brumes épaisses tous les matins; température humide et froide : le ciel, obscurci par de sombres nuages, n'a laissé voir le soleil que par intervalles. Le lundi, j'ai dîné chez M. l'abbé de Montesquiou et à côté de lui; le mardi, chez le Chancelier; le mercredi, j'ai eu plusieurs collègues à dîner chez moi : le jeudi, j'ai mangé chez le Président; le vendredi, j'ai eu à dîner les députés de l'an V (2). Le samedi, j'ai dîné chez l'abbé Morellet avec Dupont de Nemours, Raynouard, etc. Le dîner a été très gai. L'abbé Morellet a chanté avec verve son enterrement et sa résurrection (3).

Le dimanche 6 novembre, j'ai donné à dîner à M. Le Breton, à Jacquemin et à Ampère.

(1) Il s'agit d'un procès-verbal d'une des séances de la Société philosophique. Le mémoire dont parle ici M. de Biran a été imprimé dans l'édition de ses œuvres publiée par M. Cousin, t. II, p. 377 à 398.

(2) Ces députés, membres de la fameuse *Commission des cinq*, étaient Lainé, Gallois, de Flaugergues et Raynouard.

(3) L'Encyclopédiste voltairien, abbé Morellet, était un vieil ami de Maine de Biran, qui avait fait sa connaissance sous le Directoire, dans la célèbre Société d'Auteuil.

Du 6 au 15 novembre. — La température a été constamment humide et relâchée; pluie ou brouillard; le soleil ne s'est montré que par intervalles; j'ai été souffrant, abattu par un rhume mêlé de fièvre, et le dérangement d'estomac. Pendant tout cet intervalle, je me suis peu répandu au dehors, mon instinct me retenant dans ma chambre, une sorte de langueur, de faiblesse et de trouble de tête me rendant toute société plus ou moins pénible. A partir du 7, où je dînai chez M. de Rastignac, j'ai été entraîné, malgré moi, à dîner chez M. de Fougeray, le 10, et chez l'abbé Morellet, le 13. J'ai été tous les jours aux séances, excepté le 12, où j'étais dans un état de souffrance et prêt à me trouver mal; le 16, j'ai été à la séance extraordinaire de l'Institut, à la réception de M. de Campenon; discours de M. Reynaud de Saint-Jean-d'Angely, président. Je date de ce jour une amélioration de santé.

Je me suis occupé avec activité d'un mémoire pour la Société philosophique, qui s'est réunie chez moi à dîner, et pour la séance, le jeudi 9. J'ai été troublé et intimidé. J'ai laissé passer mon tour de parler.

Dimanche 20. — J'ai été au château. Le même jour sont arrivés mon fils, mon neveu et ma fidèle Suzette (1). J'ai eu à dîner M. et Mme du Pavillon (2), leurs compagnons de voyage, avec tous les camarades de mon fils. J'étais serein, mais non pas aussi heureux que j'aurais dû l'être. L'âge ferme l'âme peu à peu à tous les sentiments expansifs, et l'on finit par ne plus comprendre comment quelque chose pourrait nous rendre heureux.

J'ai continué à mener une vie dissipée. J'ai eu à dîner chez moi, le 24, plusieurs personnes d'importance : MM. de Legalisionnière, de Rastignac, Saint-Astier, et le 25, j'ai dîné chez le ministre des Finances; le dimanche 27, chez M. Royer-Collard.

Le 28, j'ai été à Versailles avec Dubreuil, j'ai visité le château. Mes facultés physiques ont plus de ressort. Je vis plus qu'en été. J'ai plus de puissance d'attention et de réflexion,

(1) Femme attachée au service de Maine de Biran.
(2) Périgourdins, voisins de campagne de Maine de Biran.

mais ces facultés sont bien affaiblies et dissipées au dehors. Mon premier mobile d'activité est le désir d'être agréable à tout le monde, presque instinctivement, et de me rendre le plus important possible. Mon amour-propre éprouve bien des blessures chaque jour.

Du 30 novembre au 4 décembre. — Même température humide et relâchée. Le temps s'est un peu refroidi le 2 décembre. J'ai dîné chez moi plusieurs jours de suite contre mon ordinaire. Le 30 novembre, jour natif de l'abbé Morellet, âgé de quatre-vingt-sept ans. Nous avons célébré sa fête dans une belle et agréable réunion. Musique et société excellentes; Garat-Faby a chanté admirablement.

* *1er décembre.* — J'ai eu la Société métaphysique chez moi. J'ai lu un long mémoire sur la causalité, qui n'a pas été du tout entendu par les uns, qui a été vivement attaqué par les autres : MM. Royer-Collard, Cuvier et Guizot. Ces discussions ne produisent aucune lumière et ne font que m'irriter. J'ai été agité ensuite, mécontent de moi-même, tournant malgré moi dans ce cercle d'idées, pensant toujours à ce que je devais dire et n'avais pas dit dans le courant de la discussion. Il résulte de là un grand dégoût pour les disputes métaphysiques.

Pourquoi ne parlez-vous jamais dans votre assemblée (à la Chambre)? Tout le monde m'adresse cette question et me fait ce reproche d'une manière directe ou indirecte. Je réponds que je ne parle pas, afin de ne pas dire de sottises : tant d'autres s'en chargent pour moi! La nature ne m'a pas destiné à influer sur les autres hommes par la parole. Mes dispositions physiques, ma timidité, le défaut absolu de confiance que j'ai dans mes moyens, l'incertitude de mon caractère qui m'empêche toujours de prendre un parti ou de me déterminer sur-le-champ, l'absence de ces passions animées, qui poussent les autres à la tribune et les font parler quelquefois avec éloquence; enfin, le défaut d'habitude de lier des idées dans une suite de phrases régulières et improvisées, voilà une partie des obstacles qui me tiennent dans le silence et m'empêcheront toujours de jouer un rôle dans une assemblée telle que la nôtre. Cependant, comme les regards du

public sont fixés sur cette assemblée, et que les beaux et bons parleurs jouissent d'une grande considération, les éloges que l'on fait d'eux, en ma présence, sont autant de critiques qui s'adressent à moi, et je me sens souvent humilié par ces comparaisons. Voilà un grand obstacle au bonheur extérieur ou d'opinion. D'un autre côté, tant que je ne prends aucune part active aux discussions, je n'y mets pas cet intérêt suivi et animé qu'exigerait l'importance des fonctions dont je suis chargé. Je me relâche sur des devoirs rigoureux, je me laisse aller aux distractions, à la paresse d'esprit qui me gagne chaque jour, et je vis à peu près comme un homme qui n'a rien à faire. J'en suis puni par la perte de cette considération personnelle dont je jouissais, il y a un an. Quelle distance s'est élevée dans l'opinion entre mon collègue Laîné et moi! Nous allions de pair l'année dernière. Il faut désormais que j'apprenne à me passer de considération publique, de renommée, et que je me couvre du manteau philosophique, en prenant pour devise : *Bene qui latuit bene vixit.*

La mobilité des nerfs fait que les idées qui se succèdent avec un excès de rapidité, déterminent autant de mouvements qui se contrarient et se troublent les uns les autres. C'est un état singulièrement fâcheux, où l'on souffre beaucoup et où l'on n'agit pas, en se remuant toujours. Je suis presque toujours, comme dit M. Deleuze en parlant du somnambulisme, en rapport avec moi-même, et *je vois trop en dedans pour bien voir en dehors.* Si, dans ma jeunesse, j'avais eu une carrière *politique*, si mon âme s'était développée par les actions, mon caractère serait probablement plus décidé, plus ferme ou moins mobile. Les passions ou les intérêts m'auraient tracé une route fixe positive; mais j'y aurais perdu cette flexibilité d'esprit et cette indifférence d'opinion, qui me fait planer assez également sur toutes les manières de voir et toutes les passions des gens du monde.

Le 2 décembre, vendredi, j'ai été dès le matin présenter mon fils au major des gardes du corps, et j'ai attendu la messe du roi pour le présenter moi-même à Sa Majesté; le roi a passé et m'a salué avec beaucoup de bonté en regardant mon fils. J'ai eu là un bon moment, et toute la journée s'est passée en courses et distractions.

Du 12 au 19 décembre. — La température est toujours douce comme au printemps; le thermomètre est de 10, 12 et jusqu'à 13°. Il y a des amandiers en fleurs. Le ciel a été beau, certains jours, comme celui de mai. Ce temps extraordinaire est défavorable à ma santé physique et morale; il me donne une *sorte de mobilité* dans les impressions, les penchants et les idées, qui interrompt tout progrès et toute l'amélioration que je m'étais promise pendant l'hiver. Je ne sens pas en moi-même la moindre stabilité d'énergie. Je n'ai d'activité que pour courir en voiture, de maison en maison. Je sors le plus souvent à midi pour aller chez le ministre, ou dans les bureaux, pour m'acquitter de commissions, ou faire quelque bien à des malheureux; la séance occupe le reste du temps jusqu'aux dîners en ville, et la soirée est employée ensuite en distractions ou visites jusqu'à 11 heures. Je lis les journaux ou quelques ouvrages légers jusqu'à une heure, où je me couche; mes nuits sont le plus souvent agitées par des mouvements nerveux. Voilà la vie d'un ancien solitaire (1), transformé en homme du monde, et qui a perdu sa valeur réelle pour en acquérir une toute factice!

Le 12, j'ai dîné avec plusieurs collègues, chez M. Dandré, nouveau directeur de la police; le soir, j'ai été entendre *le Roi Théodore*, à l'Opéra-Buffa. Le 13, chez M. Lacalprade; le 14, chez moi; le 15, chez moi, avec M. Degérando, Durivau, M. Ampère. Nous avons eu le soir notre réunion philosophique, qui a été toute en discussions, sans lecture.

Le 16, j'ai donné un grand dîner à plusieurs collègues, et le soir nous avons eu réunion politique. Le 17, dîner du restaurateur avec divers Périgourdins. Visite de cérémonie à l'excellente Mme la duchesse d'Orléans; dernière soirée chez M. Guizot. Le 18, dîner de famille chez moi; visites avec mon fils au prince de Chalais, au ministre de l'Intérieur; soirée chez M. Eger. Les deux dernières journées ont été plus mobiles qu'à l'ordinaire.

Du 19 au 25 décembre. — La température a commencé à se refroidir le vingtième jour du solstice, et a été constamment

(1) Le manoir de Grateloup *(gratum lupis)*, où le philosophe passa une bonne partie de la période révolutionnaire, est entouré de tous côtés de grands bois, qui font de ce lieu une sorte de Chartreuse paisible et retirée.

froide et humide pendant toute la semaine. Il est tombé de la neige. J'ai mené mon train de vie de dissipation ordinaire, écrivant des lettres le matin et faisant des courses en voiture pour des commissions ou des visites, avant et après les séances, me couchant tard, après avoir fait des lectures le soir de 11 heures à une heure, et me levant entre 8 et 9 heures. J'écris paisiblement jusqu'à une heure du déjeuner, entre 10 et 11 heures, et suis ensuite tourmenté par une sorte de mobilité nerveuse ou d'activité tumultueuse, que les visites importunes, les tracasseries augmentent et que les séances ne calment pas. Mobilité et envie de courir après la séance jusqu'au dîner. Cette vie pleine d'impressions et de sensations est vide d'idées et de tout progrès intellectuel. J'ai dîné tous les jours en ville.

Le 20. — Chez le président Lainé avec MM. Raynouard et Flaugergues, pour célébrer l'anniversaire de notre Commission.

Le 21. — Dîner chez M. Decazes avec M. de Bonald, le chevalier de Pannati, etc., etc.

Le 23. — J'ai donné à dîner chez moi à douze collègues de *différentes opinions*. J'ai été gai et expansif.

Le 24. — J'ai dîné chez M. de Rastignac et soirée chez MM. d'Aumale et Guizot. Rentré chez moi à 11 h. 1/2. Mon estomac a été mis à l'épreuve par tous ces grands dîners, et j'ai souffert le soir; les nuits sont agitées; le sommeil est imparfait.

Le 22. — Chez Mme la duchesse d'Orléans, dîner remarquable. J'ai vu une princesse du sang, qui a toute la bonhomie et la simplicité d'un particulier. Des personnes de toute espèce et de toute opinion sont admises à sa table. On y est parfaitement libre de parler et d'agir. La princesse lit aux convives la carte de son dîner, — usage assez singulier et nouveau chez nous.

Le 30 décembre. — J'ai été en cérémonie dès le matin pour aller d'abord présenter mon fils et mon neveu, Alexis, au

prince de Poix, et ensuite pour recevoir les ministres du roi, qui sont venus solennellement porter la proclamation du roi, annonçant à la Chambre que la session était prorogée et ajournée au 1er. J'ai été dans l'étourdissement toute la journée; le soir, j'ai eu à dîner tous les députés qui se réunissent le vendredi chez moi. J'étais dans un état nerveux, et ma tête était comme remplie de brouillards.

Le 13 décembre 1814. — Journée magnifique, beau soleil. Anniversaire du jour de la cassation du Corps législatif par Bonaparte et de la visite forcée que fit la Commission au ministre de la Police, Savary. La Chambre a été en corps aux Tuileries. J'étais à côté du président et j'ai été présenté au roi avec mon collègue Calvet, questeur. Sa Majesté nous a dit d'une manière convenable qu'Elle se félicitait du bon choix que la Chambre avait fait, et qu'Elle était satisfaite de notre conduite.

Ensuite, s'adressant aux députés collectivement, le roi a dit qu'il était heureux du bon esprit qui avait régné dans cette session, et des marques de dévouement qu'il avait reçues de la part de la Chambre. « Vous êtes, a-t-il dit, les représentants d'enfants auprès de leur père. Je voudrais que chaque Français sût, comme vous, que je suis, et que je veux être pour lui, son père. Souvenez-vous du faisceau de la fable. C'est la Charte constitutionnelle qui fait tout le bien. Les opinions ne peuvent toutes s'accorder dans une grande assemblée, mais je suis sûr de l'unanimité de vos sentiments. » Ces paroles ont été prononcées d'un ton si touchant et si vrai que tous les cœurs en ont été pénétrés, et chacun de nous disait en s'éloignant : « Quel contraste entre la fin et le commencement de l'année qui vient de s'écouler! Que d'événements se sont passés dans cette année pour amener notre bonheur! »

Du 25 au 31 décembre. — J'ai passé cette semaine dans les distractions ordinaires, dînant en ville tous les jours, faisant des courses et des visites, ou perdant le temps aux séances, sans fixer mon attention à rien. J'ai eu pourtant une idée fixe, pendant les trois jours qui ont précédé la réunion de la Société philosophique du jeudi 28. Je suis revenu sur d'an-

ciennes observations, au sujet de l'origine de l'idée de force, en prenant pour texte et pour moyens d'éclaircissement ou de distinction entre les deux points de vue subjectif et objectif, le septième Essai philosophique de Hume et le mémoire de M. Engel, inséré dans la collection de Berlin (1).

J'ai lié et fait transcrire mes observations, ce qui a occupé, d'une manière assez vite active et par conséquent heureuse, trois manières consécutives. J'ai lu ce mémoire le jeudi à la Société qui était incomplète, et où manquaient MM. Guizot et Royer-Collard; M. Georges Cuvier a été le seul opposant. J'étais monté pour discuter avec chaleur et vivacité. J'ai pensé que pour faire de l'effet à la Chambre, il faudrait que je pusse prendre aux matières politiques qui s'y traitent le même intérêt que je prends aux choses de spéculation. Mais mon caractère, les habitudes de mon esprit et toute ma manière d'être me donnent des dispositions négatives pour influer sur les autres hommes et marquer dans une Assemblée.

Je ne puis être en rapport avec mes semblables que par des sentiments de bienveillance; généralement, du reste, je n'entre point assez avant dans aucune des affaires de la vie; je n'entends rien à ce mélange d'intérêts, j'y suis de glace et je ne donne aucune attention à ce qui se dit ni à ce qui se fait.

(1) Le travail, dont il est ici question, est une première rédaction des deux appendices à *l'Examen des leçons de M. Laromiguière.*

ANNÉE 1815 (1)

Et defecerunt in vanitate dies eorum et anni eorum cum festinatione.
(*Liber Psalm.*, 97, v. 33).

JANVIER

Le 1er janvier. — Brouillard humide et froid. Matinée pleine de tracasseries et de visites du jour de l'an. — Courses en voiture chez tous les grands personnages. Dîner de famille et soirée chez l'abbé Morellet; visites à Mmes de Craon, de Coislin. État physique et moral : une activité tumultueuse et nerveuse.

* *Paris, 1er janvier.* — Il s'est écoulé un siècle d'événements, dans cette année 1814; et lorsque je mesure la distance, en me reportant par l'imagination à la fin de décembre 1813, j'ai peine à croire qu'il n'y a qu'un an d'écoulé. Combien d'événements se sont pressés et accumulés dans ce court intervalle! Étonnante succession de choses extraordinaires! Que de miracles opérés en faveur de la France et de l'auguste dynastie de ses rois légitimes! Quelle heureuse révolution dans la destinée commune des Français, et particulièrement dans le sort des fonctionnaires honnêtes qui servaient sous l'ancien gouvernement! Nous n'admirons pas assez, nous ne sommes pas assez reconnaissants, nous parlons et nous pensons tous, comme si nous avions acquis le droit d'être diffi-

(1) Nous citerons pour cette année 1815 tantôt les notes décousues, mises par Biran sur un agenda de poche, tantôt un cahier formant le *Journal intime*, proprement dit, dont la majeure partie est encore inédite.

ciles en fait de gouvernement et de bonheur; on voudrait une perfection idéale et subite.

Il s'est opéré, dans ma fortune particulière, un changement inespéré; ma place de questeur de la Chambre des députés me donne une aisance à laquelle mon ambition ne s'était jamais élevée; je jouis de tous les avantages et de toutes les commodités de la fortune. Cependant je n'ai jamais été moins heureux, parce que, à un certain âge, on ne peut être content et heureux que de la manière conforme à des habitudes contractées, et pas autrement. Avec un moral développé et de la réflexion, on a besoin, par-dessus tout, d'être content de soi-même et d'être considéré par les autres : je n'ai joui ni de l'un ni de l'autre de ces biens, depuis que je suis parvenu à la questure. J'ai été constamment entraîné au dehors et enveloppé par toutes les impressions de la vie extérieure, et ce n'est que dans la vie intérieure et dans l'exercice des facultés actives, dans les profondeurs de l'âme, qu'on retrouve *son être moral*, qu'on acquiert et qu'on peut conserver le sentiment de sa dignité, qu'on apprend à s'estimer soi-même, en forçant l'estime et la considération des autres.

Dans les premiers mois de l'année qui vient de s'écouler, je vivais heureux sur une bonne réputation, méritée par la manière dont je m'étais conduit dans cette *Commission des Cinq*, qui luttait contre Bonaparte. Revenu chez moi à la fin de mars, j'y étais entouré d'hommages. Je contractai de nouveaux liens de mariage (1), et je revins immédiatement à Paris, où a commencé cette nouvelle ère de ma vie, tout extérieure, en représentation, pleine de troubles, d'agitations et de futilités, sans but moral, et opposée à tout perfectionnement intellectuel. J'y ai gagné sous le rapport matériel quelques avantages de fortune et un peu plus d'aplomb dans le monde, plus de dispositions à ne pas m'en laisser imposer par les dignités et les grandeurs; mais ces acquisitions ne compensent pas des pertes bien réelles.

J'ai perdu le *conscium* et le *compos sui!* La faculté de réflexion, la seule par laquelle je vaille quelque chose, ou qui

(1) Maine de Biran épousa en secondes noces une de ses voisines, Mlle Favareilles de Lacoustète, d'une instruction très bornée, mais fort entendue à la conduite de la maison et de la basse-cour.

me donne quelque prix parmi les hommes, s'est considérablement altérée; l'attention aux choses extérieures, qui n'a jamais été active en moi, a perdu aussi une partie de sa force, et la vie agitée, distraite, que j'ai menée pendant huit mois, a contribué à l'affaiblir. La mémoire, qui est toujours proportionnée à l'activité de l'attention donnée aux choses extérieures ou à celle de la réflexion pour ce qui est intérieur, la mémoire s'est affaiblie dans la même proportion. C'est par la perte de cette faculté que je mesure l'affaiblissement de mes forces intellectuelles. Il y a des moments où je ne puis me rappeler les noms qui me sont les plus familiers; je reste court en parlant, ou même en écrivant, faute de pouvoir me souvenir du nom des choses ou des personnes; c'est une véritable maladie d'esprit, ou un affaiblissement qui correspond à celui des forces physiques. On ne fait attention qu'aux maladies mentales qui entraînent la perte de la raison ou des facultés supérieures, comme la manie, le délire, etc. La médecine morale ne tient aucun compte de ces désordres partiels des facultés, de ces anomalies intellectuelles, qui sont au moral ce que les dérangements de santé sont au physique. Ces derniers dérangements s'annoncent au dehors par certains signes, tandis que les anomalies dont il s'agit ne sont perceptibles qu'à l'homme qui s'observe intérieurement, et qui peut se comparer à lui-même en différents temps. Il y aurait un régime à suivre, ou une sorte d'hygiène à observer, pour remédier à ces anomalies ou les rendre moins fréquentes.

La manière pauvre et misérable dont je me suis senti modifié, pendant le cours de cette année, me laisse encore le doute de savoir si cet état de mes facultés est accidentel et maladif, ou s'il n'est pas une suite du progrès de l'âge et d'une vieillesse précoce. Dans le jeune âge, et à une époque qui n'est pas encore éloignée, j'avais plusieurs mobiles d'activité; je tenais en même temps, et avec assez de force à la vie extérieure par l'imagination, les passions expansives, et à la vie intérieure par la réflexion, faculté naturelle qui a pris de l'activité en moi par plusieurs années de solitude et par la nature de mes travaux. J'avais là deux sortes de principes d'action qui intéressaient ma vie. Aujourd'hui que d'un côté l'âge a détruit les illusions, et que de l'autre côté les affaires et les devoirs, mon laisser-aller de complaisance dans cette

tumultueuse capitale, me détournent de mes études ordinaires et de tout exercice suivi de la réflexion, j'aurais besoin, pour être au niveau du commun des hommes, d'être excité par quelque passion sociale, par l'ambition ou le désir constant de m'élever à de grandes places; par l'émulation et le désir de briller dans une assemblée, d'y influer, d'acquérir une réputation. Mais mon organisation, mes habitudes, mon caractère, ma timidité, ma paresse excluent cette sorte de passion. Je reste donc stationnaire et comme en panne, dans cette vie qui est toute désintéressée et pleine de petites choses, d'une foule de petits sentiments, de petites idées, entre lesquelles le temps s'éparpille sans résultat, sans progrès, sans fruit d'aucune espèce.

Lundi 2. — J'ai attendu toute la matinée M. Mackintosh, célèbre Anglais, qui devait venir déjeuner avec la Société philosophique. J'ai eu seulement M. Degérando et Ampère avec mon collègue Morel. Dîner chez le directeur de la police. Visite à Mackintosh.

Mardi 3. — J'ai été occupé au dehors toute la matinée avec MM. Laîné et Calvet pour la collocation des Archives. Visite au ministre de l'Intérieur. Distractions continuelles jusqu'à 5 heures. Grande toilette pour aller dîner chez le Chancelier, où j'ai été assez bien.

Mercredi 4. — Froid, 3 degrés. Brouillard. Le changement de température influe sur mes facultés physiques et morales d'une manière fâcheuse. Je suis dans un état de malaise et d'étourdissement habituel. Je me livre à la paresse et aux distractions. Je commence ainsi l'année par un état de nullité complète. Après différentes visites et courses j'ai dîné chez M. Cardonnel. J'ai été au Français, à la rentrée de Mlle Duchesne, dans *Phèdre*.

Jeudi 5 janvier. — Toujours mêmes distractions de visites. Au dedans et au dehors, même incapacité, même vide et inutilité d'existence. J'ai fait des courses lointaines en voiture, laissant des cartes partout. J'ai dîné, ce jour, chez le grand-maître de l'Université, en nombreuse compagnie. Mauvaises dispositions physiques, intellectuelles et morales.

Vendredi 6. — Je suis plus agité et troublé qu'à l'ordinaire; il n'y a aucun aplomb dans mon être. Je ne pense à rien, je ne suis à rien. Il y a une mobilité, une impatience, une précipitation singulière qui me tourmentent.

Samedi 7. — J'ai eu des tracasseries et des visites le matin, comme à l'ordinaire. Sorti à 3 heures. J'ai fait plusieurs courses et visites en voiture. J'ai vu pour la première fois M. Monod, pasteur protestant, ami de M. Ancillon, homme de lettres. Sa vie m'a paru celle d'un sage. Visite à M. de la Panouse. Rentré à 3 heures. Dîner de famille avec mes deux enfants (1). J'ai été calme et heureux. Le soir, j'ai été en courses chez M. Dupont et M. de Pastoret. Langueur et dégoût.

8 janvier. — Dimanche, neige abondante. J'ai été occupé de correspondance jusqu'à près 10 heures. Lettres à ma femme, à M. Rivasson, etc. J'ai été au château avec l'espérance d'être aperçu par le roi. Je n'ai pu m'en faire voir, mais j'ai eu un salut gracieux de M. de Blacas. J'ai causé utilement avec M. Pasquier. J'ai été voir la famille d'Allemagne.

Lundi 9. — Journée pleine d'impressions et active. J'ai, dans la soirée, la tête et l'estomac embarrassés par une indigestion pénible. J'ai fait une visite de cérémonie à M. de Blacas avec M. Lainé, avec qui j'ai passé le reste de la soirée en famille. Je suis mécontent de moi-même. J'ai conscience de ma nullité quand je me compare. Aujourd'hui, séance publique de l'Institut, dîner à la préfecture de police, soirée au Français, agitation nerveuse.

Mardi 10 janvier. — J'ai employé toute la matinée à causer d'affaires de questure et à visiter les ministres. Longs entretiens avec l'abbé de Montesquiou et Lainé. J'étais souffrant et mécontent de moi-même, surtout chez le ministre de l'Intérieur. Rentré chez moi à 4 heures après plusieurs visites. Dîner chez M. Guizot. Soirée chez l'abbé Morellet et Mme de Craon. Rentré à 11 heures.

(1) Son fils et son neveu, Prosper.

Mercredi 11. — Pluie continue. Temps doux. J'ai fait ma correspondance le matin. Lettres à M. Gérard, au curé de Saint-Sauveur, à M. Barjaud, à M. de Lavergne, pour le remercier d'un pâté de foie d'oie. Cette correspondance active s'est prolongée jusqu'à 2 heures. J'ai fait visite au Président dans le Palais. Courses en dehors et dîner chez M. de Maleville, en société nombreuse. Soirée dansante chez M. Thurot.

Jeudi 12. — Pluie, temps doux. J'ai été occupé chez moi, le matin, par des visites, des correspondances et des lectures. Sorti à 2 heures. J'ai fait quelques visites et j'ai été à l'Observatoire, passant par le Luxembourg pour me promener, avec un charme particulier. Le ciel était serein. Le froid modéré me donnait du ton. Rentré chez moi à 5 heures. J'ai eu à dîner la Société philosophique entière et nous avons discuté dans la soirée.

Vendredi 13. — Belle matinée. Pluie et neige le soir. J'ai écrit deux lettres dans la matinée, et j'ai éprouvé ensuite, depuis dix heures, mon agitation ordinaire. Sorti à 11 heures avec mon fils pour aller voir le prince de Poix, qui m'a accueilli avec amitié. Course aux Droits réunis. Visites diverses. Rentré avant 5 heures pour recevoir MM. de Sèze, Portal, Bonald, Mackintosh et les membres de la *Commission des Cinq*. Le dîner a été gai et expansif. Visites le soir chez Mme de Craon et M. Suard.

Samedi 14 janvier. — J'ai été occupé de correspondances et de visites. Sorti à 11 heures avec M. X..., sous-préfet de Sarlat, et Peymaurin. Nous avons été chez le ministre de l'Intérieur, avec qui j'ai resté jusqu'à une heure, de là chez M. Guizot. — Rentré à 5 heures. Je me suis occupé d'affaires intérieures et de lectures. Dîner chez d'Allemagne. — Soirée d'escamoteur chez M. Michaud.

Dimanche 15. — Forte gelée, vent froid. J'ai resté chez moi la matinée, occupé par des correspondances et des visites. Sorti à 3 heures. J'ai fait une visite au prince de Wagram et à divers. Dîner chez M. Roze. Soirée chez Mmes de Coislin et

de Craon. Le froid me concentre et me donne plus de dispositions au sommeil.

Lundi 16. — Très froid, cinq degrés. — Je suis sorti dès le matin contre mes habitudes et j'ai été déjeuner à 10 heures chez M. de Chabrier avec M. de Verneilh et Mlle des Cars. Sorti de là après-midi, j'ai fait plusieurs visites et emplettes, et je suis rentré chez moi à 3 h. 1/2. J'ai été occupé pendant deux heures, après quoi j'ai été dîner chez M. Becque. Visite de cérémonie à Mme la duchesse d'Orléans, puis chez M. Le Breton et Mme Lacalprade. Rentré avant 11 heures. J'ai fait une conversation paternelle et d'adieu avec mon neveu, Prosper, qui part pour Meaux, sa garnison.

Mardi 17. — Froid, neige. — J'ai passé la matinée comme à l'ordinaire, donnant la première heure après le lever à la correspondance écrite et le reste de la matinée aux visites, à la toilette. La méditation est nulle. Après diverses courses au dehors, j'ai eu du monde à dîner, le trésorier de la bibliothèque et le secrétaire général de la Chambre, les gardes du corps, leurs parents. Le soir, visite aux ministres.

Mercredi 18 janvier. — Neige épaisse, froid. Ma correspondance du matin a été distraite par une multitude de visites qui se sont succédé jusqu'après le dîner. Je me suis remis ensuite un peu activement au travail jusqu'à 3 heures. Visites. Dîner chez M. de Sèze avec MM. Lainé, Larigaudie, et soirée chez M. d'André et Mlle d'Aumale.

Jeudi 19. — Neige abondante et froid. J'ai été dès mon lever dans un état fâcheux d'étourdissement et de mobilité nerveuse. Ce mauvais état a été augmenté par le dérangement de toutes mes habitudes du matin. J'ai eu plusieurs visites et un déjeuner d'anciens gardes du roi, auxquels s'est joint M. Malleville fils. Je n'avais comme idée aucun mouvement expansif, et j'avais presque perdu la faculté de parler avec celle de penser. Cet état a duré toute la journée — jusqu'au dîner, que j'ai fait chez moi seul avec mon fils et mon neveu. Après le dîner, visites à M. l'abbé Morellet et à M. de Tracy.

Vendredi 20. — Visites d'adieu dans la matinée. J'ai eu à dîner des employés de l'administration, MM. Decoux et Hébert. Le soir, j'ai été à l'Opéra voir *Castor et Pollux*, avec mon fils. Rentré à 11 heures avec un mal de tête. Mon état physique et moral est toujours nul.

Samedi 21. — Très froid, brumeux. J'ai été toute la journée occupé de la cérémonie funèbre de Saint-Denis, depuis 7 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. J'ai souffert du froid. La translation des cendres de Louis XVI au tombeau des rois a été plutôt un objet de spectacle qu'un sujet de réflexions graves. J'ai dîné chez M. d'André avec le ministre des Finances et M. Decazes. Rentré de bonne heure.

*Le 21 janvier (jour anniversaire du meurtre juridique de Louis XVI), j'ai assisté à la cérémonie funèbre qui a eu lieu à Saint-Denis, où ont été transportées les dépouilles mortelles de ce bon roi, victime de son amour pour un peuple ingrat, dont une partie fut coupable et l'autre complice de sa mort.

Parti en voiture du Palais-Bourbon, avec deux de mes collègues de députation, par un froid très rigoureux, j'ai vu défiler sur le boulevard le cortège qui conduisait les précieux restes de Louis XVI et de Marie-Antoinette, son épouse, à la dernière demeure des rois de France, désertée depuis si longtemps, et vide de ces tombeaux, auxquels se rattachaient tant et de si grands souvenirs. Les différents corps de la Maison du roi qui étaient en avant du cortège, rappelaient les beaux temps de la monarchie française et se montraient pour la première fois dans tout leur éclat. A la suite venaient les voitures de deuil de la cour, des princes, et enfin le catafalque, sur lequel s'attachaient les regards attendris de ceux qui, rapprochant le passé du présent, voyaient encore par la pensée le chariot sombre qui conduisait, il y a vingt-deux ans, l'infortuné Louis XVI au lieu de son supplice, au travers d'une multitude féroce et d'une triple haie de soldats immobiles. Quel peuple! quelle ville! Excepté quelques êtres pensants et sensibles, tout le monde voyait le cortège comme un spectacle ordinaire, fait pour la curiosité publique.

J'ai été témoin de l'indifférence de cette multitude sur le boulevard, et j'en ai gémi. Dans l'église même de Saint-Denis, où nous sommes arrivés à 11 heures, j'ai vu l'élite de la société

froide et sans aucun signe du sentiment qui devait remplir en ce jour toutes les âmes des Français : il n'y avait point de larmes ni dans le fond ni dans les formes. Cette cérémonie peint un siècle où tous les sentiments religieux sont éteints, où les âmes sont froides et concentrées.

La religion est un sentiment de l'âme plutôt qu'une croyance de l'esprit; la croyance est subordonnée au sentiment. C'est le sentiment, et non pas une croyance quelconque, qui peut devenir un principe d'action pour les peuples comme pour les individus; c'est ce qu'on ne veut voir. Améliorez les mœurs publiques, simplifiez les goûts et les habitudes, apprenez aux Français à connaître un peu le sérieux de la vie, cultivez les affections, resserrez les liens de famille, et vous pourrez les ramener peu à peu au sentiment religieux. *Ils sentiront* en même temps qu'il y a Dieu, un prince, une patrie; ils en feront le mobile et le but de leur vie.

Dimanche 22 janvier. — J'ai passé la matinée à écrire des billets et à recevoir des visites. J'ai été faire mes adieux dans le faubourg de Saint-Honoré. Dîner de famille chez moi, MM. de Feletz (1), de Vassal et Chabrier. Le soir, visites au ministre de l'Intérieur et à M. Royer-Collard. J'ai été content de ma soirée. J'éprouve toujours une agitation nerveuse et de l'embarras dans la tête, et de la difficulté dans l'exercice de toutes les facultés; le sommeil est interrompu par une sorte d'état de fièvre.

Lundi 23. — Neige, temps un peu radouci. J'ai été agité, embarrassé et souffrant dans la matinée. Déjeuner chez Calvet avec des gardes du corps. Occupations administratives. Visites d'adieux. Dîner chez M. de Lacalprade avec Mme de Coislin. Visite à pied chez M. Guizot.

Mardi 24. — J'ai fait les préparatifs de mon départ et plusieurs visites d'adieux dans la matinée jusqu'au dîner... Dîner chez Romain d'Allemagne avec mon fils. Rentré le soir à 9 heures. Soirée chez M. Laîné avec M. de Vaublanc, etc.

(1) L'abbé de Féletz, originaire de la Corrèze, vint faire ses études de philosophie à Périgueux, chez les Pères de la Doctrine chrétienne, et eut pour condisciple le jeune Biran. On sait que, sous l'Empire, il fut un des principaux rédacteurs du *Journal des Débats*

Mercredi 25. — Très froid, sept degrés. Je suis parti ce jour de Paris à une heure après-midi avec mes collègues, MM. Larigaudie et Verneilh.

Nous avons fait un fort déjeuner chez moi avec plusieurs parents et amis. Notre première journée a été jusqu'à Étampes, où nous avons couché. Le froid est plus sensible dans les auberges qu'en voiture.

Jeudi 26. — Froid, neige très abondante. Partis d'Étampes à 7 heures du matin, nous sommes arrivés à Orléans à 3 heures et avons continué notre route jusqu'à la couchée à Salbris, où nous sommes arrêtés à 9 heures avec une neige abondante.

Vendredi 27 janvier. — Dégel complet, belle journée. Nous sommes partis de Salbris à 7 heures par un très beau temps; un soleil magnifique nous a réjouis et réchauffés. Accident et grande frayeur aux environs de Châteauroux, où nous avons couché.

Samedi 28. — Beau temps. Partis à 5 heures du matin de Châteauroux, nous sommes arrivés, après une longue et fatigante journée, à Limoges à 10 heures du soir. Je ne suis jamais malade en route et je laisse pour l'arrivée les soucis et les infirmités.

Dimanche 29. — Beau temps doux. Partis de Limoges avec mon collègue Larigaudie (M. Verneilh restant à Limoges) à 7 h. 1/2, nous sommes arrivés à 10 heures du soir à Périgueux. L'arrivée n'a pas été agréable; nous n'étions pas attendus. J'ai causé d'abandon avec M. Gérard (1) jusqu'à minuit, et je me suis reposé avec plaisir dans ma maison de famille.

Lundi 30. — Je me suis levé tard. J'ai été occupé à déballer mes paquets et à recevoir des visites de bonne arrivée jusqu'à 3 heures. — Parti pour le Murat (2) avec M. Gérard. J'ai été heureux de revoir mes enfants. Le dîner et la soirée ont été

(1) M. Gérard, trésorier-payeur de la Dordogne, était le beau-frère de Maine de Biran.

(2) C'est au Murat, à 4 kilomètres environ de Périgueux, qu'habitaient les filles de Maine de Biran, avec leur tante, Mme Gérard.

animés jusqu'au soir, où j'ai eu une conversation pénible avec Mme Gérard.

Mardi 31. — J'ai passé cette journée au Murat. M. Rivet (1) et M. Campsegret sont venus dîner. Cette journée a été assez animée. Le soir, nous sommes partis ensemble pour aller coucher à Périgueux. Soirée chez MM. Larigaudie et Rivet.

Revue du mois de janvier. — Après la session législative, qui a été terminée à la fin du mois dernier, j'aurais pu profiter du commencement de celui-ci pour mettre de l'ordre dans ma vie et recommencer ma carrière philosophique longtemps interrompue; mais j'ai pensé d'avance aux apprêts de mon départ pour le Périgord. Je me suis occupé à faire des visites, à suivre les sociétés, à voir les ministres, à terminer des affaires d'intérêts, à acheter une voiture, etc. J'ai continué à vivre *provisoirement*, attendant toujours le moment de commencer quelque chose et d'aller de suite. Je vieillis, en attendant, et je perdrai mes facultés réflexives (2) avant d'en avoir fait l'emploi auquel elles semblaient naturellement destinées. Je deviens de plus en plus frivole et petit en tout. Je manque d'aplomb et de la gravité qui convient à mon âge. En rentrant pour deux mois dans la solitude et la vie privée, je n'y porte pas les dispositions convenables. Je ne puis me mettre à rien. Il me vient d'autres distractions qu'à Paris, mais toujours des distractions, et je suis menacé de mener à la campagne une vie tout extérieure comme à Paris.

FÉVRIER

Mercredi 1er février. — J'ai passé cette journée entière à Périgueux, occupé à recevoir plusieurs visites. Dîner chez M. Larigaudie. Dispositions gaies et expansives. Soirée chez le préfet et avec M. Gérard.

Jeudi 2. — Après quelques embarras, je suis parti à 2 heures pour Lacoustète. Le temps a été beau, et j'ai voyagé agréablement jusqu'après Rossignol. Pluie et averse mêlée de

(1) Préfet de la Dordogne.

(2) Ce qualificatif, qui nous semble un néologisme assez heureux, se retrouve souvent sous la plume de Biran.

grêle m'ont assailli, et j'ai été conduit ainsi jusqu'à Lacoustète, où je suis arrivé à 5 heures, mouillé et fatigué.

Vendredi 3. — Je suis parti de Lacoustète le matin après déjeuner pour aller faire mon entrée à Grateloup. J'ai été occupé dans les premiers moments à tout voir, tout examiner. Il n'y a pas un objet, dans ce lieu, qui n'attire un regard d'intérêt de ma part. Cependant, je n'éprouve aucun sentiment animé, et je suis satisfait, sans être heureux. L'âge du bonheur est passé!

Samedi 4. — J'ai passé cette journée sans sortir, occupé de mes hôtes. Le curé de Saint-Sauveur est venu dîner le soir. J'ai resté seul avec ma femme. Cette solitude inusitée m'étonne un peu. Je cherche à faire naître quelque mouvement autour de moi. Je n'ai pas pris mes habitudes de ménage.

Dimanche 5. — J'ai eu une assez bonne matinée, après ma correspondance, je suis descendu dans mon jardin par un beau soleil. J'ai visité mes vaches. Il m'est arrivé du monde à dîner, Mme de Pavillon, Mlle de Vassal. Nous avons été gais et sereins.

Lundi 6 février. — Beau temps doux. Après une matinée remplie par les visites de MM. Javerzac, Desgranges, etc., je suis parti, à midi, avec ma femme pour Lacoustète et Lavernelle, où nous avons dîné avec M. Barraud. Je suis lourd, mon sang s'épaissit. Je mange et dors trop. Je me laisse aller à la vie organique, qui n'est pas elle-même assez stimulée.

Mardi 7. — Variable, pluie. J'ai été tranquille dans la matinée, que j'ai employée à lire *la Vie et l'éloge de Madame Élisabeth*, par M. Ferrand. Nous avons eu à dîner Mme et M. du Pavillon. On épuise bientôt les conversations à la campagne, et on est souvent en présence, sans avoir rien à se dire. Soirée languissante.

Mercredi 8. — Beau temps doux. Après avoir dormi la grasse matinée, je suis parti avec ma femme pour Grateloup.

Station à Montastruc et à Bellegarde. Arrivé à 3 heures; j'ai visité mes travaux et mes ouvriers. Dîner de bon appétit. Promenade après. Soirée occupée par la lecture des journaux et par la correspondance.

Jeudi 9. — J'ai lu et écrit quelques réflexions sur mon changement de vie. Il m'est ensuite venu des visites. J'ai eu M. Macerouze et le curé, avec qui j'ai causé d'affaires d'intérêt jusqu'à dîner. Nous avons promené et visité les ouvriers. Il y a un surcroît de ton dans mes facultés organiques. Langueur et un peu d'humeur dans la soirée, que j'ai passée seul avec ma femme.

Vendredi 10. — Beau temps doux. J'ai employé deux heures après mon lever à faire différentes lectures. J'ai relu sans beaucoup d'intérêt le mémoire de Cabanis sur les âges. Je n'y ai pas trouvé ce que je cherchais. J'ai essayé de relever un peu mon âme par la lecture de quelques parties de l'Écriture sainte. Après le déjeuner j'ai eu des visites et je me suis promené ensuite avec intérêt jusqu'au dîner. Départ pour Bergerac.

Samedi 11 février. — Arrivé à la nuit à Bergerac, j'ai passé tranquillement la soirée avec ma femme, dans la maison de ma belle-mère, qui doit nous appartenir. Je suis entouré d'amis. Je me livre à des sentiments de bienveillance universelle. Quand on éprouve ces sentiments expansifs, qu'on les inspire ou qu'on croit les inspirer, on est heureux. J'ai passé ainsi toute la journée du 11 au milieu de mes concitoyens. Dîner chez M. Lagrèze-Biran. Le soir, correspondance.

Dimanche 12. — Bergerac. Temps doux et pluvieux. Je ne puis penser qu'à recevoir ou faire des visites et des compliments. Je suis expansif, gai et animé au milieu de mes concitoyens, comme en une grande famille. Voilà des sentiments heureux dont j'étais privé à Paris. Après avoir entendu la messe et fait quelques visites, j'ai dîné chez M. de Cosset avec MM. Vergnol et Couderc. La gaieté a régné dans cette société. Rentré de bonne heure.

Lundi 13. — J'ai été entouré de monde toute la matinée. Parti à 3 heures avec ma femme pour rentrer à Grateloup, où je me suis trouvé heureux d'arriver. Correspondance le soir. Sentiment de quiétude. Heureux que je ne me compose pas et que je ne me sente au-dessous d'aucun devoir, d'aucune personne!

Mardi 14. — J'ai passé cette journée solitaire, occupé dans mon cabinet à lire et à écrire, sauf quelques diversions de ménage, et le tout sans suite. *La distraction est en moi, et non dans les objets : In culpa est animus.* La société de ma femme m'a suffi, et j'ai éprouvé de la quiétude et de la sérénité. Je trouve dans mon point de vue actuel et avec ma manière d'être et de sentir, que j'ai sagement fait d'épouser une femme toute simple, bonne, qui est heureuse d'être avec moi, sans en rien exiger et pour laquelle je suis toujours assez bien, en étant moi-même, sans aucun effort pour me modifier. Il vaut mieux descendre à ce qui nous environne pour tâcher de l'élever jusqu'à nous, que d'être obligé de se monter sans cesse pour atteindre au niveau où nous croyons placés certains êtres, dont nous nous faisons une idée souvent exagérée, sans jamais être sûrs que nous sommes à leur hauteur et sans nous satisfaire complètement sur nos relations habituelles, qui sont toujours accompagnées d'effort. C'est ce sentiment d'effort permanent, cette étrangeté des personnes et des choses, cette crainte de ne jamais être assez haut pour m'égaler aux autres, cette méfiance continuelle d'être au-dessus des devoirs et des rapports de ma place, de ma position dans le monde, qui m'a tourmenté constamment pendant plusieurs mois et a réellement dégradé mon caractère et mes habitudes.

Je me sens aujourd'hui délivré d'un grand poids, parce que je suis en égalité et coordonné à tout ce qui m'environne, parce que j'ai la conscience d'une supériorité de position, d'idées et de sentiments, et que j'ai la certitude d'être jugé ainsi. Le moindre doute sur l'opinion d'autrui à mon égard me tourmente, me blesse et me met hors de moi. Je suis toujours bien avec mes égaux, mieux avec des inférieurs qui ne peuvent me juger, m'entendre, encore mieux seul et en présence de mes idées.

* *Grateloup, 12 à 15 février.* — J'ai éprouvé un sentiment de bien-être et de quiétude tout nouveau, et que je n'avais pas connu depuis longtemps, qui me rend l'existence agréable et heureuse par elle-même, indépendamment des impressions du dehors, et même des idées, ou des opérations de l'esprit. Je ne me contiens en rien; je me laisse aller aux lectures variées, à la correspondance, au petit mouvement des visites, des affaires. Rien ne me guinde au-dessus de mon ton naturel; je ne me commande rien et je suis heureux de tout; je trouve tout bien. Cet état est trop heureux; il ne durera pas.

Mercredi 15 février. — J'ai passé encore une demi-journée dans le calme du cabinet, mais, après-midi, il m'est survenu du monde à dîner : le curé de Saint-Sauveur, le chevalier de Biran, M. Cossé et ses filles. Je suis aguerri contre les sociétés quelconques. Ce qui me fatigue, c'est de vouloir toujours en presser le mouvement, au lieu de le laisser aller et de garder ma place.

Jeudi 16. — Beau temps de printemps. J'ai passé, suivant mes habitudes, la première heure après le lever, et ensuite je me suis laissé aller au mouvement des visites. J'ai eu, à dîner, la famille Gontier de Biran, et, le soir, M. Rivasson et ma nièce Adèle. La maison a été pleine, je me suis livré à mes hôtes : c'est l'agitation de Paris.

* *Grateloup, 17 février.* — A la campagne je laisse volontiers engourdir ma vie; je me rapproche de l'existence matérielle. Délivré des objets d'impressions trop divers qui m'agitent et me tourmentent à Paris, je tends à exister le moins possible, comme par la direction contraire je tendais dans le mouvement à exister le plus possible. Le premier m'est plus facile que le second et plus conforme à ma nature : je n'ai qu'à me laisser aller pour m'engourdir; il faut que je me batte les flancs, surtout dans les premiers jours, pour me mettre au ton des objets et suivre leurs mouvements. Mais pourquoi cet effort? Qui est-ce qui m'oblige à tant me remuer, à aller d'un objet à l'autre? Pourquoi consens-je à perdre, dans ce misérable jeu, toute la gravité qui me convient, tout le sérieux de

la vie? Tout mon mal vient de ne pas savoir me tenir tranquille dans une chambre, à Paris comme à la campagne, et ne pas savoir rester maître de mon propre mouvement.

Il y a toujours dans la dégradation, de quelque espèce qu'elle soit, physique, intellectuelle ou morale, une douleur dont on ne se rend pas compte, mais qui poursuit en secret. L'ennui et la fatigue qu'elle cause se revêtent en vain des formes de la vanité; on ne peut pas s'établir en paix dans cette façon d'être sèche et bornée, qui laisse sans ressource en soi, quand le monde nous quitte et que les objets extérieurs nous échappent.

23 *février*. — Service pour Louise (1), dans ma petite église, réparée à neuf. Attendrissement en rapprochant les lieux et les circonstances, en voyant la tombe de mon épouse... Les chants d'église et le *Libera* m'ont remué...

28 *février*. — Longue lettre à Ampère.

Revue du mois de février. — Du premier jour de mon arrivée au 28 février, j'ai été tout entier aux visites, aux colloques oiseux, aux petits soins de famille. Je n'ai eu aucune pensée sérieuse; mes idées de la veille ne sont jamais liées à celles du lendemain. Ce *décousu* m'est devenu une habitude.

Le petit mouvement de ma province où je joue un rôle, où je me sens appuyé de toutes parts, me fait plus de bien et me convient mieux que les grands mouvements de la capitale, où je me sentais au-dessous de tout le monde et manquais de force pour prendre mon niveau. Je suis ici plus assuré, plus d'aplomb en tout; ma santé est plus forte; l'air du pays est doux à respirer. Je fais l'exercice, à pied ou à cheval, qui me convient. Je me livre davantage aux affections de famille, de patrie, de voisinage. Ces affections sont modérées, et aucune ne prévaut, aucune ne trouble ma tranquillité.

Ma susceptibilité aux impressions diminue sensiblement à mesure que l'âge avance. Ma santé a été beaucoup plus ferme dans ce mois. Cependant la température du printemps com-

(1) Il s'agit de Louise Fournier, épouse en premières noces de M. du Cluzeau, Biran ne se consola jamais de la perte de sa première femme, dont nous avons raconté dans l'Avant-Propos la fin tragique et prématurée.

mence à m'éprouver. Les progrès intellectuels ont été nuls. Je m'habitue de plus en plus à la perte du temps et aux distractions. Ma conscience philosophique s'émousse.

MARS

1er *mars*. — Je me suis levé de bonne heure, et j'ai fait les apprêts de mon départ pour Périgueux. Parti à 10 heures avec M. Javerzac. Arrivé à 7 h. 1/2, chez M. Gérard, où j'ai trouvé ma famille.

2 *mars*. — Tout le monde perd la tête dans les préparatifs pour la réception des princes.

3 *mars*. — J'ai passé la matinée assez tranquille. Je me suis occupé de métaphysique; lecture du système de Spinoza. A 2 heures, je me suis habillé en uniforme pour la réception du duc d'Angoulême et de Madame, qui sont arrivés à 4 heures au milieu des acclamations publiques. Le soir, souper avec les princes. Grande et magnifique réunion à Saint-Benoît. J'ai été étonné de la distinction que les princes m'ont accordée, ainsi qu'à mes filles. Soirée. Sentiments exaltés et heureux.

4 *mars*. — Je me suis levé à 6 heures. J'ai été voir M. de Damas, qui m'a très bien accueilli. J'ai rendu mes devoirs au prince, qui est parti à 7 h. 1/2, après m'avoir dit des choses obligeantes. J'ai vu la princesse, qui est un ange. Toute la journée a été pleine de souvenirs.

5 *mars*. — A l'exaltation succèdent la tristesse et les embarras de la vie commune.

Le 6 mars. — Je me suis levé tard avec un sentiment pénible et triste de l'existence. Je suis contrarié et j'ai de l'humeur contre ce qui m'entoure, disposition dont il faut se méfier, si l'on veut conserver la paix et le bonheur de la vie.

Le 7 mars. — Je me suis rendu à Lacoustète, chez ma belle-mère. La matinée s'est passée en colloques d'affaires,

qui n'ont abouti à rien et m'ont dégoûté. J'ai joué aux *échecs* avec M. Gontier. Départ pour Grateloup.

Le 8 mars. — J'ai réuni toute la famille Lacoustète avec le notaire Macerouze. Nous avons enfin transigé avant le dîner.

Le 9 mars. — J'ai eu à dîner MM. de Vassal, Laloubie et Durand (de Corbiac). J'ai joué de la harpe, ce que je n'avais pas fait depuis longtemps.

Le 10 mars. — J'ai fait une partie d'échecs avec mon curé.

* *Du 8 au 10 mars.* — Après quelques agitations d'affaires et un voyage à Périgueux pour la réception de Madame et du duc d'Angoulême, j'ai passé la journée entière du 10, seul, à ma campagne, sans diversion extérieure, le mauvais temps m'empêchant de sortir pour la promenade. Cette solitude m'a d'abord satisfait et j'ai tâché de me remettre au ton de mes anciennes habitudes méditatives, en lisant mes notes et manuscrits psychologiques.

J'ai poussé ce petit travail avec assez d'activité pendant quelques heures, mais j'ai éprouvé que cette activité tendait à devenir tumultueuse et ne se fixait point comme autrefois sur un seul objet de méditation pour le creuser. Je ne m'attache plus à une suite d'idées; le travail de réflexion, qui consiste à les lier entre elles pour arriver à un certain but intellectuel, m'est devenu pénible et presque impossible, à force de m'être livré aux diversions extérieures. Ma pensée de la veille ne se lie pas à celle du lendemain, ni même la pensée d'une heure à celle de l'heure qui suit. J'ai besoin de me sentir appuyé de plusieurs sujets de lecture intéressants pour pouvoir aller de l'un à l'autre. J'attends le moment où ma tête s'échauffe et se monte par elle-même pour obéir à cette sorte d'inspiration ou de verve spontanée, et mon esprit, que la volonté ne règle plus, ne va plus que par sauts et par bonds. Je me livre maintenant avec une sorte de scrupule aux méditations purement abstraites, qui m'éloignent trop du monde réel et me font tout à fait perdre la vue des objets dont je devrais m'occuper par préférence, pour tenir mon rang dans l'Assemblée et m'y faire quelque réputation; c'est ce que je

me dis quelquefois par réflexion, mais je laisse aller mes idées à la pente naturelle ou à celle des habitudes acquises, sans avoir la force de les diriger du côté le plus utile, sans songer à l'application ni aux devoirs de mon état, dont je me souviens à peine tant que j'en suis éloigné. Le champ de lecture, que je me suis ouvert dans la solitude, est selon mes goûts et tel que je le choisirais, si je devais toujours rester seul et éloigné du monde. Ce sont les vies de Bossuet et de Fénelon par M. l'évêque d'Alais, Descartes, Leibnitz, Spinoza, etc. Je commence mes journées par la lecture d'un chapitre de l'Écriture Sainte.

Cette journée du 10 mars, que j'ai passée dans une intention soutenue et sans diversion, m'a fait sentir que j'avais perdu en grande partie mes forces intellectuelles. J'ai éprouvé, avant le déjeuner et le dîner, des mouvements d'humeur et une impatience qui tenait à l'égarement des nerfs : il manquait à mon être sensitif ses stimulants ou excitants ordinaires, et la tête, n'ayant pas son point de réaction nécessaire, jetait du désordre et de la confusion dans les impressions et les idées. Les habitudes solitaires et studieuses continuées finiraient probablement par ramener l'équilibre.

* *Grateloup, le 12 mars 1815.* — J'étais tranquillement établi dans mon cabinet solitaire, relisant mes manuscrits métaphysiques, lorsque je fus interrompu à 3 heures par la réception du courrier de Paris. J'achève une note que j'avais commencée, et j'ouvre ensuite une lettre qui m'apprend que Bonaparte est en France, que les Chambres sont convoquées et que je dois me rendre tout de suite à mon poste. A l'instant il se fit une révolution dans tout mon être.

Je passe rapidement du calme le plus profond à l'agitation la plus vive; ma tête s'égare, mon estomac se ferme; je dîne à la hâte et j'ordonne mes préparatifs de départ pour le lendemain.

Le 13, jour de pluie et vent impétueux. Je pars de Grateloup à 9 heures du matin, passant par Lacoustète, et j'arrive à Périgueux à la nuit, après avoir été fatigué par le vent. Je passe la soirée à Périgueux avec le préfet.

Le 14, mes enfants, Mme et M. Gérard, viennent me joindre à Périgueux. Je passe la matinée avec eux. A 4 heures

après-midi, je monte en voiture avec le jeune Guizot, garde du corps, pour me rendre en poste à Paris.

Le 15, arrivé à Limoges, à la pointe du jour, j'éprouve des difficultés pour avoir des chevaux à la poste, à cause de plusieurs voitures d'Anglais. Je me fais donner des chevaux par l'ordre du général, commandant à Limoges. Parti à 7 heures, je suis obligé de m'arrêter au Faz dans une mauvaise auberge, où nous soupons et reposons, mon compagnon et moi, jusqu'à 3 heures du matin.

Le 16, nous continuons notre voyage jusqu'à la Loge, où le défaut de chevaux nous force encore à souper et coucher jusqu'à une heure après minuit.

Le 17, déjeuner à Orléans, à 10 heures. Arrivée à Paris après minuit. Je fais lever Suzette et tout mon monde, surpris de me voir arriver. Je suis plein de tristesse et de noirs pressentiments. Je dors quelques heures.

Paris, 18 mars. — Je me lève d'assez bonne heure, avec un sentiment d'énergie et d'activité; je reçois plusieurs visites, je suis affamé de nouvelles. Je vais chez le président et les ministres. A une heure, séance : discussion animée sur la cocarde nationale; j'y prends une part active et je parle, pour la première fois, avec assez de suite et d'énergie (1).

Je me repose chez moi après la séance et je vais dîner à 5 h. 1/2 chez M. d'André avec quelques collègues. Discussion sur le départ du roi et sur le lieu de sa retraite; il est convenu que ce sera dans le Midi, et à Toulouse. Séance du soir, conférences animées.

19 mars, dimanche. — Je prends un bain en me levant. Mes dispositions de la veille sont changées; mon énergie physique et morale a disparu : je vais au château, pour jouir encore de la vue de notre bon roi, toujours calme et serein au milieu

(1) Sur un petit agenda de poche, Biran a écrit : « J'ai parlé en Comité secret avec assez d'énergie contre la proposition de faire prendre à l'armée la cocarde tricolore. »

des orages. La consternation, la crainte, la stupeur sont partout. Ce jour porte avec lui tous les présages de malheurs et de révolutions nouvelles. J'ai vu fuir plusieurs courtisans et flatteurs, les uns pour éviter l'explosion, les autres pour se réunir aux meneurs qui veulent saper encore le palais de nos rois. Je reviens à une heure pour assister à une Commission insignifiante, et à la séance où le ministre de l'Intérieur vient jeter l'alarme, je ne prends aucune part à la discussion, quoiqu'il y eût beaucoup à dire, mais je manque d'énergie et de présence d'esprit. Ma tête se perd tout à fait lorsque mon fils m'annonce le départ de la compagnie des gardes à pied, où il est enrôlé, pour 7 h. 1/2. Je suis obligé de quitter M. Lainé pour rentrer chez moi avec Alexis, Hippolyte Lavernelle et mon cher Félix, qui vont se dévouer — inutilement — pour le roi. Je suis étonné et touché de leur courageux dévouement, mon âme est déchirée par plusieurs sentiments contraires.

A huit heures j'apprends que le départ du roi est résolu, et qu'il n'y aura pas de combat. Je rentre chez moi, où je trouve de nouveaux sujets de sollicitude : une ordonnancé du roi met nominativement à ma disposition une somme de trois cent mille francs pour les besoins de la Chambre. Visite au ministre des Finances et à la banque pour cette négociation. Entretien avec M. Lainé. Annonce du départ du roi pour Lille. Projet de notre départ pour le lendemain après la séance. Couché à 3 heures du matin. Sommeil nul ou agité (1).

20 mars. — Levé avec le jour, je sors à pied, pour aller chez le ministre de l'Intérieur et chez M. Guizot, que je trouve partis. Les rues de Paris sont encore désertes; tout annonce déjà la révolution; je passe toute la matinée dans la plus vive agitation. A 11 h. 1/2, séance peu nombreuse, où le Président lit la proclamation qui ordonne la séparation et la clôture des Chambres; une heure après, je monte en voiture avec

(1) Sur l'agenda de poche, on lit ces lignes à cette même date du 19 :

« 19. — Journée fatale et de désolation, qu'on pourrait appeler la *journée des traîtres*. On apprend à chaque instant de nouvelles défections de généraux qui abandonnent la cause du roi. Le roi quitte Paris à minuit. Mon fils part pour l'armée. »

M. Lainé, et nous prenons notre direction sur Versailles. Crainte d'une arrestation qui paraît se vérifier à Chartres, où nous arrivons après minuit.

Chartres, le 21. — Toute la nuit se passe dans les angoisses, ayant sous les yeux un régiment de dragons, commandé par un colonel vendu à Bonaparte, qui, de son autorité privée, avait défendu de donner des chevaux aux voyageurs en poste. Rencontre avec M. de Sèze, défenseur du roi, avec M. de Beaumont et le général Saint-Martin. Nous partons enfin de Chartres, au lever du soleil. Nouveaux embarras dans notre route. Retard forcé par le manque de chevaux à plusieurs relais.

Tours, le 22. — Arrivée à Tours, à midi; nous avons rencontré M. Ferrand, avec qui M. Lainé et moi nous nous sommes entretenus de confiance sur les événements et les projets ultérieurs. Je suis sans inquiétude et plein d'une confiance qui tient plus à l'irréflexion qu'à des motifs raisonnés. Notre voyage s'avance dans cette disposition. Notre entretien roule uniquement sur la position où nous sommes et sur le rôle éventuel de la France.

Nous brûlons Poitiers et, après avoir déjeuné à Ruffec, nous arrivons le jeudi 23, après-midi, à Angoulême. M. Lainé nous quitte et continue sa route vers Bordeaux. Je visite dans la soirée le préfet, bien disposé. Je l'encourage par les nouvelles que je lui donne sur le peu de ressources qu'a Bonaparte. J'éprouve dans la soirée beaucoup de malaise; le physique est abattu, et je tâche de le remonter par le moral.

Le 24, je pars d'Angoulême avec Dubreuil sur des chevaux de louage. Nous voyageons lestement et assez gaiement jusqu'à La Rochebeaucourt, où nous dînons à l'auberge. Nous continuons notre route jusqu'à Brantôme. Souffrance et lassitude en arrivant à Brantôme, à l'entrée de la nuit. Nous rencontrons plusieurs paysans qui nous reçoivent avec les cris de : Vive Bonaparte empereur! Sentiment pénible. Tout présage que la révolution est faite dans les esprits de ce pays. Mauvaise nuit à l'auberge de Brantôme.

Le 25, nous partons à 4 h. 1/2 du matin de Brantôme pour Périgueux. La fraîcheur du matin et le lever d'un beau soleil

remontent mes esprits; j'arrive assez dispos à Périgueux, à huit heures du matin. Ma première entrevue avec le Préfet et le général me fait voir que ces messieurs ont déjà composé au fond de leur cœur avec le parti rebelle. Je me suis agité, j'ai parlé toute la journée avec assez d'énergie, tâchant de remonter les courages abattus.

Le 26 (jour de Pâques), après avoir passé la matinée en colloques, répétant à tout venant les mêmes propos pour la cause royale, je suis parti, plein d'espérance et d'énergie, tirant un bon augure du défaut de courrier de Paris. Je suis arrivé à Grateloup à 8 heures du soir, le quatrième jour après mon départ. Jamais je ne fis de voyage plus précipité; dans aucune époque de ma vie je n'ai éprouvé en un aussi court intervalle autant d'impressions et de sentiments divers. Le courage ne m'a abandonné que le jour du départ de mon fils. Ma frêle machine, montée par l'imagination, a résisté à toutes les fatigues.

La solitude, qui tempère l'imagination et laisse le champ libre aux réflexions, m'abat et me fait sentir la fatigue. Il faut, pour résister à tant de secousses, être *hors de soi*. Quand je cherche à rentrer en moi-même et à trouver dans mes idées des motifs de courage et d'élévation, je ne trouve rien et me laisse aller à des mouvements d'humeur, à des irritations désordonnées; c'est ainsi que j'ai passé la journée.

Grateloup, 27 mars 1815. — Plusieurs personnes sont venues me voir. Je n'ai pas même eu le temps de sortir de la chambre. Ces conversations sont oiseuses et entretiennent dans tout mon être physique et moral une mobilité vicieuse. Mme Lavernelle a passé avec nous cette triste journée du 27.

Le 28, après avoir pris un bain, déjeuné et reçu des visites importunes, je suis parti pour Bergerac. Là, j'ai trouvé ce funeste courrier, dont le retard servait de fondement à toutes les espérances : j'ai lu, j'ai dévoré ces journaux, ces proclamations dont l'impudence révolte.

Le crime, le brigandage triomphent. La cause de la vertu, de l'honneur, de la justice est abandonnée. Si l'on en croit les journaux, la capitale est aux pieds du monstre dégoûtant

qu'elle avait proscrit : il est entré en triomphateur. Pas une voix ne s'est élevée contre lui, pas un bras ne s'est trouvé armé pour le terrasser. O honte! ô opprobre de la nation entière! il n'y a plus de nation française. Elle n'était pas digne d'un bon roi, elle ne méritait pas le bonheur qui commençait à luire sur elle. Le peuple français ne mérite que d'être conquis. Le voilà sous le joug des soldats et des Jacobins, plus féroces encore. La génération actuelle, née au sein des orages de la Révolution, dépravée et profondément immorale, n'est pas susceptible d'un bon gouvernement. Les gens de bien — un très petit nombre — n'ont plus qu'à s'envelopper de leurs manteaux ou à fuir cette terre de désolation.

Le 28, au soir, je rentre dans ma solitude, accablé de ces affreuses nouvelles, ayant perdu le courage avec l'espérance. J'apprends que le gouvernement de Bonaparte a été proclamé à Périgueux au son des cloches et de l'artillerie. Ils célèbrent leur asservissement et leur déshonneur; ils vont au-devant de la servitude et de l'ignominie.

Confusi sunt quia abominationem fecerunt; quinimo confusione non sunt confusi et erubescere nescierunt; quamobrem cadent intercorruentes (Jeremiæ Prophetiæ).

Ce sont les soldats accoutumés au brigandage, c'est la lie du peuple, ce sont des aventuriers pervers et immoraux, tels que Reynaud de Saint-Jean-d'Angély, Fouché, etc., qui ont appelé Bonaparte. Il a enfreint un traité qu'il avait reconnu lui-même; il vient comme un pirate, comme un brigand, avec le poignard d'un Genséric et la massue d'un Jacobin, porter encore la désolation chez ce peuple qui l'avait repoussé. Il n'y a aucune excuse pour ceux qui se rangent volontairement sous ses lois. Sa perversité a été assez éprouvée; il ne peut être soutenu que par des êtres aussi pervers que lui. Supporter le tyran et ne rien faire contre lui, c'est se rendre complice du crime.

Le 29, je passe la journée à Grateloup où je reçois plusieurs visites de curieux. Quelques heures sont employées à écrire le journal précédent. J'éprouve de la tristesse et du découragement au fond de l'âme. Je fais des efforts pour montrer de l'énergie et une force qui me manque. Je suis

inégal, sans aplomb, sans calme ni vraie dignité. Le soir, promenade avec ma femme. M. Delpit arrive; je passe la soirée à causer sans cesse. Je sens de la fatigue, du malaise et un véritable désordre nerveux.

Le 30, je prends un bain en me levant et je reçois dans le bain la visite de M. Durand, qui décide mon voyage à Bordeaux. J'accepte l'offre qu'il me fait obligeamment de m'accompagner jusqu'à Libourne en cabriolet. Nous partons ensemble pour Bergerac avec ma femme et le docteur Delpit. Station à Corbiac. Arrivée à Bergerac après-midi. Je dine avec ma belle-mère et ma femme, et je pars après 5 heures du soir avec M. Durand pour aller coucher à Saint-Foy. Nous passons la rivière à Salvette et allons joindre la voiture de l'autre côté. Arrivée à Saint-Foy à 8 heures.

Nous couchons à l'auberge de la Croix, dont les maîtres sont bons royalistes. J'aime à me trouver dans un pays qui est encore soumis à Louis XVIII et où flotte le pavillon blanc.

Le 31, nous partons à 5 h. 1/2 du matin, par un beau temps. Nous déjeunons à Castillon à 8 heures et arrivons à Libourne après-midi. Visite au maire de Libourne, M. Lacaze, homme d'un caractère énergique et sage. Nous dînons chez ce bon maire. Ses alarmes sur le sort de la ville de Bordeaux s'accroissent de plus en plus. Je suis déterminé à suspendre mon voyage jusqu'au lendemain.

Courses et colloques sur les événements dans la soirée. Je la passe à l'hôtel de France, où je reçois des visites. J'apprends qu'il y a eu, à Saint-André-de-Cubjac, un petit engagement entre les troupes impériales et la garde nationale, à la suite duquel la petite troupe commandée par le général Clausel a passé la rivière, se dirigeant sur Bordeaux.

Avril.

Le 1er avril. — Je prends en me levant la détermination d'aller à Bordeaux avec M. Durand. Nous préparons nos chevaux, et, après avoir déjeuné chez M. Lacaze, nous partons à

9 h. 1/2, prenant un mauvais chemin de traverse par Bruns. Passage de rivière par un grand vent. J'éprouve de la crainte et je cherche à me raidir par la réflexion. Nous cheminons à travers des palus. J'ai certainement de l'inquiétude et de tristes pressentiments. En arrivant près de Veyres, nous trouvons des jeunes gens effrayés, qui nous apprennent que les soldats impériaux sont déjà passés sur toute la route, et qu'ils ont éprouvé des avanies.

Je propose alors à mon compagnon de rétrograder et de revenir à Libourne. Station chez le curé de Veyres, qui ne nous rassure pas. J'ai manqué dans cette circonstance de détermination, comme j'en manquerai toujours. Nous rentrons à Libourne à 2 heures. Nous y dînons et passons la soirée en courses et promenades, attendant les nouvelles de Bordeaux, qui donnent la certitude que cette ville a capitulé.

Mme la duchesse d'Angoulême est prête à s'embarquer, suivie de M. Lainé et de Sèze.

Si j'avais eu une détermination plus positive, j'aurais été partager les périls de la princesse et de ces hommes, dont je m'honore de partager les sentiments. J'étais le maître de partir le 31 au soir, et je pouvais dans ce moment arriver à Bordeaux sans difficulté. Mais je me suis laissé dominer par des sentiments personnels; c'est un tort que je me reproche. J'avais un bel exemple contraire sous les yeux. La protestation de M. Lainé, imprimée dans le *Journal de Bordeaux*, est un trait de courage fait pour l'honorer à jamais. J'estime pourtant que peu d'hommes apprécient cette énergie sans résultat *utile;* nous sommes dans un siècle où les beaux sentiments sont éteints dans presque toutes les âmes, et où on ne considère plus les actions humaines que sous le rapport d'utilité ou d'avantages matériels.

Après avoir acquis la certitude de la capitulation de Bordeaux, le découragement s'est emparé de moi; mais j'ai éprouvé une sorte de calme intérieur en me disant que tout était perdu et qu'il n'y avait plus rien à faire. Je me suis couché avec un sentiment de fatigue et j'ai reposé tranquille.

Dimanche, le 2 avril. — Je suis parti à la pointe du jour avec mon compagnon de voyage pour reprendre la route de

Bergerac. Nous avons déjeuné à Castillon et sommes arrivés à Saint-Martin à 2 heures après-midi. J'ai oublié presque les malheurs du temps dans ce lieu qui me retrace des souvenirs de jeunesse : mon âme n'est donc pas susceptible d'impressions profondes Je serai, toute ma vie, vain et léger. Cette disposition, qui tient à l'organisation physique autant qu'à un défaut moral, est plus conforme à la tranquillité de la vie et au genre de vie que je vais être obligé de mener. Je date de ce jour, 2 avril 1815, *la ferme résolution*, prise par nécessité autant que par choix, de me consacrer entièrement à la solitude et de reprendre mes études abandonnées (1).

Je suis arrivé à Bergerac à 9 heures du soir chez Mme Lacoustète, ma belle-mère, que j'ai trouvée seule. J'ai été plus attristé encore par l'appareil lugubre qui l'environnait. Je suis disposé à l'*humeur*, disposition que l'on est disposé à confondre avec la tristesse qui provient des événements.

Grateloup, 3 avril matin. — Je suis parti de Bergerac à cheval pour rentrer dans cette solitude, d'où je ne veux plus sortir. J'y ai trouvé Prosper, mon neveu : j'ai passé quelque temps à causer. J'ai peine à me fixer à quelque chose, ma tête est vide, mes idées sont flottantes, et je ne sais encore par quel bout je rentrerai dans la carrière studieuse.

Je voudrais prendre pour texte de méditation les ouvrages qui ont trait à nos circonstances politiques actuelles.

J'ai écrit au préfet et à M. Gérard par un exprès que j'ai fait partir avant le dîner. Après, j'ai fait une visite à Granjean; je me suis promené; la soirée a été triste. J'ai écrit à MM. Dégerando et Lainé, et commencé quelques lectures distraites.

* *Revue du mois de mars.* — Le commencement du mois avait été paisible et consacré à des affaires personnelles; je me laissais aller à la mollesse et à l'inaction de la vie privée et cam-

(1) Sur plusieurs carnets différents, Biran affirme, en cette date du 2 avril, son intention de « renoncer pour la vie aux affaires publiques et de rentrer dans la solitude pour ne plus en sortir ». Mais, comme l'a dit quelque part Molière :

« L'on ne fait pas toujours ce que l'on se propose,
Et le chemin est long... du projet à la chose. »

pagnarde. J'ai été rudement réveillé le 12 par la terrible nouvelle de l'apparition de Bonaparte. Les voyages précipités, l'agitation de l'âme et de l'esprit, les tourments de l'incertitude, le choc de tous les sentiments de père, d'époux, de citoyen et d'ami du roi ont rempli ce court intervalle de dix-huit jours. Dans aucune époque de ma vie je n'ai été aussi agité d'esprit et de corps; la force nerveuse et l'imagination m'ont soutenu et, hors la journée du 19 et la matinée du 20 à Paris, où j'ai éprouvé mille mouvements désordonnés que la volonté ne réprimait plus, j'ai été assez content de moi-même pour la force physique et morale.

Le 4 avril. — Après avoir fait mon journal, je commence une carrière réfléchie par le commentaire d'une pièce curieuse, insérée dans les journaux du 28 mars, intitulée : *Extrait du registre des délibérations du Conseil d'État*, séance du 25 mars 1815 :

« *La souveraineté réside dans le peuple : il est la seule source légitime du pouvoir.* » — Principe anarchique et révolutionnaire, source de tous les maux de la France, depuis vingt-cinq ans, et dont l'énoncé, dans les circonstances où nous sommes, est le prélude de nouveaux malheurs, dont cette génération ne verra pas le terme.

La souveraineté n'a sa source légitime que dans la sagesse unie à la force. Le peuple est une collection d'individus ignorants et passionnés, qui n'agissent jamais que poussés par un sentiment aveugle. Quand le peuple agit, il est fort et tout-puissant. Mais il manque de sagesse et de raison; quand la sagesse domine, la force et la puissance manquent.

La souveraineté doit donc toujours être placée hors du peuple. L'être supérieur qui domine par l'ascendant de la raison et des lumières, qui met toutes les volontés en harmonie avec la science et dirige vers un but commun les volontés individuelles est le vrai souverain : il est le représentant de Dieu, de qui émane toute souveraineté.

— « Deux fois le peuple consacra par ses votes la nouvelle forme du gouvernement établi par ses représentants. »

Le peuple n'a jamais rien consacré par ses votes. On sait comment se recueillent ces prétendus votes et ce que sont toutes ces assemblées populaires, où les quatre-vingt-dix-neuf

centièmes de votants ignorent de quoi il s'agit, et où trois ou quatre ignorants font la loi. C'est une véritable dérision que de nous citer aujourd'hui les sénatus-consultes du 16 thermidor, an X, et 28 floréal, an XII, qui conférèrent à Napoléon la dignité impériale, et de nous dire que ces actes furent soumis à l'acceptation du peuple, qui les consacra par près de quatre millions de suffrages. Qui a réuni les votes pour et contre l'élévation de Bonaparte à l'empire? Qui ignore par quels impudents mensonges et avec quelle forme ridicule tout cela s'est fait? Les premiers empereurs romains, Tibère, Claude et Néron, respectaient aussi en apparence les formes républicaines et les votes du Sénat, qu'ils détruisaient à la pointe de l'épée.

Les droits de Bonaparte n'étaient que ceux de la force des armes; il les perdit par la défaite et la faiblesse de son armée sous les murs de Paris. Son abdication était une forme illusoire, et ceux qui ont cru alors qu'elle était nécessaire, outrageaient les principes et la nation tout entière. Quoi qu'il en soit, cette abdication a eu lieu.

Bonaparte a volontairement renoncé à tous ses prétendus droits sur la France. Il a délié la nation du serment qu'elle lui avait fait, et la nation n'avait pas attendu cette vaine formalité pour se séparer de lui et se jeter dans les bras de son souverain légitime.

— L'abdication, dit le Conseil d'État, n'eut pour objet que d'éviter la guerre civile et l'effusion du sang français. Non consacré par le vœu du peuple, cet acte ne pouvait détruire le contrat solennel, qui s'était formé entre lui et l'empereur; et quand Napoléon aurait pu abdiquer personnellement la couronne, il n'aurait pu sacrifier les droits de son fils, appelé à régner après lui... — Quel misérable sophisme! Quoi! Ce prétendu contrat entre le peuple et le monarque électif ne pourrait être rompu que du consentement des deux parties? La nation conserverait des droits sur un prince, qui renoncerait à régner sur elle malgré lui? Mais, en ce cas du moins, le contrat étant synallagmatique, le prince devrait jouir de la même prérogative et la nation ne pourrait s'affranchir de son autorité, sans qu'il y eut consentement par une abdication volontaire. Appliquez ces principes à l'autorité de Louis XVI et, en dernier lieu, à Louis XVIII, dont la nation avait re-

connu et autorisé le pouvoir par des acclamations, des suffrages éclatants et unanimes.

Soyons de bonne foi. Il y a dans la nation un certain nombre d'hommes, qui ont attaché leur existence entière à la révolution et à ses principes; il faut à toute force que ces hommes se soutiennent et, comme ils ont tout à craindre du retour à la raison et aux vrais principes, ils sont et seront toujours aux aguets pour arrêter toute tendance vers un ordre régulier, fixe et légitime.

Toujours en guerre avec les gens de bien, ils leur font payer bien cher les craintes, les soupçons et les remords dont ils sont agités. Bonaparte rappelé par les soldats et les Jacobins, tenant des premiers surtout l'autorité dont il va jouir, ne sera plus, comme dit Montesquieu, que le ministre d'un gouvernement violent, élu pour l'utilité particulière de ses soldats. Bonaparte est l'homme de l'armée. L'armée française est celle de l'homme; l'un est étroitement uni à l'autre. Cette union, ce pacte, fondé sur le besoin du trouble et du brigandage, est l'obstacle éternel à tout bien, à tout ordre. La nation a maintenant dans son sein deux mortels ennemis. Il faut qu'elle s'en débarrasse ou qu'elle paraisse subjuguée, d'abord par la soldatesque, puis dispersée, partagée.

Nous nous faisions une illusion complète sur les hommes et les choses de la révolution. Nous supposions que tout était changé par vingt-cinq ans d'expériences et de malheurs; les mêmes germes de discussion et de troubles subsistent. *C'est l'esprit de* 89 *et la direction de* 93. Le petit peuple a craint le rétablissement des droits féodaux, des dîmes, le retour des nobles, des émigrés, dont les factieux lui ont fait peur.

La classe moyenne a craint par vanité la distinction des castes et le mépris des nobles. Quelques nobles ont favorisé cette tendance révolutionnaire par des projets imprudents et des prétentions ridicules, surannées.

Le gouvernement, composé d'éléments hétérogènes, a toujours vacillé dans sa marche depuis un an : il n'y a eu aucun plan fixe, beaucoup d'imprévoyance et de faiblesse. Les Chambres offraient, en raccourci, l'image de ce qu'était la nation, en masse : crainte, méfiance, vanité blessée et dispositions révolutionnaires dans les uns; faiblesse, prétentions exagérées et imprudence dans les autres. Voilà les auxiliaires

de Bonaparte et de son armée, qui a, seule, effectué une révolution, qui existait déjà dans les esprits, sans qu'on s'en aperçût.

Aujourd'hui tous les esprits sont étonnés de ce mouvement subit, de cette révolution si extraordinaire, qui semble avoir surmonté en un instant toutes les résistances d'opinions. On réfléchit aux suites, on craint; et Bonaparte heureux, triomphant, a peut-être moins de partisans que dans son île d'Elbe. Nous ne sommes encore qu'au premier acte de ce terrible drame politique. Quelle leçon pour le roi s'il remontait sur le trône! Quelle leçon pour nous tous, bons Français!

* *5 avril.* — Après mon voyage de Libourne, je comptais prendre du repos et arranger ma vie solitaire, lorsqu'un nouvel orage est venu fondre sur moi et m'a violemment arraché à ma campagne, à ma famille.

J'avais passé tranquillement la journée du mardi, 4 avril, lorsque je reçus le soir deux avis successifs de Bergerac, que je devais être arrêté dans la nuit par la gendarmerie. Ma femme éplorée me détermine à la fuite. Je vais chercher un asile à Granjean; les gendarmes viennent le matin, au nombre de quatre, visiter mon domicile; ils cernent la maison et en parcourent les lieux les plus secrets. Instruit de cette visite, je me retire à Corbiac, où je prends la détermination subite d'aller m'offrir moi-même à mes persécuteurs et de leur faire ma profession de foi franche, afin de me délivrer de l'incertitude et de conserver ma tranquillité. Je pars pour Périgueux dans la soirée du 5 et, le 6; j'ai un entretien très pénible d'abord avec le préfet, puis une explication franche et satisfaisante avec le général, qui me rend la liberté et le repos.

Le 7 avril, je rentre à Grateloup, où je reçois toutes les marques d'intérêt et d'affection de mes proches voisins et amis: Cette aventure, fâcheuse en principe, devient une source d'émotions heureuses et agréables, et ajoute une preuve de plus aux compensations des destinées humaines.

Le 9 avril. — J'ai pris un bain, et j'ai lu en même temps Horace (première et deuxième épître), afin de m'encourager à l'étude de la sagesse, et à bien supporter ou employer la solitude. J'ai été à la messe à Saint-Sauveur.

* *Le 12 avril. — Quem res plus nimio delectavêre secundæ, Mutatæ quatient. Si quid mirabere, pones, Invitus* (1).

J'ai eu le bonheur de ne pas me laisser aveugler ni étourdir dans la grande place que j'occupais. Je ne jouissais pas de ses avantages brillants; j'étais toujours prêt à les quitter sans regret, et je me trouve plus heureux maintenant que je suis libre de soins et de soucis, que je ne suis commandé par aucun devoir, et qu'enfin je suis maître chez moi. Je dispose de ma vie et du choix de mes occupations, de chacun des instants du jour que j'emploie à mon gré. Je n'ai rien *admiré* pendant que j'étais en place; ce que j'aime et admire dans ma solitude, c'est une belle nature champêtre, les bois verdissants, les prés, les arbres que j'ai plantés et qui me prêtent aujourd'hui leur doux ombrage. Voilà des plaisirs purs; j'en jouis pleinement, et si l'idée des troubles, des maux de tout genre qui menacent aujourd'hui la France, l'Europe entière, et dont nul individu qui a un peu marqué ne peut espérer de se préserver; si ces tristes images viennent obscurcir ma pensée, je me dis qu'au moins j'aurai joui dans ma solitude de quelques jours purs et sereins, et du rajeunissement de la nature.

Carpe diem...
Grata superveniet quæ non sperabitur hora (2).

Les philosophes qui ont écrit sur le bonheur et sur le parti qu'on peut tirer des adversités de la vie, comme Cardan, Maupertuis, ne saisissent guère que certains points de vue abstraits et se livrent à un certains nombre de considérations, tirées du raisonnement ou de la réflexion, sans consulter le sens interne et immédiat de la vie. Il faut faire attention à cette sorte de tendance instinctive qu'a tout être vivant et sentant à persévérer dans son être, tel qu'il est actuellement constitué et modifié, indépendamment de toute comparaison, de tout exercice de l'imagination et de la pensée.

Alors même que, par l'exercice de ces facultés, et surtout par la comparaison des états successifs par lesquels nous avons passé, nous nous trouvons le plus malheureux et appe-

(1) Horace. Épître X[e] (livre I[er]).
(2) Horace. Épître IV[e] (livre I[er]).

lons la mort par une sorte d'invocation théâtrale, notre instinct nous fait encore tenir fortement à l'existence telle qu'elle est, et nous fait trouver un plaisir réel à y persévérer. *Nous craignons plus de mourir que nous ne désirons de vivre.* Si nous nous consultons bien, et que nous soyons de bonne foi avec nous-mêmes, nous conviendrons que, hors certains cas extrêmes où nous sommes hors de notre instinct, il n'y a guère d'état où l'on préfère l'anéantissement à l'existence, parce que le sentiment immédiat de la vie, dont nous souhaitons instinctivement la prolongation, subsiste malgré les affections ou images accidentelles qui semblent l'absorber et constituent notre état malheureux.

Comme je suis toujours et dans tous les états assez près de mes affections intimes pour pouvoir les juger et apprécier leur influence, j'ai souvent observé en moi-même que lorsque j'étais le plus tourmenté par des chagrins de position, et dans les situations les plus critiques de ma vie, il y avait au fond de mon être un sentiment intime de la vie qui était heureux par lui-même, alors même que j'étais le plus vexé et désespéré par les circonstances. Il doit être infiniment rare que nos deux natures soient d'accord pour le tourment comme pour le bonheur de notre vie, et c'est là que gît l'erreur de tous ceux qui prétendent faire le calcul des biens et des maux, en négligeant ce qui fait l'élément essentiel et comme la base de ces biens ou de ces maux. De là encore tant de mécomptes dans l'appréciation du bonheur ou du malheur d'autrui. J'ai vu souvent qu'on me plaignait de certaines fatigues ou embarras, dont j'aurais été plus malheureux d'être exempt, précisément parce qu'ils animaient en moi le sentiment de la vie. On m'a aussi souvent porté envie pour de prétendus avantages, qui étaient la source de ma misère, parce qu'ils contrariaient mon instinct ou gênaient sa tendance naturelle. Toujours c'est le principal qu'on néglige dans ces sortes d'évaluations, pour s'attacher aux accessoires, et je ne trouve que sottise dans tout ce qui a été dit et écrit sur le souverain Bien.

Les moralistes sont comme certains médecins, chimistes ou mécaniciens, qui prétendent rendre raison de tout ce qui se fait dans le corps vivant, à l'aide des pompes, des leviers, des compositions ou décompositions qu'ils imaginent, en faisant

abstraction du vrai principe de tous les mouvements et des déterminations propres de ce principe impulsif.

Le 12 avril (agenda). — Beau temps rafraîchissant. Je me promène en me levant et je prends un bain d'air en lisant Horace. Ce régime me convient; il porte du calme dans tout mon être. Le travail de cabinet en vaut mieux ensuite. J'ai écrit avec suite et activité des notes sur l'ouvrage de Maupertuis relatifs à l'origine des langues, et des réflexions de Turgot. J'ai eu le curé de Saint-Sauveur à dîner; nous avons fait une partie d'échecs et une promenade. Je suis plus heureux et plus calme que je ne l'ai été depuis longtemps.

Le 13 avril. — Cette journée est remarquable pour moi par l'émotion que m'a fait éprouver l'arrivée de mon fils. J'avais été occupé dans mon cabinet toute la matinée. Plusieurs personnes étaient venues dîner ou me visiter après. J'étais fatigué de ce monde lorsqu'on m'a annoncé à 6 heures que mon fils arrivait. J'ai été au-devant de lui et je l'ai serré dans mes bras avec un saisissement qui m'ôtait la parole. Les larmes me suffoquaient. Je retrouvais un enfant qui avait été perdu pour moi.

** 14 avril.* — « Quand je me suis mis à considérer les diverses agitations des hommes, les périls et les peines où ils s'exposent à la cour, à la guerre, dans la poursuite de leurs prétentions ambitieuses, d'où naissent tant de querelles, de passions et d'entreprises périlleuses et funestes, j'ai souvent dit que tout leur malheur vient de ne savoir se tenir tranquilles dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savait se tenir tranquille dans une chambre, n'en sortirait pas pour aller sur les mers ou au siège d'une place; et si l'on ne songeait seulement qu'à vivre, on n'aurait peu de besoin de ces occupations si dangereuses. Mais quand j'y ai regardé de plus près, j'ai trouvé que cet éloignement que les hommes ont du repos et de demeurer avec eux-mêmes vient d'une cause bien effective, c'est-à-dire du malheur naturel de notre condition faible, mortelle et misérable, que rien ne nous peut consoler, lorsque rien ne nous empêche d'y penser et que nous ne voyons que nous. L'homme qui n'aime que soi ne hait rien

tant que d'être seul avec soi. Qu'on choisisse telle condition qu'on voudra, et qu'on y assemble tous les biens et toutes les satisfactions qui semblent pouvoir contenter un homme, si on ne l'occupe hors de lui, le voilà nécessairement malheureux (1) ! »

Il y a beaucoup de choses à dire et à remarquer sur cette manière de voir la nature humaine, et d'expliquer l'ennui et le dégoût attaché pour le commun des hommes à la vie intérieure, à la solitude, à l'immobilité de situation et au manque d'objets extérieurs, propres à renouveler et à changer les sensations. Je ferai à ce sujet quelques réflexions qui me sont propres; mais auparavant j'indiquerai les erreurs attachées au point de vue très superficiel et très faux de Voltaire, qui a fait sur les *Pensées* de Pascal des notes extrêmement ridicules, auxquelles Condorcet en a ajouté de plus ridicules et de plus niaises. On dirait que ces notes ont été faites exprès pour dévoiler tout ce qu'il y a de petit, de misérable et de puéril dans notre philosophie moderne, et faire ressortir l'élévation et la grandeur d'une philosophie opposée à celle des sensations.

Ce mot : « Ne voir que nous » (ou s'attacher uniquement à la vie intérieure), n'offre aucun sens, selon Voltaire (2). Qu'est-ce, dit-il, qu'un homme qui est supposé se contempler, et qui n'agirait point? Non seulement je dis que cet homme serait un imbécile, inutile à la société, mais je dis que cet homme ne peut exister; car cet homme que contemplerait-il? son corps, ses pieds ou ses mains, ses autres sens? Ou il serait un idiot, ou il ferait un usage de tout cela. Resterait-il à contempler sa faculté de penser? Mais il ne peut contempler cette faculté qu'en l'exerçant. Ou il ne pensera à rien, ou il pensera aux idées qui lui sont déjà venues, ou il en composera de nouvelles. Or, il ne peut avoir d'idées que du dehors. Le voilà donc nécessairement occupé ou de ses sens ou de ses idées; le voilà donc nécessairement hors de soi, ou imbécile. Encore une fois, il est impossible à la nature humaine de rester dans cet état d'engourdissement imaginaire; il reste absurde de le penser, il est impossible d'y prétendre; l'homme est né pour l'action.

(1) *Pensées* de Pascal, « Misère de l'homme ».
(2) M. de Biran attribue par erreur à Voltaire une note de Condorcet.

Voilà notre philosophie moderne, qui anéantit les facultés supérieures de l'homme, ou celle de la réflexion, qui seule constitue sa prééminence. Ne voir que le *moi*, ou cultiver, *exercer le sens intérieur*, cela ne signifie rien pour nos philosophes sensualistes, et puisque nous n'avons d'idées que du dehors, être à ses idées, c'est être au dehors. On a raison quand on ne considère pas que notre nature animale; mais quand on considère avec Pascal notre nature intellectuelle et morale, on reconnaît, on s'assure, par l'expérience du sens intime, que toute l'activité réelle du principe pensant peut s'exercer en lui-même, lorsqu'il cherche à connaître sa nature, *lorsqu'il cherche Dieu en lui*.

Pascal aurait eu raison de dire que l'homme tel qu'il est, c'est-à-dire composé de deux natures, ne pouvait être heureux pleinement par cette vue intérieure, et il aurait trouvé la véritable raison de ce fait en cela seul que, pour être heureux, l'homme doit avoir la jouissance pleine et entière des facultés diverses qui appartiennent à ses deux natures, ou le constituent. Comme être sentant ou animal, il lui faut des sensations et des mouvements; comme être intellectuel et moral, il lui faut des idées, un certain exercice de la réflexion. S'il cultive trop, ou exclusivement, l'une ou l'autre partie de lui-même, il souffre dans le fond de son être, il a le sentiment pénible d'un *besoin non satisfait*. Ce n'est pas la pensée réfléchie de sa misère, ce n'est pas en comparant ou en mesurant le vide des biens réels et solides qu'il est capable de remplir, que l'homme souffre ou est malheureux, mais c'est par le sentiment pénible, immédiat et instinctif qui accompagne toujours la gêne de nos facultés, de quelque nature qu'elles soient, ou les obstacles mis à leur développement.

Pascal se place trop hors de la nature humaine et donne une raison chimérique de la misère sentie par l'homme, à qui tous les mobiles d'activité extérieure viendraient à manquer. Il veut que ce sentiment de misère naisse de la réflexion que fait sur lui-même un être dégénéré, tandis qu'il vient tout simplement de ce que cet *être mixte n'est pas purement intellectuel* et qu'il a des *besoins physiques qui demandent impérieusement à être satisfaits*. Pascal raisonne, dans cette occasion, comme Descartes raisonne sur le plaisir et la douleur, le bien ou le mal-être physique, qu'il fait consister, comme le bien

ou le mal moral, dans la vue intérieure qu'a l'âme de ses perfections ou imperfections.

* *15 avril.* — Mon fils a dix-neuf ans tout à l'heure; et son cousin (1), mon enfant d'adoption, est du même âge. Voilà deux jeunes gens, dans la force des passions, à qui je ne puis plus fournir de mobiles d'activité, propres à les captiver par le sentiment du devoir et l'émulation de fortune et d'avancement. Ils ont partagé jusqu'ici mes principes et mes sentiments pour la dynastie légitime; ils ont commencé à servir dans la Maison du roi. Leur état est perdu, et il faut qu'ils se rattachent au nouveau régime sous lequel ils ont à passer une longue vie, ou qu'ils se condamnent à vivre dans une étroite médiocrité et des privations. Les premières habitudes que j'ai cherché à leur donner seront nuisibles à leur bonheur, et sans doute ils partageront la défaveur qui pèse sur ma tête.

Dans la vieillesse qui s'avance, je n'aurai pas la consolation de voir des heureux autour de moi, je manquerai de consolation et d'appui Le sort incertain de mes enfants empoisonnera la fin de ma carrière.

* *16 avril.* — C'est assez longtemps se laisser aller au torrent des événements, des opinions, du flux continuel des modifications externes ou internes, à tout ce qui se passe comme l'ombre. Il faut *s'attacher aujourd'hui au seul Être qui reste immuable*, qui est la source vraie de nos consolations dans le présent et de nos espérances dans l'avenir.

Stat ad judicandum Dominus, stat ad judicandos populos (2).

Celui qui n'a pas cette idée sans cesse présente au milieu des bouleversements de toutes choses, lorsque le crime triomphe, que la vertu gémit, abattue, proscrite, calomniée, dénaturée; celui qui, avec un sens moral, est témoin de toutes ces choses et ne pense pas à Dieu, à la règle éternelle et invariable du juste et de l'injuste, et aux conséquences nécessaires, inévitables qui suivent cette règle, celui-là, dis-

(1) Prosper de Biran, mort en novembre 1816. Il était officier dans la légion de la Dordogne.

(2) *Prophéties d'Isaïe*, chap. III, verset 13.

je, doit tomber dans le désespoir. Pour me garantir du désespoir, je penserai à Dieu, je me réfugierai dans son sein.

Jusqu'à présent, j'ai cherché à établir une théorie métaphysique en consultant le sens intime et me rendant attentif, autant qu'il a dépendu de ma faible capacité, aux conséquences dérivées de ces faits de sens intime. Dans ma jeunesse, et lorsque j'étais prévenu pour des systèmes matérialistes, qui avaient séduit mon imagination, j'écartais toutes les idées qui ne tendaient pas à ce but; *j'étais léger plutôt que de mauvaise foi*. Depuis que j'ai été conduit, par mes propres idées, loin de ces systèmes, je n'ai eu aucune prévention pour quelque conséquence arrêtée à laquelle je voulusse arriver, aucune prévention pour les matières de foi ou d'incrédulité. *Si je trouve Dieu et les vraies lois de l'ordre moral, ce sera pur bonheur, et je serais plus croyable* que ceux qui, partant de préjugés, ne tendent qu'à les établir par leur théorie.

Le 16 avril 1815. — C'est ainsi que je sens que tout est prêt à m'échapper dans un avenir assez rapproché, jusqu'aux ressources intérieures qui me restent encore, n'ayant rien perdu, Dieu merci, de mes forces intellectuelles et morales. Tant que je me reste à moi-même, je ne sens pas le malheur. Je le prévois seulement dans mes instants de mélancolie et de faiblesse, où j'aurais besoin de sentir que ma vie est soutenue par la force de situation. Ce défaut de *soutien extérieur*, qui est sans doute plus imaginaire que réel, est le plus grand mal personnel que m'ait fait la dernière révolution.

Le 17 avril. — Je suis concentré et assez réfléchi, mais je manque de tenue pour le travail de composition. J'ai besoin d'être excité par les idées d'autrui. Je me frotte contre Leibnitz, le Père Lami, Pascal. J'ajoute mes réflexions aux leurs.

Le 18 avril. — Je travaille avec assez d'activité. Quatre heures de contention dans la même posture sont la mesure de ma force actuelle. Encore, dans ces quatre heures, j'ai besoin de changer d'objet de travail. Le travail du soir m'est devenu presque impossible. Je ne puis que correspondre ou lire pour m'amuser.

Le 20 avril. — J'ai été calme et occupé de méditation métaphysique dans la matinée. J'éprouve la vérité de ce que dit l'Ecclésiastique : *Faciendi libros nullus est finis.*

Le 21 avril. — Je n'en suis pas encore à un travail suivi. Je me livre au hasard aux idées qui viennent, en songeant pourtant au plan de mon ouvrage futur. J'entre assez profondément et avec facilité dans mon sujet, qui est toujours la nature et l'origine des notions intellectuelles (1).

Grateloup, le 16 avril 1815. — Voilà déjà une quinzaine de jours passés dans le silence et le calme de la solitude.

Je puis occuper ma tête, nourrir mon esprit de réflexions sérieuses. Ce sérieux de la vie, dont je m'étais éloigné dans les agitations de la capitale, revient peu à peu. Je pensais trop peu à moi, à mon intérieur et à tous mes rapports intimes. J'ai besoin de me prémunir contre la mélancolie, la langueur et l'abattement, et de tenir en haleine mes facultés actives.

J'ai éprouvé déjà quelques heures de mélancolie et d'abattement en songeant au changement de ma position, à mon avenir et surtout à celui de mon fils. J'avais d'abord été étourdi par la rapidité de ma chute et par tout ce qu'il y a d'inopiné dans cette révolution. Je nourrissais beaucoup d'espérances. Je voyais une partie de la France ayant un prince à sa tête combattre encore pour la monarchie légitime contre l'usurpateur, les puissances alliées armées pour soutenir de concert le traité de Paris. Enfin la révolution extraordinaire, qui a ramené Bonaparte du fond de son île pour le placer sur le trône de Louis, me semblait un de ces orages momentanés qu'il faut laisser passer en se mettant à l'abri, mais qui laisse bientôt espérer un temps serein propre au voyage. Cette disposition s'affaiblit chaque jour par la continuité du mal, par le caractère de durée que semble prendre le gouvernement de l'usurpateur, par les échecs successifs des partis isolés, qui ne sont pas soutenus; par la lenteur des alliés, enfin et surtout par des dispositions mélancoliques et craintives trop bien motivées, par les réflexions que je fais chaque jour sur

(1) Biran a donné plus tard à ce travail ce titre, du reste fort bien choisi : *Essai sur les fondements de la psychologie.*

la situation des choses et des esprits en France, et par un retour sur ma propre situation, sur tout ce que j'ai perdu et ce qui me reste.

Le retour des Bourbons et celui du dernier gouvernement me semble toujours de plus en plus improbable. La partie saine et vraiment morale de la nation est la seule qui les désire et les appelle de tous ses vœux; mais cette portion est la moins considérable, la moins disposée à agir, la moins influente. La masse de cette génération est révolutionnaire, et les Bourbon, Louis XVIII surtout, ce roi philosophe, si sage, si bon, si juste, si modéré, ne règneront jamais solidement sur une génération qui ne reconnaît plus le pouvoir légitime, habituée à considérer tout sous les rapports de la force, qui a besoin de mouvement, d'agitation, du faux éclat des conquêtes, qui ne supporte plus l'ordre et la paix, et a besoin d'y être ramené par le temps et de plus grands maux que ceux qu'elle a déjà supportés; génération trop corrompue pour apprécier la vertu sur le trône, trop coupable pour croire à la modération et à l'indulgence qui pardonne.

La cause de Louis XVIII n'est pas soutenue en France par la force morale, qui manque; elle a contre elle la force physique, les armes de la soldatesque et les bras du peuple grossier, abruti. Il faudrait châtier cette génération, la renouveler. Ce ne peut être que l'œuvre du temps et des circonstances nouvelles, terribles sans doute, qui vont passer sur la France. Hommes aveugles, vous avez repoussé la paix et tous les moyens de bonheur public et particulier qui vous étaient offerts, qui se multipliaient déjà autour de vous. Eh bien! vous aurez la guerre et tous ses fléaux; vous serez foulés, écrasés par tous les genres d'oppression et de tyrannie : dispersés, anéantis, vous ne serez plus une nation. Qu'est-ce donc que ce ver rongeur dans la nation qui agit en elle et y entretient sans cesse, depuis 1789, le germe de corruption et de mort? L'épreuve de onze mois, que nous venons de faire, tendait à extirper ce ver destructeur, mais il survit; il semble avoir repris des forces nouvelles. Les ravages s'accroissent et le corps de la nation est menacé d'une fin prochaine...

Grateloup, le 21 avril. — Montaigne a écrits ses *Essais* dans le même pays que j'habite, à une époque où notre histoire de

France, sinon plus malheureuse pour le général, du moins plus fâcheuse pour les particuliers, qui n'avaient ni leur fortune, ni leur existence assurées.

« Si moi, dit-il (livre III, chapitre de la physionomie), qui, par le bénéfice de la fortune et par la condition de mes mœurs, espérait être des derniers, venais à être des premiers attrapés de cette tempête, je pensais déjà entre mes amis à qui je pourrais commettre ma vieillesse nécessiteuse et disgraciée, mais le plus sûr est de me fier à moi-même de *moi* et de ma nécessité; et s'il m'advient d'être froidement en la grâce de la fortune, de me recommander plus fort à la mienne, de m'attacher et regarder de plus près à moi. En toutes choses les hommes se jettent *aux appuis étrangers* pour épargner les propres, seuls certains, seuls puissants à qui sait s'en armer. »

Il faut m'instruire à contraindre ma vie et la ranger pour un nouvel état. La vraie liberté, c'est de pouvoir toutes choses sur soi : *potentissimus est qui se habet in potestate.*

« En cette confusion où nous sommes depuis trente ans (Montaigne écrivait ceci vers 1581, les guerres de religion avaient commencé depuis Henri II), voilà vingt-huit ans que nous sommes dans les tourments politiques, tout homme français, soit en particulier, soit en général, se voit à chaque heure sur le point de l'entier renversement de fortune; d'autant faut-il tenir son courage fourni de provisions, plus fortes, plus vigoureuses. Sachons gré au sort de nous avoir fait naître en un siècle non mal languissant et actif. Ainsi fait ma curiosité que je m'agrée aucunement de voir de mes yeux ce notable spectacle de notre mort publique, ses symptômes et sa forme; et puisque je ne saurais la retarder, suis content d'y assister et de m'en instruire. *Tantum ex publicis malis sentimus quam ad privatas res pertinet.* »

Par l'effet des derniers troubles que les révolutionnaires, mettant à leur tête le fatal *Corse,* ont suscités en France et dans toute l'Europe, ma destinée particulière a recommencé sans que la confiance sur mes premières années ait pu se renouveler.

J'ai changé de monde et de manière de croire sans avoir changé de cœur, et en me considérant par rapport au monde que j'ai quitté, je puis dire que j'assiste à ma mort avec les forces entières de ma vie.

Grateloup, 21 avril. — Rien de plus variable que la prise que j'ai sur mes idées ou que l'activité avec laquelle mon esprit saisit un objet quelconque. C'est après des moments d'activité où je vais, ce semble, entrer avant dans un sujet de méditation, où je vais l'embrasser avec le plus de force, que j'éprouve le plus de langueur, d'indifférence, d'hésitation.

Les choses nous servent réciproquement de moyens de diversion dans la vie. Un grand ouvrage, entrepris et continué de suite avec activité, nous distrait des devoirs et de tout ce qui constitue proprement la vie. L'esprit est tout entier dans son objet et glisse sur tout le reste; les affaires et tout leur mouvement produisent un bien autre effet; elles distrayent de tout travail suivi de l'esprit et finissent par y rendre impropre.

Si nous sommes occupés de trop d'objets à la fois, nos idées s'empêchent les unes les autres. Si nous ne sommes pas assez excités et commandés par les occupations, nous tombons dans la langueur et l'engourdissement. Il est bien difficile de mener cette pauvre machine, de savoir au juste ce qu'il faut faire pour en tirer le meilleur parti possible.

22 avril. — *Le témoignage du sens intime* par l'abbé de Lignac est mon texte de méditations. J'ai d'autres champs de lectures pour varier.

Le 24 avril. — Cette journée a été marquée par un bouleversement extraordinaire dans l'atmosphère, un vent continuel, impétueux, une pluie à verse constante. J'étais absolument seul, ma femme à Bergerac près de sa mère, ma nièce Adèle à Granjean, mes enfants à Mouleydier.

J'ai pris mes repas et passé toute la journée sans autre compagnie que mes livres et mes idées. La matinée a été employée, comme à l'ordinaire, à méditer psychologiquement et à faire des notes. Distrait cependant par le vent et la pluie, et songeant avec inquiétude que je ne pourrais pas prendre après le travail de cabinet l'exercice accoutumé. Lorsque je suis descendu pour dîner et que je me suis trouvé seul, j'ai été un peu étonné machinalement, et j'ai pensé tout de suite au changement survenu dans mes anciennes habitudes et ma

manière d'être d'autrefois. Par réflexion, j'ai éprouvé quelque plaisir à sentir que je n'avais besoin de m'occuper que de moi-même et de mes propres diversions, au lieu de travailler pour en donner aux autres et me mettre à leur niveau, ou de chercher à les élever au mien, ce qui est une cause de gêne et souvent d'ennui, quand je me trouve en compagnie avec qui que ce soit, même avec mes proches, mes plus familiers ou même avec mes subordonnés. Je veux qu'on soit content de moi et de ma société. Je crains qu'on s'ennuie, et je tâche de donner le mouvement, quand j'aurai le plus souvent besoin de le recevoir.

Quand je suis seul, j'ai assez à faire à suivre les mouvements de mes idées ou impressions, à surveiller mes dispositions et les variations de mes manières d'être, à tirer le meilleur parti possible de moi-même, à enregistrer les idées qui me viennent par hasard, ou celles que me suggèrent mes lectures. Après le dîner, la promenade n'étant pas tenable, j'ai lu un chapitre de Montaigne. Je cherchai le passage où il parle des troubles civils de son temps et des événements qui lui ont été propres, afin de m'en faire l'application. « Ceux qui veulent déjoindre nos deux pièces principales, dit Montaigne, et les séquestrer l'une de l'autre, ils ont tort; au rebours, il faut les raccoupler et rejoindre; il faut ordonner à l'âme non de se tenir à quartier, de s'entretenir à part, de mépriser et abandonner le corps (aussi ne le saurait-elle faire que par quelque singerie contrefaite), mais de se rallier à lui de l'assister, le conseiller, le contrôler et le redresser quand il fourvoie, enfin l'épouser et lui servir de mari à ce que leurs efforts ne paraissent pas divers et contraires, ainsi accordants et informés.

« De toutes les sectes, la péripathétique — la plus sociable — attribue à la sagesse ce seul point de pourvoir et procurer en commun le bien de deux parties associées. Le sujet, ce n'est pas l'âme ou le corps séparément, c'est l'homme! »

Cette philosophie semble la mieux appropriée à l'homme et doit être la plus universelle. Je me sens pourtant disposé à certains jours (comme aujourd'hui par exemple) de telle manière qu'il me semble que l'esprit, se dégageant des liens du corps et se donnant une direction toute opposée à celle des

sens, conçoit avec plus de netteté ce qu'il y a par-delà les phénomènes, c'est-à-dire les réalités immuables, l'infini de l'univers et Dieu, qui *est la seule réalité*.

C'est dans une telle disposition qu'après plusieurs jours passés dans la solitude, je méditais psychologiquement avec une santé languissante, peu d'activité et de force d'esprit. Je voyais sans effort tout ce qui frappait mes sens comme *phénomènes* sans réalité, et je m'élevais aux réalités *nouménales (à Dieu)*.

* *24 avril. — Pourquoi chercher à faire du bruit?* Que les individus comme les générations s'agitent et bouleversent le monde, ou qu'ils traversent la vie en silence, les malheurs, les misères humaines et la mort au bout, ne les en attendent pas moins et sauront de même les atteindre.

Ici, le temps, pour moi, tombe goutte à goutte et n'interrompt par aucun bruit la méditation solitaire. Il faut savoir, dans la solitude, se faire encore une existence assez animée, indépendante des hommes comme des choses; il faut suppléer à l'intérêt des événements par l'intérêt des idées; *la pensée doit remplir toute l'existence*. Il était trop heureux pour moi, en avançant en âge, et à mesure que je me sentais échapper à moi-même, en perdant tous les avantages de la nature, l'agrément des formes, la fermeté, la force du corps et celle de l'esprit, de pouvoir suppléer, autant que possible, à ces biens réels, par les avantages et la force de situation, par un crédit, une fortune qui me faisaient sentir à chaque instant mon influence morale et m'ôtaient toute crainte sur mon avenir et celui de ma famille. Je ne goûtais, il est vrai, ce genre de bonheur et de confiance que par réflexion; je ne le sentais pas, et il était loin de me tenir lieu du loisir, du repos, de la liberté que j'avais perdus. Aussi, comme je n'étais heureux de ma belle place que par réflexion, je ne souffre de sa perte que de la même manière. Pourvu que je sois bien portant, que j'aie la faculté d'exercer ma pensée, avec le sentiment de mes forces intellectuelles, *je ne regrette rien;* je suis même plus heureux qu'auparavant. Comme je ne sais plus, ainsi que dit Montaigne, « me jeter aux appuis étrangers, je recours aux propres, seuls certains, seuls puissants à qui sait s'en armer ». Je sens quelquefois que ces appuis propres

m'échappent, lorsque mon estomac se prend et que mon esprit s'alanguit avec mes nerfs.

Nervi
Deficiunt animique (1).

La sollicitude porte à se livrer aux spéculations abstraites; il faut vivre dans le foyer des passions humaines pour sentir le besoin de s'en servir et de les diriger. Il n'y a rien de si innocent, de si respectable que ces conquêtes paisibles de la réflexion, qui occupent assidûment des hommes solitaires, sans ambition, sans fortune, sans pouvoir, et qui *préfèrent à tout le culte de la pensée.* Les goûts simples, qui s'allient avec les études abstraites, donnent une sorte de candeur, de timidité qui fait aimer la vie domestique. Se déployant à son aise dans le champ de méditations sans bornes, le philosophe solitaire est moins froissé par les hommes; il s'aigrit moins contre eux, il est plus porté à les plaindre et à les aimer. C'est un très grand moyen de bonheur; la haine et la jalousie contre ses semblables sont des sentiments très pénibles.

Le 25 avril. — J'ai été assez dispos le matin pour le travail, et j'ai fait une assez longue et bonne note métaphysique sur quelques passages du livre de l'abbé de Lignac.

Le 26 avril. — Je reprends peu à peu mes habitudes concentrées, mélancoliques et maladives, et en même temps je suis plus porté à la lecture et à la méditation. J'ai fait une note longue et profonde sur les principes de la philosophie de Descartes, d'après Reid. J'ai quitté le travail avec peine pour aller dîner. Soirée employée à l'instruction de mes enfants.

Le 27 avril, jeudi. — Très belle matinée. J'ai passé la journée paisiblement à méditer. J'ai écrit avec assez d'activité dans la matinée sur les principes de la philosophie.

J'ai dîné en famille et fait ensuite une promenade solitaire

(1) Horace, *Art poétique.*

dans les bois, jouissant du calme de la campagne, du chant des oiseaux et de moi-même (1).

Le 28 avril. — J'ai fait le soir en me promenant ma méditation psychologique sur la distinction des phénomènes et des noumènes.

Le 29 avril, samedi. — Temps couvert. J'ai été languissant et triste toute cette journée, ce qui ne m'a pas empêché de méditer assez profondément et de faire des notes sur la théorie de Reid, qui confond les phénomènes avec les noumènes. J'ai promené et lu avant la nuit un chapitre de Montaigne, qui m'a fait du bien.

Revue du mois d'avril. — Les premiers jours de ce mois ont été vivement agités par les voyages de Libourne et de Périgueux. Les menaces de persécution m'ont tenu en haleine. Depuis le 10, j'ai été dans le calme profond, dans la solitude et, sauf quelques visites et de petits voyages momentanés à Bergerac, j'ai été maître de mon temps et de mes facultés. J'ai bien tâché d'en tirer parti, mais la longue sieste souvent s'empare de moi, et j'ai à lutter maintenant contre des habitudes, contraires à la vie extérieure, pour redevenir ce que je dois être, dans la sphère étroite où la raison m'ordonne de me tenir enfermé. Ma santé, sans être dérangée, n'est pas allègre, mes jambes languissent. Je ne suis plus jeune, et l'activité de l'esprit a diminué sensiblement avec celle du corps.

Cependant, j'éprouve dans mes méditations que la réflexion, la faculté de saisir les rapports du *moi* avec les choses ou les idées et surtout avec les dispositions variables de ma sensibilité et de mon imagination, n'est pas altérée et s'accroît chaque jour par la solitude. Je médite assidûment sur ce qu'il y a de phénoménique et de passager, d'inconsistant dans le monde de nos sensations, de nos pensées, de notre

(1) Il semble que l'on pourrait traduire les sentiments du solitaire de Grateloup par les vers qui suivent :

Promener sa pensée à travers les grands bois,
Mettre un épais taillis entre le monde et soi,
C'est la félicité, c'est le bonheur suprême,
Puisqu'il faut être seul pour jouir de soi-même.

imagination. Je cherche à m'attacher à ce qu'il y a de *réel*, de permanent ou d'immuable : c'est par la *religion* et la raison seule qu'on peut l'atteindre. Je me trouve plus patient, plus modéré dans ma vie habituelle; mais je suis toujours trop adonné aux soins du corps.

MAI

Le 1er mai. — « Les hommes s'acquitteraient tous dignement envers la vie si, dans un genre quelconque, un noble objet, *une grande idée*, signalaient leur passage sur cette terre, et c'est déjà une preuve honorable du caractère que de diriger *vers une même entreprise* les rayons épars de ses facultés et les résultats de ses travaux (1). »

C'est ce caractère qui manque à la plupart des hommes, qui seraient capables de bien faire et de bien penser. Je n'ai jamais pu, quant à moi, faire ainsi de ces grandes entreprises qui occupent toute une vie, dont elles deviennent le mobile et le but.

Si j'ai dirigé pendant quelques mois les rayons de mes facultés vers un seul et même objet de méditation, comme lorsque j'ai concouru pour des prix académiques, ç'a été d'abord en me faisant une violence qui a porté sur ma santé, et contrarié tous mes penchants naturels. Cependant, une fois à l'ouvrage, je sentais ma vie plus pleine et plus animée; et je conçois mieux que jamais que je serais plus à l'abri des sollicitudes, de l'inconstance de la fortune, si je pouvais consacrer maintenant les facultés, les années qui me restent à un seul objet philosophique, propre à servir de monument honorable de mon passage sur cette terre : *det Deus animum!*

2 mai. — Occupatio magna creata est omnibus hominibus et jugum grave super filios Adam a die exitus de ventre matris eorum usque in diem sepulturæ in matrem omnium (Lib. Ecclesiast., cap 40).

Je le porte ce joug pesant en quelque endroit que j'aille, soit que les occupations et les nombreux devoirs me fassent

(1) Mme de Staël, *De l'Allemagne*.

la loi, soit que l'absence du travail commandé, le défaut d'impressions extérieures laissent mes facultés dans l'inaction.

Je me laisse troubler par une multitude de choses et de personnes. L'état craintif que je sens dans le monde est mon état habituel.

Cette disposition ne change pas en avançant en âge. J'en ai fait la preuve, hier, 1er mai. Sortant de chez M. Coudray, à Bergerac, et rencontrant sur la place des ennemis connus, tout mon sang s'est retiré vers le cœur. Un grand trouble s'est emparé de mes facultés.

2 mai. — J'ai joué aux dames avec mon fils et un peu de la harpe (1).

3 mai. — J'ai travaillé sur la philosophie de M. de Tracy au sujet des notions d'être, de substance et de réalité. Je saisis plus fortement qu'autrefois la distinction entre les *phénomènes* ou les sensations, et les réalités qui en sont cause.

Ici, il faut savoir se contenter du repos, de la vie champêtre et savoir se passer de l'éclat, du bruit, des impressions vives et de tout ce qui constitue le charme de la vie extérieure.

Il n'y a plus de poésie, plus d'amour dans mon existence. La raison et la réflexion en sont les seuls mobiles. L'homme solitaire a besoin de trouver en lui et dans le sentiment intime tout ce qui tient lieu du mouvement extérieur qui lui manque. Dans le silence de la retraite, rien ne me semble plus triste et plus misérable que l'esprit de mouvement et toutes ses vives agitations.

5 mai. — J'ai des sens extrêmement variables dans leur activité ou leur susceptibilité aux impressions. Il y a des jours, par exemple, où les moindres odeurs m'affectent; d'autres (et ce sont les plus nombreux) où je ne sens rien. Mon sens intérieur et chacune de mes facultés intellectuelles

(1) Ces jeux innocents convenaient bien au philosophe candide que fut Maine de Biran.

éprouvent les mêmes anomalies. Si j'avais habituellement la pénétration et la capacité intellectuelle que je trouve en moi à certains jours ou dans quelques bons moments, je porterais la lumière dans les plus profondes obscurités de la nature humaine et j'étonnerais le monde savant. Mais tout échappe à ma pensée mobile; je suis un être ondoyant, divers et sans consistance.

*6 *mai.* — Je suis dans cette disposition nerveuse, assez habituelle chaque printemps, qui ne me laisse la faculté de me fixer à rien, pendant un certain temps, ni d'entreprendre rien de suivi, de lier ma pensée du lendemain à celle de la veille, et à peine la pensée du soir à celle du matin; état fâcheux, source de remords et de regrets de voir ainsi s'écouler la vie, sans en tirer parti : chaque heure est assez bien remplie en elle-même, mais la suite et la liaison manquent. Je suis agité avec mes livres ou avec mes propres idées, comme je l'étais avec les affaires du monde et dans le tourbillon de Paris. Je voudrais suffire à tout, tout saisir, tout faire, tout lire à la fois : je vais précipitamment d'un objet à l'autre, je quitte ma lecture pour en prendre une autre, je glisse sur tout et n'approfondis rien. Il semble que mon bien-être intellectuel et moral, la vérité que je cherche, le repos et la satisfaction intérieure de l'esprit vont se trouver dans chacun des livres que je feuillette et consulte tour à tour, comme si ces biens n'étaient pas en moi et au fond de mon être, où je devrais les chercher, en attachant une vue fixe, pénétrante, soutenue, au lieu de glisser si rapidement sur tout ce que d'autres ont pensé, ou sur ce que j'ai pensé moi-même en divers temps.

J'éprouve qu'on peut, dans la solitude la plus profonde, et vis-à-vis de soi-même ou de ses idées, n'avoir encore qu'une vie extérieure et être aussi loin de soi qu'on l'est au milieu du monde. Il n'y a que les objets de changés, mais ce sont les mêmes facultés qui s'exercent. A la place d'objets, d'impressions frivoles, on s'entretient d'idées frivoles et légères, qui promènent notre esprit dans un monde de phénomènes, d'illusions et de fantômes, en l'éloignant de plus en plus des réalités immuables et des vrais et solides biens qui sont au dedans de nous.

7 mai. — Je reviens sur mes anciennes idées, relatives aux fondements de la philosophie; je les rectifie; j'y ajoute de nouvelles notes. Je me prépare au travail plutôt que je ne travaille réellement.

J'ai été à la messe à Bergerac.

8 mai. — Je suis dans une inquiétude habituelle en pensant que la vie marche à grands pas, que le temps de l'activité va peut-être finir pour moi, sans que j'aie élevé encore aucun monument de mon passage sur la terre et de mes découvertes dans le monde philosophique.

9 mai. — J'ai eu de nombreux hôtes à Grateloup. J'ai été entièrement en dehors de moi-même. Je suis tout entier aux hommes quand je suis avec eux, et je ne puis réfléchir que dans la solitude. Encore y suis-je souvent troublé par les images comme par les objets extérieurs. Mon trouble vient de moi comme du dehors.

11 mai. — J'ai continué mon travail sur l'abbé de Lignac (1).

12 mai. — J'ai pensé mes pensées, toute la matinée. Le soir, j'ai promené par la plus belle soirée avec les dames, regrettant de ne pas être seul pour me livrer aux rêveries et aux sentiments ineffables, que produit en moi l'aspect de la nature champêtre en cette saison.

13 mai (agenda). — Tout m'attire au dehors en cette saison, mais, pour bien goûter le monde extérieur ou la nature, il faut donner une partie du temps à la vie intérieure.

**13 mai.* — Depuis huit jours environ, nous jouissons de tous les charmes du printemps. Je suis heureux de l'air embaumé que je respire, du chant des oiseaux, de la verdure animée, de ce ton de vie et de fête, exprimé par tous les

(1) L'abbé de Lignac est l'auteur d'un petit ouvrage de valeur, *Témoignage du sens intime*, que Biran prisait fort. M. Alexis Bertrand a publié les remarquables *Notes de Biran sur l'abbé de Lignac*. (Cf. *Science et Psychologie*, Paris, 1887).

objets. Mon âme tout entière semble avoir passé dans mes sens externes; il me faut un certain effort pour réfléchir et méditer, et je regrette les quatre ou cinq heures que je consacre par raison ou par habitude à mon cabinet.

Chaque saison a non seulement son espèce ou son ordre de sensations extérieures appropriées, mais de plus un certain mode du sentiment fondamental de l'existence, qui lui est analogue, et qui se reproduit assez uniformément au retour de la même saison. J'en ai fait l'expérience, depuis que je m'observe de plus près, et lorsque j'ai pu me trouver dans une position tranquille, exempte de soucis comme cette année, par l'effet du hasard et des circonstances politiques.

« L'âme, dit Leibnitz, exprime toujours son corps, et ce corps est toujours affecté d'une infinité de manières variables, mais qui souvent ne font qu'une impression confuse. »

Il est certain que les variations du sentiment de l'existence répondent exactement à toutes celles qui ont lieu dans le corps; ce qui explique, jusqu'à un certain point, les variations, modifications variées du sentiment de l'existence correspondant à chaque saison. En ayant égard à tout cet ensemble de perceptions obscures et de modifications insensibles, il est certain que la psychologie expérimentale ne peut encore décrire que la moindre et l'infiniment petite partie des phénomènes de l'âme. Cette science commence à l'aperception claire (1), à l'époque de la distinction du moi et de ses modifications; mais ce n'est là qu'une petite période de l'histoire de l'âme; combien de choses qui se passent en elle avant, pendant et après le premier sentiment du moi, et qui ne viendront jamais à la connaissance!

14 mai. — Jour de Pentecôte. J'ai travaillé un peu le matin, préoccupé de l'idée d'aller à Saint-Sauveur (2), de bonne heure, et de ne pas manquer la messe. Le soir, je suis monté le plus tôt possible dans mon cabinet, où je vis davantage.

(1) Leibniz définit quelque part l'*aperception* par ces mots : *perceptio cum reflexione conjuncta.*

(2) Grateloup fait partie de la petite paroisse de Saint-Sauveur, située à 9 kilomètres de Bergerac.

15 mai. — Visite à Corbiac (1). Conversation politique intéressante. On se laisse aller à l'espoir de voir bientôt renversé le gouvernement de l'usurpateur.

16 mai. — Le matin, j'ai étudié l'*Essai* d'Ancillon sur le scepticisme.

Après midi, je suis parti avec mon fils pour aller dîner à Mouleydier (2). Nous avons passé une journée assez agréable, nous promenant dans un beau site, où l'on jouit de la vue sur la Dordogne.

Je n'ai plus maintenant de plaisir qu'avec les choses de la nature. Il y a si peu d'êtres avec qui je sympathise!

Grateloup, le 17 mai. — Parmi les maux cruels que nous a faits la dernière révolution qui vient de s'opérer, un des plus sensibles, c'est d'avoir excité dans la société et dans les familles une multitude de divisions et de haines irréconciliables. Comment se défendre de haïr ceux qui se rangent du côté de notre plus mortel ennemi, qui s'annoncent comme opposants à tout bien, à toute paix, à tout ordre social, à toute justice!

Quel lien pouvoir conserver avec de tels êtres, qu'on n'ose appeler hommes? Ils ne semblent pas en effet être de notre espèce, ceux qui n'ont pas été touchés des vertus d'un roi, père du peuple, ceux qui n'ont pu, je ne dis pas seulement se déclarer ouvertement contre son autorité légitime, mais balancer entre lui et Bonaparte, dont le nom sera un jour le titre le plus odieux dont on puisse flétrir un tyran; car je l'éprouve par moi-même, les âmes les plus douces ne peuvent en ce moment se défendre d'un sentiment de haine et d'irritation violente contre cette portion malheureusement trop considérable de Français, qui n'ont pas craint de recommencer une nouvelle carrière de crimes, de folies et d'atrocités, dont nous avions fait depuis vingt-cinq ans les funestes expériences, et ont repoussé volontairement le moyen unique et si inespéré, offert par la Providence pour fermer ce caphar-

(1) C'est à Corbiac, situé à 3 kilomètres environ de Grateloup, qu'habitait M. Durand, l'un des meilleurs amis de Maine de Biran.

(2) Mouleydier est une charmante petite commune, située à 7 kilomètres de Bergerac et à 6 kilomètres de Grateloup.

naüm révolutionnaire et nous réconcilier avec le ciel, que nos crimes avaient tant offensé, avec la terre que nos conquêtes avaient couverte de sang et de larmes.

Bonaparte avait imaginé des moyens affreux, il est vrai, et profondément combinés et calculés avec une parfaite connaissance des hommes et des choses de son temps. Pour consolider son odieux et tyrannique empire, aujourd'hui il prend, ou plutôt les criminels agents de son pouvoir éphémère prennent en son nom des moyens opposés; c'est une liberté qu'ils ont laissée adroitement, et sans doute avec des intentions perfides, aux hommes de toutes les opinions de tout dire, de tout écrire contre Bonaparte lui-même. Cette fois, comme personne ne peut croire que Bonaparte puisse respecter les droits de l'homme, quand il est maître de l'asservir, et pardonner, quand il peut punir, la tolérance du gouvernement actuel est à tous les yeux un symptôme évident de faiblesse; elle enhardit les nombreux partisans du roi, décourage le parti contraire, prépare tous les esprits au changement attendu et creuse chaque jour la tombe de Bonaparte.

17 mai. — J'ai un hôte qui me gêne : il m'arrive trop souvent des contrariétés de cette espèce.

J'ai éprouvé ce soir, dans une promenade solitaire, faite par le plus beau temps, quelques éclairs momentanés de cette jouissance ineffable que j'ai goûtée dans d'autres temps et à pareille saison, de cette volupté pure, qui nous semble arracher à tout ce qu'il y a de terrestre, pour nous donner un avant-goût du ciel. La verdure avait une fraîcheur nouvelle et s'embellissait des derniers rayons du soleil couchant; tous les objets étaient animés d'un doux éclat; les arbres agitaient mollement leurs cimes majestueuses; l'air était embaumé, et les rossignols se répondaient par des soupirs amoureux auxquels succédaient les accents du plaisir et de la joie. Je me promenais lentement, dans une allée de jeunes platanes, que j'ai plantés il y a peu d'années. Sur toutes les impressions et les images vagues, infinies, qui naissaient de la présence des objets et de mes dispositions, planait ce sentiment de l'infini qui nous emporte quelquefois vers un monde supérieur aux phénomènes, vers ce monde des réalités qui va se rattacher à Dieu, comme à la première et à la seule des réalités. Il semble

que dans cet état, où toutes les sensations extérieures et intérieures sont calmes et heureuses, il y ait un sens particulier approprié aux choses célestes, et qui, enveloppé dans le mode actuel de notre existence, est destiné, peut-être, à se développer un jour, quand l'âme aura quitté son enveloppe mortelle.

J'étais conduit, par mes méditations psychologiques du matin et des jours précédents, à m'élever au-dessus des phénomènes, pour concevoir les causes; et il me semblait que je trouvais dans ce moment une facilité particulière, comme un charme tout nouveau, à ces abstractions intellectuelles, qui séparent des objets de nos sensations tout ce qu'il y a de phénoménique pour saisir les causes, ou les forces productives de ces phénomènes. C'est là un point de vue de l'univers, diamétralement opposé à celui de la poésie ordinaire, mais qui admet une sorte de poésie, la plus élevée sans doute, puisque c'est celle qui a sa source dans le sentiment de l'infini et qui pourrait réveiller ce sentiment et le peindre à l'imagination, si notre langage grossier fournissait des couleurs appropriées, ou si l'infini pouvait se représenter. L'inspiration du génie est un essor momentané vers ces régions de l'infini (1).

17 mai. — J'en suis au troisième volume *de l'Allemagne*, de Mme de Staël, que je lis avec intérêt pour la troisième fois. Cet ouvrage est bon pour le siècle et pour la nation, dont il contredit la pente.

Je me suis occupé avec assez de suite des *Antinomies* de Kant, qui ont donné lieu à une longue note.

18 mai. — M. Candillac est venu me joindre à Saint-Sauveur, et nous sommes partis pour Garraube. J'ai conversé avec assez de chaleur et d'activité. Mme de Garraube est une

(1) Le lecteur ne manquera pas d'admirer cette très belle page, où Maine de Biran se révèle, à la façon d'un Platon, un *poète métaphysicien*. Aussi bien le philosophe possédait-il les facultés qui font les grands poètes, une sensibilité débordante et avide de s'épancher, une forte imagination qui le portait, à l'instar des vrais lyriques, à projeter son moi sur toute la nature, enfin une intelligence pénétrante, capable de saisir l'essence abstraite des choses et d'embrasser l'univers en un vaste système.

femme de mérite, avec qui j'aimerai à me trouver à l'unisson des sentiments et des pensées.

Visite à M. de Latour en revenant.

19 mai. — Nous avons été fortement préoccupés du serment demandé à la Maison du roi. Mon fils est parti pour aller prévenir ses camarades. M. Durand de Corbiac est venu.

19 mai. — J'ai commencé à midi une longue lettre psychologique à Ampère. Je l'ai continuée assez laborieusement jusqu'à 3 heures.

20 mai. — Matinée tout occupée de métaphysique.

20 mai. — J'ai revu mon ancien manuscrit du mémoire de l'Institut, où sont les principes — trop longuement développés — de ma philosophie.

21 mai. — J'ai fait des visites à Bergerac. La société et la variété des objets me ranime. Il est fâcheux d'en avoir besoin et de ne pas porter les excitants en soi-même.

22 mai. — C'était hier l'anniversaire du jour de ma connaissance avec Mme de B..., et le hasard a fait qu'après avoir été longtemps sans aller la voir et sans y penser, j'ai eu ce jour-là l'idée et le désir de faire cette visite. Il y a, ce semble, des impressions ou des sentiments sourds qui agissent sur nous, les uns à notre insu, et reviennent périodiquement à certaines époques, lorsque rien d'ailleurs ne nous distrait fortement de cette impulsion secrète et purement sensitive, qui ressemble à l'instinct. On ne fait pas assez d'attention à ce principe d'action.

J'éprouve, depuis le commencement de ce mois, une grande incapacité et un certain vide de l'existence.

23 mai. — Un rhume m'a fait éprouver de l'abattement et du dégoût en me levant. J'ai pris de la tisane et me suis promené dans mon jardin et ma charmille en lisant quelques pages de la *Profession de foi du vicaire savoyard.* L'élévation

des idées et le charme du style ont toujours de l'attrait pour moi (1).

Je me suis mis après déjeuner à un travail psychologique intéressant. Les *Méditations* de Descartes, où j'ai revu la comparaison de l'âme avec le pilote, m'ont entraîné fort loin.

Le 25 mai. — Visite à la Gaubertie. Grand dîner avec MM. d'Abzac, de Vassal, etc. La maîtresse de maison est aimable et bonne; j'ai été un peu maussade avec elle par un trop grand désir d'être rentré à Lacoustète, chez ma belle-mère, avant la nuit.

27 *mai.* — J'ai résisté à la proposition d'un voyage agréable à Saint-Martin pour rester seul chez moi à travailler.

Je me suis amusé dans l'après-midi à jouer de la harpe et du violon.

*28 *mai.* — Journée de bien-être et d'activité intellectuelle, où j'ai été heureux de vivre, de respirer et de penser. Le point de vue de Kant sur les phénomènes et les noumènes m'a occupé. Je l'ai conçu avec plus de netteté et ramené à des termes plus simples et plus clairs; j'avais une grande liberté d'esprit et j'ai quitté le cabinet pour aller recevoir des personnes avec lesquelles j'ai été aussi à mon aise qu'avec mes idées. Il y a des états où je vis agréablement avec mes idées, tandis que je suis gêné, contraint et sans aucune présence d'esprit avec les hommes. D'autres états — et ce sont les plus fréquents — où je ne suis bien ni avec les hommes, ni avec mes idées; enfin d'autres — et ce sont les plus rares — où je suis bien, heureux, actif avec les hommes comme avec moi-même, où mon existence est pleine et je jouis de tout. Dans ces états heureux, les objets extérieurs suffisent à nous rendre contents; on aime à se promener librement à travers la nature pour y chercher des inspirations, des modèles ou des sujets de rêverie. Cette existence voyageuse et rêveuse, n'ayant rien à démêler avec les intérêts actifs de ce monde, est une source de plaisirs indépendants.

(1) Maine de Biran a aimé Rousseau autant qu'il a détesté Voltaire. Il a trop subi le prestige de l'auteur de l'*Émile*.

Des passions personnelles, comme les affections du cœur, dérobent l'aspect de la nature et nous font errer avec distraction dans le monde des objets. Les impressions isolées des souvenirs ont ordinairement assez de douceur, sans avoir un grand degré de vivacité, et le présent, quand on veut le considérer, à part des tableaux imaginaires du passé et de l'avenir, à part des regrets ou des craintes, est encore peut-être le meilleur moment de l'homme.

29 mai. — J'ai travaillé avec suite et plaisir pendant la matinée sur les idées de Kant.

30 mai. — Mon activité intellectuelle continue. J'ai médité pendant quatre heures de la matinée sur les idées de Kant, et ce que j'ai écrit entrera dans mon ouvrage.

Dans la soirée, j'ai fait des explications latines de Tacite avec mon fils.

31 mai. — En me levant, j'ai fait une lecture sacrée. Je voudrais contracter cette habitude chaque jour, afin de remédier à ce vide de l'âme, si dangereux quand on avance en âge et que l'on se désintéresse des choses humaines.

Parti pour Lacoustète à 4 heures, j'ai voyagé seul en rêvant à des sujets psychologiques. J'allais lentement et avec plaisir, vu le beau temps, la fraîcheur des bois et ma disposition naturelle à méditer.

Revue du mois de mai. — Ce mois s'est écoulé assez paisiblement dans la solitude. J'aurais pu l'employer plus utilement à avancer mon ouvrage philosophique (1), et le mettre en état d'être imprimé; mais je ne me reproche pas une inaction involontaire, née de distractions forcées. Ma santé, sujette à tant d'anomalies, ne me permet guère un travail suivi pendant plus de quatre heures chaque jour. Le reste du temps est employé aux travaux de la campagne, à la société de famille et à des lectures. Je ne lie pas encore mes idées d'un jour à l'autre. Je ne fais pas de livre avec dessein. Mais comme je fais beaucoup de notes, quelquefois étendues, sur

(1) L'*Essai sur les fondements de la Psychologie.*

le même sujet psychologique, mon livre se trouvera fait à la fin, plus lentement, mais avec moins de travail et d'une manière plus agréable. Les anciennes divisions pourront servir en partie, et j'en ferai de nouvelles.

Ma manière de travailler aujourd'hui, bien différente de celle d'autrefois, se ressent de la faiblesse de l'âge et de la vie dissipée de l'année précédente. Je me reproche, au fond de ma conscience, de trop songer encore à ces amusements qui nous font passer, sans nous en apercevoir, du temps à l'éternité. Je me reproche de ne pas assez approfondir la vie, de n'en pas cultiver assez la partie sérieuse, d'être trop relâché dans tout ce qui exige de la suite et une attention soutenue aux devoirs qui naissent de ma situation actuelle. Je ne fais guère que suivre passivement la direction de mon instinct et de mes habitudes.

Toutefois, je me trouve assez bien dans une époque où j'ai tant à regretter et à craindre. C'est que la satisfaction de cet instinct de repos compense, et au delà, toutes les pertes.

JUIN

3 juin. — J'ai commencé à prendre aujourd'hui du lait d'ânesse. Après avoir fait quelques tours dans le parc, je me suis mis au travail avec ardeur, et j'ai continué jusqu'à 3 heures, où j'ai dîné avec ma nièce, Adèle. J'ai promené ensuite dans les prés avec plaisir pendant deux heures, distrait par la société de ma nièce et me livrant aux impressions du dehors sans penser. Toute l'après-midi s'est ainsi passée dans le vague des idées.

**5 juin.* — Mme de Staël paraît avoir bien senti les liens intimes qui unissent la métaphysique et la morale dans un principe commun. « En cherchant, dit-elle, si notre esprit agit spontanément, ou s'il ne peut penser que provoqué par les objets externes, nous aurons des lumières de plus sur le libre arbitre de l'homme, par conséquent sur le vice et la vertu (1). »

(1) *De l'Allemagne.*

On a beau dire que la doctrine de Condillac est opposée au matérialisme, et qu'elle donne beaucoup à l'activité de l'âme, il est de fait que la sensation, qui est le principe et le pivot unique sur lequel roule cette doctrine, ayant sa cause hors de l'âme, laquelle est subordonnée à tous égards aux causes extérieures qui produisent ou occasionnent ses sensations, l'âme est asservie et nécessitée par ces causes. Donc tout ce qu'elle sent, tout ce qu'elle est pour elle-même, ne peut être qu'un effet. Comment donc concilier ces maximes tant répétées par nos modernes : « Tout pour l'âme se réduit à sentir; il n'y a pour elle que des sensations et des combinaisons ou des résultats de sensations », avec ce principe sur lequel toute la morale est fondée : « L'homme est libre; il a en lui une puissance d'agir, de déterminer, de commencer une série de mouvements opposés à ceux des sensations et des passions? »

Le fatalisme des sensations est incompatible avec la croyance au libre arbitre. Si les circonstances extérieures nous créent ce que nous sommes, nous ne pouvons pas nous opposer à leur ascendant; si les objets extérieurs sont cause de tout ce qui se passe dans notre âme, quelle pensée indépendante pourrait nous affranchir de leur influence? « De quelque manière qu'on s'exprime, il faudra toujours convenir « qu'il y a deux principes de vie différents dans la créature sujette à la mort et destinée à l'immortalité » (1), dans la créature sujette à toutes les passions et misères humaines, et capable de s'élever, par une pensée active, au-dessus de toutes les passions, de résister à tous les entraînements, de s'affranchir de toutes les misères et de se créer un bonheur indépendant.

Il faut rappeler sans cesse l'homme au sentiment de cette existence indépendante; il faut qu'il sache que sa volonté, et non pas les objets étrangers, le constitue ce qu'il est : personne morale, intelligente et libre par essence.

Le 6 juin. — J'ai eu quelque peine à me mettre au travail; j'y suis parvenu à la fin et j'ai fait quelques notes métaphysiques sur l'ouvrage de M. Laromiguière. Un sentiment d'ac-

(1) Mme de Staël, *De l'Allemagne*, partie III, ch. II.

tivité et de calme intérieur a succédé à l'agitation tumultueuse des jours précédents; j'ai dîné gaiement avec mon fils et ma nièce.

Le 7 juin. — J'ai terminé les *Leçons de philosophie* de M. Laromiguière, qui m'ont fait réfléchir, sans m'apprendre rien de plus que ce que je savais.

Le 8 et le 9. — J'ai fait une longue note sur les principes, d'après l'ouvrage de M. Laromiguière.

Le 11. — J'ai répondu à M. Doulcet, qui m'apprend que j'ai obtenu une gratification inattendue de 1 944 francs (1). J'ai fait quelques lectures et notes sur mes anciens manuscrits.

* *12 juin. — Injusti punientur, et semen impiorum peribit* (2). C'est aujourd'hui, dans ces terribles circonstances où l'on voit triompher momentanément l'injustice, le crime, la folie, l'impiété; c'est aujourd'hui qu'on est heureux d'éprouver ce sentiment de confiance en Dieu qui animait le prophète-roi, et lui faisait dire : *Vidi impium superexaltatum et elevatum, sicut cedros Libani. Et transivi, et ecce non erat; et quæsivi eum, et non est inventus locus ejus* (3).

En lisant, le soir de ce jour, un écrit de M. de Maistre, intitulé : *Essai sur le principe générateur et conservateur des sociétés politiques,* j'ai senti que mes habitudes isolaient trop ma pensée de la société, que mon point de vue psychologique ne tendait à faire de l'homme qu'un être tout solitaire, et qu'à force de considérer l'âme *sous le rapport abstrait et unique de son activité,* je m'accoutumais à ne voir en elle qu'une force motrice, isolée de toutes ces affections sociales, de tous ces sentiments intimes et profonds, dans lesquels est placée notre moralité, le bonheur ou le malheur dont nous sommes susceptibles, en qualité d'êtres qui, outre la vie intérieure de la pensée, ont encore une vie de relation et de conscience.

Comment dériverai-je des principes de philosophie que j'ai

(1) A titre de questeur de la Chambre des députés.
(2) Psaume XXXVI, verset 28.
(3) *Id.*, versets 35 et 36.

suivis, l'obligation morale, le devoir?... C'est là un autre système de facultés, un autre point de vue de l'âme, qui doit pourtant rentrer dans celui que j'ai tant médité jusqu'ici. Chaque individu agit sur la société de ses semblables, qui réagit tout entière sur lui. Du sentiment de l'action libre et spontanée qui, par elle-même, ne connaîtrait pas de limites, dérivent ce que nous appelons les *droits*. De la réaction sociale, qui suit l'action individuelle, et qui ne s'y conforme pas exactement, attendu que les hommes ne sont pas comme les choses matérielles, qui réagissent sans agir, naissent les devoirs. Le sentiment du devoir est celui de la coercition sociale, dont chaque individu sent bien qu'il ne peut s'affranchir.

La méditation abstraite a l'inconvénient de ne pas donner au sentiment moral le développement dont il est susceptible, d'ôter à l'âme le point d'appui fixe qu'elle a besoin de trouver hors d'elle dans la société humaine, à laquelle elle est destinée par une portion notable de ses facultés.

Les fluctuations et le vide que je sens en dedans de moi-même, qui m'empêchent de prendre une forme constante, même en vivant avec moi, tiennent à l'absence d'un sentiment moral, qui serve comme d'ancre, propre à fixer cette machine intellectuelle et sensible, entraînée çà et là par une multitude de petites impressions, et surtout par ses dispositions intérieures, variables et singulièrement mobiles. Il n'y a qu'un sentiment fixe qui puisse déterminer ou amener des idées fixes; voilà ce que m'a bien démontré ma propre expérience. Ce sentiment est : ou *l'amour de la gloire,* le désir de se faire un nom immortel, *l'ambition, la cupidité (et hoc quoque vanitas);* ou, ce qui n'est pas vanité, *la religion,* un noble désir de se rendre agréable à Dieu, en tirant le meilleur parti possible des facultés qu'il nous a données, et de gagner la palme d'une meilleure vie; ou *l'amour de l'humanité,* le désir d'être utile à ses semblables sans aucun intérêt matériel, sans avoir même besoin de leurs suffrages; ou enfin *le besoin d'être content de soi*, la satisfaction intérieure qu'on éprouve en donnant à ses facultés la meilleure direction possible, et en faisant bien pour soi, n'ayant que sa conscience pour juge.

Ce dernier sentiment est mon principe d'action unique. Il suffit pour me mettre à l'ouvrage et m'empêcher de tomber

dans l'inaction; mais il ne me fixe pas assez sur un point donné du système intellectuel et moral; il ne détermine pas assez la convergence des actes ou des idées vers un but certain; il n'établit pas dans mon être moral cette suite qui fait que la vie est une et bien liée dans toutes ses parties. Pourvu que je sois content de moi à la fin du jour, cela me suffit; mais la suite de pensées, d'actions du lendemain ne se lie pas aux pensées et aux actions de la veille, par cette seule raison qu'il n'y a pas en moi un sentiment *fixe,* qui étende ma vue au loin et me détermine à envisager un certain but, placé à distance dans le temps ou l'espace. De là cette légèreté, cette inconsistance que je me reproche, ce vide d'esprit et d'âme qui me surprend au milieu de mes travaux décousus, cette incertitude sur les objets d'étude qui, dans le même jour, m'entraîne de l'un à l'autre, sans qu'aucun produise une impression profonde.

13 juin. — J'ai passé cette journée dans une extrême solitude. J'ai eu une sorte de verve méditative, qui m'a fait écrire des choses propres à entrer dans l'ouvrage métaphysique, dont je fais la première occupation de ma vie.

J'ai dîné seul à 4 heures, promené, joué de la harpe, fait plusieurs lectures, le tout avec une grande sérénité et liberté d'esprit.

Même verve métaphysique que les jours précédents. J'ai eu de la sérénité, de la liberté d'esprit et ce *calme intérieur,* sans lequel on ne peut rien penser ni faire de bon. Soirée solitaire et occupée.

15 juin. — J'ai été détourné dès le matin; ma verve a baissé. J'ai avancé cependant encore dans la même direction que les jours précédents. Il s'agit des faits et des principes de la métaphysique.

16 juin. — J'ai été assez mal disposé toute cette journée, que j'ai passée sans diversion. Travail métaphysique médiocre jusqu'à 3 heures. Après le dîner, j'ai joué de la harpe et fait une promenade avec ma femme. Occupations *classiques* avec mon fils.

Grateloup, le 14 juin. — « Toute croyance constamment universelle est vraie. L'erreur n'a jamais le caractère universel et constant. »

Que peut-on espérer d'un siècle infatué de constitutions écrites au point de croire que les hommes peuvent créer ainsi de toutes pièces les constitutions, les langues et même les *souverainetés,* pour qui toutes les réalités sont des mensonges et les mensonges des réalités, qui ne voit pas même ce qui se passe sous ses yeux, que les expériences les plus terribles ne peuvent désabuser?

Qu'attendre d'hommes aveuglés par une rage insensée, féroce et diabolique contre toute autorité légitime, au point de dévouer volontairement et comme par plaisir une génération entière à toutes les calamités, à tous les fléaux, tous les crimes, toutes les horreurs d'une longue révolution, de se jeter dans les bras d'un tyran exécrable, uniquement pour éloigner le retour à l'ordre et à la paix, pour se soustraire à un gouvernement paternel dont ils éprouvèrent pendant onze mois la douceur, la clémence et tous les bienfaits inestimables! Dieu semble accorder pendant quelques moments une protection *inexorable* aux révolutionnaires de cette malheureuse nation, afin qu'ils servent de leçon éternelle au genre humain. Ils ont dit à Dieu : « Retire-toi de nous, *recede a nobis;* nous saurons bien faire sans toi, ton nom nous importune, nous irrite; nous haïssons tout ce qui porte l'empreinte de ta puissance et de ta sagesse; sors de nos conseils, sors de nos maisons, sors de nos académies. Notre raison nous suffit : ton secours est inutile. Éloigne-toi. » Comment Dieu a-t-il puni tant de démence, de blasphèmes et d'impiété? Par un seul mot. Comme il créa la lumière, il a dit : *faites,* et le monde politique a croulé (1)! »

— « Parmi les maux que produisent les révolutions, un des plus tristes sans doute est celui de priver d'être bon. »

Je ne suis plus bon, les hommes m'irritent. Je ne vois plus que des criminels ou des lâches, la pitié pour le malheur, le besoin d'être utile, de servir mes semblables, d'aller au-devant de toutes les infortunes pour les soulager, tous ces senti-

(1) Ces lignes éloquentes, que nous avons mises entre guillemets, nous semblent porter la frappe de Joseph de Maistre.

ments expansifs et généreux qui étaient jusqu'à présent mes principes d'action, s'éteignent chaque jour dans mon cœur, pendant que mon esprit est exclusivement occupé de spéculations abstraites, étrangères à tous les intérêts de ce monde. Ces spéculations m'empêchent heureusement de penser beaucoup aux hommes, car je ne puis y penser que pour haïr ou mépriser. J'ai vu dans cette dernière révolution plusieurs hommes, soi-disant honnêtes et dévoués au roi, accepter ou conserver des places dans l'administration, afin d'empêcher, disent-ils, un méchant homme d'occuper la place qu'ils remplissent et servir le bon parti. Maxime singulièrement vicieuse que de se permettre de mauvais moyens pour un but que l'on croit bon. Les hommes ne savent rien de l'avenir, rien d'eux-mêmes. Dans chaque circonstance, et à tous les instants, le devoir est impérieux. Les combinaisons de l'esprit, pour les suites qu'on prévoit, n'y doivent entrer pour rien. De quels droits les hommes qui se rendraient les instruments d'une autorité factieuse conserveraient-ils les titres d'honnêtes gens parce qu'ils feraient avec douceur des choses injustes, illégales et antisociales?

« La bienfaisance que l'on peut exercer en détail ne compense pas le mal dont on est l'auteur, en prêtant son nom au parti que l'on sert. L'ascendant d'un courageux exemple subsiste encore mille ans après que les objets d'une charité passagère ne subsistent plus. La leçon qu'il importe le plus de donner aux hommes dans ce monde et surtout dans la carrière politique, c'est de ne transiger avec aucune considération quand il s'agit du devoir. » (*De l'Allemagne,* t. III, p. 190.)

Il faut s'éloigner des affaires publiques quand elles peuvent compromettre la conscience, quand on ne peut s'en mêler sans trahir le devoir et l'honneur.

* *21 juin.* — Journée de tribulation, de crainte et d'impatience. Mon fils, sommé par l'autorité *et en vertu d'un décret du tyran,* d'aller prêter le serment de fidélité, s'est présenté, d'après mes conseils, avec plusieurs de ses camarades à la sous-préfecture, pour déclarer qu'il ne pouvait pas prêter un serment contraire à l'honneur et à la conscience. J'étais sur les épines pendant tout le temps qu'il est resté absent, et j'ai eu

beaucoup de peine à tromper le sentiment d'impatience par quelques heures de méditation, jusqu'au moment du retour.

4 heures. — Il est venu dîner avec ses camarades, satisfaits de leur démarche et de la réponse du sous-préfet.

Le 21 juin. — Nos révolutionnaires se sont grossièrement trompés, et quoique leur erreur soit bien funeste pour notre repos et recule peut-être de plusieurs années nos progrès vers le bien, elle leur coûtera peut-être encore plus cher qu'à nous. Ils se sont fait une illusion complète sur les dispositions et les sentiments des Français en général, lorsqu'ils ont espéré d'associer la multitude à leurs fureurs, à toutes leurs passions insensées et féroces, à leur haine invétérée pour toute autorité légitime. A force de mensonges et de séductions, ils sont bien parvenus d'abord à exciter des mécontentements et semer des troubles et de vaines terreurs parmi les habitants des campagnes; ils les ont conduits enfin à désirer la chute de la monarchie, à applaudir au rétablissement du gouvernement impérial; mais ils n'ont pu entraîner le plus grand nombre à agir dans ce but avec une énergie soutenue; la séduction même n'a pas pu durer. Et des comparaisons trop sensibles entre notre situation de l'an dernier et de l'état actuel, dégoûtent chaque jour les partisans qui n'avaient été qu'égarés par des mensonges et de vaines promesses. Peu à peu les sentiments de la majorité reviennent à l'unisson, et nous avons lieu d'espérer que, malgré tous les efforts de ces chefs forcenés du parti révolutionnaire, ils ne parviendront pas à effacer des cœurs français les restes de ce sentiment monarchique assoupi pendant tant d'années et que nous avons vu se réveiller avec tant de chaleur et de force en 1814. Et ce sentiment, qui est identifié pour nous avec celui de l'honneur, de la patrie, de la gloire et de la vertu, est le seul auquel nous puissions nous rallier pour arrêter des divisions funestes et pour conserver aux yeux de l'Europe, comme à nos propres yeux, le droit de nous appeler encore une nation.

Sans *le sentiment monarchique,* sans le respect et l'amour pour le roi légitime, il ne peut y avoir pour la France ni religion, ni morale, ni patrie (1). Tous les liens sociaux viennent se

(1) Comme il appert, Biran est royaliste de raison et de sentiment.

rattacher à ce sentiment. Les hommes qui nous mènent aujourd'hui ne peuvent avoir aucun but de bien public. Ils n'ont pas d'avenir. On voit partout ce qu'ils font et disent, qu'ils sentent eux-mêmes que tout leur échappe. Ce sont de misérables comédiens qui jouent leurs indignes farces : ils voudraient se tromper eux-mêmes en trompant les autres. Mais leur maladresse, leur embarras nous font voir ces grands coupables dans leur affreuse nudité, abandonnés du ciel et des hommes.

* *22 juin.* — J'ai commencé à lier ensemble les matériaux psychologiques rassemblés depuis deux mois dans des notes sur Kant, Lignac, etc., pour en faire les prolégomènes d'un ouvrage fondamental sur la science des principes. Irai-je loin dans l'enchaînement de ces idées? *Ecce enim breves anni transeunt, et semi'am, per quam non revertar, ambulo* (1).

* *24 juin.* — Mon bonheur actuel consisterait dans une paix intérieure, unie avec un sentiment assez plein de vie et d'activité, aussi intérieure. Les agitations des passions ne laissent point de calme; la tranquillité de la sécheresse et de la médiocrité d'esprit tue la vie de l'âme; il n'y a que dans le sentiment religieux, ou dans un goût vif et soutenu pour l'étude et la recherche de la vérité, qu'on trouve une réunion parfaite du mouvement et du repos. Cette disposition ne peut être continuelle dans les hommes pieux et encore moins dans les hommes studieux. Certaines maladies ou états organiques qui altèrent en nous l'activité intellectuelle et nous dégoûtent de l'étude, par la conscience même de notre impuissance, laissent subsister *le sentiment religieux* qui, dans les douleurs, les maladies, les afflictions, les anomalies de l'esprit, auxquelles est exposée la faible humanité, offre toujours *un consolateur et un appui*. Les hommes qui unissent ces deux dispositions sont le plus à l'abri du découragement et des dégoûts de la vie, surtout quand l'âge s'avance.

24 juin. — J'ai reçu dans la matinée un avis qui m'a un peu troublé. Le sous-préfet de Bergerac m'a dénoncé comme l'instigateur de la démarche des Gardes du corps, qui ont

(1) Job, chap. xvi, p. 23.

refusé le serment. J'ai continué cependant mon travail sur les principes de la philosophie avec assez d'activité.

25 juin, dimanche. — Jour remarquable par une grande nouvelle. A 6 heures du matin, j'ai été réveillé par M. Durand (de Corbiac), qui m'a porté la nouvelle d'un désastre, arrivé à Bonaparte et à son armée. Il est rentré à Paris, blessé, dit-on, et après avoir tout perdu; son règne est fini. Cette grande nouvelle m'a agité.

Lundi 26. — J'ai passé cette journée sans trouble extérieur, mais fort agité intérieurement et sans pouvoir presque lier mes idées. Nouvelles politiques de Bordeaux : nous passons du joug de Bonaparte à celui des Chambres.

Mardi 27. — J'ai encore été éveillé aujourd'hui à 6 heures du matin par M. des Granges, qui m'a porté les grandes nouvelles de Paris. Les détails de la bataille du mont Saint-Jean (1), à quatre lieues de Bruxelles, qui a décidé du sort de Bonaparte, sont dans tous les journaux. Rien ne semble plus pouvoir arrêter la marche des Alliés jusqu'à Paris, où l'on convient qu'ils peuvent être arrivés dans sept ou huit jours (à partir du 21). L'usurpateur a abdiqué en faveur de son fils. On a accepté cette abdication pure et simple. Une Commission du gouvernement est nommée : Fouché et Carnot sont en tête. J'ai été dîner à Corbiac, avec M. Ed. Géraud, nouvellement arrivé de Bordeaux; il a mis mes idées en mouvement par sa conversation et un rapport de Chateaubriand, qu'il m'a apporté.

Revue de juin. — Le développement de cette proposition toute nouvelle : que le moi ne peut être conçu *sans la notion de substance passive*, m'a coûté quelques efforts, mais c'est là l'idée mère qui doit changer la face de la philosophie. Tel a été le plan de mon travail de ce mois, qui a été d'ailleurs plein d'événements auxquels le philosophe le plus froid, le plus désintéressé dans les choses de ce monde, ne peut demeurer étranger. J'en parle dans tous les moments que je

(1) Bataille de Waterloo.

donne à la société. C'est le sujet unique de conversation, le seul mobile d'activité pratique.

JUILLET

1er juillet. — Je suis parti le matin à 6 heures et demie pour Périgueux avec mon fils, accompagné de MM. Montet et Geneste. J'ai fait le voyage sans m'arrêter, impatient d'arriver pour avoir des nouvelles sur les grands événements qui doivent décider des destinées de la France. Arrivé à 2 heures, très fatigué et accablé par la chaleur. Lecture des journaux. Reparti pour le Murat à 5 heures. Accablement.

2 juillet. — M. de Cazes (1) est arrivé en poste au Murat, à 2 heures. Il part pour Paris. Il m'a appris des détails sur les menées des chefs du parti bonapartiste. Il est reparti après 4 heures.

3 juillet. — Je suis parti du Murat, après 7 heures, avec mon fils et M. Gérard (2). Station à Périgueux où nous avons lu les journaux qui annoncent l'arrivée des Alliés sous les murs de la capitale. On fait encore des préparatifs d'une défense plus simulée que réelle. Parti de Périgueux à 11 heures et demie. Arrivée à Grateloup à 8 heures et demie.

Mercredi 5. — J'ai lu pendant une heure le livre des *Macchabées*. Je suis parti à 11 heures pour Lacoustète (3), accompagné de mon fils. Station à Bourdieblanc et à Montastruc. Dîner à Lacoustète avec le curé de Saint-Sauveur et M. Lavernelle.

La Chambre des représentants se déclare en majorité contre le rétablissement de Louis XVIII, qui est l'unique moyen de salut et le vœu commun des Français. Cette misérable poignée de Révolutionnaires a l'insolence de donner sans cesse ses vues particulières et intéressées, comme l'opinion et l'in-

(1) Le duc Decazes, qui fut quelques années plus tard chef du ministère.
(2) Beau-frère de Maine de Biran.
(3) Lacoustète était la maison d'origine de la seconde femme de Maine de Biran.

térêt national. Certains hommes sont égarés par les faux principes de souveraineté du peuple, d'indépendance, de liberté, dont il importe tant de désabuser la nation pour son repos et son bonheur.

En donnant une charte constitutionnelle aux Français, le roi avait consulté les idées toutes libérales dont il était dominé, en suivant le torrent du siècle plutôt que les dispositions, les habitudes et le caractère du peuple français. La Révolution avait transformé ce peuple en une multitude sans lien commun; il fallait, avant tout, rétablir ce lien par des institutions monarchiques,

La charte supposait ce qui n'existait pas, des habitudes nationales, de *véritables idées de liberté;* il n'existait réellement en France que de l'esprit de parti, des passions et surtout, de la part des Révolutionnaires, le besoin de sécurité dans le crime.

Le genre humain tout entier doit s'intéresser à ce que la destruction de tout ordre ne soit pas un titre de prééminence nationale, à ce que le crime ne conduise pas au faîte de la dignité, d'où il puisse braver impunément toute justice humaine et calomnier en apparence la justice divine.

Le jeudi 6. — Je me suis levé à 5 heures du matin, parti avant 6 heures. J'ai retrouvé à Grateloup M. Delpit (1), qui m'attendait avec les journaux. Il a été impossible de s'occuper d'autre chose que d'affaires politiques, et de notre sort qui va se décider sous les murs de Paris. Je roule dans ma tête le projet d'une lettre au roi sur les événements et la marche que doit suivre son Gouvernement dans ces circonstances difficiles. J'éprouve un malaise et une rupture d'équilibre dans mes facultés.

Vendredi 7. — J'ai été occupé toute la matinée à écrire laborieusement ce projet de lettre au roi sur la conduite à tenir et les mesures à prendre dans les circonstances actuelles. J'éprouve de l'embarras dans l'expression et de la lenteur dans les idées.

(1) Médecin, ami de Maine de Biran, demeurant à Castang, commune de Bouniagues.

Samedi 8. — J'ai continué mon travail politique, toujours avec les mêmes difficultés. J'ai changé le plan de ma lettre au roi en un mémoire sur les moyens de finir la Révolution. Mes idées s'étendent, mais sont toujours embarrassées. J'ai monté à cheval après dîner pour aller au-devant du courrier, qui devait apporter les nouvelles sur les grands évenements de Paris. Le courrier a été retardé. M. Delpit est venu. Soirée agitée.

Dimanche 9. — Je suis toujours occupé de mes *idées politiques*. J'ai mis quelques idées sur le papier et suis parti à 11 heures avec mon fils pour aller dîner à Bergerac chez M. Vergnol. Journée d'activité. Je me sens de l'aplomb et des nerfs, tant que je ne suis pas contredit. Nous sommes heureux par l'espoir prochain d'avoir notre Roi, plus encore que nous le serons par la jouissance, comme il arrive toujours.

Lundi 10. — J'ai travaillé toujours avec la même difficulté pendant trois heures. Mon mémoire ne marche pas. Courrier du soir : Paris est encore livré aux Jacobins et à l'armée. Le roi est aux portes.

Mercredi 12. — A 3 heures, j'ai reçu la nouvelle de l'entrée du roi à Paris, avec des détails qui m'ont attendri et mis hors de moi-même.

Jeudi 13. — J'ai été occupé dès le matin par des visites et des préparatifs de départ pour Paris, où je veux me rendre à l'instant. J'ai été à Bergerac pour faire partir ma voiture. Arrivé à midi en ville, j'ai trouvé tous les préparatifs d'une grande fête pour célébrer la deuxième Restauration. J'ai assisté au *Te Deum* solennel, qui a été chanté. J'ai été moi-même l'objet des applaudissements et des acclamations de mes concitoyens. Rentré le soir à Grateloup.

Vendredi 14. — Toute la matinée a été employée aux préparatifs de départ. Je suis monté à cheval à 11 heures avec mon fils. Station à Bellegarde et à Montastruc. Arrivé à Lacoustète à une heure, dîner et entretien de famille. Parti pour Périgueux à 5 heures et demie, voyageant avec mon fils et

mon neveu, Hippolyte Lavernelle. Arrivé à 10 heures et demie à Périgueux. Soirée de famille.

Samedi 15. — Je me suis levé tard. Toute la matinée s'est passée à attendre le courrier de Paris, dont le retard a donné des inquiétudes d'un côté et des espérances de l'autre. Il est arrivé après midi et n'a rien porté de bien consolant. L'armée paraît toujours tenir contre le roi. Les commandants militaires persistent à maintenir le drapeau tricolore et compriment l'élan des royalistes dans les villes où ils demeurent. J'ai dîné en famille et, après le dîner, je suis monté en voiture avec M. Gérard, mon fils, mon neveu Prosper Lavernelle, du Cluzeau courant en avant. Voyage de nuit agréable.

Dimanche 16. — A la deuxième poste des Pelissoux, nous avons été retardés par un mauvais cheval qui a refusé le service; et un autre accident arrivé à la poste de la Coquille a failli nous coûter la vie : un cheval s'est emporté à une descente et a brisé le brancard. L'adresse du postillon nous a sauvés. A Limoges, où nous sommes arrivés à 11 heures, j'ai éprouvé des scènes désolantes. Discussions avec des gendarmes insolents au sujet de passeports. Mon fils a eu une affaire avec un officier : j'ai failli succomber à cette nouvelle, qui n'a pas eu de suites. Partis de Limoges à 2 heures. Souper et coucher à Monterolles.

Lundi 17. — Partis de Monterolles à 4 heures du matin, nous nous sommes arrêtés à Argenton à 9 heures pour déjeuner et avons continué notre route au travers des déserteurs et de l'armée.

Mardi 18. — Après avoir couché à Vatau, où nous avons éprouvé beaucoup d'incertitudes et d'inquiétudes sur notre route, qui devient de plus en plus dangereuse, nous avons pris le parti de changer notre direction et de gagner par la traverse la route de Tours.

Nous avons voyagé toute la journée sur cette belle route qui longe l'Indre, admirant la beauté des sites. Le soir, avant la nuit, il nous est arrivé un accident à la voiture, qui nous a fait passer la nuit dehors. Inquiétudes, mouvements de crainte, auxquels a succédé la gaieté.

Mercredi 19. — Après avoir passé la nuit sur la route, à trois postes de Tours, nous sommes arrivés dans cette ville à 10 heures du matin. Station pour les passeports, crainte d'être arrêtés. On minait le pont de Tours et on attendait les Prussiens. Partis de Tours à midi, nous avons pris la route de Chartres et voyagé toute la journée au travers de l'armée prussienne jusqu'à Châteaudun, où nous avons couché.

Jeudi 20. — Partis de Châteaudun à 2 heures et demie du matin, nous avons continué notre route vers Paris. Arrivés à Chartres à 9 heures du matin, visite de la cathédrale et des promenades; rencontre d'une autre division de l'armée prussienne à Rambouillet. Arrivés à Sèvres à 7 heures, dîner mauvais et cher. Arrivés à Paris, au Palais Bourbon, à 8 heures et demie.

Vendredi 21. — En arrivant à Paris, toutes mes idées changent. Je trouve la tristesse et le désespoir répandus partout. On est mécontent du roi et indigné contre les Alliés, dont les troupes ravagent tous les lieux où elles passent. On est dans une incertitude affreuse sur la destinée qui nous attend. Il y a de l'exagération dans ces plaintes; il y a aussi du fondement. Il est difficile de se placer dans le vrai point de vue de notre situation. Première soirée très active. Visite à M. Lainé.

Samedi 22. — Je me suis levé tard, j'ai pris un bain; je sens de la fatigue, du malaise et de l'étourdissement, tribut ordinaire que je paie en arrivant à Paris, où le mode de mon existence change et où je ne suis plus *moi*. Les impressions du dehors et la multitude des relations me dominent, absorbent et étouffent la pensée. J'ai reçu et fait plusieurs visites ministérielles. Je me trouve comme dans un monde nouveau.

Dimanche 23. — J'ai été au château, à 11 heures et demie, avec mon collègue Calvet; j'ai vu le roi, je lui ai été présenté. Mais il est impossible d'éprouver un sentiment vrai et profond dans une cour où sont confondus les coupables avec les fidèles, le crime avec la vertu.

Mardi 25. — Je suis sorti à 11 heures, pour aller voir M. de Barante et parler d'affaires. Le soir, visites au ministre des Finances, à M. de Tracy, à l'abbé Morellet (1).

Jeudi 27. — Je suis sorti le matin à pied et ai fait plusieurs courses dans les ministères. Le soir, j'ai été seul chez M. Pasquier (2) et au ministère des Finances, où j'ai passé la soirée avec plusieurs personnes avec qui je me suis trouvé mal à l'aise par différence d'opinion.

Vendredi 28. — Je suis dans un état de malaise et de souffrance d'estomac habituels. Je n'ai pas d'idée ni de tenue en rien. Je manque d'énergie. Mon être moral est comme anéanti.

J'ai fait des courses ministérielles sans objet, j'ai perdu le temps au ministère de l'Intérieur. Visite à M. Maurice et à M. Suard (3). Après le dîner, j'ai été à la société de M. Dubouchage (4), où j'ai vu le fameux Bergasse (5), qui disserte comme un illuminé et se perd dans des idées générales vagues, en oubliant ce qu'il y a de pressant dans nos circonstances actuelles.

Samedi 29. — J'ai travaillé pendant la matinée à un article de journal que j'ai le projet de faire insérer. La lenteur, l'embarras, le défaut de liaison des idées et des mots me prouvent sensiblement le déclin des facultés ou leur rétrogradation momentanée. Je suis dans un état de mobilité et d'étourdissement habituels. J'ai fait plusieurs visites à pied au ministère de l'Intérieur, chez M. Lainé, à M. de Cazès, à Lacalprade avec M. Lainé; soirée chez M. Pastoret.

Dimanche 30. — A 11 heures et demie, je me suis rendu en voiture au château où une foule extraordinaire se portait pour voir le roi et Mme la duchesse d'Angoulême. J'ai rencontré

(1) André Morellet, né à Lyon en 1727, mort en 1819. Littérateur, critique, publiciste, académicien, député en 1808.
(2) Le baron Pasquier fut garde des sceaux sous la Restauration.
(3) Littérateur et critique français.
(4) Inspecteur, puis ministre de la Marine.
(5) Publiciste, philosophe, ancien membre de l'Assemblée constituante.

dans les galeries plusieurs personnes de connaissance avec qui j'ai causé. J'ai été présenté à Mme la duchesse d'Angoulême par M. de Montmorency. Après le dîner, visite à Mme la duchesse d'Orléans et à M. Le Breton.

Lundi 31. — Cette journée a été entièrement vide et triste pour moi. J'avais rendez-vous, à deux heures, au ministère de l'Intérieur, et je me suis distrait d'un petit travail commencé, en y allant. J'ai trouvé le salon plein de monde et j'ai causé avec diverses personnes jusqu'à 3 heures. Je suis sorti, sans causer, avec M. de Barante. J'ai été ensuite à pied voir Mmes de Craon et d'Alpy. J'étais triste, abattu. Ma tête était vide et sans ressort. Je suis sorti, à 3 heures, avec ces dames, en me détournant de mon chemin pour aller dîner chez M. de la Panouse (1). Je me suis égaré, j'ai erré dans les rues. Arrivé à 5 heures trois quarts, à ma destination, fatigué, sans idées, je faisais une triste figure. A 9 heures du soir, je me suis rendu chez M. Guizot, où j'ai joui de la conversation de Madame et de quelques autres gens d'esprit.

Revue du mois de juillet. — Ce mois a été tout entier consacré à la vie extérieure. L'imagination a été vivement et sans cesse excitée par les grands événements qui se sont succédé, et dont chacun nous laissait dans l'attente de ceux qui devaient suivre. De grandes agitations, des craintes pressantes, de douces espérances, des illusions trompées; le voyage de Paris, entrepris avec précipitation, dès que l'entrée du roi a été connue; ce voyage de six jours en poste, plein de trouble et de traverses; l'arrivée dans la capitale, remplie d'agitations; la tristesse et le découragement en voyant mes espérances renversées, notre situation politique si malheureuse, si incertaine, ma santé chancelante et un mouvement bilieux me tenant dans un état de souffrance et de mobilité perpétuelle. Mon état a tout à fait changé en mal, depuis que j'ai quitté ma solitude. Il n'y a plus le moindre aplomb dans mon être, mon existence morale semble anéantie; je n'ai plus de réflexion; la moindre cause suffit pour m'entraîner au dehors. J'erre dans cette grande ville comme un somnambule. Il me

(1) Dont le château de Tiregand est à peu de distance de Grateloup.

semble que je cherche à me fuir moi-même et à éviter toutes les occasions, tous les moyens de fixer mon attention. Je ne fais aucun usage des livres et je me donne l'illusion de croire que je suis très occupé au dehors, pendant que je n'ai rien à faire et que je ne fais vraiment rien d'utile. Il faut rentrer en moi-même, et reprendre les habitudes studieuses sans lesquelles je ne suis rien. Il faut cesser de dissiper inutilement ce qui me reste d'existence.

AOÛT

Mardi 1er août. — J'ai reçu plusieurs visites dans la matinée et je me suis enfermé à midi pour travailler; j'ai écrit de tête un long rapport sur les événements de Bergerac. J'écris toujours laborieusement et d'une manière lâche. Ce travail m'a occupé jusqu'à 4 heures. J'ai été en voiture chercher M. Lainé; nous avons fait ensemble quelques visites et dîné à 7 heures, chez M. de Cazes. Le soir, réunion chez M. Dubouchage, où j'ai fait une pauvre contenance. MM. de Chateaubriand et Bergasse y assistaient. On parle beaucoup sur des riens, et on n'en finit pas.

Jeudi 3. — Sorti de bonne heure avec M. Géraud, nous avons été voir M. Michaud (1). J'ai été de là à la Chancellerie, où j'ai eu un instant d'audience de M. Pasquier. Je suis timide et je manque d'aplomb avec les grands personnages. Le peu d'influence dont je jouis tient à ce que je ne puis me mettre en harmonie ni avec les personnes, ni avec les choses de ce temps. Le soir, réunion chez M. Dubouchage, où j'ai eu le plaisir de me trouver avec MM. Lainé, Lacalprade, etc.

Vendredi 4. — J'ai écrit une longue lettre à ma femme; j'ai le cœur serré et vois tout en noir. Mes écrits, comme mes paroles, et toute ma contenance, prennent naturellement cette teinte lugubre.

A 3 heures, je suis sorti en voiture faire visite à Mme de Craon. Dîner chez d'Allemagne en famille. Le soir, j'ai été

(1) L'auteur de la grande *Biographie*.

faire une visite intempestive à Mme de Rastignac. Soirée agréable chez M. Suard, MM. de Lally (1), Kergariou, etc.

Samedi 5. — J'ai passé une bonne matinée chez moi, occupé à bâtons rompus; j'ai commencé à relire Hume *(Histoire des Stuarts)*. Sorti avant 3 heures, visite à mon collègue Gallois, à Mme de Vintimille. Après le dîner, promenade en voiture au bois de Boulogne avec Mme de Sainte-Luce et ses filles, mon fils et des Anglais. J'ai éprouvé une impression triste en voyant ce beau bois dévasté et le tumulte d'un camp, qui a rempli ce bois si frais, si paisible. Soirée chez M. Pastoret.

Dimanche 6. — J'ai été prendre M. Laîné. Nous avons été ensemble voir Madame, qui nous a accueillis avec bonté, malgré l'affluence. La contenance du roi est abattue. Il doit être accablé par tous les maux qui pèsent sur la France et menacent de l'engloutir avec la famille des Bourbons.

Lundi 7. — J'ai passé la matinée à recevoir des visites. Il y a eu plus d'aplomb et de sentiment du bien en moi.

Mercredi 9. — J'ai été distrait et mal à l'aise toute la matinée. J'ai fait plusieurs courses sans objet, me reprochant cette vague mobilité. J'ai été dîner chez d'Allemagne sans nécessité, laissant mes jeunes gens seuls, quoique je sentisse la nécessité d'être avec eux.

Jeudi 10. — J'ai été deux heures au château pour voir M. le duc d'Angoulême, que je n'ai pas pu joindre. Dîner chez l'abbé Morellet avec ses nièces, Mme Pastoret et M. Barthélemy. Société douce et agréable. Soirée chez M. Dubouchage.

Dimanche 13. — Je suis parti à une heure après midi pour Versailles avec M. Géraud et mes jeunes gens. Nous étions six dans la même voiture de louage; j'ai eu bonne journée. L'air,

(1) Lally-Tollendal (1751-1830), pair de France et fils du gouverneur de l'Inde, condamné — à tort — comme traître.

la belle promenade du parc m'ont rasséréné ; j'ai fait l'agréable connaissance de M. de Saint-Victor, homme à imagination ardente.

Lundi 14. — J'ai été occupé toute la matinée à apprendre de mémoire un petit discours que je dois dire au roi, en lui remettant l'adresse de la municipalité de Bergerac. Cette présentation m'a préoccupé. J'aime assez à jouer un premier rôle, qui semble grandir ma petite et chétive existence. Je m'en suis assez bien tiré. Après la présentation au roi et les visites aux princes, j'ai été faire plusieurs courses en ville. J'ai vu l'abbé de Montesquiou (1) qui m'a rattaché à lui ; j'ai été dispos et d'aplomb toute cette journée. Soirée chez M. Dubouchage.

Mercredi 16. — Correspondance avec ma femme. Toujours de l'agitation nerveuse et nulle fixité dans les idées ; des courses sans objet déterminé ; aucune application, ni tenue. Dîner chez le restaurateur avec la députation. Le soir, visite à M. de Cazes. Soirée chez M. de Sèze.

Jeudi 17. — Visite au palais avec M. de Barante. Sorti à 3 heures, visite au ministère des Finances, à M. Becquey (2), Royer-Collard, dîner de famille et colloque. Le soir, j'ai été chez Mme Dupont et l'abbé Morellet. Je suis en assez bon état pour le monde, nul pour le cabinet.

Vendredi 18. — Je me suis livré avec une tranquillité et un aplomb peu ordinaires, depuis que je suis à Paris, à la lecture et la méditation psychologiques. J'ai lu la longue lettre de M. Ampère et j'y ai fait quelques notes.

Samedi 19. — J'ai déjeuné à 9 heures et demie, en attendant M. de Coursou avec qui j'ai été faire visite à M. Pasquier, garde des Sceaux, et M. Duhamel, nouveau préfet de la Dordogne, dont j'ai été très content. Dîner de famille, soirée chez M. de Gérando et Mme d'Aumale.

(1) Homme d'État (1757-1832), émigré pendant la Révolution, exilé sous l'Empire, ministre de l'Intérieur, duc et pair, académicien sous la Restauration.

(2) Directeur général des Ponts et Chaussées.

Dimanche 20. — J'ai été au château à midi, où j'ai vu plusieurs personnes de connaissance. Monsieur, comte d'Artois, m'a fait la plus aimable réception; j'en ai été heureux. Dîner en famille. Visites à M. Lacalprade, à Mme Lebreton. Soirée chez Mme de Sainte-Luce, avec mon fils.

Lundi 21. — J'ai été languissant et triste, comme un homme qui n'a pas d'occupation forcée et ne sait se fixer à rien. Je me suis livré avec langueur à des lectures et revues de manuscrits philosophiques. Mon ami Ampère, arrivé aujourd'hui, est venu me voir; nous avons parlé de philosophie, et ma verve a été excitée. Je suis sorti à 9 heures et demie pour aller voir M. de Tracy, que j'ai trouvé plein de tristesse et d'aigreur contre l'espèce humaine. Visite à l'abbé Morellet.

Mardi 22. — J'ai écrit quelques lettres et fait des lectures distraites. Visite au prince de Poix. J'ai appris aujourd'hui ma nomination (1). Soirée chez la princesse de Craon. La chaleur ajoute à la mobilité de mes nerfs. Je suis tout à fait homme du monde et aussi loin de toute étude et méditation que si je ne m'y étais jamais adonné.

Mercredi 23. — Je me suis occupé de correspondance, j'ai écrit à M. Gérard et à M. le Curé de Saint-Sauveur. J'ai toujours un grand vague dans ma tête. Je suis inoccupé et distrait.

Jeudi 24. — Je suis sorti de bonne heure pour aller faire visite au nouveau préfet, M. Duhamel; de là j'ai fait plusieurs courses et visites, comme un homme qui n'a rien à faire que de courir et se promener en voiture. Courses à l'enregistrement, visites à M. Bouchard, à l'abbé de Montesquiou, à Mmes de Vintimille, Pastoret. Dîner avec mon ami Ampère. Discussion métaphysique. Soirée chez le prince de Chalais, où j'ai fait connaissance avec l'excellent évêque d'Alais (2), auteur des Vies de Fénelon et de Bossuet. J'ai été dans sa voiture chez l'abbé Morellet.

(1) Comme député.
(2) Le cardinal de Beausset.

Vendredi 25 (Saint-Louis). — Je me suis occupé de ma toilette pour aller au château, où j'ai passé deux heures au milieu d'une foule immense d'officiers généraux et de fonctionnaires, accablé par la chaleur, en attendant le moment de défiler devant le roi; rentré chez moi à 2 heures et ressorti à 4 heures pour aller visiter l'atelier du peintre Grandet et voir Mmes de Craon et d'Alpy qui partent aujourd'hui. Promenade aux Tuileries où règnent un air de fête, un calme et un ordre parfaits.

Dimanche 27. — J'ai fait, après 10 heures, un fort déjeuner avec MM. Géraud et Dubreuil; nous sommes partis ensemble pour Versailles, par une chaleur extrême et une poussière étouffante. J'ai fait visite à M. de Saint-Victor. J'ai revu en détail le château, les salles, l'appartement du roi, le jeu des eaux, spectacle nouveau et très agréable.

L'affluence était prodigieuse et me donnait des étourdissements. J'ai éprouvé toute cette journée un malaise nerveux.

Lundi 28. — J'ai pris un bain en me levant. Je suis accablé et dans l'impuissance de m'appliquer fortement et de suite. Cependant la mobilité est diminuée. Je resterais plus volontiers dans la même position et je lirais par paresse. Visites.

Mercredi 30. — Toujours des visites et des petites affaires qui prennent mon temps. J'ai été faire quelques visites dans le faubourg Saint-Germain et dîner chez M. Ampère. Sorti à 8 heures, j'ai été *aux Français* voir Talma dans *la Partie de chasse de Henri IV*. Je l'ai trouvé mauvais.

Jeudi 31. — Je suis sorti dès le matin faire des courses au ministère des Finances. Visite à M. de la Maisonfort, conversation intéressante sur la prochaine Assemblée. Projet de réunion et d'un comité directeur.

Visite à M. de Lacalprade. Dîner de famille. Soirée chez l'abbé Morellet et M. Dubouchage. Nouvelle conversation sur la place Louis XIV avec MM. de la Maisonfort et Neuville; grands projets où je suis appelé à jouer un rôle disproportionné avec mon caractère, mes habitudes et ma portée.

La connaissance que j'ai des hommes ne me sert de rien

pour la pratique. Somnolence. Les choses les plus intéressantes n'agitent plus ma pensée, qui tend à la torpeur et à l'inaction.

Revue du mois d'août. — J'ai eu dans ce mois beaucoup plus de sensations et d'images que d'idées et de conceptions. Je suis entraîné par le torrent des impressions, des visites, des petites affaires, des relations de société, des bienséances ou des devoirs factices que je m'impose, des correspondances, etc. Tout cela me compose une existence hachée, tout artificielle, où le sérieux de la réflexion et de la morale n'a presque aucune part. Je fais quelquefois un retour sur la futilité de ce genre de vie, en le comparant à tout ce qu'il y a de vraiment grave et sérieux dans ma position actuelle. Je suis placé dans une situation telle que beaucoup de regards sont tournés vers moi; beaucoup d'espérances s'y rattachent. Appelé par la confiance publique aux fonctions de député, choisi par le roi pour être questeur provisoire, je suis en évidence. A savoir si j'aurai de quoi soutenir mon rôle. Lorsque je devrais travailler sans cesse, méditer les grandes questions politiques dont dépend le sort de notre patrie, je ne trouve en moi que futilités, mobilité de sentiments et d'idées. Je forme chaque jour des projets de retraite, que mes nerfs ne me permettent pas d'exécuter. Je suis mécontent de moi-même et malheureux en me comparant.

Ma présentation au roi et à Monsieur, mon élection de député ont été les grands événements de ce mois-ci : ils ont occupé ma sensibilité et tenu l'imagination en haleine.

SEPTEMBRE

Lundi 4 septembre. — J'ai lu et fait des notes politiques sur l'excellent ouvrage de M. de Maistre, intitulé : *Considérations sur la France.* A 5 heures, dîner métaphysique avec M. Ampère. J'ai senti mes facultés élevées.

Mardi 5. — J'ai fait quelques lectures et écritures distraites, dans la matinée. Sorti à midi pour aller chez le prince de Poix. Visites à Mgr d'Agoust, évêque de Pamiers, à M. de

Barante. Lecture avant le dîner de famille et, après, visite chez M. de Cazes.

Mercredi 6. — Le changement de température influe heureusement sur ma manière d'être et me donne plus de confiance et de forces. J'ai écrit en me levant plusieurs lettres à M. Gérard, au curé de Saint-Sauveur. Visite de la salle (1) avec M. de Saint-Félix. Visite à M. Lainé, arrivé aujourd'hui; longue et intéressante conversation. Dîner chez le ministre des Finances avec plusieurs députés nouveaux. MM. Alexis de Noailles et Tabarié sont mes hommes.

Jeudi 7. — Je commence toujours la matinée par quelques lectures ou écritures, ordinairement vagues et distraites. A 10 heures, déjeuner, visites, audiences; je me recueille pour faire ma correspondance ou lire, la plume à la main, jusqu'à ce que des affaires me forcent de sortir. Rentré pour dîner en famille à 5 heures.

Vendredi 8. — Dîner chez d'Allemagne. Soirée chez M. Guizot et M. Suard. Rentré après 11 heures, je me sens plus d'activité et d'aplomb, quoique ma tête soit toujours assez mobile et inactive.

Samedi 9. — J'ai fait quelques lectures la plume à la main, avec le sentiment de ce que je pourrais faire si j'étais maître de mon temps, et mieux arrêté. Sorti à 3 heures et demie, courses ministérielles. Rentré pour dîner à 5 heures et demie, j'ai trouvé l'abbé Guillaume.

Après le dîner, j'ai reçu plusieurs visites et j'ai eu le soir une première réunion avec MM. Lainé, de Chateaubriand, Neuville et la Maisonfort. Cette réunion m'en impose, je suis timide et embarrassé. Ces messieurs ont tant d'assurance et une telle supériorité de vues que je me sens petit et faible près d'eux réunis. Je ne serais pas ainsi près de chacun en particulier. J'y profite dans la connaissance pratique.

Dimanche 10. — J'ai eté prendre M. Lainé pour aller au château. Nous avons vu M. le duc d'Angoulême et Monsieur.

(1) Salle des séances au Palais-Bourbon.

J'ai partagé le bon accueil fait à M. Laîné. Nous avons fait ensuite des visites à tous les ministres et à Mme la duchesse d'Orléans. Deuxième réunion chez M. de Chateaubriand. Malaise.

Lundi 11. — J'ai écrit quelques notes sur l'histoire de Charles II et plusieurs petits billets à bâtons rompus, avec des interruptions de visite. Séance à la bibliothèque avec de nouveaux collègues. M. de Brézé, grand maître des cérémonies, est resté avec moi pour quelques dispositions de salle, jusqu'après 5 heures. Soirée chez l'abbé Morellet et M. de la Maisonfort avec le *Comité des Cinq*; le renvoi du ministère est à l'ordre du jour, mais Fouché est une puissance; c'est un grand malheur et un signe de perdition.

Mardi 12. — Le soir, *Comité des Cinq* (1).

Mercredi 13. — Je me reproche d'être trop distrait, trop préoccupé de petites choses, quand il s'agit de si grands intérêts. Je suis entraîné par le mouvement de l'Assemblée, avant même qu'elle n'ait commencé. Dîner avec M. Laîné chez le garde des Sceaux, Pasquier. Rentré chez moi pour le Comité.

Jeudi 14. — J'ai pris M. Laîné pour aller dîner chez Mme la duchesse d'Orléans; je suis accablé, sans idées et sans mouvement d'imagination, avec beaucoup de mobilité nerveuse.

Vendredi 15. — Je suis mobile et nerveux. Toilette pour aller dîner chez le ministre de la Marine.

On peut se consoler de l'affaiblissement ou d'un défaut

(1) Le *Comité des Cinq* comprenait les cinq hommes politiques qui, au nom du Corps législatif, osèrent faire entendre quelques vérités à Napoléon, sur la fin de l'année 1813, en réclamant l'exécution des lois garantissant aux Français les droits de la liberté, de la sûreté, de la propriété, et aux citoyens le libre exercice de leurs droits politiques. Maine de Biran fut l'âme de la résistance au despote impérial, car c'est lui qui composa la protestation dont l'avocat Laîné donna lecture. Les autres membres de la *Commission des Cinq* étaient Raynouard, Gallois et de Flaugergues. (Voir le chapitre *Maine de Biran et Napoléon* dans notre gros ouvrage sur *Maine de Biran*).

naturel des facultés intellectuelles, défaut humiliant pour l'amour-propre, en pensant qu'on est le maître de pousser aussi loin que possible la moralité, la vertu, et d'obtenir parmi ses égaux ce genre de supériorité.

Samedi 16. — J'ai passé la matinée moins distraite et plus active qu'à l'ordinaire. Je me suis occupé de diverses lectures analogues au temps. J'ai été ensuite à la bibliothèque où les députés se réunissent. A 5 heures et demie, j'ai été prendre M. Lainé pour aller dîner chez M. Royer-Collard. Longues discussions politiques. Soirée chez M. Hyde de Neuville.

Dimanche 17. — J'ai reçu plusieurs visites et suis monté en voiture à 11 heures et demie pour aller au château. J'étais mal disposé, alangui par suite d'une mauvaise nuit, où j'ai éprouvé les effets physiques et moraux d'un sang échauffé et d'une imagination que la volonté ne conduit plus. Visite au ministre des Finances avec mon collègue Calvet. Le soir, j'ai été dans le grand monde chez M. de Chateaubriand.

Lundi 18. — J'ai été agité et tourmenté jusqu'à 2 heures. Le mouvement du dehors et la course en voiture m'ont fait du bien. Visite, rue Cassette, à M. Malleville. Dîner de famille; soirée chez M. Neuville.

Mardi 19. — J'éprouve toujours beaucoup de difficulté pour fixer ma pensée; il se présente plusieurs choses à faire : je flotte dans une incertitude pénible entre plusieurs images vagues et, avant qu'elle soit passée, un nouveau mouvement me saisit et m'entraîne. J'ai eu des visites de collègues et, après une séance à la bibliothèque, qui est toujours étourdissante, j'ai été moi-même faire visite. Dîner philosophique avec M. Ampère. Soirée chez moi : MM. de Chateaubriand, de Grosbois et plusieurs collègues.

Mercredi 20. — Soirée chez le maréchal Marmont, où il a été question du changement de ministère. C'est une intrigue à laquelle je prends part, comme si j'y étais intéressé.

Jeudi 21. — J'ai été plus distrait qu'à l'ordinaire et dans un grand état de malaise. J'ai conduit au château un de mes col-

lègues par pure complaisance. J'y ai souffert et j'ai ressenti de l'inquiétude, en voyant les princes ne m'accorder aucune attention. Dîner chez M. Royer-Collard avec MM. Laîné, Pasquier, Guizot. Soirée chez M. Neuville et au club de la rue Thérèse. Suzette (1) est arrivée de Bergerac. C'est un petit événement.

Vendredi 22. — A 3 heures, j'ai été à la bibliothèque; j'ai fait plusieurs courses dans le faubourg Saint-Honoré. Dîner de famille. J'ai été faire visite à MM. de Montmorency, de Cazes. Soirée chez MM. de Chateaubriand, Suard.

Samedi 23. — Je ne puis me mettre à aucun travail, j'écris de petits billets, je réponds aux allants et venants, je reçois des visites, je cours au dehors : voilà ma vie; toutes les actions et les pensées sérieuses en sont exclues. Je suis toujours impatient d'apprendre quelque chose de nouveau, et la vie se passe.

Dimanche 24. — J'ai fait des visites en voiture. Dîner chez M. de Sèze; je l'ai trouvé triste et ne pouvant dissimuler sa peine qu'on ne pense pas à lui pour un ministère (2). Quelle maladie que l'ambition et la petite vanité des places! Heureux d'en être préservé, fût-ce par le sentiment de mon incapacité. Soirée chez MM. de Cazes, du Cayla.

Lundi 25. — J'ai passé la matinée en affaires ou visites. Si on mesure la portée d'un esprit ou l'élévation d'une âme par l'espèce des objets grands ou petits auxquels l'homme s'attache, je me trouve avoir une âme bien commune, bien petite, car je donne chaque jour mon attention à une multitude de petites choses qui me captivent et m'attachent, comme si elles étaient graves (3).

(1) La fidèle servante de Maine de Biran.

(2) L'éloquent et courageux défenseur de Louis XVI était bien en droit d'attendre que Louis XVIII lui témoignât quelque reconnaissance d'avoir risqué sa tête pour la défense de Louis XVI et du principe monarchique. Mais l'ingratitude est le propre de tous les gouvernements.

(3) Mais sentir sa misère, se savoir misérable, c'est déjà, au sentiment de Pascal, un indice de notre grandeur.

Il y a cependant, en arrière de tout cela, une faculté élevée qui reconnaît la petitesse. J'ai dîné chez le prince de Condé et passé la soirée chez M. de Chateaubriand.

Mardi 26. — J'ai eu du monde dans la matinée. J'ai eu les députés de la Dordogne à dîner et, le soir, j'ai reçu plusieurs collègues. Ce sont des colloques continus sur les circonstances politiques; le résultat n'en est pas très instructif, mais je m'accoutume à traiter avec les hommes et les affaires.

Mercredi 27. — Sorti à 7 heures (le soir), j'ai été à une réunion de collègues chez Veyri, j'ai fait des visites avec M. Laîné; rentré de bonne heure. Je me laisse aller à cette vie de dissipation et d'affaires. J'ai pris un aplomb sensible dans le monde.

Jeudi 28. — A la bibliothèque je m'occupe des allants et venants, de manière à m'étourdir en faisant les honneurs. Visite avant dîner à Mme de Vintimille et à l'abbé Morellet. Dîner de famille et soirée chez moi avec MM. Laîné, de Chateaubriand.

Vendredi 29. — J'ai été occupé, toute la matinée, de mon courrier. Station à la bibliothèque. J'ai été dîner à 3 heures, avec mes collègues de députation, au Palais-Royal. Soirée de collègues chez moi.

Samedi 30. — J'ai été souffrant dans la matinée. Je me suis occupé avec assez de suite d'une notice contre l'ouvrage de Cabanis, en réponse à des articles de journaux. Station à la bibliothèque. J'ai dîné chez moi en famille. Visite au prince de Condé, à M. de Cazes, ministre de la Police. Soirée chez M. de la Maisonfort, Mme Pastoret.

Revue du mois de septembre. — J'ai été singulièrement distrait, désœuvré et désheuré pendant le cours de ce mois. L'arrivée successive des nouveaux membres de la Chambre m'a imposé le devoir d'entretenir une multitude de relations toutes nouvelles. Le désir de me montrer aimable et bienveillant pour tous m'a tenu sans cesse hors de chez moi, et je n'ai

pas eu le temps ni la force de rentrer en moi-même, pour m'occuper de ce genre de méditations auxquelles je rattache mon existence morale.

Cependant le frottement avec beaucoup d'hommes divers et une sorte d'ascendant qu'ils m'accordent, d'après ma bonne réputation, me font contracter des habitudes d'aplomb et me donnent d'autres idées. C'est une éducation sociale plus parfaite dont je profite sans m'en apercevoir. Je deviens plus hardi; je cause plus librement; je mets mieux les hommes à leur place.

Dans les commencements de ce mois jusqu'au 15, la température a été chaude, et ce genre d'excitation a contribué à me tenir hors de moi-même. Depuis le 20, la température a changé et je suis un peu revenu à moi-même, en éprouvant quelques mouvements mélancoliques avec des dérangements d'estomac. J'ai été plus d'aplomb et mieux rassis dans toutes mes relations avec les hommes. J'éprouve toujours que ma force est toute nerveuse et qu'il y a faiblesse radicale dans tout mon être. J'ai mon *petit monde intérieur*, en arrière de toutes les impressions, de toutes les idées de surface. Chacun a le sien, mais on vit habituellement dans le second et on ne cherche pas assez à se réfugier dans l'autre; c'est pourtant toujours là qu'on trouve un asile sûr contre les maux et les troubles du dehors.

OCTOBRE

* *4 octobre.* — Les premiers jours de ce mois ont tous été consacrés aux préliminaires de la réunion des Chambres, qui devait avoir lieu le 2, et a ensuite été renvoyée jusqu'au 7. J'ai fait des visites ministérielles; mes matinées ont été occupées par mes collègues, et les soirées par des réunions. J'ai souvent dîné en ville, et toutes les occupations de cabinet se sont réduites à la correspondance et aux journaux. Ma tête est inactive et absorbée par les sensations; ma santé a chancelé et s'est relevée. Le 4, j'ai dîné chez M. de Chateaubriand pour célébrer sa fête. La soirée a été triste; j'ai été peu expansif.

5 octobre. — J'ai dîné chez moi en famille, après avoir fait des courses et m'être donné beaucoup d'embarras sans motif. J'ai des nerfs que la moindre course met en mouvement.

* *6 octobre.* — Les préparatifs de la séance royale m'absorbent. Je suis occupé à répondre à toutes les lettres que je reçois pour des billets d'entrée. Je suis troublé, hors de moi-même.

7 octobre. — Jour solennel. Séance royale. J'ai été éveillé de bonne heure et, dès 7 heures du matin, j'ai eu des dames sur les bras. J'ai rompu toutes mes habitudes pour courir et faire placer diverses personnes. Je suis intimidé et n'ai nulle présence d'esprit devant l'autorité.

* *8 octobre.* — Cette semaine a été extrêmement agitée, pleine d'impressions et de mouvements extérieurs, vide de pensées et de méditations. Je suis toujours aux ordres de tout le monde, attentif à ménager la bienveillance de tous, et sentant le besoin d'un appui extérieur, comme tous les êtres faibles, qui ne trouvent pas en eux-mêmes leur soutien, et ne savent pas chercher leur force dans la force suprême. Je suis mécontent de moi-même et effrayé de l'ascendant que me donne la nouvelle Assemblée, de la confiance qu'on me témoigne de toutes parts. J'ai été nommé candidat à la questure, à la grande majorité des suffrages. J'ai été heureux de cette marque de confiance; je voudrais, pour me rendre digne de cette distinction, porter quelque lumière dans l'Assemblée, et y influer par les écrits ou la parole. Mais je suis trop mobile, entraîné au dehors, pour pouvoir penser mûrement à tout ce qui s'y traite, et mon instinct timide, mes facultés qui jouent avec une lenteur et un embarras croissant avec l'âge, semblent me condamner à jouer un rôle nul dans cette Assemblée, qui m'a adopté comme un de ses membres distingués. Cette opposition entre ce que je suis au fond et ce que je voudrais être, entre mon caractère et ma position, est une source de trouble intérieur et d'un malaise intérieur, dont je me distrais dans la société, où je me trouve à ma place et où j'influe dans mes bons moments.

L'adresse au roi m'a beaucoup occupé. Une timidité excessive, dans un mauvais moment de santé, m'a empêché de la lire à mon bureau. J'ai été sot, lorsqu'on m'a pressé de lire : un battement de cœur m'empêche de parler. La faiblesse de mes nerfs est un obstacle à tout.

15 *octobre*. — J'ai appris ma nomination de questeur. J'ai été appelé au Conseil des ministres, de là à l'Intérieur et, le soir, au château, où l'adresse a été présentée au roi.

* 22 *octobre*. — Température pluvieuse et relâchée. J'ai été aussi mou et relâché. Un rhume, avec embarras de tête et de poitrine, m'a tenu dans un état de malaise habituel. Cependant je n'ai pas interrompu mes occupations tumultueuses, et j'ai continué à mener le même genre de vie extérieur.

J'ai été nommé premier questeur par le roi. Cette nomination a été annoncée à la Chambre le 16, jour où j'étais appelé à la tribune pour faire le développement d'une proposition sur le règlement. Je prends un peu plus d'aplomb et de la hardiesse; mais la faiblesse de ma voix et mes qualités physiques m'éloignent de la tribune pour laquelle j'ai une sorte d'aversion instinctive. L'homme qui a la conscience de sa faiblesse ne peut aspirer à exercer un grand empire sur d'autres hommes.

Mes jours se perdent et ma vie se consume au milieu de diversions et d'occupations variées, qui ne laissent aucune trace après elles. J'éprouve toute la fatigue de sensations et de mouvements sans objet, sans but, sans souvenir. Le fatum m'entraîne; je désespère de moi-même. Ma place multiplie pour moi les relations personnelles; elle m'impose le devoir de m'occuper des hommes, d'être attentif à ménager leur bienveillance, à exercer sur mes égaux l'influence que donne l'estime, et sur les inférieurs une autorité que mon caractère ne me donne pas. Je suis en contradiction perpétuelle avec mon instinct. Je m'agite et me remue quand je tends au repos : je me livre aux impressions du dehors, quand je serais porté à réfléchir. Ainsi hors de mon instinct je ne suis rien, et ma vie morale est nulle.

* 23 *octobre*. — Jour anniversaire de la mort de ma chère Louise (1). J'ai été avec mon fils visiter le cimetière du Père-Lachaise. La matinée était superbe, et le lieu présentait un aspect propre à éloigner toutes les idées tristes.

(1) Louise Fournier, première femme de Maine de Biran.

24 octobre. — J'ai dîné chez le Chancelier avec plusieurs pairs.

Pendant longtemps, je me suis regardé vivre sans agir au dehors; aujourd'hui, j'agis sans me regarder. J'agis tumultueusement, sans suite, contre mon instinct; je n'ai plus de vie intellectuelle et morale.

* *29 octobre.* — La semaine s'est passée comme à l'ordinaire, au milieu du trouble de l'Assemblée, où l'on discute la loi sur es cris séditieux. Je ne prends à ces discussions qu'une part passive et mes facultés s'y engourdissent. J'ai fait un grand effort en montant à la tribune, dans la séance du 24, pour soutenir mon projet de règlement. J'ai été assez content de moi.

30 octobre. — J'ai été dans un état de tourment nerveux, ennuyé et fatigué de mon existence trop pleine. De petites impressions, de petits mouvements et sans *idées*. J'ai assisté passivement à la discussion de la loi sur les cris séditieux, qui a passé cette semaine.

31 octobre. — Je suis tourmenté par une toux quinteuse, des nerfs détestables, un embarras de tête constant et un trouble d'idées extraordinaire. J'ai un sentiment pénible de l'existence et je tends à distraire l'ennemi intérieur par des impressions forcées qui viennent du dehors ou que je vais chercher.

Toujours occupé de satisfaire aux besoins ou aux petits devoirs du moment, je ne songe guère au passé ni à l'avenir. Les affections ont ainsi très peu d'empire sur ma vie actuelle; les idées réfléchies n'y sont pour rien.

J'ai été occupé la matin à la Commission de comptabilité, puis par des courses au ministère des Finances. A 3 heures, Comité secret, où j'ai dit quelque chose sur le règlement. Visite après dîner chez de Gérando.

Revue d'octobre. — Ce mois a été l'un des plus agités de ma vie par le nombre et la variété des impressions. La pensée a été nulle; la santé mauvaise. Je me sens affaibli sensiblement au physique et au moral. Je suis découragé et désespère souvent de moi-même pour toujours. Je me jette, avec le peu de

forces qui me reste, au milieu du tourbillon du monde et des affaires. Je me fatigue pour des riens et j'use en pure perte ma chétive existence.

Je suis sans cesse embarrassé entre divers partis, dont les nuances peuvent se confondre aux yeux de la raison. Je donne raison tour à tour à chacun d'eux, et je passe enfin pour un homme sans caractère, parce que je suis sans passion et de bonne foi.

Il y a cependant certains points dont je ne puis, ni ne veux me départir. Mais ceux qui parlent de l'intérêt du peuple, en le séparant de celui de l'autorité royale, qui est notre premier besoin, notre premier intérêt, ne doivent pas être écoutés.

Il faut se méfier sans cesse des préjugés de la Révolution; ils nous perdraient encore. La Chambre a prouvé qu'elle donnait trop à ces préjugés en discutant le règlement au sujet des pétitions.

NOVEMBRE

1^er^ novembre. — J'ai resté chez moi la matinée, occupé de correspondance jusqu'à une heure, distrait ensuite par des visites. Dîner chez M. de Sèze avec M. Laîné, Larigaudie. Soirée chez le ministre de la Poste.

2 novembre. — Soirée insignifiante à la Société d'éducation primaire.

3 novembre. — J'ai été modifié de la manière la plus pénible toute cette journée; les embarras de ma place m'accablent et m'impatientent. Je me suis jeté au dehors pour me distraire de moi-même et de mon état pénible.

Dîner chez d'Allemagne. Soirée chez M. de Lacalprade. J'ai disputé avec M. de Lally-Tollendal, qui est bourru.

4 novembre. — J'ai employé la matinée, partie à écrire et à lire les gazettes, partie à discuter avec la Commission de comptabilité.

5 novembre. — Parti à 11 heures pour le château, comptant aller faire un compliment, préparé, à Mme la duchesse d'Angoulême.

6 novembre. — Je me suis levé tard; je deviens paresseux, le matin. Le sommeil de la nuit est troublé et interrompu par la toux. Le soir, visite à M. Lainé et au directeur des Postes, où j'ai vu Mlles de Craon, de Choiseul, d'Alpy. C'est près des jeunes femmes que je m'aperçois que je suis vieux.

7 novembre. — J'ai été troublé dans la matinée. Le trouble est intérieur; il est dans toutes mes facultés physiques et intellectuelles. Soirée de collègues chez moi.

8 novembre. — J'ai reçu des visites et éprouvé mille embarras jusqu'à l'heure de la séance (midi et demi). J'ai resté là jusqu'à 4 heures à entendre passivement des discussions. Soirée chez Mme d'Aumale.

9 novembre. — Toujours même vie distraite et active sans exercice des facultés méditatives. Je ne vaux rien que par la vie intérieure.

10 novembre. — Dîner avec mon neveu Lavernelle. J'ai voulu aller me distraire au spectacle. J'ai été à l'Opéra, où l'on a donné *Œdipe* et le ballet de *Psyché*. Je n'ai plus de goût décidé pour aucun plaisir.

11 novembre. — Je n'ai plus le temps de penser. La vie active commence à mon lever et se termine au sommeil. Après la séance, j'ai été voir Mlle d'Alpy (1).

12 novembre. — J'ai été à Versailles voir mon fils. Le voyage, le changement d'air, la vue de la campagne m'ont fait du bien. J'ai senti, par le contraste de cet état de bien-être avec mon état habituel de trouble et d'anxiété, combien ma vie habituelle est contre nature.

14 novembre. — J'ai eu à dîner la députation de la Gironde, M. de Sèze et M. de Lynch.

(1) Mlle d'Alpy, charmante personne pour qui Maine de Biran éprouvait des sentiments d'une respectueuse tendresse, était la nièce de M. Gérard, trésorier-payeur de la Dordogne, et l'amie préférée des deux filles du philosophe, Élisa et Adine.

15 novembre. — J'ai été dîner à 6 heures chez M. de Grosbois avec plusieurs collègues. Je me suis senti plus d'aplomb dans cette société.

16 novembre. — J'ai travaillé et lu chez moi jusqu'à une heure.

18 novembre. — J'ai été faire visite à l'abbé Morellet. Dîner chez moi avec des jeunes gens du Périgord.

19 novembre. — A 11 heures, je suis sorti en voiture pour aller au château. J'ai reçu du roi un salut agréable, ai présenté mes hommages à Mme la duchesse d'Angoulême. Visites à Mmes de Pastoret et de Vintimille.

19 novembre. — Dîner chez Mme la duchesse d'Orléans. Visites à M. le Chancelier et à M. de Chateaubriand. Soirée chez Mme du Cayla.

20 novembre. — J'ai été préoccupé dans la matinée de la visite annoncée de Mme la duchesse d'Angoulême à la Chambre. J'ai fait ma toilette de bonne heure et suis sorti à 4 heures pour attendre Madame, qui est arrivée à 11 heures. Elle a été aimable et gaie. Elle a parcouru la bibliothèque et toutes les salles.

21 novembre. — Je me suis levé à 8 heures, et je suis parti presque aussitôt pour aller à la Chambre des pairs, où j'ai assisté aux premiers débats sur le procès criminel du maréchal Ney. L'accusé a paru : il semblait être dans son état naturel, calme, grave. J'ai éprouvé de l'émotion après la longue plaidoirie de l'avocat.

24 novembre. — Froid humide. J'ai été mal à l'aise et tout à fait nul d'esprit pendant cette journée. Mon esprit et mon cœur se glacent. J'ai été obligé de me rendre en séance à midi et demi. J'y suis resté dans une complète distraction et aberration d'esprit jusqu'à la fin, n'écoutant point et laissant flotter mon esprit dans le vague. On a discuté la loi sur la Cour des comptes.

25 novembre. — Nous avons eu les ministres à 4 heures et demie. Ils ont porté le traité de paix. J'ai été au dîner de noces de Mlle d'Allemagne.

29 novembre. — Dîner chez M. de Lacalprade avec MM. de Bonald, de Sèze. Visites au prince de Condé et à M. Lainé.

30 novembre. — Matinée agitée plutôt qu'occupée. Il n'y a pas d'occupation possible parmi les distractions et interruptions continuelles. Séances publique et secrète. Dîner chez le garde des Sceaux avec les membres du parti ministériel. Je ne suis guère plus content d'eux que de moi. Concert chez M. Decazes, ministre de la Police.

* *Revue du mois de novembre.* — Ce mois s'est passé au milieu de distractions d'affaires et d'embarras, plus nombreux encore que pendant le mois précédent. J'ai été aussi moins confiant, plus craintif et plus mal disposé au physique et au moral; je suis mécontent des autres parce que je le suis de moi-même. J'apporte dans le cabinet mille idées du dehors; j'y suis troublé à chaque instant, et tout ce que je fais se réduit à des lettres d'affaires et de famille. Les séances de la Chambre sont pour moi une sorte de scène dramatique : j'écoute les acteurs quand ils jouent bien; je me laisse aller aux distractions quand ils jouent mal, ce qui arrive le plus souvent. Cependant ma disposition distraite et une faiblesse naturelle d'esprit sont accrues par ce genre de vie : ce sont des écarts de régime intellectuel et moral, qui affaiblissent et détruisent les facultés. J'ai atteint, le 30, ma quarante-neuvième année. Montaigne n'avait pas attendu cet âge pour se retirer des affaires. C'est ce que je devrais faire aussi, pour songer à tirer parti de mes dernières années. Il m'est bien prouvé que je ne suis pas propre aux affaires de ce monde; elles m'agitent et me troublent sans utilité. Je ne vaux que par la réflexion et dans la solitude : puis-je retrouver cette valeur!

DÉCEMBRE

1er décembre. — J'ai eu plusieurs collègues à dîner chez moi avec l'ancien évêque de Pamiers. Soirée chez l'abbé Morellet.

2 décembre. — La vie que je mène est funeste à mes facultés intellectuelles et morales.

3 décembre. — J'ai été au château à midi. J'ai fait ma cour à Madame et à Monsieur. Dîner de famille et de Périgourdins, Mme de Vassal, de Gardonne, du Cluzeau, Dubreuil. Soirée chez M. de Chateaubriand avec M. Laîné.

4 décembre. — J'ai été, dès le matin, à la Chambre des pairs, au procès du maréchal Ney. Toute mon attention et mon intérêt ont été excités par l'interrogatoire de ce grand coupable et sa confrontation avec les témoins, MM. de Bourmont et Cappelle.

5 décembre. — Dîner chez l'abbé Morellet avec M. Laîné.

6 décembre. — J'ai été, à 9 heures, avec M. Laîné à la Chambre des pairs, où j'ai entendu le long plaidoyer de M. Berryer pour le maréchal Ney. Je suis sorti ensuite, ne m'attendant pas que cette séance serait la dernière.

7 décembre. — J'appris en me levant la condamnation et l'exécution du maréchal Ney (*1*).

8 décembre. — L'après-midi, les ministres sont venus en corps pour porter le projet d'amnistie. Séance intéressante. Dîner chez le ministre de la Police. Soirée chez M. Suard.

9 décembre. — Je me suis levé tard. J'ai conçu un projet de travail sur l'amnistie. Dîner chez moi avec plusieurs députés. Soirée chez M. Laîné et M. de Pastoret.

10 décembre. — J'ai écrit une longue lettre à ma femme. Le soir, visites chez les ministres des Finances et de l'Intérieur avec Mme du Cayla.

(1) Cette exécution fut plus qu'un crime : elle fut, suivant le mot célèbre, une *faute*. Mais les gouvernements, quels qu'ils soient, ne manquent jamais de commettre ce genre de fautes. Le meurtre du maréchal Ney ne fut-il pas, en quelque sorte, la réplique au criminel assassinat du duc d'Enghien?...

13 et 14 décembre. — J'ai dîné hors de chez moi, chez le prince de Broglie et M. de Sèze.

15 décembre. — Je m'occupe d'un projet sur l'amnistie, dont j'entends sans cesse parler diversement et qui excite les passions en sens inverse. Il est impossible de vivre au centre de ces mouvements passionnés sans qu'ils vous dominent; j'y suis tout entier. Les idées mondaines et les distractions ordinaires ne sont plus rien pour moi; je travaille le matin; et le soir, après tous les colloques, toutes les réunions de la journée, je veille jusqu'à 2 heures après minuit. Je prépare ainsi laborieusement une opinion dont les éléments se coordonnent peu à peu. Ma tête a plus besoin de temps qu'une autre pour que les idées germent, y prennent racine et acquièrent cette maturité nécessaire pour être présentées et paraître au dehors.

22 décembre. — Un des tourments de ma situation actuelle, et qui fait plus que compenser les agréments de la vie et le bien-être dont je jouis d'ailleurs, c'est que je me trouve en opposition avec les mêmes hommes dont je partageais naguère tous les sentiments et toutes les opinions. Je me suis rapproché par suite de ceux qui sont suspects au parti royaliste et je m'aperçois tous les jours que je perds dans l'opinion de ce parti. Les signes de méfiance ou de froideur de mes anciens amis flétrissent mon âme et rendent ma vie pénible. J'éprouve dans cette occasion que, pour l'honnête homme, les moments les plus difficiles de la vie ne sont pas ceux où les grands malheurs décidés nous laissent la consolation d'avoir fait ce qu'on devait faire. Il y a même un très grand bonheur à penser qu'on ne souffre que parce qu'on a suivi les lois du devoir et de l'honneur. Mais, quand le devoir n'est plus clair, qu'on est condamné par des amis et par des hommes qu'on estime, et qu'en suivant ce qui paraît le meilleur probable on n'ose pas cependant marcher la tête levée parmi les autres hommes, on souffre alors des maux sans compensation.

Les députés ont été reçus par le roi. J'étais avec M. Lainé à la tête de la grande députation. J'ai vu avec bonheur Sa Majesté. Je l'ai entendu parler avec force pour le parti que je soutiens; j'aime à me reposer sur la sagesse et l'autorité de

mon roi. Que d'autres suivent un autre parti, et qu'ils en gardent toute la responsabilité!

Revue de décembre. — Ce mois a été plus occupé que les précédents. Ma vie a pris un caractère plus sérieux et plus grave. Je vais moins dans le monde et tous les jours avec moins de plaisir, parce que j'y produis moins d'effet, et que l'âge a détruit cet extérieur brillant, cet air expansif qui attirait autrefois sur moi les attentions et les regards.

C'est aujourd'hui une véritable fatigue que d'aller me jeter dans le tourbillon quand j'ai la tête lourde et embarrassée. J'ai été absorbé dans ce mois par mon travail sur l'amnistie, qui a été imprimé, et dont je suis plus content après, que pendant la composition, qui a été embarrassée et fatigante. J'ai éprouvé cependant que pour l'état moral et la satisfaction intérieure, il est bon d'avoir toujours un travail suivi qui nous commande, qui fixe nos idées et rattache à lui les idées éparses et les moments décousus de notre vie.

Revue de l'année 1815. — En revenant sur tous les événements de cette année et sur les divers sentiments ou les modifications de mon existence qui l'ont accompagnée, je trouve qu'aucun autre temps de ma vie n'a été plus rempli ni plus varié. Excepté le mois de février, que j'ai passé dans la solitude et en famille, tout le reste du temps a été employé en voyages, déplacements, préoccupations d'affaires, soucis divers, inquiétudes de position, résultats communs des révolutions, qui atteignent plus ou moins tous les individus qui sont appelés à jouer un rôle quelconque sur ce théâtre mobile. Celui que le sort et les chances de nos destinées m'ont appelé à remplir dans ces dernières circonstances est opposé à mon caractère, à mon instinct et à toutes mes habitudes. Je sens tous les jours que la faiblesse de mon organisation physique et morale ne comporte pas le choc des passions, des opinions et des dissensions qui m'environnent. J'en suis accablé; toute mon existence en est bouleversée.

J'ai passé, au sein des plus vives agitations, les six derniers mois de l'année, plein de confiance et entouré de la bienveillance de tous, jusqu'au mois de novembre; méfiant, craintif et objet de soupçons malveillants depuis. Il s'est fait une révolu-

tion dans mes idées et ma manière de juger l'Assemblée, les hommes et les choses avec qui je suis en rapport, et la perte de plusieurs illusions me fait désirer plus vivement de m'éloigner des affaires, de rentrer dans la solitude et d'y vivre indépendant. Ma santé qui s'affaiblit avec l'âge et la vieillesse dont je commence, surtout depuis un an, à porter les traces, m'avertissent qu'il est temps de songer à la retraite.

ANNÉE 1816 (1)

JANVIER

Paris, le 1er janvier. — Les premiers jours de janvier ont été doux et pluvieux. J'ai commencé l'année par un travail soutenu et assez actif sur le projet de loi d'amnistie. La composition et l'impression m'ont occupé tout entier jusqu'au 6.

6 janvier. — Jour des Rois. La Chambre a adopté le projet de loi avec un amendement conseillé par le roi; elle a ajouté celui de l'exil perpétuel des régicides. Trois cent soixante-six députés ont concouru à cette expulsion. A pareil jour, en 1793, trois cent soixante-six Conventionnels condamnèrent Louis XVI. Voilà un rapprochement admirable!

Quel sera l'effet politique de cette grande mesure? Les opinions sont partagées à cet égard. Ce qui est fâcheux, c'est que le Ministère ait annoncé d'avance, comme opposée absolument à la volonté du roi, une mesure que le roi adopte ensuite avec une satisfaction manifeste.

Du 10 au 21 janvier. — Le temps a été constamment pluvieux, la température douce et molle; la Seine a grossi considérablement et est sortie de son lit au quai de la Grève, le 18, jour où a cessé la pluie et a commencé un froid modéré.

J'ai été, depuis le commencement de ce mois, dans un état habituel de malaise et d'abattement; ma vie n'est pas soutenue, et je suis comme abandonné des hommes; un sentiment de

(1) Les pages qui suivent sont inédites, à l'exception des passages précédés d'un astérique.

crainte, de tristesse et de mécontentement de moi-même me poursuit sans cesse ; je cherche des appuis au dehors. Je m'y répands avec l'espoir de trouver ce qui me manque et des motifs d'encouragement, mais tous m'échappent, et je ne sais plus chercher au dedans de moi des consolations, des moyens de forces. L'embarras croissant des circonstances politiques est un sujet de souci, que mes dispositions maladives actuelles aggravent et exagèrent. Je suis mauvaise compagnie ; je porte en tous lieux ma tristesse.

Après l'amnistie, le budget a été une grande source de discussion dans les bureaux. Nous avons nommé nos commissaires le 18, et l'opposition s'est montrée dans cette nomination. Je suis en dehors de cette grande discussion par mes connaissances ; j'y suis tout entier par le sentiment du bien et la crainte du mal.

. . . . . .

Il y a des jours heureux, d'autres malheureux par le seul effet des dispositions organiques et sans que rien change autour de nous.

J'étais serein, calme et heureux le dimanche 21 janvier, jusqu'au soir chez M. du Cayla, où l'équilibre s'est rompu.

Lundi 22. — J'ai été dans un état de trouble intérieur et d'anéantissement qui me rendait toute relation, tout mouvement insupportables.

Je suis souvent dans ces états d'ennui et de mélancolie, provenant de ce que ma vie n'est pas assez excitée ou excitable, de ce que ma pensée n'est assez vivement intéressée à rien ou par rien qui l'occupe et la remplisse. Les objets dont je suis forcé de m'occuper par devoir, étant trop loin de mes habitudes intellectuelles ou trop nombreux, trop variés pour que je puisse donner à chacun le degré d'attention qu'il mérite. Ce serait le temps d'appliquer des études faites et non pas celui d'étudier. Dans ces moments si communs de trouble et d'ennuis, je désirerais de changer de place.

Je forme des vœux distincts en quelque sorte pour rentrer dans la solitude et reprendre mes habitudes campagnardes, mon indépendance. Mais ces déterminations instinctives sont bientôt contrariées par la réflexion et par d'autres habitudes

artificielles, relatives à la vie du monde et aux mouvements que donnent ici des sensations nombreuses et répétées. Si je changeais volontairement mon état actuel, j'aurais infailliblement des regrets, et peut-être que la solitude me deviendrait insupportable, mais il serait heureux pour moi qu'un coup du sort, une nécessité absolue telle que celle de 1814 me forçât de quitter Paris et les affaires. Nul doute alors que je fusse calme, résigné et que je ne gagnasse au changement de vie sous les rapports intellectuels et moraux.

25 janvier. — Dans la galerie du château des Tuileries, en attendant le passage du roi, et après avoir vu le duc d'Angoulême, j'ai eu une conversation intéressante avec l'abbé de Montesquiou. Il juge son siècle avec sévérité. Sous le rapport du mérite littéraire, il m'a exposé des considérations intéressantes sur les rapports de l'imagination, du style et de la direction des esprits avec les mœurs, etc.

26 janvier. — Je suis toujours surpris des illusions que se font nos royalistes exagérés sur l'état de l'opinion en France et la possibilité de ramener la nation à certains principes aristocratiques, qui supposent comme existant tout ce qui a été détruit et dont il ne subsiste plus de traces. Voici la question qu'il faudrait d'abord résoudre : quel est le véritable état politico-moral de la nation française? Cet état, résultant d'habitudes acquises, d'impressions diverses, reçues pendant vingt-six ans, à partir d'une époque où la révolution était déjà faite dans toutes les têtes, quel est en ce moment le régime politique approprié à la disposition la plus générale des esprits et des mœurs? Faut-il procéder par une suite de moyens méthodiques, coordonnés, tendant tous à imprimer à la nation de nouvelles habitudes d'ordre, de discipline, de subordination monarchiques, etc., moyens nécessairement lents dont il faut se résoudre à attendre l'effet, ou bien faut-il, dès ce moment, agir avec force sur cette nation révolutionnée, comme un maître sévère et fort agit sur des enfants mutins et gâtés par une mauvaise éducation? La force et la violence sont-elles préférables à la modération et à la douceur?

On n'examine pas ces questions de sang-froid, et chacun prend son parti suivant son caractère donné ou ses affections

particulières. Nous n'avons pas d'homme d'État, qui embrasse un ensemble.

Ces petits esprits songent à ce qui convient à leur localité et soutiennent l'opinion qui leur fera le plus de partisans dans le département d'où ils sortent. Les passions se choquent et sont en présence, et les passions ne sont jamais en rapport qu'avec des idées particulières, jamais avec des idées ou des principes généraux et régulateurs. Aussi toutes nos discussions ne portent-elles en dernière analyse que sur des objets individuels ou de circonstances, et, en ajoutant même des questions générales, comme celles de l'inamovibilité des juges, de l'amnistie, des donations à faire au clergé avec ou sans l'autorisation du roi, on est toujours déterminé par des vues personnelles, par des considérations relatives aux individus et aux moments. Aussi l'ouvrage de cette session législative ne sera-t-il qu'un provisoire ou pur accident passager. Rien n'en restera, les circonstances s'opposant sans doute à ce qu'on puisse commencer à bâtir solidement, mais il faudrait qu'il entrât même dans le provisoire quelques idées d'avenir, et je ne vois personne qui se laisse diriger par de telles idées.

27 *janvier*. — En sortant d'une conversation animée avec des personnes qui justifiaient toutes les mesures de rigueur, j'ai passé la soirée chez M. de Suard avec M. de Lally et d'autres collègues, qui dénigrent fortement l'esprit de la majorité de la Chambre, et s'exagèrent peut-être les dangers de la monarchie, en s'abandonnant à un esprit, tout opposé à l'état de l'opinion en France. Les ministres, les princes, sont l'objet de la plus sévère critique; les antagonistes ont des arrière-pensées, *je ne m'y fie pas;* cependant j'ai plus de propension vers eux. En comparant mes dispositions actuelles à celles où j'étais l'an dernier, je me trouve aussi rapproché de l'opposition que j'en étais éloigné, il y a six mois. Pourquoi? Parce que la lutte contre le gouvernement était alors une opposition à des principes de modération, que j'aime par-dessus tout. Aujourd'hui que la force et la rigueur exagérées veulent prendre l'empire, je me jette de l'autre côté.

J'étais né pour vivre dans ces temps heureux de la monarchie, où Malebranche, Arnault, Leibnitz, Pascal, etc., donnaient tant d'exercice aux facultés méditatives!...

* *28 janvier.* — La température, qui avait été constamment pluvieuse et douce depuis le commencement du mois, s'est refroidie tout à coup, et il a gelé assez fort dans la nuit. Ce changement brusque n'a pas modifié ma manière d'être, comme il arrive presque toujours. Je ne me sens pas plus d'activité, ni plus d'aisance dans l'exercice de mes facultés intellectuelles, ni de confiance en moi-même, que dans tous ces jours précédents, où je pouvais attribuer à la température relâchée mes mauvaises modifications. *In culpâ est animus.*

Jusqu'à présent, les améliorations alternatives que j'ai éprouvées dans le sentiment de mon existence et l'exercice de mes facultés, m'ont laissé l'espérance d'un état physique et moral meilleur, plus constant et plus soutenu, où je tirerai parti de ma vie intellectuelle. Aujourd'hui que l'âge s'avance, je désespère de moi-même, et je me laisse aller au torrent où roule et se précipite une vie, déjà parvenue aux deux tiers de son cours probable. Il est triste de penser qu'on était né pour faire quelque chose et qu'on n'a rien fait!

Une existence décousue, tracassée, agitée par tant d'événements successifs, a borné tout progrès, en m'arrachant aux loisirs de la méditation. La vie mondaine et extérieure, à laquelle les circonstances dernières m'obligent, aura, je le sens, une influence considérable sur le reste de mes jours.

J'ai contracté des habitudes, toutes nouvelles, de mouvement extérieur, de recherche de société, de luxe, dans un âge où il aurait fallu songer à une retraite absolue, et se préparer à bien mourir, après avoir laissé quelque monument honorable de son passage sur la terre. L'emploi actuel que je fais du temps n'est propre au contraire qu'à tuer la pensée, à me faire perdre toute habitude d'un travail sérieux et soutenu, à entretenir une mobilité vicieuse, à remplir mon esprit de futilités. Il faudrait prendre un grand parti et rompre une chaîne mondaine. Peut-être y serai-je bientôt contraint par les circonstances, plutôt que par ma volonté; nous verrons alors s'il me reste quelque chose de ce que j'ai perdu.

FÉVRIER

2 *février.* — La température, qui s'était refroidie tout à coup jusqu'à 6 et 8° au-dessous de 0, s'est radoucie de nou-

veau le 2. Le dégel a été subit, mes nerfs se sont détendus, et j'ai passé d'un état d'impatience et de mauvaise humeur à un état plus calme et moins morose.

Mon caractère change avec les années : il a beaucoup perdu *de sa douceur*. Il est rare que j'éprouve, comme autrefois, le sentiment d'une existence heureuse et expansive. Je ne suis plus aimable, parce que je ne suis plus disposé à aimer, à répandre ma sensibilité sur les êtres environnants. Mes sens semblent morts au plaisir, et mon cœur fermé à *l'amour*, qui a eu tant d'influence sur ma vie jusqu'à quarante-cinq ans. Mais je conserve encore quelques habitudes de coquetterie et quelquefois je me fais l'illusion de plaire; illusion que la société détruit. Je suis trop répandu dans le monde, et je sens souvent la privation d'une société intime qu'on trouve rarement à Paris.

En tout, ma vie est plus molle, plus désintéressée qu'elle l'ait jamais été. Je ne puis m'imposer la tâche d'un travail suivi et journalier. Mes facultés intellectuelles et morales sont assujetties à tous les caprices de mes nerfs; quelquefois mon cerveau se monte par suite de ses anciennes habitudes et aux heures de travail accoutumé; je commence quelque chose, et je sens le besoin organique de penser, de travailler d'esprit, comme on sent à certaines heures le besoin de manger; mais les distractions, les devoirs, les affaires du dehors surviennent, et je suis entraîné loin de mon instinct méditatif. Ainsi se passe dans le vide et les contrariétés une existence qui pouvait devenir utile, si elle eût été plus bornée *à l'intérieur*, qui est son champ propre et naturel.

7 *février*. — La température est douce, humide et fort relâchée depuis le 2. Cette influence produit en moi une disposition plus forte à la paresse, plus d'inactivité d'esprit, de tristesse, de timidité, de méfiance de moi-même et de besoin d'être rassuré par les choses du dehors. C'est une existence misérable que celle qui a besoin d'être ainsi soutenue, et qui cherche sans cesse des appuis extérieurs. La faiblesse de mon organisation m'a toujours fait sentir ce besoin; je n'ai jamais en quelque sorte de forces physiques et morales que par des excitants artificiels.

C'est ce qui me donna dans le jeune âge un goût décidé

pour les liqueurs, ce qui dans tous les temps m'a fait éprouver le besoin de remonter ma faible machine le plus souvent possible.

C'est dans le rapport moral ce qui fait que j'ai besoin de trouver dans tout ce qui m'environne des signes d'une bienveillance, qui est nécessaire à ma vie morale comme un air sain à ma vie physique. De ce besoin contraire à l'époque actuelle de mon existence naissent toutes mes anxiétés, le malaise et l'ennui que j'éprouve dans le monde avec des hommes, qui sont ou indifférents ou en opposition de sentiments et d'idées avec moi. Les avantages extérieurs, qui me conciliaient autrefois la bienveillance, dès le premier abord, ont disparu. Je ne vois à mon aspect que des figures glacées et, après avoir été un objet d'attention pendant la plus grande partie de ma vie, je me trouve perdu dans la foule aujourd'hui, sans jouir presque d'aucune distinction. Cet abandon m'ôte tout le reste de mes avantages. Je me concentre en moi-même; je suis décontenancé, sans présence d'esprit, n'ayant jamais rien à dire aux personnes qui ne me préviennent pas.

Mon rôle dans le monde semble fini, et je devrais le quitter pour rentrer tout à fait en moi-même; cependant ce monde m'est encore nécessaire comme moyen d'excitation physique. Je voudrais, comme autrefois, retrouver des excitants internes pour le jeu de mes facultés et, avant que la vieillesse n'arrive, il faut aller encore chercher des fortifiants dans la solitude, apprendre à me contenter de mon approbation, à me rassurer dans ma conscience intime contre les censures d'hommes passionnés ou irréfléchis. Pourquoi ma propre estime dépendrait-elle de la leur? Sont-ils plus sages, mieux intentionnés, plus désintéressés que moi? Le droit que je leur attribue gratuitement sur la manière de me juger, sur la place que je tiens dans la société, pourquoi ne le prendrais-je pas sans eux? Pourquoi ne vais-je pas franchement tête levée, me montrant tel que je suis et veux être au lieu d'être timide, embarrassé et craintif comme un coupable. Je désespère le plus souvent de moi-même et je me laisse aller aux distractions; d'autres fois je sens le feu sacré se rallumer; je fais des efforts pour me mettre au niveau de ceux qui se distinguent; mais ces efforts ne sont pas soutenus et je retombe dans le découragement. Il n'y a aucune harmonie entre mes facultés naturelles et ma

position qui m'empêche de les développer : il me faut de la solitude et du repos. Je suis né mal à propos et dans un mauvais siècle. Je me trouve hors de mon instinct et de ma vocation naturelle.

Du 16 au 23. — La température a été constamment douce, humide et relâchée, et nous avons eu toujours un beau soleil de printemps. J'ai été absorbé chaque jour pendant plusieurs heures, qui passent comme des instants. Je me sens dans un état particulier au physique comme au moral. Je ne passe ni un seul jour ni guère une heure dans la même journée sans souffrir : mes nerfs mobiles et malades se font sentir péniblement dans la région de l'estomac. C'est là qu'est la source de mon malaise et de ma concentration habituelle. Un peu de gastrite contribue encore à me rendre plus sombre, plus craintif, plus mécontent de moi-même; mon instinct m'entraînerait maintenant vers la solitude, et je trouve cruel d'être obligé de vivre au milieu d'hommes en qui je ne rencontre presque plus de sentiments de bienveillance.

A mesure que j'avance dans la vie, que l'agrément s'enfuit et que les défaveurs de l'âge avancent, la morosité, l'indifférence, le défaut d'expression se font remarquer en moi. Je deviens un objet d'indifférence ou même de repoussement et d'ennui; l'amitié, la famille, peuvent seules venir à mon secours. Mes affections tendent à se concentrer davantage sur mon fils, qui est toute mon espérance.

7 février. — Le moment où nous sommes est celui de l'*intolérance;* il s'est formé dans le monde une opinion factice qui domine, entraîne, subjugue et qu'on n'ose pas braver tout haut. Les hommes qui gouvernent sont eux-mêmes subjugués. Le roi, les ministres obéissent à cette opinion artificielle. Elle entraîne tout.

8 février. — Cependant, ce qu'on appelle *les idées libérales* restent toujours au fond des esprits de ceux mêmes qui cèdent momentanément à cette opinion artificielle, à cet enthousiasme du moment. La résistance et l'espèce d'irritation que j'éprouve en moi-même, et que je vois éprouver par beaucoup d'autres, quand on choque les idées dans lesquelles je me suis

nourri, me font sentir que leur règne durera, malgré les plus fortes attaques, et qu'elles amèneront une autre révolution.

Les nations, dit M. de Pradt, sont devenues plus éclairées et, par conséquent, plus fortes que les gouvernements. C'est le contraire de ce qui existait autrefois. La Chambre des députés actuelle semble pénétrée de cette vérité et agit en conséquence. C'est par l'opinion, dont elle se dit l'organe, qu'elle prétend diriger et maintenir le gouvernement. Mais elle s'aveugle sur cette opinion et ne voit la nation forte, éclairée, que dans les salons, les coteries et les petites localités, qui sont entraînées momentanément par un enthousiasme tout factice.

L'opinion vraiment nationale engloutit ceux qui veulent lui résister, comme le torrent engloutit qui essaye de nager contre son cours; elle porte noblement ceux qui s'y laissent aller.

Dimanche 11. — Le soir, visite à la duchesse d'Orléans. J'ai passé une heure très active avec M. Royer-Collard, dont l'énergie de tête me surpasse. Son discours sur les élections, qu'il m'a débité de mémoire, m'a tout à fait séduit et dégoûté de ma composition.

Il n'a été rien dit de mieux sur le pouvoir royal dans notre constitution et sur le danger de nous assimiler sous ce rapport avec l'Angleterre. Le roi ne doit jamais avoir besoin de la majorité de la Chambre pour son gouvernement, et le jour où il en aurait besoin, serait celui de la perte de notre monarchie.

Du 12 au 17 février. — J'ai été souffrant de langueur, de maux d'estomac, toute cette semaine, préoccupé néanmoins de la grande question sur la loi des élections, qui a été traitée dans notre Chambre d'une manière distinguée par plusieurs orateurs opposés. J'ai travaillé sur cette question sans pouvoir me satisfaire et avec une inégalité de dispositions et une difficulté provenant surtout des mauvaises dispositions physiques. J'ai besoin d'avoir du temps devant moi; le temps de la verve est passé.

Le 14, j'ai fait un dîner remarquable chez M. de Neuville

avec M. Sidney Smith et M. Laîné. J'ai causé avec intérêt avec ces deux personnages célèbres de notre temps.

Le 16, j'ai passé la soirée chez M. Suard avec M. de Sully. La société Suard est toute pour le gouvernement anglais et pour le renouvellement intégral d'une Chambre de députés qui, selon eux, doit être forte. Je suis opposé à ce point de vue et tout à fait royaliste aux yeux de cette société, tandis que je passe pour un républicain aux yeux des royalistes en soutenant dans notre Assemblée le renouvellement partiel et la nécessité d'une Chambre moins forte. On n'entend plus rien aux opinions. *Dans nos grandes Assemblées tout est pour la vanité, rien pour la vérité!*

Du 16 au 23 février. — Je suis occupé du projet sur les élections pendant tous les moments que je donne au travail de cabinet. Je ne fais pas d'autre lecture ou écriture. Je ne suis pas heureux dans une composition; j'écris et je dicte mes idées incertaines avec beaucoup d'embarras et de lenteur. Mes facultés de tout ordre déclinent sensiblement.

Le 19, dîner chez M. de Grosbois. Le 21, chez moi. Belle fête donnée au roi, à l'Odéon, où j'ai assisté. Le 22, dîner chez Mme de Caccia avec la princesse de Craon et Mlle d'Alpy.

29 février. — Ces jours gras, jusqu'au 26, ont été beaux et doux comme dans le printemps. J'ai été occupé de mon travail sur les élections, toujours dictant avec un embarras extrême des idées vagues, lâchement exprimées dans de longues phrases dont j'ai peine à me tirer; pas un moment de verve et de bonheur dans cette composition. Cet exercice de composer et de dicter à la fois emploie plusieurs facultés et tient l'attention captive.

Chaque jour amène quelque événement et un nouvel aspect dans le monde politique qui m'environne. Notre Chambre est un foyer de passions et un théâtre mobile. J'y suis dans une position fausse et avec un rôle incertain, qui me fatigue et me rend malheureux.

La communication de la dernière lettre de la jeune reine, du 23, a été un grand événement dans notre Chambre comme dans le public. J'ai été de la grande députation chez le roi et Madame; profonde affection.

MARS

Du 1er au 8 mars. — La température a été constamment douce et pluvieuse ; beaux jours avant-coureurs du doux printemps. J'ai été fortement occupé de l'impression de mon opinion sur la loi des élections et tourmenté du besoin et de la presse de finir l'ouvrage, de corriger les épreuves.

J'ai mal dormi, mal digéré; peu avant tous ces jours, je n'ai pas eu d'autres pensées. L'ouvrage fini et imprimé, il m'est venu des scrupules sur l'impression qu'il allait produire sur les collègues dont j'attaque les opinions. N'allais-je pas me livrer à la haine, à la satire, à toutes ces petites passions contre lesquelles j'ai si peu de force? Je voulais et ne voulais pas distribuer; j'ai donné et rétracté plusieurs fois des ordres à cet égard. J'ai mis du monde en campagne, sans nécessité, pour porter des exemplaires à divers membres, etc. J'étais dans l'agitation, l'anxiété, le cœur serré et dans un grand état de malaise physique et moral. Quels avantages, quels plaisirs d'amour-propre peuvent compenser ces peines! *O miseras hominum mentes!* Il serait bien plus sage de rester tranquille chez soi!

6 mars. — J'ai assisté à un grand et beau concert chez M. Decazes, ministre de la Police. J'y ai mené la princesse de Craon et Mlle d'Alpy. Le 7, dîner chez le duc de Richelieu.

10 mars. — La température s'est refroidie et la pluie a cessé; mes nerfs se ressentent de cette variation. Je suis dans un état constant de malaise et d'humeur. Correspondance le 10. Dîner chez M. Royer-Collard; conversation animée sur la politique et la situation du moment : c'est une idée fixe.

16 mars. — J'ai dîné seul chez moi après une séance fatigante par les orages. Le soir, j'ai été entendre M. de Catalain dans *la Sultane*.

17 mars. — La température a été chaude pour la saison depuis le 10. Il y a eu quelques beaux jours interrompus par

la pluie; la rivière se soutient à une hauteur considérable.

La discussion du budget a commencé le 14 mars. J'ai été assidu aux séances depuis midi à 5 heures. Mon attention est relâchée.

Je suis là comme à un spectacle dont le fond est peu intéressant et où l'on attend les *émotions*. J'en éprouve de très vives quand il y a des attaques et des mouvements qui rappellent trop nos assemblées révolutionnaires. Je ne suis pas fait pour vivre au milieu des passions des hommes. La nature m'a donné une organisation délicate, faible. Je sens le besoin constant d'appui et de bienveillance. Toute résistance, toute opposition est pour moi comme un signe qui menace mon existence. Je sens qu'il m'est impossible de lutter. La confiance qu'on me témoigne, l'approbation, les suffrages, la bienveillance de ce qui m'entoure, sont pour moi des principes d'action nécessaires ou les conditions exclusives du développement de mes facultés qui, autrement, demeurent inertes et concentrées.

Je sens tous les jours qu'il se fait une révolution dans ma manière de juger ou de sentir en politique les hommes et les choses. J'éprouve une répugnance singulière pour les mêmes personnes qui m'inspiraient de l'attrait et, au contraire, j'ai de l'attrait pour les hommes de l'opposition d'autrefois. Ce que j'éprouve, d'autres l'éprouvent bien plus fortement, et cette disposition est effrayante. On aurait tout accordé au roi, on aurait subi sa loi telle quelle, mais la domination d'une majorité d'assemblée froisse, irrite tous les amours-propres.

On ne consent pas à céder à ses égaux. Pour terminer la révolution, il ne fallait pas d'assemblée délibérante, mais un *pouvoir dictatorial*, qui aurait uni à la bonté, à la clémence, beaucoup d'énergie et de fermeté. Nous sommes encore dans l'ornière révolutionnaire. La monarchie semble avoir appelé à elle toutes les passions : ce sont de mauvaises conseillères. Ce n'est pas ainsi que la France peut se restaurer.

Vendredi 15. — J'ai dîné chez M. Decazes, ministre de la Police, avec les principaux membres de notre minorité : MM. de Barante, Alexis de Noailles, Molé, etc. Je me suis senti mal à l'aise. Le soir, j'ai été au théâtre, au Français, à la pièce de M. Andrieux, *la Comédienne*.

Le 19. — Dimanche, après la correspondance, j'ai été au Château; visites à M. et Mme la duchesse d'Angoulême, au ministre des Finances, etc. Journée toute en diversion.

Du 20 au 31 mars. — La température a été sèche et froide. J'ai été souffrant et nerveux; j'ai mené constamment mon genre de vie accoutumé et très varié.

Le 31 mars. — Je me suis occupé plus constamment d'une opinion sur la proposition d'attribuer exclusivement aux curés les registres de l'état civil. C'est un ouvrage que j'entreprends.

Le 26, conversation animée avec l'abbé de Montesquiou, qui m'a développé la théorie sur les institutions, dont nos hommes du jour n'ont jamais conçu le principe ni calculé la force. Je tirerai parti de ces idées dans mon discours sur les registres de l'état civil. Quand les mœurs et institutions ont été altérées par une révolution, peut-on espérer de les faire revivre par des lois écrites? N'est-il pas à craindre plutôt que l'échafaudage de ces lois, bâties sur cette supposition que la nation est encore ce qu'elle était auparavant et ce qu'on désire qu'elle redevienne, que ces lois, dis-je, n'aient aucune fixité et produisent un mal réel et actuel, au lieu du bien imaginaire et éloigné que leurs auteurs ont en vue?...

Pour améliorer et changer, ne faut-il pas d'abord *prendre les hommes pour ce qu'ils sont,* en choquant le moins possible leurs mœurs actuelles par des dispositions législatives à contre-temps? Voilà ce que semblent ignorer nos hommes d'aujourd'hui.

Le beau temps froid se maintient depuis plusieurs jours.

Celui-ci a été remarquable par une grande revue des hommes de la maison militaire du roi, qui a été faite par les princes et la duchesse d'Angoulême. Ce spectacle était ravissant et enchanteur pour des yeux français.

Je suis rentré à 3 heures. Mon fils arrivait de Versailles, pour servir son quartier. J'ai éprouvé de l'abattement et me suis laissé aller, pendant quatre heures, au repos.

Dîner chez M. le duc de Richelieu avec plusieurs personnes de connaissance. J'ai eu le plaisir d'entendre le duc, après le dîner, disserter tout à fait dans mon sens sur l'esprit de la

majorité de notre Assemblée, sur le besoin qu'elle a d'être flattée, sur tous les défauts enfin de la tyrannie. Le pouvoir corrompt presque toujours ceux qui l'exercent, et plus encore les assemblées que les individus. La nôtre ne pouvait d'abord s'emparer du pouvoir, elle en était extrêmement éloignée; mais on le lui a, pour ainsi dire, jeté à la tête, et il aurait fallu une vertu supérieure à l'humanité, une force de réflexion et de prévoyance qu'une réunion d'hommes ne peut avoir, pour ne pas le saisir.

La probité, l'honneur, le royalisme même de la Chambre des députés n'a été qu'un piège de plus pour lui faire accepter l'autorité qui s'offrait, et que le roi et son gouvernement ne faisaient aucun effort pour retenir.

Nous voulons sauver la monarchie, finir la révolution et détruire pour toujours la puissance des révolutionnaires. Voilà ce qu'on répète à chaque instant. Mais, si vous avez atteint une fois ce but, que voudrez-vous?

La Chambre doit-elle gouverner, diriger les ministres et écarter tous ceux qui ne marchent pas exactement dans la ligne? Que deviendront dans cette oligarchie le roi, la royauté? On suppose qu'on agit toujours dans le sens de la volonté secrète du roi, puisque tout ce qu'on fait est censé dans son intérêt et contre ses ennemis; mais, comme le pouvoir est *un*, s'il est dans l'Assemblée, il n'est pas dans le gouvernement du roi, et quand l'Assemblée voudra le transmettre, elle ne le pourra plus; elle aura affaibli, détruit le ressort monarchique, et celle qui lui succédera pourra encore le renverser, si elle le veut.

Voilà le résultat de mes conversations et discussions chez MM. le duc de Richelieu et Royer-Collard, dans la soirée du 31 mars.

AVRIL

Du 1^er^ jour d'avril. — Selon Bossuet, *bien croire est le fondement du bien-vivre.*

Du 1^er^ au 7 avril. — Le temps a été constamment sec et froid dans les premiers jours, radouci et beau comme au printemps le 6; pluie le 7 jusqu'au 9.

Le 8, grande agitation dans l'Assemblée; M. Lainé a quitté le fauteuil.

J'ai été occupé pendant les matinées à dicter et composer une opinion sur les registres de l'état civil. Je travaille avec difficulté, embarras et hésitation, mais je m'attache à mon travail et je pense avec suite. C'est quelque chose au milieu du tumulte et des agitations où nous vivons. Ma santé est faible; l'estomac est en mauvais état depuis longtemps; mais l'habitude du malaise et de la souffrance, interrompue par quelques éclairs, me constitue, à tout prendre, dans un état passable, hors quelques mauvais moments.

Je suis aussi bien que mon état actuel physique et moral le comporte. L'aisance, l'absence de soucis domestiques contribuent à me rendre cette vie, sinon heureuse, du moins assez supportable, pour me faire désirer d'y persévérer.

Du 8 au 14 avril (jour de Pâques). — Cette Semaine-Sainte n'a pas été pour moi celle du repos et du calme intérieur. L'impossibilité de régler ma vie est une cause de trouble, d'agitation et d'un vide affreux, que j'éprouve souvent hors de mes moments de travail. J'ai constamment mangé chez moi avec mon fils. Il m'est arrivé un petit neveu, Alphonse de Biran, que j'ai conduit le 13 à l'École militaire de Saint-Cyr.

Ce jour avait été précédé de quelques beaux jours de printemps qui ont favorisé la promenade de Longchamp. Le Vendredi-Saint, la promenade a été magnifique; j'en ai profité pour visiter le panorama de Rome avec l'abbé de Montesquiou. Une agitation intérieure, entretenue par la pensée fixe de la situation de notre Chambre, m'a tenu en haleine.

Le 13, jour de ma course à Saint-Cyr, j'ai été plus calme; je remplissais un devoir, j'assurais le sort d'un enfant intéressant, à qui j'ai fait obtenir la place gratuite. J'ai été très content du général d'Albignac, homme sage et très raisonnable.

Le 14, jour de Pâques, il a tombé une neige abondante; un vent froid régnait comme en décembre. J'ai été au Château, j'ai vu nos princes et le grand monde; je me sentais un aplomb qui a disparu le soir. Dans ma visite au duc de Richelieu, j'ai été triste et abêti.

En sortant de là, j'étais souffrant et accablé; je suis rentré

chez moi et n'ai pu m'attacher à aucune occupation fixe; le sommeil me gagnait; le farniente n'est pas dans mes habitudes. Je suis malheureux toutes les fois que je ne puis pas occuper mon esprit, et que j'ai la conscience de cette incapacité. C'est ce qui m'arrive souvent.

J'ai vu hier, chez M. Suard, un homme distingué, qui est un exemple vivant de ce genre de bonheur. M. le général Damas, après avoir passé sa vie dans les affaires civiles et militaires, sur lesquelles il a influé, vit dans la retraite, occupé d'un travail suivi sur l'histoire des campagnes de Bonaparte ou de l'armée française, depuis 1802. Il convient qu'il n'a jamais été plus heureux, et toute sa manière d'être, calme et sereine, le justifie.

* *29 avril.* — Le contraste rapide de l'hiver à l'été change toute mon existence. Je suis un autre homme; il me semble que chaque jour soit une fête; je respire avec l'air une nouvelle vie, et cette vie est celle de l'esprit plus encore que du corps, car je ne suis pas fortifié et ma santé n'est pas beaucoup meilleure. Mais il y a, dans l'air qu'on respire à cette heureuse époque de l'année, *quelque chose de spirituel, qui semble attirer l'âme vers une autre région*, et lui donner une force propre à surmonter toutes les résistances organiques, à se dégager en quelque sorte des *liens du corps* pour commencer une plus haute *destinée*. J'ai éprouvé quelquefois cette heureuse influence, surtout dans la solitude, lorsque les impressions et les distractions du dehors ne mettent pas obstacle à cette exaltation. *Noli foras abire; in te ipsum redi. In interiore homine habitat veritas* (1). Ce ne sont pas les idées qui s'éclaircissent, comme par l'effort ordinaire de l'attention ou par l'application de mes facultés actives; mais c'est la *lumière intérieure* qui devient plus claire, plus frappante, et le cœur et l'esprit en sont subitement et spontanément illuminés. J'ai distingué souvent en moi-même ces *illuminations subites*, spontanées où la vérité sort des nuages; il semble que notre organisation matérielle, qui faisait obstacle à l'*intuition interne*, cesse de résister, et que l'esprit ne fait que recevoir la lumière qui lui est appropriée.

(1) Saint Augustin.

Ces expériences du sens intime me font douter, s'il y a une action réelle de la volonté sur les idées ou les perceptions internes, ou si la volonté, se déployant sur l'organisation, n'a pas pour effet unique de réprimer cette influence organique, et d'écarter ainsi l'obstacle qui s'opposait à l'*intuition de l'esprit*. C'est ainsi que, dans la vision extérieure, l'effort de la volonté déployé sur l'organe ne fait pas voir la lumière, mais seulement dispose l'organe à en recevoir l'impression, à la condition que la lumière soit présente et que l'organe soit disposé à recevoir l'impression. La *lumière est-elle toujours présente à notre âme*, et suffit-il seulement d'écarter les obstacles organiques? Ou n'y a-t-il pas quelque autre condition, qui tient à l'action directe, de l'âme sur son organe propre? A-t-elle la faculté de s'y unir plus intimement, ou de s'en détacher alternativement? Et, dans certains cas, les dispositions naturelles du corps ne rendent-elles pas ce jeu de l'âme impossible? Enfin, quelles que soient les dispositions, soit de la part de l'âme, soit de la part du corps, les idées ne sont-elles pas toujours comme la lumière que nous cherchons et dont nous pouvons nous procurer l'impression, mais que nous ne faisons pas?

Le lundi 29 avril, la Chambre des députés s'est séparée, et la session a été close jusqu'au 1er octobre. C'est un événement dans ma vie; il me rend la liberté, le repos d'esprit et la faculté de faire de mon temps et de mon esprit l'emploi que j'aviserai. Mais il s'agit de faire un bon usage de cette liberté, qui nous est le plus souvent à charge, quand on n'a pas un plan d'étude fixe et qu'on ne sait pas se commander le travail. Il faut beaucoup d'activité, de force, de constance et surtout d'habitude méditative, pour se donner à soi-même un mouvement qui n'est plus communiqué du dehors. Comment suppléer à toutes les impressions, à toutes les idées et sentiments divers, que faisait naître chaque jour tout ce qu'on voyait ou qu'on entendait, dans un grand concours d'hommes réunis pour délibérer sur les affaires de l'État les plus importantes? Comment se donner cette agitation qui tenait au passage rapide de la crainte à l'espérance, quand il s'agissait de savoir si telle mesure serait adoptée ou non, si tel ministre serait renvoyé ou conservé, si tel projet ambitieux pourrait être réalisé? L'absence de tous ces mobiles d'activité, quand

on en a contracté l'habitude, est une source d'ennui et de misère pour le commun des hommes. Je voudrais faire en sorte qu'après huit ou dix mois passés au milieu de ce tourbillon, où j'ai perdu toutes mes habitudes de méditation et de réflexion, l'activité que les affaires et mille circonstances extérieures ont donnée à mon esprit ne languît plus et pût se porter avec avantage sur des objets intellectuels d'une nature plus relevée, auxquels il est temps que je me livre tout de bon pour laisser un monument de mon passage sur la terre, tel que je l'ai médité depuis si longtemps.

Incipere aude. Puisque, par suite d'un naturel assez riche et des habitudes d'une vie employée en partie à la méditation, je ne puis, comme tant d'hommes dissipés ou endurcis, aller dans la carrière des passions ou des distractions du monde jusqu'à *étouffer cette vérité intérieure,* qui me rappelle sans cesse à l'ordre, au devoir, à la raison et à la réflexion, pourquoi me raidirais-je contre ma destinée? Pourquoi tant d'efforts pour me défendre contre elle? C'est que l'homme n'est pas simple, et qu'il y a deux principes d'action opposés. *Primum quod est animale.*

Il faut réconcilier son cœur avec ses lumières, sa conscience avec ses mœurs, ses devoirs avec ses plaisirs, et arriver par là à la paix du cœur, à cette *paix intérieure,* sans laquelle il n'y a pas de bonheur possible.

MAI

Le 4 mai. — Hier 3, par un très beau temps, presque toute la population a célébré l'anniversaire de l'entrée du roi en 1814. J'ai été au Château à une heure et demie. J'ai vu le roi distribuer les drapeaux des gardes du corps, et Mme la duchesse d'Angoulême attacher les cravates. Une superbe revue des gardes du corps, qui m'a offert un grand intérêt, m'a tenu dans la cour des Tuileries jusqu'à 2 heures et demie.

Grande dissertation avec MM. Dumas et Suard sur le rapport de M. Garnier à la Chambre des pairs au sujet du budget et sur les principes de gouvernement qui s'y trouvent établis.

Le 6 mai. — Tous ces jours ont été distraits pour moi, sans ordre, ni plan régulier. Je ne fais rien et j'ai la fatigue de l'occupation. La saison réveille en moi un certain sentiment de jeunesse; j'éprouve des besoins que la retenue, la prudence ou la timidité m'empêchent de satisfaire. Ainsi je passe la vie. Je parcours aujourd'hui un manuscrit de l'abbé Morellet sur l'origine du droit de propriété, que mon vieil ami a profondément rattaché à la propriété que chaque homme a de lui-même de toutes ses facultés, son *moi*. J'ai prouvé que *le sentiment du moi* n'était autre que le sentiment de la liberté ou du pouvoir d'agir, d'exercer une action indépendante de toute cause autre que la volonté. Tout ce qui, hors de moi, contrarie ou arrête ce pouvoir est opposé à notre nature. Ce pouvoir d'agir librement est-il la même chose que le droit d'agir? Et ce droit personnel entraîne-t-il quelque obligation de la part des autres? Je vois bien que la force étrangère, opposée à la volonté, l'est au droit personnel d'agir, en tant que le droit est identique au pouvoir. Mais il n'y a pas corrélation intime, nécessaire, entre le droit de la personne et l'obligation d'autrui.

L'auteur n'a pas assez analysé le terme de son rapport; la propriété que l'homme a de sa personne suppose un être double, un possesseur et une chose possédée.

7 mai. — J'éprouve un grand vide dans toute mon existence; je suis désheuré, je manque de point d'appui, d'occupation fixe. J'ai été souffrant pendant ces trois jours où la température est devenue froide. Hier, j'étais au Château pour une présentation au roi. J'ai parlé devant Sa Majesté et lui ai dit en m'inclinant : « J'ai l'honneur de remercier Votre Majesté du congé qu'Elle a daigné m'accorder. » Le roi m'a dit avec bonté : « J'espère que le voyage vous fera du bien. » J'ai couru Paris après l'audience et fait plusieurs visites, sentant toujours du malaise et un grand vide d'idées. Dîner chez moi avec plusieurs collègues. Soirée chez Mlle d'Alpy avec M. Lainé.

J'ai été, malgré la pluie, visiter le Jardin des plantes avec MM. Cuvier et Deleage.

Je lis avec intérêt un ouvrage que M. de Sèze, recteur de Bordeaux, m'a envoyé, sur l'éducation et l'Université. Il y a

de très justes remarques sur les effets de l'ancienne éducation. Cette éducation n'était pas du tout monarchique. Le sentiment dominant, dans le siècle dernier, était l'admiration pour ces anciennes républiques qui, privées de tout élément de la force de nos États modernes, avaient déployé une si grande puissance et exécuté de si grandes choses. Ces tableaux, dont l'imagination de la jeunesse était nourrie dès les premières années d'études, donnaient un ton faux et exagéré aux esprits, les dégoûtaient de leur patrie et du monde réel et actuel, de même que la lecture des romans fausse l'imagination des jeunes personnes du sexe en leur créant une nature humaine idéale qui désenchante les relations communes de famille, de société.

8 mai. — J'ai éprouvé une vive émotion dans une visite du matin que j'ai faite à mon ami Laîné, nommé ministre de l'Intérieur, et qui a accepté cet honneur comme un autre recevrait un arrêt de condamnation. La lettre que le roi lui a écrite à ce sujet pour vaincre une répugnance qui paraissait invincible, est un chef-d'œuvre de bonté, de délicatesse et d'esprit. Il est impossible d'y résister. Cet événement m'a modifié de diverses manières. Je regrette un ami qui se dévoue. Je suis heureux de voir triompher le parti auquel je m'étais attaché. J'éprouve un sentiment tout nouveau de sécurité et de confiance pour l'avenir de notre patrie. Enfin ce sentiment prédomine. Je sens augmenter mon influence et fixer davantage ma destinée en voyant mon ami intime élevé au ministère. Je me suis surpris faisant des calculs d'ambition pour moi ou pour les miens et j'ai pensé à tout ce que je pourrais faire d'utile à mon avenir par cette influence.

Dîner à l'École polytechnique, chez M. Durivau, avec le jeune professeur de philosophie Cousin. Nous avons beaucoup parlé de métaphysique, et j'ai été content de moi; il m'a semblé que les autres l'étaient aussi. J'ai exposé, avec assez de netteté, ma manière de concevoir l'ordre réel de la génération et de l'acquisition de nos connaissances, tout différent de l'ordre logique de l'exposition ou de la dépendance de nos idées, à commencer par l'absolu. Voilà ce qu'il faut bien entendre et ce que j'ai expliqué à mon jeune professeur, qui l'a saisi à merveille.

12 mai. — Le temps, qui continue à être froid et pluvieux, trouble en moi tout équilibre physique et moral. Je souffre habituellement, j'ai de l'humeur et de l'impatience, je ne jouis de rien. Il faut que je change d'air, et que je reprenne des habitudes studieuses et calmes; je ne puis être heureux autrement.

La première condition est de prévenir les progrès des altérations organiques de l'estomac et de la poitrine, qui menacent mon existence et peuvent l'abréger. Il serait plus que temps de se retirer en soi-même et de s'occuper des choses sérieuses avant la fin de la vie. Montaigne était moins vieux que moi, quand il se mit en dehors des affaires; et il se retira dans la solitude pour y méditer sur lui-même et s'y regarder vivre. J'ai aussi mes *Essais* à faire. Pourquoi me laisser dominer par tant de petites choses misérables, pour lesquelles j'éprouve au fond le mépris le plus absolu, quand j'y pense sérieusement?

15 mai. — J'ai dîné chez M. le chancelier d'Aubray avec le maréchal Macdonald. Conversation intéressante avec ce général sur l'armée et sur la France.

16 mai. — Température du printemps; le physique se remonte par la chaleur, mais le moral est toujours altéré et troublé. Je suis dans un état d'étourdissement et d'aberration, les visites et les préparatifs du départ m'absorbent. Je crains toujours d'oublier quelque chose.

*J'ai eu à dîner des métaphysiciens : MM. Ampère, Laboulinière, Durivau, de Gérando et le jeune professeur Cousin. J'étais disposé à causer; je parle avec plus de facilité la langue de la métaphysique que celle de la politique et des affaires. Il y a plusieurs cordes qui vibrent quand j'ai occasion de parler d'une science qui m'est familière; cependant je parle plus d'après ma mémoire que d'après ma réflexion. Il y a une véritable rétrogradation dans mes facultés méditatives; je n'ai pas une forte prise sur les idées, elles m'échappent, et je me laisse distraire par les plus légères impressions. La manière dont j'ai travaillé jusqu'à présent est seule appropriée à mes dispositions organiques et intellectuelles : c'est de me renfermer dans un seul objet et de lutter contre toutes les dis-

tractions, de faire un effort continuel, jusqu'à ce que je sois absorbé et que je n'aie pas d'autre idée, ni même d'autre désir que de me pénétrer de mon sujet, que toutes mes facultés en soient diminuées sans partage, que je perde le sommeil et l'appétit en m'en occupant. Alors je suis capable de concevoir et de faire; hors de là, je suis au-dessous du médiocre, parce que ma première prise est toujours lente, embarrassée et lâche.

17 mai. — J'ai assisté à l'examen des élèves de la classe de philosophie à l'École normale avec MM. Royer-Collard, Cuvier, Ampère, de Gérando. J'ai fait les premières questions *sur le moi,* sur la croyance de son existence. Je me suis retrouvé sur mon terrain propre et j'ai eu quelques moments de plaisir intellectuel. Après avoir passé deux heures de cet exercice, j'ai senti une sorte d'impatience, d'agitation et de mobilité nerveuse extraordinaire en entrant dans la vie extérieure. J'ai fait plusieurs visites et courses d'affaires avec un sentiment de malaise et d'inquiétude, qui ne m'a pas quitté de la journée.

Soirée passée chez la princesse H... avec MM. de Lally, Gallois, etc. Conversation politique jusque après minuit.

18 mai. — Temps orageux. La chaleur me remue et agite mes nerfs. Je me fais des affaires et des embarras des moindres choses; la plus simple relation avec les hommes, même les plus familiers, m'importune et me met hors de moi. Ces impressions sont confuses; les petites volitions se croisent et s'opposent les unes aux autres. Toute occupation de suite m'est impossible; je me laisse distraire à tout moment. Je voudrais tout faire à la fois, voir une multitude de personnes en dehors, et je ne fais rien. J'oublie les choses les plus importantes. État très pénible, qui tient aux nerfs et pourrait être réprimé par une volonté forte de rester en repos, tranquille dans une chambre, laissant de côté les affaires du dehors, sans y attacher plus d'importance qu'elles ne valent.

Du 20 au 25 mai. — J'ai été absorbé par les visites et les préparatifs du départ. Je n'ai pas été à moi un seul instant, toujours préoccupé chez moi ou entraîné au dehors. J'ai dîné

le 21 chez M. Decazes, le 22 chez M. d'Aubray, le 23 chez M. Laîné. Ce jour de l'Ascension 23, j'ai fait une longue visite au ministre des Finances et j'ai eu avec lui un entretien détaillé sur les affaires financières. J'ai donné la journée du 24 aux visites d'adieux les plus intimes, M. l'abbé Morellet, MM. de Vintimille, Pastoret, Royer-Collard, etc. J'ai à peine eu le temps d'écrire quelques lettres pendant tous ces jours, je n'ai rien lu. Je suis entièrement dévié de toutes mes méditations et ne suis ramené aux pensées sérieuses que par la conversation. L'esprit opère bien plus sur des réminiscences que sur des idées nouvelles. J'ai éprouvé cela dans l'entretien philosophique que j'ai eu, le samedi 24, avec M. Cousin, jeune professeur, et ensuite avec M. Royer-Collard, qui m'a beaucoup entretenu de lui et de la Chambre par rapport à lui (projets personnels pour une place d'inspecteur général de l'Université).

Le 25, à 8 heures et demie du matin, je suis parti dans une chaise de poste avec Mlle d'Alpy et Suzette, ma gouvernante. Les heures qui avaient précédé mon départ avaient été fort agitées. Je me suis senti en repos et bien disposé en montant en voiture. Ma compagne de voyage a été aimable et d'une gaieté douce. Je me sentais aller avec elle avec confiance et sérénité. Nous avons voyagé ainsi, sans nous apercevoir de la longueur du chemin, jusqu'à Orléans. Coucher à Orléans, à l'hôtel des Trois-Rois. Nous avons été assez bien traités.

A 5 heures du matin, nous nous sommes remis en route. Déjeuner à Monay-de-Fusiller. La journée a été, comme la précédente, calme et sereine.

C'est un état assez heureux que celui qu'on goûte en voyageant à son aise. On est débarrassé des soucis, des soins et des devoirs ordinaires de la vie. Ce mouvement continuel, ce changement d'objets qui passent tour à tour et rapidement sous les yeux, excitent légèrement l'imagination et les sens, sans occuper la pensée, et donnent en même temps à l'esprit et au corps le degré d'activité qui leur convient, sans effort ni fatigue.

En mêlant aux impressions des sens une lecture qui amuse ou une conversation agréable, on est parfaitement bien. Je n'ai ressenti, dans tout le voyage de Paris à Périgueux, aucune de ces impressions de malaise nerveux, d'inquiétude et

de vide, dont je suis assez habituellement fatigué dans ma vie ordinaire, et quel que soit le genre de cette vie. Le dernier jour de voyage a été le plus pénible à cause des frayeurs que nous avons eues, en voyant deux fois nos chevaux s'emporter dans les descentes. .

Arrivé à Périgueux, le 28 au soir, je me suis trouvé avec un sentiment de plaisir au sein de ma famille. J'ai été heureux de revoir mes chers petites (1). J'ai joui de leurs caresses, de leurs bonnes mines. Mlle d'Alpy communique son aimable activité à tout ce qui l'entoure. J'éprouve pour elle des sentiments particuliers; c'est plus que de l'amitié et moins que de l'amour. Nos relations de famille sont infiniment douces. J'ai été occupé, le 29 et le 30, par des visites que j'ai reçues de toutes parts; les autorités civiles et militaires m'ont fait des prévenances, auxquelles je ne m'attendais pas. Je vois avec plaisir qu'il y a moins d'esprit de parti, moins de division que je ne craignais, entre les royalistes.

Le 31, je suis parti de Périgueux à cheval; à 7 heures du soir, arrivée à Grateloup.

JUIN

1er juin. — J'ai passé toute la journée dans le malaise, distrait par les visites continuelles de tout le pays.

Quand cesserai-je d'être occupé des personnes? Quand pourrai-je penser aux choses sérieuses, à celles qui sont d'utiles diversions dans la solitude? Car il ne faut plus chercher de diversions dans la société des hommes.

Je suis dans un état de malaise et de trouble extraordinaire. Mon sang est échauffé et ma tête lourde, embarrassée, mon estomac sans force et languissant. Je travaille à me rasseoir et me livre sans plaisir au *farniente*.

J'ai écrit, avant de me coucher, une longue lettre à M. Lainé.

2 juin. — Jour de la Pentecôte; je jouis de ma solitude et de quelques heures d'un repos absolu, tout le monde étant à

(1) Élisa et Adine, les douces et mélancoliques filles du philosophe. Mlle d'Alpy était leur plus ancienne amie.

la messe. État languissant et maladif; promenade, *farniente* sans plaisir, étourdissement.

3 juin. — Il faudrait bien distinguer dans notre nature ce qui appartient à l'animal et ce qui appartient proprement à l'homme. *Pour gouverner l'homme, il faut s'emparer de l'animal.* Voilà pourquoi on mène mieux les hommes par la crainte; mais aussi on fait prédominer par là la nature animale.

Le système de philosophie qui m'est propre a l'avantage de rattacher la partie intellectuelle de l'homme à ce qui le constitue un *être moral,* c'est-à-dire à la volonté, à la libre activité, qui seule constitue le *moi,* la personnalité. Il n'en faut pas moins tenir compte des deux forces. Dans les autres systèmes, on ne voit pas pourquoi un être sensitif, un animal complet, ne s'élève pas à l'état d'intelligence et de moralité, et nos modernes ont dit expressément qu'il n'y avait là que *du plus ou du moins,* que tout se réduisait à la sensation, qu'elle était l'origine de toutes les facultés. J'ai réduit par la pensée l'homme à l'état d'être sensible et sans volonté ou liberté, et on a vu qu'il n'avait pas même, dans cet état, de *personnalité.* Mais y aurait-il personnalité sans la sensibilité? Là est tout le mystère.

L'allégorie d'Achille et de Chiron signifie, selon Machiavel, qu'un prince aurait besoin d'avoir un précepteur *moitié bête, moitié homme,* pour savoir user à la fois de l'une et de l'autre nature, et agir convenablement selon la nature des animaux.

Grateloup, 4 juin. — Visites dès le matin; étourdissement, conversation avec M. de Granges, homme d'esprit, le seul qui ait des idées politiques. Je m'entends bien avec lui sans intermédiaire.

Une constitution molle, une mobilité nerveuse, mes goûts pour les choses de pur agrément, mon imprévoyance de l'avenir, une certaine disposition tendre, ont duré jusqu'après quarante-cinq ans et semblent quelquefois revenir les mêmes dans certains temps.

Cependant la froide vieillesse arrive et étend peu à peu son voile noir sur tout mon être. Je me désintéresse de tout ce que j'ai le plus aimé, sans avoir eu le temps de le juger avec

une raison forte, impartiale. Peut-être un long temps de solitude me donnerait plus d'aplomb à l'âge où je suis, pourvu que la santé se fortifiât, mais je songe déjà à en sortir; je me surprends même à regretter d'y être venu, quand je songe à ce que j'ai quitté, et que je n'appréciais pas assez, en présence de ce que je trouve et que mon imagination embellissait de couleurs, qui ont disparu devant une triste réalité.

4 juin. — Je m'entends bien avec tous ceux qui ne veulent pas d'assemblée délibérante. Bonaparte avait très bien vu qu'il fallait un corps législatif muet. On a parlé beaucoup dans cette dernière session de l'opinion publique et de l'influence qu'elle doit avoir sur la marche du gouvernement et la direction des affaires. C'est là un principe tout démocratique. Après une révolution pareille à la nôtre, et dans la situation politique et morale actuelle de la France, le premier besoin est celui de l'autorité.

Il faut que la direction vienne d'en haut. C'est au gouvernement à la donner; il ne doit pas la recevoir. Il est impossible même qu'il la reçoive d'une opinion vraiment nationale, car cette opinion n'existe pas. Il n'y a que des partis en France, et le gouvernement se perdrait en suivant l'impulsion de l'un ou de l'autre de ces partis, comme en les balançant ou en les opposant entre eux, ce qui est le plus grand signe de faiblesse. Il n'y a qu'à marcher *d'un pas ferme* dans la ligne instituée, et il entraînera tout le monde.

Ce fut une grande faute sans doute d'instituer par la Charte des Assemblées politiques, délibérant en public. On crut qu'il fallait que le gouvernement royal s'annonçât comme plus populaire, plus libéral que celui de l'usurpateur. On croit satisfaire aux besoins de l'opinion publique en France. On se trompe. Les Français, qui désiraient par-dessus tout le repos et la fin des révolutions, avaient perdu l'habitude de ces Assemblées orageuses, de ces discussions publiques animées sur les objets de législation et de gouvernement. La grande majorité se serait volontiers laissé gouverner par son roi légitime.

L'expérience avait assez montré le danger et le vide de ces délibérations depuis 1789. On avait appris que toute assemblée nombreuse où les lois se discutent n'est qu'une arène ou

verte aux passions, à l'amour-propre, à l'ambition des chefs de partis, et que les moins clairvoyants ne pouvaient se dissimuler qu'en rouvrant cette carrière, on s'exposait à tourmenter, à échauffer les têtes encore pleines de révolution, qu'il fallait bien plutôt calmer et refroidir. Mais le mal était fait. La première Chambre des députés, en 1814, ne fut composée que de deux cent soixante membres, âgés au moins de quarante ans, et, quoique l'abus des délibérations publiques s'y fit déjà sentir, cependant les passions y furent tempérées par la raison et une majorité calme et dévouée au roi.

A la deuxième Restauration, il fallait, ce semble, corriger la faute première et s'attacher à donner encore plus de force à l'autorité royale en affaiblissant la partie démocratique, qui venait de faire irruption et pouvait menacer encore de prédominer. Comment justifier le soin qu'on prit, au contraire, de donner une prépondérance nouvelle à cette partie démocratique, en augmentant le nombre des députés et en les admettant à l'âge de vingt-cinq ans. Ceux qui proposèrent au roi de changer ainsi sa Charte à son propre détriment devraient être accusés et poursuivis comme ennemis du trône et, par suite, de la nation. Nous avons vu, dans la dernière session, les conséquences de cette grande faute publique. Les démocrates devaient s'en accommoder naturellement; elle était dans leurs principes; mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est que les royalistes les plus exaltés y aient donné un plein assentiment et aient fait tous leurs efforts pour étendre encore l'influence democratique en voulant substituer le renouvellement par cinquième au renouvellement total. Ils ont trop présumé de leurs forces et ont espéré que l'aristocratie prévaudrait. Ils ne connaissent pas la nation; elle a une tendance opposée à l'aristocratie; *elle sera royaliste ou ne sera rien.* « J'aperçois, disait Montaigne, en ces démembrements de la France et divisions où nous sommes tombés, chacun se travailler à défendre sa cause, même jusqu'aux meilleurs, avec déguisement et mensonge. Qui en écrirait *rondement,* en écrirait témérairement et *vicieusement.* Le plus juste parti est encore le membre d'un corps vermoulu et véreux. »

5 *juin.* — L'art de définir ne diffère pas de celui d'imposer des noms aux choses et aux idées complexes. « Un prince, dit

Machiavel, se fait estimer quand il est décidément ennemi des autres princes (au dehors), comme de tels partis (au dedans), quand il y a division d'opinions et d'intérêts entre ses sujets. Cela est toujours plus utile que de rester neutre. »

Lorsque le gouvernement reste neutre entre deux partis, dont chacun prétend servir à sa manière, et qu'il donne raison à tous deux chacun à son tour, qu'il les emploie indifféremment pour son service, il se montre et se rend plus fort en les unissant, en modérant par cette sorte d'indifférence apparente ce qu'il y aurait de trop exagéré dans les principes de l'un et de l'autre. Si la conduite qu'a tenue Louis XVIII depuis sa rentrée et dans la dernière session a été calculée d'après une telle intention, il n'y a rien à dire. Il est certain que les deux partis de la Chambre étaient également amis du roi. Les royalistes exagérés voulaient tout ramener aux principes de l'ancienne monarchie, tandis que les royalistes constitutifs voulaient maintenir ce que nous avons, en ménageant les intérêts nés de la révolution. Les deux partis s'accusaient réciproquement de tendre à renverser la monarchie et à bouleverser de nouveau la France. Ceux-là, en luttant à force inégale contre la direction de l'opinion et de l'esprit public en France; ceux-ci, en laissant toutes ses forces ou même en donnant de nouveaux moyens au parti désorganisateur, dont on venait d'éprouver la perfidie.

Les deux côtés se détestaient et s'attaquaient vivement. Le roi les a laissés faire, sans se prononcer pour aucun exclusivement, assuré que son pouvoir n'était pas menacé, du moins immédiatement, quel que fût le parti vainqueur. Pourquoi en effet le roi aurait-il tourné le dos à ses amis dans quelque rang qu'ils fussent? Si les royalistes purs l'emportaient, nous rentrions dans cette ancienne monarchie, qui fut si longtemps le bonheur et la gloire, à laquelle la famille régnante doit tenir par les habitudes et tous les souvenirs.

La grande difficulté consisterait à y ramener les opinions et les habitudes de la génération actuelle qui a d'autres idées, d'autres intérêts; mais il n'est pas démontré que le succès fût impossible, si tous les hommes à influence voulaient s'y prêter, et c'est pour cela qu'on hait si cordialement les membres un peu marquants, qui s'opposent à la majorité. Dans le cas où le parti constitutionnel prévaille, le roi aura

toute l'autorité compatible avec les principes du gouvernement représentatif, et il n'a rien à craindre personnellement de l'opposition à laquelle ce gouvernement donne lieu. Ses ministres seront seuls exposés aux attaques et aux coups.

Il y a certainement, sinon plus de repos, du moins plus de stabilité, à espérer pour le trône avec cette forme de gouvernement qui prête un puissant appui aux opinions et aux intérêts, nés de la révolution, qu'avec l'ancienne forme, qui est opposée dans des points essentiels à ces opinions et ces intérêts, et qui ferait passer tout le pouvoir, toute l'influence du côté des hommes qui, ayant été froissés par la révolution, ont des injures à venger, des biens à recouvrer, des pertes de tout genre à réparer. En se livrant librement à toutes leurs passions, ces royalistes anciens pourraient encore exaspérer la nation, la pousser au désespoir, et préparer une nouvelle révolution, pire peut-être que celle dont un miracle nous a sauvés. Le véritable intérêt du roi serait donc de s'attacher franchement au parti constitutionnel et de déployer toute la sévérité des lois contre ceux qui se montreraient opposés à son gouvernement, comme aux ennemis de sa dynastie. Mais est-il possible d'exiger du roi qu'il soit également sévère contre les royalistes exagérés qui ont montré tant de dévouement à sa personne et à sa dynastie, tout en s'occupant néanmoins de leurs intérêts propres, que contre ses véritables ennemis, les partisans de la révolution et de l'anarchie?

Non, cela ne se peut pas, et d'autant moins que le royalisme exagéré a son appui et son centre d'action dans la famille royale elle-même.

En supposant donc, ce que je crois vrai, que le roi soit sincèrement attaché au parti constitutionnel ou aux principes de la Charte qu'il a donnée, sa position actuelle, ses relations intimes, ses liens de famille, toutes les convenances qu'il a à observer à l'égard de ceux qui ont partagé sa mauvaise fortune et suivi sa destinée depuis vingt-cinq ans, l'obligent à des ménagements et l'empêchent de se prononcer aussi fortement que les Constitutionnels pourraient le désirer.

Ces réflexions, dont le fondement est positif, expliquent naturellement toute la conduite du roi dans le Conseil des ministres et à l'égard des Chambres. Il a vu des amis des deux côtés et n'a pas voulu les aliéner de lui.

Ceux qui reprochent au roi sa faiblesse et son défaut de franchise sont injustes. Ils ne savent pas combien il lui faut de force de caractère pour ne pas céder aux séductions qui l'environnent, et à l'ascendant naturel de sa famille pour tenir encore ouvertement au gouvernement constitutionnel. Ajoutez qu'il n'y a que des probabilités et aucune certitude en faveur de l'un ou de l'autre parti, et qu'il est permis aux plus sages d'hésiter entre les deux, chacun ayant son bon et son mauvais côté.

On a tort, et l'on se montre homme de parti quand on exige du roi qu'il se conduise, à l'égard de l'un et de l'autre côté des Chambres, comme s'il s'agissait d'une faction ou d'une opposition vraiment ennemie du trône. C'est en cela qu'il y a de l'exagération dans les plaintes de mes amis R. C., L. B. (1), etc.

14 juin. — Le 13, mes hôtes et toutes les visites m'ont quitté le soir. Je suis monté à cheval pour promener et faire visite à M. Sirvin, à Saint-Sauveur. Soirée toute solitaire. Je me suis occupé de correspondance; les relations du dehors prennent toujours la plus grande partie de mon temps dans la solitude et en diminuent ou m'en font perdre le prix.

La chaleur a commencé le 13, après une suite de jours froids.

Nos volitions, dit Leibnitz, ne dépendent de la volonté que par certains détours adroits, qui nous donnent moyen de suspendre nos résolutions ou de les échanger. Si les volitions ne sont que les actes de la volonté constitutive ou cette volonté même en exercice, on ne peut dire logiquement que les volitions dépendent de la volonté.

De même, si la volonté est identifiée complètement avec le *moi*, on ne peut pas demander s'il dépend de nous de vouloir ou si la volonté est libre. Car, c'est demander si le moi dépend de lui-même; le rapport de dépendances supposent deux termes.

Mais il y a lieu à demander jusqu'à quel point nos inclinations, nos passions dépendent de nous, ou jusqu'où nous pouvons les diriger, parce que tout le système affectif est en

(1) Il faut lire sans doute ici Royer-Collard, Laîné, Becquet.

dehors du moi ou de la volonté. Leibnitz a très bien vu qu'à cet égard notre pouvoir n'était qu'indirect.

16 juin. — Je suis parti pour Bergerac à 9 heures et demie; j'y étais invité par le curé pour assister à la procession solennelle de la Fête-Dieu, qui a eu lieu ce jour pour la première fois depuis vingt-cinq ans. Les protestants ont été mécontents de cette innovation, qui semble leur en annoncer d'autres et leur présager pour l'avenir la prédominance de la religion catholique et l'abaissement de la leur. J'étais curieux d'observer l'effet moral et politique de cette innovation, qui a beaucoup fait parler, mais sans résultat fâcheux apparent ou actuel pour la tranquillité.

En voyant ce peuple nombreux marcher en bon ordre, en suivant les bannières et la croix, prier avec ferveur, tomber à genoux au premier signe, et l'air de jubilation de la multitude, je réfléchissais sur cette force des institutions que l'homme ne crée pas, mais que la religion et le temps seuls peuvent consacrer. Que les lois humaines ordonnent des fêtes, que les magistrats prennent toutes les mesures possibles pour les faire célébrer, tout sera inutile parce que le premier mobile manque, savoir le sentiment qui ne se commande pas, et qu'aucune autorité humaine ne peut faire naître, mais qui se rattache spontanément à certaines images confuses qui emportent avec elles l'infini du temps et de la durée.

Ce sentiment de l'infini est identique au sentiment religieux, ou il en est la base. Or, tout ce que l'homme fait est nécessairement fini, ou limité à une portion déterminée de l'espace et du temps; donc l'homme n'a pas le pouvoir de faire une religion, ou de créer une institution quelconque à laquelle puisse se rattacher le moindre sentiment religieux. Dans un siècle où l'on raisonne de tout, où l'on demande que tout soit démontré, il ne peut y avoir de religion ni aucune institution proprement dite; l'analyse fait évaporer le sentiment. Si elle veut remonter jusqu'à la source où il se rattache et en mettre la base à nu, elle ne trouvera rien, elle niera la réalité de cette base, sans s'apercevoir qu'elle n'est pas de son ressort. Le chimiste ne peut pas davantage mettre à nu le principe vital; en niera-t-il pour cela l'existence?

Tout ce qui porte le caractère d'institution, tout ce qui

parle à l'âme sans l'intermédiaire des sens et de la raison, doit exciter notre respect; il faut bien se garder de vouloir le faire rentrer dans le cercle étroit de nos raisonnements ou de nos idées claires. Les philosophes du dix-huitième siècle se sont lourdement trompés à cet égard; ils n'ont pas connu l'homme.

17 juin. — Fête du mariage de M. le duc de Berry. Je l'ai célébré paisiblement à Saint-Sauveur avec mon curé et une société toute campagnarde.

18 juin. — Je réfléchissais hier, en allant à cheval à Saint-Sauveur, que la métaphysique et la morale ne sont pas perfectibles à la manière des autres sciences, soit de faits extérieurs, soit de raisonnement.

La psychologie est bien une science de faits intérieurs d'une espèce particulière. *Ces faits sont de l'homme*, et aussi anciens que lui. Il s'agit de les constater et de les exprimer clairement, en les liant bien les uns aux autres, suivant l'ordre le plus naturel de leur dépendance.

D'où il suit que toute méthode hypothétique et abstraite, telle que celles qu'ont adoptées les philosophes de diverses Écoles, ne fait pas faire un pas à la science et éloigne au contraire du but qui est la connaissance de l'homme, *tel qu'il est*. Où sont les philosophes qui ont bien exactement observé les facultés diverses de la nature humaine et marqué précisément les limites qui les séparent, comme les rapports et la subordination de ces facultés les unes à l'égard des autres, des affections, des passions ou inclinations, par exemple, à l'égard de la volonté, etc.?

18 juin. — Matinée tranquille à Grateloup. Je médite sur une lecture de la Bible et le livre de M. de Maistre, qui a très bien vu la nullité des œuvres de l'homme en matière de lois et de constitutions écrites.

Plus on écrit, dit-il, et plus l'institution est faible. La raison en est claire : les lois ne font que des déclarations de droits, et les droits n'ont besoin d'être déclarés et positivement exprimés qu'autant qu'ils sont attaqués, en sorte que la multiplicité des lois constitutionnelles écrites ne prouve que

la multiplicité des chocs et des résistances, et le danger d'une destruction. Mais aussi l'institution la plus vigoureuse de l'antiquité fut celle de Lacédémone, où l'on n'écrivait rien. C'est une très bonne manière de voir les constitutions et les lois écrites que de les considérer comme de simples déclarations de droits ou de faits existant antérieurement et indépendamment de ces écrits. Constater un fait ou le fixer par l'écriture, ce n'est pas le créer ou lui donner naissance, et c'est là la grande erreur de notre temps de croire qu'on fait tout ce qu'on écrit, qu'en arrêtant ainsi telles dispositions artificielles, on va changer les dispositions fondamentales et réelles de la société et le cours naturel des choses. Tout ce qui est arrivé en France depuis la Révolution, et sans doute ce qui arrivera encore malgré les hommes et quoi que fassent les puissances de la terre, confirme la vérité des principes de M. de Maistre.

Il en sera de nous et de la France ce qu'il plaira à la Providence, c'est-à-dire ce qui est déterminé par l'invincible force des choses, par cet enchaînement universel sur lequel l'homme, avec toute sa force et sa sagesse, n'a aucun empire. La sagesse elle-même consiste à voir ou à prévoir la direction où tendent les choses, selon l'ordre le plus naturel, le plus conforme à l'état de la société, à une époque donnée, et à marcher dans cette direction en modifiant les institutions d'une manière analogue.

19 juin. — Parti ce jour, à 10 heures du matin, pour Clarans, j'ai visité ma nièce, mariée à M. Laloubie, et qui n'est pas encore relevée de couches. J'ai dîné avec cette famille respectable et où règne une parfaite bonté.

Il n'y a dans nos maisons et nos sociétés périgourdines aucun mouvement. On sent l'uniformité et la monotonie. Ce sont de bonnes gens, qui ne peuvent sortir de leurs cercles d'habitudes et ne pensent ou n'imaginent guère rien au delà. Quel contraste avec le mouvement des sociétés de Paris et le renouvellement journalier des impressions et des idées! Ceux qui sont accoutumés à cette sorte d'activité périssent d'ennui ailleurs. J'éprouve moi-même de la langueur et du malaise, quoique je ne sois pas ennemi de l'uniformité.

J'ai couché le soir aux Landes. J'ai été plus à l'aise dans

cette famille où je prends intérêt à tout. J'y ai passé la journée du 20 et, le soir, j'ai été coucher à Lavernelle, où j'ai passé tristement la soirée.

Vendredi 21. — J'ai promené à Lacoustète et à la forge de Monclard, que j'ai visitée en détail. Rentré à Grateloup après midi. J'ai eu à dîner M. Macerouze et le curé de Saint-Sauveur. J'étais vif et animé, après avoir été distrait de la vie du cabinet, qui est malsaine au physique, mais dont l'habitude suivie est si propre à calmer le moral et à me rendre ainsi de même. *Quod te tibi reddat amicum.*

22 juin. — Je reconnais quelque progrès à mesure que j'avance dans la vie, en ce que je trouve simples et naturelles des idées auxquelles je ne me serais élevé autrefois qu'avec effort. On peut reconnaître les hommes vraiment habiles et maîtres de leur sujet au ton de simplicité et de bonhomie qu'ils mettent dans leurs discours. Ces grands élans, ces airs de prétention, ce charlatanisme de mots pompeux, cette artificieuse éloquence, tout ce qui en impose aux sots s'allie le plus souvent avec le vide des idées et la plus grande ignorance. Quel homme d'esprit et de vraie science peut s'applaudir ou s'enorgueillir en lui-même de ce qu'il sait et conçoit avec facilité des idées connues et familières?

Quand une âme est élevée et qu'un esprit est vraiment éclairé, les grandes pensées, les idées profondes y germent naturellement. C'est le produit spontané du sol, et la spontanéité exclut tout sentiment d'effort, tout mérite d'une difficulté vaincue.

Samedi 21 juin. — Chaleur orageuse et étouffante. Après avoir pris un bain, j'ai fait ma toilette pour recevoir Mme de Lavernelle et M. Dusoulas. Je suis parti à 11 heures pour Bergerac. Dîner chez M. Roussille; discussion animée à table sur la politique avec M. de Chanaud, interlocuteur assez fort. J'ai été assez content de moi, dans cette discussion qui a roulé sur l'initiative et le gouvernement représentatif. Je n'ai dit que ce que je voulais, et, en m'échauffant, je ne suis pas sorti de la ligne de modération.

22 *juin.* — On pourrait dire à ces hommes, qui remuent encore les cendres de la Révolution, sans craindre le feu qu'elles recèlent, et l'incendie, qu'ils rassemblent les nuages et se plaignent ensuite des tempêtes.

La note tonique du système de notre création ayant baissé, toutes les autres ont baissé proportionnellement suivant les règles de l'harmonie. *Tous les êtres gémissent* (Saint Paul aux Romains, chap. VIII, verset 18); tous tendent avec effort et douleur vers un autre ordre de choses.

23 *juin.* — J'ai passé la matinée assez tranquillement jusqu'à midi, où l'envie de courir et une sorte d'activité extérieure m'ont déterminé, après quelques délibérations, à monter à cheval, malgré la chaleur, et à aller à Garaube avec les dames. Ce petit voyage daus les bois a été agréable, et je me suis bien trouvé de l'avoir fait. Je me suis livré, à cheval, à quelques réflexions psychologiques.

*23 *juin.* — *L'art de vivre* consisterait à affaiblir sans cesse l'empire ou l'influence des impressions spontanées par lesquelles nous sommes immédiatement heureux ou malheureux, à n'en rien attendre et à placer nos jouissances dans l'exercice des facultés qui dépendent de nous, ou dans les résultats de cet exercice. *Il faut que la volonté préside à ce que nous sommes :* voilà le stoïcisme. Aucun autre système n'est aussi conforme à notre nature.

Jusqu'à présent, j'ai attendu tout mon bien-être de ces dispositions organiques, par lesquelles seules j'ai souvent éprouvé des jouissances ineffables; maintenant je n'ai plus rien à attendre de ce côté; la force vitale n'éprouve plus que des résistances; il faut se tourner d'un autre côté.

Grateloup, 25 juin. — « Il y a, dit M. Ramon, dans les parfums, je ne sais quoi qui réveille puissamment les souvenirs du passé. Rien ne rappelle à ce point des lieux chéris, des situations regrettées, de ces minutes dont le passage laisse d'aussi profondes traces dans le cœur qu'elles en laissent dans la mémoire. L'odeur d'une violette rend à l'âme des jouissances de plusieurs printemps. On trouve là, entre le

cœur et la pensée, un voile qu'il est quelquefois doux, plus souvent triste de soulever. »

L'espèce de souvenirs, qui se rattachent aux sensations de l'odorat, ne doit pas être de la même nature que les sensations mêmes, c'est-à-dire purement affectives. Il y a, entre les odeurs et les impressions internes dont se compose le sentiment de coexistence, une affinité qui est toute particulière à ce sens. Des odeurs, liées à tels sentiments spontanés, ineffables, tels qu'on en éprouve dans la jeunesse, réveillent toujours plus ou moins le même sentiment. On se retrouve jeune encore, amoureux, dans un bosquet parfumé. C'est là où le cœur joue son jeu, indépendamment de la pensée. Quand le voile se soulève, nous sentons toutes nos pertes, et la mélancolie s'empare de notre âme.

Je n'ai pas eu un moment de calme dans cette matinée et, depuis mon lever, le mouvement a persisté en moi et autour de moi jusqu'au soir. Lorsqu'on porte le calme au dedans de soi-même, on peut méditer et faire des expériences réfléchies, même au milieu du monde, dont on ne partage pas l'agitation; mais, lorsqu'on est agité intérieurement, tout fait distraction et la plus profonde solitude ne saurait nous calmer; nous y portons notre mouvement propre. On se trompe toujours en attribuant aux choses du dehors une influence qu'elles n'ont pas et en négligeant de tenir compte de nos propres dispositions. De là viennent tant de mécomptes de l'estimation du bonheur et sur les espérances futures. On passe sa vie à désirer vivement des biens qui, lorsqu'ils arrivent, n'ajoutent rien à notre bonheur, et on en est tout étonné, parce que la chose à laquelle on avait le moins songé, c'est à la disposition physique et morale où l'on se trouvait à telle époque.

* 27 *juin*. — *Philosopher*, c'est réfléchir, faire usage de la raison, en tout et partout, dans quelque position qu'on se trouve, au milieu des fous comme parmi les sages, dans le tourbillon du monde comme dans la solitude et le silence du cabinet.

Lorsqu'on en est à ce point, on est à toute la hauteur où l'homme peut atteindre. Quant à nous, pauvres petits esprits, faibles et misérables, nous ne pensons qu'à notre heure, dans telle situation, tel lieu d'habitude, quand notre tête ou notre

estomac sont bien disposés, et que tout est arrangé autour de nous comme il convient. C'est-à-dire que *les neuf dixièmes de la vie sont nuls pour la pensée;* les sensations, les mouvements, les images vagues et décousues remplissent tout le reste du temps.

Par rapport à soi-même, ou dans la vie intérieure, être toujours au-dessus de ses affections, les juger et ne jamais s'en laisser dominer par rapport à nos semblables, ou dans la vie extérieure, être toujours au-dessus des influences, de toutes les opinions, les apprécier à leur juste valeur et ne jamais les prendre pour guides de nos actions, ni pour mesure de notre bonheur : voilà ce qu'il faut gagner pour vivre tranquille et content de soi-même. On ne sait jamais ce qu'on veut, quand on se laisse aller aux affections ou aux opinions variables. Bien peu d'hommes savent ce qu'ils veulent : ils désirent des choses contradictoires. J'exigerai souvent de moi-même des qualités qui s'excluent : par exemple, de la modération dans les idées et la vivacité des affections, une santé vigoureuse et la faculté de réfléchir; il faut opter et bien savoir ce que l'on veut.

29 juin. — Jour de saint Pierre. J'ai célébré le jour de ma fête par l'inauguration du buste du roi dans ma petite commune de Saint-Sauveur. J'y ai été un acteur principal, en portant le buste et en contribuant de mon argent à donner des secours, du pain et du vin aux pauvres.

C'est un acte de bienfaisance qui ne m'a pas procuré de satistion intérieure. Il ne saurait plus y avoir pour moi de vive jouissance que dans les idées, ou l'accord de ma raison avec la Raison éternelle.

JUILLET

1er juillet. — Départ de Castillon pour Barèges avec ma femme et deux domestiques. J'ai fait sur mon livret la description du voyage, jour par jour (1). Je me suis donné le plaisir des yeux en traversant de belles campagnes avec une grande

(1) Tout cet intéressant voyage de Maine de Biran aux Pyrénées est inédit.

lenteur. J'ai eu plus de sensations que d'idées. Mon esprit a été inactif. Je n'ai senti mon imagination ranimée qu'en arrivant aux Pyrénées. Depuis Lourdes jusqu'à Argelès, j'ai voyagé sur mon cheval par une vive chaleur. Les montagnes se resserrent et la chaleur se concentre dans une gorge étroite; mais, en arrivant à la ville d'Argelès, les montagnes se reculent et montrent un coup d'œil ravissant. La vallée est extrêmement riche et variée. J'ai été frappé surtout du contraste qu'offrent ces monts sourcilleux, dont la cime est couverte de neige, avec la richesse et le luxe de végétation de la plaine et du pied de ces montagnes, dont la moitié, en certains endroits, est couverte de moissons abondantes et de belles prairies; la nature morte est séparée ici par une ligne sensible de la nature vivante.

A Pierrefite, je suis remonté à cheval pour franchir le passage difficile et vraiment effrayant de ce lieu, à Luz. J'étais bien aise d'être seul pour me livrer, sans distractions, à des impressions si nouvelles et aux plus fortes que j'aie jamais éprouvées dans mes voyages. Le Gave roule à côté de vous avec une précipitation et un fracas qui porte à l'âme une impression de terreur. De l'autre côté est une montagne perpendiculaire, dont l'œil n'aperçoit pas le sommet et dont l'avancement semble quelquefois menacer votre tête. On est là entre deux écueils également terribles; il semble qu'on va être précipité ou écrasé. L'instinct animal frémit du danger personnel; la bête que je montais en était effrayée; le plus léger écart nous précipitait ensemble dans le Gave. Mais, pendant que la partie animale était ainsi agitée d'un trouble involontaire, mon imagination s'élevait au charme de l'infini de la nature.

J'aimais à m'en sentir accablé et à me pénétrer de la petitesse et du néant de l'homme. Qu'est-ce que l'homme, dans l'infini du temps et de l'espace, seul, au milieu de ces grandes causes de destruction, qui pourraient en un instant l'engloutir avec des générations entières, sans qu'il restât de traces de ces existences éphémères? Que suis-je? Que sont tous ces pauvres petits hommes qui se croient, et qu'on appelle grands? *C'est la nature qui est grande!* Elle dispose de l'homme, plus qu'il n'en dispose, malgré tous ses instruments, ses artifices et sa science.

6 juillet. — Je suis arrivé à Luz, à 5 heures du soir. En sortant du passage étroit et formidable, où l'industrie humaine est parvenue à creuser une route sur d'affreux précipices, on éprouve une impression heureuse à la vue de cette jolie vallée de Luz, qui est un diminutif de celle d'Argelès. Les monts sourcilleux et couverts de neige offrent ici également un contraste frappant avec la belle végétation de la plaine et de la partie moyenne des montagnes. C'est une manière de voir toute nouvelle. Rien ne ressemble à ce qu'on a vu ailleurs. La curiosité est vivement excitée; les yeux ne peuvent se rassasier d'un spectacle aussi nouveau et aussi attachant; mais la nouveauté même des impressions occupe trop les sens pour que l'imagination et la pensée aient leur activité ordinaire.

Dimanche 7 juillet. — La matinée de ce jour a été occupée à s'installer à Saint-Sauveur. Nous nous sommes séparés, à 8 heures, de nos compagnons de voyage, qui ont pris la route de Barèges, et nous sommes montés à Saint-Sauveur, où nous nous sommes arrangés dans un appartement assez peu agréable, mais que nous avons été heureux de rencontrer.

La matinée a été assez active. J'ai vu M. l'abbé de Montesquiou et M. Molé, pairs de France, avec qui j'ai eu des conversations intéressantes sur la politique. J'ai été avec eux à la messe de 11 heures. En rentrant chez moi, je me suis senti désœuvré et sans goût pour aucune occupation ni lecture déterminée. La pluie, qui est survenue avec un orage, a contrarié mes projets de promenade. J'ai resté seul avec ma femme, engourdi, sans penser ni parler, et disposé au sommeil. Cet après-midi est une des plus tristes que j'aie passées depuis longtemps.

Saint-Sauveur (Pyrénées), 8 juillet. — Vent du midi, chaud, soufflant dans les montagnes. J'ai commencé aujourd'hui les bains de Saint-Sauveur et les eaux de Cauterets. Je me suis levé après 6 heures et j'ai été, à 7 heures, prendre mon premier bain. J'ai promené un instant auparavant avec M. Molé sur la jolie esplanade qui domine le Gave et la vallée de Luz. Je me suis trouvé à l'aise au bain. Il me semblait sentir ranimer mes forces. J'ai bu une demi-bouteille d'eau de Cau-

terets, coupée avec du lait, dans l'intervalle d'une heure que j'ai passée dans mon bain. La chaleur naturelle en était de 26 degrés d'un thermomètre, que je crois inexact, la température m'ayant paru inférieure, et de 20 degrés au plus. En sortant du bain, j'ai eu un léger sentiment de froid, et je me suis mis au lit où j'ai dormi une demi-heure. J'ai déjeuné à 10 heures et je me suis senti ensuite très dispos. J'étais très bien dans la visite que j'ai faite à l'abbé de Montesquiou, avec qui j'ai passé une demi-heure; la conversation a roulé sur les montagnes et sur les grands changements du globe qui les ont produites. M. de Buffon, ainsi que l'a remarqué M. l'abbé de Montesquiou, n'avait jamais visité de hautes montagnes telles que les Pyrénées. S'il avait observé par lui-même ces immenses excroissances du globe, peut-être aurait-il jugé qu'elles ne sont pas l'ouvrage des eaux, mais qu'elles sont le produit de causes qui ont agi d'une manière moins régulière, moins calme et surtout moins simple qu'il ne le suppose. Il y a un sens très profond, caché dans ce passage de la genèse : *Et spiritus Dei ferebatur super aquas*. Toutes les nations, les plus anciennes, ont conservé la tradition d'un déluge. Tous les monuments de la nature portent l'empreinte d'un grand travail des eaux agissant par déchirements, secousses, etc.

Je suis parti à midi pour Barèges avec ma femme, tous deux à cheval et suivis par un domestique à pied. La chaleur était vive, accablante, et j'ai perdu dans ce trajet fatigant l'heureux effet de mon bain. En sortant de la vallée de Luz pour aller à Barèges, on ne cesse pas de monter par une route bien faite, mais dont la pente est rapide.

Barèges doit être élevé de quelque cent toises au-dessus de la vallée de Luz, qui l'est elle-même autant au-dessus de la plaine de Tarbes. Le Gave roule et se précipite avec bien plus de fureur et de rapidité, en descendant la vallée de Barèges, qu'il ne le fait après sa jonction avec le Gave de Gavarni. C'est une cascade presque continuelle de Luz à Barèges. Les bords du Gave portent les traces de ses destructions continuelles. On ne voit que des ruines et des éboulements dans cette étroite gorge où Barèges est bâtie.

La position de cette bourgade, entre deux monts très élevés, est infiniment triste, mais la ville elle-même est bien plus gaie, plus vivante que Saint-Sauveur. La rue unique de

Barèges offre autant de mouvement que Paris. On n'a rien à faire qu'à se promener et s'observer. Je ne trouve pas aux eaux cette urbanité, cette expansion qu'on m'avait dit y régner. Aujourd'hui, on célébrait à Barèges l'anniversaire de l'entrée du roi à Paris le 8 juillet 1815. Tout se disposait à la gaieté.

J'ai toujours peu d'activité de pensée, et les montagnes ne m'inspirent guère plus que les plaines. J'ai rêvé quelque chose aujourd'hui sur l'espèce de sentiment qui naît dans l'âme à la vue de ces grandes et terribles scènes de la nature qu'offrent à chaque pas les Pyrénées. Ce sentiment indéfinissable, qui est mêlé de terreur et de surprise, est bien distinct de l'émotion toute physique de la peur, comme de l'idée ou de l'image d'un danger personnel. L'âme, élevée au ton de ce sentiment, produit des idées qui n'ont rien de commun avec l'humanité, avec la terre, et le sentiment dont il s'agit est aux idées qui lui correspondent ce que l'émotion machinale de la peur est aux images tristes qui l'accompagnent et qu'elle fait naître. Les âmes vulgaires n'éprouvent que le dernier effet à la vue des lieux où je suis.

Pyrénées, 9 juillet. — Vent du midi dans la journée, orage et pluie, averse le soir. J'ai pris mon bain et bu ma demi-bouteille de Cauterets. J'ai écrit une lettre longue et détaillée à M. Laîné et à M. de Barante pour M. Sales, inspecteur à Tarbes. J'ai fait ensuite ma toilette et me suis livré aux diversions de la société. MM. de Montesquiou, Molé, M. et Mme de Grosbois, enfin le soir Mme la duchesse de Rohan, ont fourni tour à tour des aliments à mon goût pour la société et le *parlage*.

Le soir, je rentre chez moi et je réfléchis, en lisant *les Pensées* de Pascal (1). Voulez-vous trouver un exemple frappant

(1) C'est dans une édition de Raynouard (1812), où se trouvent reproduites les *Remarques critiques* de Condorcet et de Voltaire, que Maine de Biran lit les *Pensées*. Raynouard, l'auteur des *Templiers*, n'était pas seulement poète, mais homme politique, et il avait fait partie avec Biran de la fameuse *Commission des Cinq*. Les notes haineuses et perfides, que Voltaire a mises au bas des *Pensées* de Pascal, excitèrent tellement l'indignation de Maine de Biran qu'elles le décidèrent à en tenter la réfutation. C'est cette critique des critiques ou des remarques de Voltaire sur les *Pensées* de Pascal, qui fait l'objet des premiers chapitres de notre ouvrage : *Maine de Biran, critique et disciple de Pascal*, in-8°, 1914, Alcan, éditeur, Paris.

qu'il y a entre le caractère grave, sérieux et méditatif, qui appartient au beau siècle de la philosophie en France, et le ton léger, frivole, cavalier qui caractérise le siècle de l'irréflexion? Lisez l'article *c* des *Pensées*, de Pascal (paragraphe 5), et la note de Voltaire, qui ne conçoit pas ce qu'est la pensée, et comment elle constitue toute la dignité humaine. Cela est curieux et instructif pour l'histoire de la philosophie.

— « Nous ne nous contentons pas, dit Pascal, de la vie que nous avons en nous et notre propre être, nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire et nous nous efforçons pour cela de paraître. Nous travaillons nécessairement à conserver et embellir cet être imaginaire et négligeons le véritable. »

C'est là la source de tous mes chagrins et mécomptes dans la vie. J'ai toujours voulu, je veux encore paraître ce que je ne suis pas, et je néglige trop ce que je pourrais être. Je m'inquiète de voir que je ne parais plus jeune et agréable par les formes extérieures, et pour vouloir paraître savant ou spirituel, je renonce souvent à être sage et heureux.

— « Ceux qui écrivent contre la gloire, a écrit Pascal, veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit, et ceux qui le lisent veulent avoir la gloire de l'avoir lu; et moi qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie, et peut-être que ceux qui le liront l'auront aussi. »

Pascal trouvait en lui cet amour de la gloire dont il parle avec tant de profondeur et de vérité. Je ne l'éprouve pas aussi vivement parce que je suis né pour la médiocrité.

L'âme est jetée dans le corps pour y faire un séjour de peu de durée : elle sait que ce n'est qu'un passage à un voyage éternel et qu'elle n'a que le peu de temps que dure la vie pour s'y préparer. Les nécessités de la nature lui en ravissent une partie, et elle ne peut disposer que du très court intervalle qui lui reste; mais ce peu qui reste l'embarrasse si étrangement qu'elle ne songe qu'à le perdre; ce lui est une peine insupportable d'être obligée de vivre avec soi, de *penser à soi*, etc.

Penser à soi, c'est réfléchir, exercer les facultés méditatives, et non pas être dans un état de paresse, comme Voltaire le dit dans ses Notes critiques, où il montre une extrême légèreté, une irréflexion complète.

Par son union avec un corps organisé, l'âme en sent tous les besoins, toutes les variations. Elle est obligée d'y conformer jusqu'à un certain point la plupart de ses actions propres, et elle est empêchée de vaquer à ses opérations tant que les besoins du corps ne sont pas satisfaits ou que les organes ne sont pas tranquilles et bien disposés. Ces besoins organiques s'étendent plus loin qu'on ne le croit communément. Ils ne consistent pas seulement à manger et dormir, mais de plus à se donner dans l'intervalle de la veille une certaine quantité de mouvements et de sensations auxquels l'âme ne prend qu'une part passive. Et lorsque ces mouvements, ces sensations dont le tempérament et les habitudes acquises règlent le nombre et la qualité, viennent à manquer, le corps, n'étant pas tranquille, communique son trouble. Et sous l'influence de divers besoins organiques, on peut dire que l'âme est embarrassée du temps qui lui reste. Elle est confusément affectée par des besoins, et elle ignore les moyens de les satisfaire : elle cherche ces moyens avec inquiétude et embarras, ne tendant qu'à se délivrer du malaise. Elle court d'un objet à un autre; elle est dans l'impuissance de penser à elle, ou de vivre en elle-même. Cette vie intérieure spirituelle et méditative exigerait ou la séparation du corps, ou l'absence totale des impressions organiques, ou leur équilibre parfait entre elles, ou leur subordination à l'empire de l'âme. Il est des états de nerfs et de l'organisation tels qu'il n'y a pas un seul instant où quelqu'une de ces conditions soit remplie et où l'âme puisse penser à elle. Diminuer la somme des besoins du corps ou contracter l'habitude de les soumettre à l'empire de l'âme, première condition essentielle de la vie intellectuelle.

Il y a dans notre être mixte des facultés de nature diverse, qui ne peuvent pas être toutes satisfaites en même temps ni dans les mêmes circonstances. Si nous cherchons l'agitation et les sensations et les mouvements du dehors, c'est que nos facultés organiques, les premières en exercice, demandent toujours à être exercées. Si même, en nous agitant, nous aspirons au repos, c'est que nos facultés intellectuelles et réflexives demandent aussi à s'exercer à leur tour. Pascal n'a pas tenu compte de cette diversité ou contrariété des besoins, qui suppose deux natures coexistantes. Le bonheur git dans

une heureuse combinaison des mouvements et du repos, qui nous permet d'exercer toutes nos facultés et de satisfaire nos deux instincts successivement ou dans des intervalles réguliers, déterminés par l'habitude.

10 et 11 juillet. — J'ai continué mon régime : levé à 6 heures et demie, je me prépare à aller au bain où j'entre à 7 heures jusqu'à 8 heures. Dans l'intervalle, je bois ma demi-bouteille d'eau de Cauterets. Je me remets dans mon lit chaud jusqu'à 9 heures. Ces trois heures, employées au remède, sont absolument vides pour la pensée. Les idées ne viennent pas me chercher, et je ne fais aucun effort pour aller au-devant d'elles; mais, comme il faut que dans la veille l'esprit ait un exercice quelconque, mon imagination livrée à elle-même enfante divers fantômes, sans liaison et sans suite.

Le 11, visite du préfet de Tarbes, M. de Milon. Tous les jours à une heure, j'ai été avec l'abbé de Montesquiou visiter la duchesse de Rohan et dîner chez M. Molé, où j'ai passé toute la soirée.

Il faut bien se garder de porter dans la situation actuelle où nous sommes sous les rapports de santé, de fortune, d'habitation, de société, les goûts et les passions d'un état où nous ne sommes plus, et où il ne dépend pas de nous placer ou de nous maintenir. C'est en nous écartant sans cesse de cette règle que l'imagination nous trouble, nous rend mécontents de nous-mêmes et de notre sort, ridicules ou importuns auprès des autres hommes. L'essentiel est de se tenir tranquille dans la position où l'on se trouve, de s'y accommoder, d'y approprier ses goûts, ses habitudes, et de ne pas s'agiter pour en sortir, à moins qu'elle ne soit insupportable, ce qui arrive rarement par la nature et très souvent par une imagination déréglée. L'ambitieux est par essence mécontent de tout ce qu'il possède. Donnez-vous beaucoup de peine et d'agitation, tourmentez toute votre vie pour laisser à votre famille une plus grande existence, vous aurez sacrifié votre bonheur, sans assurer celui des vôtres.

12 juillet. — J'ai été à Barèges après le bain, les eaux, le repos au lit et le déjeuner. Régime qui prend les cinq pre-

mières heures de la matinée. Visites. J'ai vu à Barèges mes compatriotes Ginet, Mme de Durival, Mme du Cayla, avec qui j'ai passé une heure agréable.

Rentré pour dîner à 5 heures, et ensuite promenade à pied, avec ma femme, sur les hauteurs qui dominent Saint-Sauveur. La vue de l'ermitage est charmante. On domine toute la vallée de Luz et le cours des deux Gaves de Barèges et de Gavarnie. Rentré à la nuit. J'ai écrit et fait la lecture des observations sur les Pyrénées.

13 juillet. — Après les détails de régime du matin, j'ai fait une toilette qui prend une partie du temps, que je ne suis guère disposé à mieux employer. J'ai été me promener à cheval jusqu'à 2 heures. Nous avons eu aujourd'hui des visites de Barèges, Mmes Durival et Ginet, etc. Nous avons dîné assez gaiement et fait la conduite à nos hôtes jusqu'à Luz. Nous sommes partis de là avec M. de Lauzun, d'Agen, et son fils, pour faire une promenade dans les montagnes.

Nous nous sommes élevés assez haut et par des sentiers assez difficiles. Parvenu à une certaine hauteur, j'ai éprouvé ce sentiment de bien-être et d'hilarité, connu de tous ceux qui ont voyagé dans les montagnes et que je n'avais pas goûté depuis plusieurs années. La rencontre des habitants rustiques de ces montagnes est agréable et fait sentir qu'on est plus près de la nature.

Une bonne femme qui portait, empreinte sur sa physionomie, la candeur et la bienveillance, nous a montré un sentier qui nous a conduits à une hauteur d'où nous avons découvert la cascade de Gavarnie. Nous avons marché longtemps dans un joli sentier, couvert d'arbres touffus et où l'on rencontre des fontaines et des petites chaumières, qui semblent suspendues en l'air. L'air est embaumé; tout respire ici la paix, le calme et la sérénité. On s'y sent dégoûté de la vie artificielle de ce bas monde. La fatigue, que je ne sentais pas sur les montagnes, m'a accablé en arrivant dans la plaine : mes membres étaient endoloris. J'ai passé le reste de la soirée dans l'inaction et me suis couché de bonne heure.

Dimanche 14 juillet. — Belle matinée chaude, orage et pluie après-midi et toute la soirée. J'ai fait le régime ordi-

naire et dormi jusqu'après 9 heures. Il m'est arrivé des gazettes et plusieurs lettres de Paris. L'heure de la messe m'a appelé. J'ai salué, en sortant, le beau monde, Mmes de Gontaut, de Rohan, Molé, etc.; j'ai fait des visites et flâné jusqu'à 2 heures. Je me suis occupé ensuite de correspondance jusqu'à dîner; après le dîner, il a fallu rester chez soi et renoncer à la promenade, à cause de l'orage et de la pluie.

J'ai eu deux visites, et le temps a passé sans l'ennui et le trouble intérieur qui accompagnent ordinairement mes digestions, surtout quand je manque d'objets de distraction. C'est un progrès sensible. J'ai écrit dans la soirée deux longues lettres au curé de Saint-Sauveur et à M. Doulcet, trésorier de la Chambre.

15 juillet. — Pluie toute la matinée. Après le bain et le repos d'une heure, j'ai fait ma correspondance. A midi, le ciel s'étant rasséréné, j'ai fait une promenade à cheval jusqu'au bout de la plaine de Luz et à l'entrée du détroit, qui conduit à Pierrefite. En revenant, j'ai rencontré M. Molé, qui m'a fait galoper plus que je n'aurais voulu. Je suis rentré tout suant à la maison. Il y avait deux heures jusqu'au dîner. J'ai voulu d'abord me mettre à l'étude et j'ai commencé à lire quelque chose sur la philosophie de Kant; mais, le froid commençant à me gagner et ma tête n'étant pas montée sur le ton de l'application, j'ai abandonné les livres, pour aller courir avec ma femme sur les montagnes. Nous avons monté d'abord un petit sentier derrière Saint-Sauveur et, après avoir circulé, traversé un lit de rochers énormes, nous sommes arrivés, en montant toujours, à un beau plateau de prairies, qui est caché à la vue depuis Saint-Sauveur, par les saillies des montagnes. Il nous était facile de monter encore par des sentiers assez doux jusqu'au sommet habité, mais ma femme était fatiguée et nous étions en nage. Nous sommes redescendus à Saint-Sauveur, du côté de la promenade, par une pente rapide mais assez facile.

Je connais l'attrait de curiosité, qui peut pousser à vaincre toutes les peines, les difficultés et les dangers qu'on éprouve en gravissant des montagnes escarpées, et dont les unes paraissent inaccessibles. Le désir de voir les objets, des sites toujours nouveaux et infiniment variés qu'on ne trouve que

dans les montagnes, ce penchant que nous avons tous à ajouter un progrès à un autre, quand nous avons commencé quelque chose que ce soit, le prix d'une difficulté vaincue, d'un danger qu'on surmonte, le goût des choses extraordinaires, que d'autres n'ont pas faites, et ne peuvent faire.

Enfin l'air pur et vivifiant des montagnes, qui donne des forces nouvelles et qu'on cherche naturellement à respirer de plus en plus à mesure, voilà ce que j'ai éprouvé dans mon apprentissage des montagnes. J'ai un peu excédé mes petites forces dans mes deux ascensions, mais je ne suis pas dégoûté, et, si je prolongeais mon séjour, je deviendrais coureur, je perdrais les habitudes sédentaires du cabinet. Après un dîner, fait de bon appétit, ma femme et moi avons commencé nos courses, mais les fatigues du matin les ont bornées. Rentré après huit heures, j'ai fait ma correspondance et une courte lecture. Couché à dix heures et demie.

16 juillet. — J'ai commencé les bains chauds de *Késiga*. Après le déjeuner, lecture des observations de M. Ramond. Système géologique de M. de Luc, opposé à celui de Buffon. Celui-ci suppose que tout va en s'altérant à mesure que le globe se refroidit, l'autre enseigne que tout va en se perfectionnant à mesure que l'équilibre s'établit, après l'époque d'une subversion universelle. Le globe, dans sa forme actuelle, est l'ouvrage des eaux. Les plus hautes montagnes en sont des produits primitifs. Notre ignorance est invincible sur l'origine de toutes choses : « Quelle chose a jamais commencé ou fini devant nous? Réduits à la connaissance des formes et de leurs changements, nous n'avons jamais vu et conçu que des combinaisons et des dispersions, c'est-à-dire des apparitions. Notre être même ne nous est sensible et connu que par ses apparences, et nous ne savons rien de nous que ce que nous voyons ou sentons en nous, ou dans les autres, de sorte que, fautes d'organes intermédiaires, notre intérieur est inconnu à nos sens et ne saurait trouver le chemin de notre pensée. » Voilà un grand problème résolu négativement, sans examen.

Est-il vrai que nous ne connaissons de notre être propre que des apparences, ou que nous ne soyons qu'un phénomène à nos propres yeux? Oui, si nous consultons uniquement les

sens externes et l'imagination. Mais si nous en étions réduits là, d'où nous viendrait l'idée ou la notion d'être? *Comment saurions-nous qu'il y a des êtres au delà des phénomènes, et d'abord que nous sommes nous-mêmes des êtres?*

Nous savons de nous primitivement quelque chose de plus que ce que nous en voyons par une vue extérieure, et, indépendamment de ce que la raison ajoute à la connaissance intérieure; cette connaissance ou ce sentiment interne immédiat nous révèle le fonds même de notre être permanent et identique. J'ai *reconnu, le premier,* cet organe intermédiaire par lequel notre intérieur est connu à un sens tout intime et trouve le chemin de la pensée, c'est-à-dire en est l'objet propre et immédiat. Ce sens est celui de *l'effort, de l'activité, du vouloir.*

Après avoir terminé ma correspondance par une lettre à M. Ampère, je suis parti à midi et demi pour aller tenter à cheval une excursion dans les montagnes. On m'avait beaucoup parlé du pic de Bergon, d'où l'on voit, comme si l'on était sur les lieux, la cascade de Gavarnie, le pic du Midi et jusqu'aux plaines d'Espagne, Saragosse, etc. Curieux de jouir de ce beau point de vue, j'ai pris un guide à Luz et me suis mis en route. Le temps était assez beau : quelques nuages épars semblaient prêts à se dissiper. J'ai monté les premières élévations à cheval, mais bientôt le sentier devenant plus escarpé, il a fallu marcher, et le domestique menait le cheval par la bride avec assez de peine.

J'éprouve en grimpant sur les hauteurs une peine extrême à respirer et je m'essouffle, après quelques pas d'ascension, au point de perdre haleine. Le cœur me bat avec force, et je suis prêt à me trouver mal. Cet état pénible passe après quelques moments de repos et, après avoir pris haleine, je recommence et deviens plus fort insensiblement.

Ces accidents momentanés, que les personnes bien constituées n'éprouvent pas, annoncent une faiblesse radicale dans les organes de la respiration et le système vasculaire. Quoique j'aie passé l'âge de la phtisie pulmonaire, je dois toujours être en garde, faiblesses de poitrine et d'estomac ne permettent pas une longue vie. Il faudrait mettre à profit le peu de temps qui me reste, et je le perds pour prolonger une vie incertaine, et inutile, si je ne puis en laisser quelque trace honorable.

Parvenu sur les hauteurs voisines du pic Bergon, je me plaisais à contempler une curieuse et riche prairie, où sont placées, de distance en distance, plusieurs petites habitations ou granges, dans lesquelles résident pendant la belle saison les pâtres avec leurs troupeaux de vaches. Ces vaches sont petites et maigres; elles ne fournissent guère au delà de la nourriture des pasteurs et de leur famille, mais le lait ou la crème et le beurre sont délicieux dans ces montagnes. Je me suis arrêté dans une des granges les plus voisines du pic de Bergon. J'y ai trouvé la plus cordiale hospitalité : un homme de soixante-quatorze ans, qui n'a pas l'air d'en avoir cinquante-cinq, m'a reçu avec un air de bienveillance naturelle et simple, qui m'a charmé; il est monté tout de suite sur la crèche pour chercher du foin pour mon cheval; ensuite, il s'est empressé d'ôter de la fontaine, qui coule dans un coin de la grange, un seau de crème d'une fraîcheur délicieuse, avec du beurre fait le matin. Je n'ai pu résister à boire dans une cuiller de bois, très propre, une partie de la crème qui m'était offerte de si bonne grâce, et que j'ai trouvée excellente. Nous sommes montés ensuite jusqu'auprès du pic, qui était couvert d'un nuage épais dont nous avons été enveloppés à l'instant. Un vent très froid soufflait et de grosses gouttes de pluie abreuvaient nos habits; il a fallu renoncer à l'entreprise et regagner bien vite la grange. Mon hôte attentif m'y attendait avec un bon feu clair qu'il avait allumé.

Un banc de bois, recouvert de la capote de ce brave homme, avait été placé pour moi. J'étais charmé et attendri, en trouvant près d'un simple pâtre des montagnes cet accueil aimable, ces attentions délicates, qu'on ne trouve guère que dans sa famille. Il ne m'est pas venu dans l'idée que ce bon montagnard fût déterminé à me traiter ainsi dans des vues intéressées; il remplissait le devoir de l'hospitalité et accueillait un de ses semblables, comme il aurait voulu qu'on l'accueillît. Je lui ai offert en le quittant deux pièces de dix francs, qu'il a reçues sans peine mais avec assez d'indifférence et en me souhaitant des bénédictions. Nous avons descendu la montagne plus vite et plus aisément que nous ne l'avions montée, mais non sans peine. Une longue et rapide descente fatigue davantage les muscles des cuisses et des jambes qui portent tout le poids du corps, mais je ne suis pas incommodé par

l'oppression en descendant. J'étais tout suant en arrivant près de Luz. La pluie tombait alors avec violence et en perçant mes habits légers. J'ai rencontré le juge de paix qui m'a offert gracieusement un parapluie et suis monté à Saint-Sauveur sans m'arrêter. J'ai changé de linge en arrivant; on a servi le dîner; mais le lait du montagnard et la fatigue m'avaient rempli l'estomac. J'ai mal dîné et presque avec dégoût. Je craignais un dérangement. J'ai pourtant fait ma toilette en sortant de table, et j'ai été passer la soirée avec l'intéressante famille de Gontaut et chez Mme de Rohan. La bonne société m'a ravivé. Rentré à dix heures. J'ai fait une lecture et je me suis mis au lit.

17 juillet. — Le matin, il a gelé sur les montagnes; il était tombé de la neige dans la nuit, phénomène extrêmement rare dans la saison avancée où nous sommes. Le ciel était assez beau, quoique nuageux. Après le déjeuner, précédé d'un bain et de quelque lecture, je suis parti à midi pour Barèges. J'ai voyagé agréablement et avec une sérénité, une liberté d'esprit que je n'éprouve que depuis mon séjour dans les montagnes.

Arrivé à Barèges, j'ai vu d'abord M. de Sèze, recteur de l'Académie, avec qui je me suis arrêté plus d'une heure à causer de la politique. C'est un homme d'esprit et dont les idées sont saines, mais qui a le défaut de parler plus qu'il n'écoute. Sa conversation est fatigante, par cette raison; la riposte n'est pas possible avec lui, et est comme étouffée par des idées qu'il faut garder en soi, quand on serait pressé de les communiquer. J'ai été ensuite visiter mes compagnons de voyage : Mme du Cayla, M. et Mme d'Orglande nouvellement arrivés, M. et Mme de Fezengue, de Gros-Bois. Je me trouvais à Barèges comme à Paris, pressé de visites et entouré de la même espèce de personnes. J'étais expansif et gai. Je suis reparti après quatre heures et suis arrivé à cinq heures et demie à Saint-Sauveur.

Dîner à six heures; promenade ensuite, rencontre de M. Castel-Bajac, mon collègue, qui m'a donné de l'irritation en me racontant de prime abord l'accueil brillant qu'il a reçu dans les provinces du Midi où il a passé, et l'exaltation qu'on a manifestée dans tous les bourgs et villages de son départe-

ment, quand il est arrivé. Il conclut de là que l'immense majorité des Français est attachée non seulement à la royauté, mais surtout aux principes professés par la majorité de la Chambre pour le rétablissement complet du culte, du clergé, tel qu'il existait dans l'ancienne monarchie, la restitution des biens, etc. En entendant ces expressions de forfanterie, qui annoncent une profonde ignorance ou un aveuglement complet de la véritable situation politique et morale de la France, j'éprouvais un sentiment direct d'irritation et de pitié, que j'ai dissimulé de mon mieux, en félicitant mon collègue de tout ce qu'il avait observé et éprouvé dans son pays, en l'assurant que j'avais fait de mon côté des observations toutes contraires. La question de fait ne pouvait être résolue entre ces contradictions. Il a fallu se rebattre sur la question de droit et dire qu'en supposant que l'opinion nationale fût opposée au rétablissement de ce qui existait autrefois, il faudrait agir et parler comme si cette opinion était favorable, comme on donne de l'honneur aux poltrons en ayant l'air de les croire braves. C'est là une pauvre comparaison et un misérable sophisme, lorsqu'il s'agit d'instituer de nouveau un peuple, ou de lui donner des sentiments, des habitudes ou des opinions qu'il n'a pas.

Le traiter comme s'il les avait déjà, ou comme s'il était institué, c'est faire comme à l'égard d'un enfant qu'on voudrait traiter en *homme* instruit et raisonnable pour le rendre tel. On se met ainsi dans une position fausse et ridicule et on s'éloigne tellement de ceux sur qui l'on a dessein d'influer, qu'ils ne peuvent vous entendre, vous suivre, et prennent en dégoût ou en haine tout ce que fait ou dit l'instituteur.

Dépend-il d'une assemblée d'imprimer à la nation une impulsion autre que celle qu'elle a dans les circonstances actuelles? Ce que le roi n'a pas fait ou n'a pas cru devoir faire, des députés le feront-ils, et de quel droit? Quelle est leur autorité pour imposer des opinions au peuple, une marche politique au gouvernement? L'influence supérieure ne peut, ne doit pas venir d'une assemblée mobile, sujette aux passions, aux caprices, à l'esprit de parti, comme toutes les assemblées possibles. Si la Chambre était composée d'hommes sages et de vrais royalistes, elle ferait en sorte que tout ce qu'il y a de bon, de juste, de conforme aux principes émanât ou parût émaner

de l'autorité royale. Elle ne s'attribuerait que le mal nécessaire, car le roi, seul, est vraiment responsable, et il est d'un intérêt nécessaire et supérieur qu'il ait toute la popularité possible.

18 juillet. — Belle matinée, température modérée. Après le bain, le sommeil et le déjeuner, j'ai proposé à ma femme de faire la promenade du pic de Bergon; le temps y invitait. J'étais impatient de me dédommager de mes fatigues inutiles du jour précédent. Nous sommes partis à midi et demi, sur des chevaux du pays, avec Mme et M. Lavigne, excellents compagnons. La dame est gaie, fraîche et assez jolie. Nous avons monté tranquillement et sans mettre pied à terre jusqu'au pic. Là un brouillard épais nous a surpris, et je tremblais que cette ascension ne fût encore inutile, lorsque après avoir gravi jusqu'au sommet, nous avons eu le coup d'œil immense et magique des montagnes du Marboré. Un beau soleil éclairait ce vaste horizon qui s'étend jusqu'à l'Espagne, tandis que le brouillard enveloppait le côté de la France. Ce brouillard s'arrêtait aux limites du pic de Bergon et était repoussé de là par une force invisible.

Nous étions placés sur la ligne mathématique où se faisait le partage des domaines du brouillard et du soleil. Un vent froid et assez violent, qui n'était sensible qu'à la crête du pic, indiquait sensiblement la force répulsive du brouillard de France. Mais, après quelques instants, nous avons vu un nouveau brouillard s'élever du pied de la montagne sur laquelle nous étions et obscurcir le côté du Marboré, où nos regards étaient attachés, et, au même instant, nous avons découvert du côté opposé la plaine de Luz, d'Argelès, et tous les monts circonvoisins. Un moment après, ce côté a encore disparu à nos yeux, et le Marboré et la cascade de Gavarnie se sont découvertes. Ces alternatives rapides ont eu lieu ainsi sans interruption, pendant une heure que nous avons passée sur le pic. Notre guide appelait cela le *combat des brouillards,* et il nous a dit avoir aperçu souvent ce phénomène. Il m'a paru que les brouillards des deux côtés ne se mêlaient pas, mais que le vent qui soufflait avec force, du côté de l'Espagne, ne s'élevait pas au-dessus de la hauteur du pic, tant qu'il n'y avait pas de brouillards du côté de l'Espagne. Ces brouillards

venant à s'élever quand le vent d'Espagne, qui soufflait d'abord près de terre, s'élevait aussi à une plus haute région, nous dérobaient la vue du Marboré, mais en même temps le vent refoulait les brouillards supérieurs, venant de notre côté vers le nord et nettoyait ainsi la plaine d'Argelès. Ce qu'il y a de difficile à expliquer dans ce phénomène, c'est la différence de direction des brouillards dont le pic de Bergon partage les domaines. Pourquoi ceux qui naissent du côté nord partent-ils des hauteurs, tandis que ceux qui naissent du côté du midi ou de l'Espagne partent d'en bas? Le vent d'Espagne souffle d'abord près de terre; il élève des brouillards et monte avec eux, quand c'est le vent du midi qui souffle, comme il faisait dans ce moment; mais, si c'eût été le vent du nord qui souffle toujours dans les hautes régions de l'atmosphère, puisqu'on l'a nommé *le balai du soleil,* les deux côtés auraient été nettoyés et visibles à la fois, ou les brouillards, s'il y en avait eu, nous auraient caché seulement le côté du Marboré.

M. Ramond avait bien observé que les brouillards s'élevaient toujours du bas des montagnes au midi et partaient des cimes au nord, mais il n'explique pas le phénomène. Le vent du nord tient en dissolution une certaine quantité de vapeurs qui sont arrêtées et altérées par les cimes des montagnes; du côté du midi, le soleil enlève les vapeurs de la terre.

Du sommet du Bergon, on jouit d'un coup d'œil ravissant, et ce doit être l'un des plus agréables des montagnes, si ce n'est pas le plus étendu. D'un côté on embrasse les plaines de Luz et d'Argelès jusqu'à Lourdes et au delà. De l'autre, on voit en plein le Marboré, la cascade de Gavarnie, la brèche de Roland, le mont Perdu et une multitude de montagnes dont les formes, les contours variés, offrent des contrastes indescriptibles.

Je ne pouvais m'arracher de cette hauteur où je respirais la vie et la sérénité. Je me trouvais heureux d'exister, léger et fort. Il fallut partir et redescendre la montagne, à quatre heures et demie. J'écrivis mon nom sur une ardoise, avec la date de cette excursion. Nous fîmes un petit goûter sur le sommet du pic. Je m'arrêtai quelques instants dans la prairie chez mon hôte montagnard, et nous arrivâmes sans accident à Saint-Sauveur à six heures et demie.

Après avoir dîné de bon appétit, je fus rendre visite à la

duchesse de Rohan et au curé de Saint-Jean-près-Tarbes, prêtre éclairé.

M. Ramond dit très bien dans son second voyage au mont Perdu que ce qui frappe les regards pour la première fois est rarement vu en même temps des yeux de l'esprit. On n'emporte avec soi que des sensations et des images; leur multiplicité accable et on ne les démêle qu'à force de temps et loin des objets qui les ont excités. On ne voit bien que ce qu'on est préparé à voir. J'ajoute : on ne fait bien et raisonnablement que ce qu'on est préparé ou prédéterminé à faire.

La prédétermination est un attribut exclusif de l'homme raisonnable et réfléchi, c'est une suite de la réflexion. Les animaux, les insensés, tous ceux qui se conduisent par passions, ou se laissent guider par des impressions fortuites et présentées, ne prédéterminent rien.

Vendredi 19 juillet. — Ciel sans nuages : le vent du midi qui souffle avec violence chasse tous les brouillards des montagnes; la chaleur est extrême.

Après le bain, le sommeil et le déjeuner, j'ai écrit une longue lettre à Mme Chéron, nièce de l'abbé Morellet, et une autre au ministre de la Police sur ce que j'observe dans le pays relativement à l'opinion et aux dispositions politiques. Renouveler la Chambre au moins par cinquième. J'ai écrit ensuite pour moi quelques réflexions politiques et ne suis sorti qu'à trois heures, pour faire une visite à M. Furtade, adjoint de la maison de Bordeaux. J'ai trouvé en lui une pédanterie, qui exclut l'agrément de la conversation. Le soir, promenade avec ma femme au village le plus près de Luz, sur la route de Pierrefite. Nous avons rencontré Mme Lavigne et son mari. Le soir, conversation avec M. Molé.

20 juillet. — Même température chaude. Vent du midi. J'ai été accablé toute cette journée. J'ai fait quelques lectures; promenade sur les hauteurs de Saint-Sauveur. Visite du soir à la duchesse de Rohan. Discussion politique où M. de Castel-Bazac a pris une part médiocre. Rentré après dix heures. M. de Montbel est un médiocre adversaire.

Dimanche 21 juillet. — Belle journée; la chaleur a diminué. Nous avons fait une excursion à Barèges. J'ai dîné avec ma

femme chez M. Ginet avec M. Dacieux, médecin, le pharmacien de Barèges, le secrétaire général de la préfecture de Tarbes. J'étais assez dispos. J'ai revu avec plaisir M. de Sèze, recteur, et d'Orglande, député, les dames du Cayla. Rentré à la nuit à Saint-Sauveur. J'ai passé la soirée tranquillement avec ma femme. J'étais fatigué par la digestion. La nuit a été agitée, pleine de fantômes et d'une passion inquiète, contrariée.

Le 22 juillet. — Par un beau jour modérément chaud je suis parti à huit heures du matin pour aller visiter la cascade de Gavarnie. J'avais pour compagnon de voyage M. de Cassand, officier des gardes du corps, et l'instituteur du jeune Rohan. Un homme du pays nous suivait à cheval pour porter les vivres et indiquer la route. Je m'attendais à trouver cette route plus pénible et plus effrayante. Après la première impression d'effroi que fait naître la profondeur et le bruit du Gave, roulant dans les précipices sur lesquels on marche, je me suis insensiblement habitué à voir ces abîmes, et je n'ai même pas été tenté de descendre de cheval. Il y a un certain plaisir dans l'émotion qui naît de la connaissance d'un danger ou d'une peine que l'on surmonte. J'ai été frappé d'un amas de rochers entassés confusément les uns sur les autres et qui font naître l'idée du *chaos*, nom donné par les gens du pays à ce lieu, qu'on trouve en allant de Gédre à Gavarnie.

M. Ramond-la Peyrade a très bien décrit les détails de la route de Luz à Gavarnie. J'ai aimé à les vérifier sur les lieux, et je n'ai trouvé aucune exagération dans le tableau animé qu'en donne cet auteur. Les villages de Gédre, de Pragnères, la cascade de Scie, la cataracte de Gédre, m'ont fait impression. En entrant dans le cirque du Marboré et voyant de près ces murs, ces tours élevés par la nature, cette cascade qui n'est pas encore dans son beau, j'ai été médiocrement affecté, et l'impression n'a pas été telle qu'elle aurait été, si j'eusse été moins préparé à ce spectacle. Il est plus beau, vu du pic de Bergon que de près. En général, il faut voir de haut en bas, embrasser un grand espace pour sentir le beau, le grand, l'infini. Les amas immenses de neige sur lesquels on marche dans l'enceinte du Marboré sont ce qui m'a le plus surpris. L'ouvrage de la nature dans les murs

perpendiculaires, dans ces vastes échelons d'où tombent successivement une série de cascades est construit sur une échelle tellement grande et dans une proportion si exacte que rien ne paraît très grand, parce que tout l'est également. C'est comme l'église de Saint Pierre à Rome, *si parva licet componere magnis*.

Nous avons mis trois heures pour aller et venir de Gavarnie à la cascade. De retour à l'auberge de Gavarnie, nous étions de bon appétit, et nous avons fait un fort bon déjeuner avec nos provisions et du vin excellent, qu'avait porté M. de Cassand. J'ai été gai et expansif, c'est la meilleure heure de la journée. Le retour à Saint-Sauveur a été triste et fatigant. Nous y sommes rentrés à huit heures un quart, douze heures après en être partis.

* *23 juillet.* — L'âme juge l'état de son corps et les impressions ou modifications par lesquelles elle passe, mais il y a en elle-même et dans ses profondeurs tels modes, telles opérations intimes qu'elle ne peut connaître, ou dont il lui est impossible de se rendre compte, précisément parce qu'elle en est trop près ou qu'ils sont inhérents à sa substance. C'est là l'invincible borne de nos progrès dans la connaissance de nous-mêmes ; progrès susceptibles cependant d'une assez grande latitude, depuis cet état où l'homme, dénué de toute réflexion, se confond avec ses intuitions ou ses sensations, et ne voit en lui que le corps propre auquel il rapporte toute son existence, jusqu'à cet état de réflexion ou d'abstraction méditative, où il distingue son *moi* de tout ce qui n'est pas lui, des affections, des intuitions, sans pénétrer néanmoins dans la constitution intime de ce *moi*. *Qui sait tout ce que peut la réflexion concentrée, et s'il n'y a pas un nouveau monde intérieur, qui pourra être découvert un jour par quelque Colomb métaphysicien* (1)?...

24 juillet. — J'ai écrit et lu dans la matinée en prenant un repos de corps, qui m'était nécessaire, après la fatigue du jour précédent. Promenade à pied, avant le dîner, avec M. Molé, au joli village qui est sur le bord du Gave, à gauche,

(1) On peut dire en toute vérité que Biran a été lui-même ce Christophe Colomb de la conscience.

à un quart de lieue de Saint-Sauveur. Dîné de bon appétit. Sentiment de bien-être et d'une douce gaieté.

Nous avons eu des visites après le dîner; promenade ensuite avec ma femme. Soirée chez M. de Rohan.

M. Delpit, médecin, est arrivé aujourd'hui à Saint-Sauveur. Il a produit du mouvement dans notre ménage. Tout changement me contrarie dans l'état actuel. Je suis si bien, *libre*.

Le brouillard couvre les montagnes. Vent froid. Après le bain, le sommeil et les colloques avec le médecin Delpit. J'ai écrit à son occasion une longue lettre à mon ami Lainé, ministre de l'Intérieur. J'étais mal disposé : le froid me concentre et l'aspect de la nature a changé à mes yeux. J'ai monté à cheval à deux heures pour me dérouiller. Visite au général Lentillac, qui habite à Luz. Promenade sur la route de Pierrefite. J'observais avec un nouveau plaisir les montagnes couvertes par les brouillards à plus de moitié de leur hauteur. La partie cultivée était seule découverte, et le ton des couleurs, vertes, jaunes, me semblait plus animé par la réflexion de la lumière dans les brouillards qu'il ne l'est dans l'état ordinaire, lorsque l'œil parcourt de bas en haut toute la hauteur des montagnes dont les sommets grisâtres et nus attirent et fixent l'attention. Je n'avais pas encore aussi bien vu les compartiments et les variétés des champs cultivés, qui couvrent les parties inférieures de ces montagnes.

25 juillet. — Le brouillard du matin se dissipe, et le ciel se montre beau à dix heures. J'ai tout disposé pour aller à Cauterets, où j'avais l'intention de faire une course depuis plusieurs jours. M. de Cassand, qui devait être de la partie, nous a fait faux bond pour le voyage, mais il est venu déjeuner avec nous et manger une mayonnaise. MM. Delpit et Ginet nous ont rejoints à Barèges, à dix heures, et nous sommes partis après-midi tous quatre, à cheval. Le voyage a été agréable, le temps était frais et doux.

J'ai revu avec plaisir nouveau cette belle route de Luz à Pierrefite, construite sur des précipices et dominée par des montagnes escarpées, toutes composées de schiste ou de marbre. L'impression de terreur que j'éprouvais la première

fois, en mesurant de l'œil la profondeur de l'abîme où le Gave roule avec fracas ses eaux tumultueuses, cette impression, mêlée d'admiration et de crainte, s'est effacée déjà par l'habitude. *Consuetudine oculorum assuescunt animi.* J'ai été saisi d'un sentiment différent, en revoyant la plaine d'Argelès où la végétation a fait de nouveaux progrès, depuis que je n'y avais passé. J'ai été frappé surtout de la beauté du blé d'Espagne. La route de Pierrefite à Cauterets était toute nouvelle pour moi. Je l'ai parcourue avec curiosité. Les montagnes dans lesquelles est tracée cette route, en longeant toujours le Gave jusqu'à Cauterets, sont de nature schisteuse ou calcaire. Elles s'élèvent plus verticalement et sont très boisées; aux environs de Cauterets, leurs coupes sont plus variées, terminées par des pointes ou des découpures, et couvertes de noirs sapins, qui leur donnent un aspect plus important et moins aride.

La vallée de Cauterets, moins large que celle de Luz, est aussi moins variée et moins riche en culture. Il n'y a guère que des prairies, qui ont ce ton de fraîcheur et de verdure, qu'on ne trouve que dans ces montagnes.

Les approches de la ville donnent une bonne idée de l'aisance et de l'esprit d'ordre des propriétaires. Les maisons sont plus propres et mieux bâties qu'aux environs de Luz, les clôtures et les avenues mieux soignées. En tout, l'arrivée de Cauterets réjouit davantage la vue de ceux qui aiment à trouver l'image de ce qu'ils ont quitté. On se voit ici moins étranger. La ville est à peu près grande comme Luz, mais très bien bâtie : de jolies maisons blanches et propres, couvertes d'ardoises, de larges rues arrosées et nettoyées par des eaux courantes. C'est à peu près l'aspect des rues de Tarbes. On y voit moins de monde qu'à Barèges, mais c'est un monde choisi.

Après nous être reposés quelques moments et avoir retenu nos logements, nous avons été visiter les bains de la ville, autrement dit, de Beauregard. C'est un établissement tenu par un particulier, et on s'en aperçoit à la propreté des bains, à l'arrangement, aux embellissements et à toutes les commodités qui y règnent. Le local est bien bâti. Seize bains où l'on peut varier, comme on veut, la température, à l'aide de trois robinets, de jolies promenades pour les baigneurs, des lieux

de repos, une chambre de lecture et de travail, avec cette inscription si vraie :

Rien de plus onéreux pour les gens occupés,
Que l'approche de ceux qui vivent désœuvrés.

On trouve dans le salon ce quatrain, qui m'a frappé par l'intention plus que par l'expression :

Si la douleur vous force à quitter vos asiles,
Pour donner à vos sens des ressorts plus faciles,
Vous trouverez ici par l'usage des eaux
La paix *de votre esprit,* le remède à vos maux.

Après avoir fait un bon dîner chez la veuve Cazenove, nous avons été visiter sur la montagne les bains chauds de *César,* dont la température est de trente-sept degrés; ceux du *Pose,* qui sont plus bas et mieux tenus, diffèrent de quelques degrés. La source est différente. Nous avons promené et admiré les environs de ce beau lieu et, à la nuit, nous sommes rentrés en ville. Visite à Mmes de Labastide, de Castellane. J'ai passé une heure intéressante chez le docteur Labat, avec le médecin Delpit. Il nous a donné plusieurs renseignements curieux sur les bains et les diverses sources d'eaux minérales de Cauterets; il nous a entretenus de divers projets d'amélioration pour ces établissements, qui sont tout à fait négligés par l'administration générale.

Je l'ai fort engagé à présenter ses idées sur ce sujet dans un mémoire au ministre de l'Intérieur. J'ai voulu me coucher de bonne heure pour être debout le lendemain, à cinq heures, afin d'aller avec M. Delpit visiter le lac de Gaube, l'un des lieux les plus curieux des Pyrénées, quoique les voyageurs qui ont écrit, MM. Ramond et Dusault, n'en fassent aucune mention.

Cauterets, 26 juillet. — Levé à cinq heures du matin, une demi-heure après, j'étais avec mon compagnon de voyage, M. Delpit, sur le chemin du lac de Gaube. La matinée était magnifique, et le soleil levant dissipait les nuages flottants sur les montagnes. J'ai pris une chaise à porteurs, M. Delpit suivait à pied. Nous nous sommes arrêtés d'abord à la Rallière, source où l'on boit la meilleure eau de Cauterets, et où il y a

des bains assez mal tenus, pour le compte du gouvernement. J'ai bu un grand verre de cette eau chaude, qui exhale une *forte odeur d'œufs pourris*. En continuant notre route, nous avons fait une seconde station à la fontaine de Mahoura, plus chaude et plus minéralisée que la Rallière. La source, où l'on boit cette eau, est enfoncée dans le creux d'un rocher dont l'abord est difficile, négligence de l'administration. La fontaine du Bois, dont la température égale celle des bains de César, est encore plus négligée; il faut monter en s'éloignant de la route à gauche pour atteindre cette source.

Nous avons aussi visité les bains du Pré et du Petit Saint-Sauveur, qui sont moins fréquentés que la Rallière. Tous ces établissements si précieux et sur lesquels il reste à faire un grand travail, utile pour la matière médicale, sont à un quart et une demi-heure de Cauterets, ce qui est fort incommode.

Nous continuons la route du lac par un sentier très difficile et rempli partout de rochers granitiques, divisés en masses plus ou moins volumineuses, sur lesquelles il faut passer, en sautant de l'une à l'autre, sans que le pied trouve jamais un appui bien fixe.

Les porteurs sont d'une adresse et d'une force singulières; ils marchent si lestement et avec tant d'assurance qu'ils donnent de la confiance au plus timide. On monte toujours depuis Cauterets pour aller au lac; les montagnes granitiques sont toutes verticales et couvertes de sapins et de mélèzes, dont plusieurs sont d'une grosseur considérable, et semblent nés avec ces montagnes. Le sol est jonché des cadavres de ces vieux pins, qui naissent et meurent dans ces déserts, inaccessibles à l'industrie humaine.

Nous avons fait plusieurs stations avant d'arriver au lac; la première a été à la cascade de Siriès. C'est plutôt une cataracte, où le Gave se précipite d'une hauteur considérable dans un entonnoir, d'où il rejaillit en forme de nuage ou de gouttelettes d'eau, qui brisent les rayons du soleil et offrent l'image d'un bel arc-en-ciel. Mais ce n'est là que le prélude d'un spectacle bien plus ravissant; à une demi-lieue de Siriès, on trouve le pont d'Espagne. Au dessous de ce pont sont des rochers presque verticaux, à surface lisse, sur lesquels le Gave roule, divisé en trois branches, qui se réunissent près du pont de bois et partent de là pour se précipiter

dans un gouffre avec un bruit ou un mugissement épouvantable, en s'élançant au dessous du gouffre. On est inondé au loin par un brouillard qui, éclairé par le soleil, forme une suite d'arcs-en-ciel et comme une nuée de feu où toutes les couleurs viennent s'offrir au regard charmé. Après une assez longue station au pont d'Espagne, nous avons gagné le lac de Gaube par le sentier, qui s'élève de plus en plus et devient toujours plus difficile jusqu'à ce qu'on arrive enfin à une vaste pelouse en esplanade, au milieu de laquelle est un beau lac d'un quart de lieue de longueur. La montagne de Vignemale, dont on voit très distinctement les glaciers et qui est couverte de neige, dans toute la hauteur de sa rampe, termine la vue.

Près du lac est la cabane du pêcheur, homme d'une figure remarquable et qui est loin de la simplicité montagnarde. Ce pêcheur nous a accueillis avec un plaisir, dont la cause intéressée n'a pu nous échapper.

Nous aurions désiré aller d'abord sur le lac dans la petite nacelle triangulaire, qui a attiré notre attention, et il eût été plus agréable de voir prendre les truites que nous devions manger pour notre déjeuner, mais notre pêcheur nous a assurés que ce n'était pas son heure, et nous a montré les truites qu'il avait prises le matin. La plus belle pesait environ une livre et, en attendant qu'elle cuisit dans la cabane, nous nous sommes installés sur l'herbe, au pied d'un rocher, où nous avons commencé notre déjeuner par manger un poulet avec un pain, apportés de Cauterets, et une bouteille de vin blanc de Bergerac. La truite est arrivée ensuite à demi-cuite et saupoudrée de sel. C'est le déjeuner le meilleur et le plus singulier de ma vie; mon compagnon et moi, étions gais et expansifs, heureux de tout ce que nous voyions, heureux de respirer l'air le plus pur et le plus doux.

Le sentiment qu'on a de la vie dans ces situations est ineffable.

Après le déjeuner, nous sommes entrés dans le bateau et la navigation a commencé. Assis sur des planches assez commodes, dans ce petit bateau, nous contemplions avec ravissement tout ce qui nous entourait. La surface du lac ressemble à une immense émeraude d'un beau vert foncé, qui va en s'éclaircissant sur les bords. Le mont Vignemale se présente

au fond du tableau dans toute sa majesté. Un beau soleil frappait sur le mont au milieu de légers nuages, qui s'étendaient et montaient sous toutes les formes.

Après avoir passé de l'autre côté du lac de Gaube, dont la circonférence est de six mille mètres et la profondeur de cinquante, nous avons parcouru à pied la partie du vallon et les premières hauteurs, qui s'élèvent vers la base du Vignemale. Nous apercevions de là très distinctement les glaciers et les compartiments de la neige éternelle, qui couvre cette montagne, flanquée de deux masses de rochers qui s'élèvent de part et d'autre, laissant entre elles comme un grand chemin creux, tout blanc de neige, et surmonté de trois pics, qui se tiennent par les pieds et se divisent sur leurs sommets.

Me trouvant fatigué par cette ascension, je suis redescendu dans le bassin, où d'énormes blocs de granit sont disséminés. L'un d'eux est couvert de rhododendrons en fleurs, et porte sur son dos un assez gros sapin, qui a vécu après la chute du roc, qui le portait, et sa brusque séparation de la montagne où il était né.

Ayant ainsi erré, suivant le Gave naissant qui va se jeter dans le lac, nous nous sommes rembarqués dans notre nacelle, à onze heures. Les porteurs nous attendaient de l'autre côté, et je suis monté dans ma chaise pour regagner Cauterets. J'ai fait plus d'attention à la route en descendant. Les escarpements me frappaient davantage, et je suis plus étonné de l'adresse et de la force des porteurs, à qui je confiais ma vie, sans éprouver la moindre crainte. Rentré avant deux heures à Cauterets, après un voyage qui a duré huit heures, j'ai pris un peu de repos, et suis sorti avec ma femme pour faire encore une promenade avant le dîner.

Je me sentais mal disposé par suite du déjeuner du matin; en sortant de table, nous avons monté à cheval et voyagé par un beau temps et gaiement jusqu'à Pierrefite, à Saint-Sauveur. J'ai éprouvé de la tristesse. Je souffrais de l'estomac. Arrivé à neuf heures. J'ai pris du thé et me suis couché. Sommeil agité, indigeste.

27 *juillet*. — Cette journée a été triste; mon estomac s'est tout à fait dérangé. Tout est couvert à mes yeux d'un voile

sombre. J'ai écrit et lu passionnément dans la matinée; promenade mélancolique.

28 *juillet.* — Chaleur, orage le soir. J'ai été à Barèges, malgré la mauvaise disposition. Dîner chez Mme de Sèze; visite à Mmes du Cayla, d'Orglande. J'ai été agité au retour assez violemment par l'orage, qui grondait d'une manière effrayante. Je me suis livré à l'émotion d'une peur animale. J'ai déposé mon cheval à Luz et suis monté tout suant chez moi; la fatigue était extrême.

29 *juillet.* — J'ai écrit à mon fils une longue lettre sur les montagnes. Je trouve, dans l'ouvrage de Dussault sur les Pyrénées, un passage que je m'applique : « Quand la route est agréable, et aussi variée que celle qu'on suit dans les montagnes, on ne se hâte point d'arriver. Heureux si nous marchions ainsi dans le sentier de la vie! Nous la dévorons d'avance; nous habitons partout, excepté dans nous-mêmes et où nous sommes. L'impatience humaine est une source féconde de mécontentements et d'erreurs. Cette avidité de jouir, de sentir, qui ne sait pas ce qu'il lui faut, que rien ne peut remplir, va toujours, désirant, agissant au hasard. Elle voudrait que l'exécution marchât aussi vite que le désir, comme si la volonté disposait de la nature. Entreprend-on un voyage au long cours? On voudrait aussitôt être arrivé. A-t-on semé un gland? On voudrait s'assoir à l'ombre d'un chêne. Commence-t-on un livre? On n'a de repos qu'il ne soit fini. »

Ce n'est pas ainsi que composait Montaigne. Comme il était lui-même la matière de son livre, il n'en désirait pas plus la fin que la sienne propre. Il était comme le voyageur des montagnes, qui marche pour marcher, et non pour arriver.

« Avec de la patience et de la modération, tout le bonheur dont nous sommes susceptibles pourrait se répartir entre les divers moments de notre existence si fragile et si courte. Le seul exercice instantané et réglé de notre puissance active ne devrait-il pas suffire à notre bien-être, sans projets excentriques? »

Mes deux défauts essentiels, ceux qui me tourmentent le plus et sont les plus opposés à mon bonheur, surtout depuis que j'avance en âge, c'est l'*impatience* et l'*incertitude*, parce

qu'en se déterminant avec hésitation pour une chose avec l'idée d'une chose différente, qui peut-être vaudrait mieux, on désire de finir la première avant d'avoir commencé. On ne fait rien de bien; on n'est à rien; on s'agite en pure perte, et il n'y a point de but au travail, non plus qu'à la vie, qui se consume, ou se gaspille tout entière, sans laisser de trace.

« Au lieu de se perdre dans le vague des pensées frivoles et des vains désirs, jouissons pas à pas de tout ce que nous offrent les lieux et les circonstances où nous vivons. Observons soigneusement chaque moyen, chaque objet de jouissance qui se présente, sans nous préoccuper de ce qui doit suivre. Tournons tout au profit du moment actuel, qui est le seul assuré. Laissons aller sans effort au temps qui nous entraine, et n'usons pas nos forces en voulant le devancer ou marcher plus vite que lui. *Carpe diem* (Horace).

« Soit que l'on pense, soit que l'on agisse, le plus grand obstacle à toutes sortes de biens et de contentements réels vient de l'organe intérieur qui s'agite et se tourmente en vain. »

Cet organe intérieur, c'est à la fois les nerfs et l'imagination qui s'ébranlent sans cesse réciproquement.

30 juillet. — Temps nébuleux et froid, grand vent et pluie le soir. Après le bain et le repos du matin, je m'étais occupé de ma correspondance et puis de mon journal. Ma disposition nerveuse était mauvaise, et je me préparais à monter à cheval pour tâcher de ramener un peu d'équilibre dans ma pauvre machine, lorsque Mme la duchesse de Rohan, accompagnée de mon collègue Castel-Bajac, a frappé à ma porte pour une quête en faveur des pauvres de Saint-Sauveur. Je savais que cette quête devait avoir lieu, et j'avais prédéterminé six francs, croyant que ce serait là le taux commun des baigneurs aisés. J'ai donc mis mon écu dans la bourse de la quêteuse, avec un peu d'embarras et doutant si je faisais ce qui convenait. J'ai eu la certitude du contraire, lorsque la duchesse m'a cité des personnes, qui lui avaient donné un ou deux louis. Cette parole m'a bouleversé, et j'ai éprouvé à l'instant une agitation d'esprit et un regret aussi vif que si j'avais commis la plus mauvaise et la plus déshonorante des actions. Je n'ai pas eu la force ou la présence d'esprit de dire un mot, et j'ai laissé partir la quêteuse.

Dès ce moment, il m'a été impossible de songer à autre chose : qu'allait penser de moi la duchesse de Rohan? Qu'allait en dire mon collègue, qui n'est rien moins que bienveillant envers le questeur?... N'allais-je pas devenir la fable de cette société? Ne traiterait-on pas mon offrande, si disproportionnée à ma disposition, de mesquinerie, d'avarice? Et ce seul trait ne portait-il pas l'empreinte d'un caractère petit et rétréci? Il était si simple d'offrir un louis à la duchesse, moi qui tiens si peu à l'argent dans tant de circonstances. Pourquoi ne pas ouvrir ma bourse et montrer mon désir de venir au secours des malheureux, en observant simplement ce qui est vrai, qu'une quête, faite ainsi pour une multitude de pauvres, ne peut être que d'un bien faible secours pour chacun d'eux?

Au lieu de cela, quelle gaucherie, quelle inconvenance dans mon procédé à l'égard de la duchesse! J'étais inconsolable. Je cherchais vainement à me distraire, et je portais sans cesse ce poids sur mon cœur.

J'espérais faire une diversion à cette idée, fatigante par sa fixité, en faisant une promenade à cheval. Mais la même idée m'a poursuivi dans ma promenade, où je me suis senti concentré, craintif et troublé de la moindre chose, voyant partout des dangers. J'ai abrégé cette promenade et suis rentré chez moi avec l'intention de chercher la quêteuse et d'ajouter un louis à mon offrande avec une petite explication. J'ai été me promener à pied devant sa maison avec cette intention, mais j'ai craint de faire encore une gaucherie. J'y étais si bien disposé! Je suis rentré pour dîner avec la même anxiété. Mon idée fixe allait au point de me faire parler, gesticuler tout seul. Je me suis surpris plusieurs fois dans cet état voisin de la *démence*, qui ne consiste en effet que dans la fixité d'une seule idée assez vive pour prédominer toutes les impressions du dehors. Je n'ai rien dit à ma femme pendant le dîner; j'étais absorbé et distrait. Je ne confie jamais à d'autres les sentiments ou les impressions, pénibles et tristes, parce que l'état organique qui correspond à ces impressions, ou qui en est la cause, est un état de concentration, qui me renferme au dedans de moi-même. Au contraire, je n'ai pas une sensation agréable ou une idée heureuse que je ne sois pressé de la communiquer au dehors, parce que l'état organique

correspondant est un état d'expansion ou de dilatation.

Après le dîner, j'ai fait une promenade à pied avec un de mes anciens collègues, que j'ai rencontré. La quêteuse s'est offerte à ma vue, et j'ai couru au-devant d'elle, pour lui annoncer mon intention d'ajouter à l'offrande. Dès lors, j'ai été soulagé, je suis rentré dans mon état naturel. J'ai passé la soirée chez Mme de Rohan avec une société nombreuse. J'ai mis un louis dans la bourse, et je suis revenu chez moi calme et heureux.

J'ai raconté à ma femme tout ce qui s'était passé alors. Cette petite expérience m'avertit de réfléchir davantage aux convenances de position, surtout quand il s'agit de donner. Il vaut mieux être au-dessus qu'au-dessous de ce qui convient. Les premières habitudes d'une vie dissipée et dérangée font que je suis plus disposé à une prodigalité aveugle qu'à une générosité réfléchie ou sentie.

Il faut avoir contracté de bonne heure l'habitude de donner, et goûter le plaisir qui y est attaché, pour que la générosité et la bienfaisance se transforment en penchant et comme en instinct moraux. Je n'en suis pas là, mais je dois agir comme si j'étais disposé ainsi naturellement et me défier des premières impulsions rétrécies. Deviendrai-je avare pour les autres, en avançant en âge, pendant que je continuerais à être prodigue pour mes goûts et mes fantaisies? Prenons-y bien garde à l'avenir. J'ai passé la fin de la soirée avec M. Molé, partant cette nuit, 31 juillet, pour Paris. Je lui ai remis une lettre rapidement écrite pour M. Laîné.

31 *juillet.* — La pluie, qui a commencé de tomber pendant la nuit, a duré toute la journée sans interruption. Orage le soir. J'ai resté chez moi toute la journée, sans être même tenté de sortir; j'étais assez bien disposé après le bain et j'étais content de penser que la pluie continuelle éloignait les visites et me faisait une nécessité de la solitude, du repos. Je m'affranchis volontiers de la méditation, par suite des habitudes de tant d'années de dissipation, mais j'en sens assez fortement le besoin par intervalles, au point de faire le projet d'y consacrer le reste d'une vie, dont la plus belle et la meilleure partie se trouve dissipée en vanité. J'avais écrit mon journal et commencé quelques lectures, lorsque j'ai eu la

visite inattendue de Mme et M. de Grosbois, qui sont venus faire leurs visites d'adieu à Saint-Sauveur. Cette conversation, à qui j'ai pris de l'intérêt, a fait une agréable diversion à ma solitude.

J'ai continué ensuite ma lecture et terminé l'ouvrage de M. Dusault sur les Pyrénées, dont quelques parties m'ont intéressé. On aime à lire la description des lieux et des choses remarquables, qu'on a vus soi-même et qu'on est à portée de visiter de nouveau. Je me suis senti fatigué de lecture et mal à l'aise, après une matinée passée à mon bureau, sans exercice de corps. Autrefois je supportais bien mieux les heures de travail, et, quand j'étais animé à quelque ouvrage de méditation, les jours et les nuits se passaient sans aucun sentiment de fatigue ou de langueur. La force méditative, qui aurait pu s'accroître avec l'âge, s'est affaiblie et presque perdue dans les dissipations. Le dîner, que j'ai pressé, m'a remonté. J'ai eu des visites et je suis sorti à sept heures. Visite à Mme de Gontaut, la mère, dont la conversation sage, modérée et douce a de l'attrait pour moi. J'ai été en sortant chez Mme de Rohan, où j'ai passé la soirée avec la société ordinaire. Rentré à dix heures et demie.

AOUT

1er août. — Le ciel s'est rasséréné et promet une suite de beaux jours pour le mois qui commence. Après le bain et le sommeil qui le suit, j'ai commencé ma correspondance; longue lettre au curé de Saint-Sauveur (Bergerac). Visite de M. Sales, de Tarbes, et du secrétaire général de la préfecture. Je me suis livré sans peine à cette distraction et, après avoir invité ces messieurs à dîner, je leur ai demandé la permission d'aller faire ma promenade accoutumée à cheval. J'ai monté à cheval à deux heures. J'ai rencontré M. de Castel-Bajac, qui m'a fait galoper plus vite que je n'aurais voulu sur la route de Barèges. Je me suis séparé de lui pour monter à un joli village, qui domine la route, et où je n'ai rien vu que des mendiants, qui m'ont assailli pour obtenir de moi quelques sous, que je leur ai donnés.

Je suis redescendu de la hauteur dans la plaine de Luz par un sentier assez difficile et pierreux. Rentré chez moi après trois heures. J'ai trouvé mes convives; j'étais gai, dispos. Je

leur ai donné un assez bon dîner, du vin excellent et bonne mine d'hôte. Je me suis égayé et animé par la conversation. J'étais dans mon beau jour et jouissant en ce moment de la plénitude de mes facultés. En reconduisant ces messieurs après dîner, j'ai fait une promenade solitaire, d'abord dans la vallée, puis sur la hauteur et le penchant des jolies prairies, qui dominent Saint-Sauveur. Mes sensations et mes idées étaient obtuses. C'était le moment du *Collapsus*. En remontant la rampe de Saint-Sauveur à la nuit, j'ai rencontré les curés de Luz et de Tarbes. J'ai redescendu la côte avec eux jusqu'au pont, et je suis remonté doucement, en faisant une conversation sérieuse. Soirée chez M. Roquelaure, Mme d'Ivry. Rentré à neuf heures et demie.

2 *août*. — Belle journée. Ciel couvert et brumeux le soir. J'ai écrit et lu dans la matinée jusqu'à midi, où je suis monté à cheval pour une promenade jusqu'à Barèges. J'ai vu là avec plaisir Mme du Cayla et M. de Sèze. Nous avons parlé nouvelles. Un article du *Journal des Débats* sur l'ultra-royalisme (article communiqué et inséré dans ce journal par ordre du gouvernement) fait le sujet des conversations. Les personnes raisonnables l'approuvent fort, car il ne contient que des vérités évidentes, éternelles, qu'on ne peut méconnaître sans folie, et il est rédigé de manière à ce qu'aucun parti ne puisse y trouver de censure, ni d'application trop directe. Cependant tel est le degré d'exaspération et d'aveuglement du parti, qui s'intitule *pur royaliste*, que cet article a souffert d'amères critiques et qu'on se déchaîne avec violence dans certains salons contre l'esprit de modération et de sagesse qui l'a dicté.

Lorsqu'on dit avec l'auteur de l'article que, s'il ne peut pas y avoir d'ultra-royalisme ou d'exagération, quand il s'agit du sentiment d'amour pour la personne du roi et de dévouement pour la dynastie, mais qu'il peut y avoir exagération dangereuse dans les opinions, les principes et les idées et la conduite ou les actions des hommes qui, par zèle pour la cause du roi, peuvent se porter à des actes ou se conduire d'après des préjugés tout à fait contraires à sa cause actuelle, certaines personnes nient le fondement de cette distinction, si juste, si nécessaire dans l'application. Elles crient que, dans les circonstances actuelles, il ne faut agir que par senti-

ment, par enthousiasme pour le roi, que le froid raisonnement tue tout esprit public, que les raisonnements ne sont bons à rien, etc.

J'ai eu à ce sujet un commencement de discussion avec la duchesse de Rohan, mais je n'ai pu tirer parti de tous mes avantages, préoccupé du nombre de mes auditeurs, qui étaient d'avance montés contre moi.

Le sentiment, l'enthousiasme, ai-je dit, ne peut pas se soutenir; il ne peut être l'état habituel d'un peuple. Quand même toute la nation serait actuellement sous ce charme, il serait dangereux de la laisser sans d'autres principes d'action, parce que celui-là venant à manquer — et il manquera infailliblement tôt ou tard, — on ne sait plus ce que deviendrait ou ce que ferait le peuple au moment du *Collapsus*. Que sera-ce donc si ce sentiment royaliste est étranger aux trois cinquièmes de la nation au moins, qui a des habitudes, des opinions ou des intérêts opposés à la monarchie légitime et qui n'a pas connu les Bourbons?

N'est-il pas à craindre que le sentiment aveugle qui monte les royalistes et les porte à des actes exagérés, passionnés, ne détermine ou n'exaspère une forte opposition et des passions ennemies parmi ceux qui ne partagent pas ces dispositions ou en ont de contraires?

Un peuple n'a jamais été conduit sûrement par l'enthousiasme. Ce ressort est excellent, quand la sûreté ou la liberté publiques sont menacées du dehors, quand il faut détruire ce qui est attaqué; il ne vaut absolument rien quand il faut s'établir d'une manière fixe ou donner un caractère de durée aux lois et à l'existence nationale.

Quand on voulut renverser la monarchie, on mit en jeu les passions du peuple, l'enthousiasme d'une folle liberté, d'une indépendance absolue, la haine pour les privilèges de la noblesse. Ce sentiment n'était que trop général en France; celui de l'amour pour le roi ne peut pas l'être également. Cela est impossible, et le fût-il, encore un coup il serait dangereux ou inutile de prendre ce sentiment pour base de la société française et de sa législation. Qu'on aime le roi avec enthousiasme, qu'on lui soit dévoué à la vie et à la mort, cela apprend-il quels sont les meilleurs moyens de consolider son autorité et d'asseoir invariablement sa dynastie?

Comme il est de la nature du sentiment de varier dans chaque individu, suivant son caractère, son éducation, ses habitudes, etc., le même sentiment fondamental peut être le principe des actions les plus opposées. Il peut susciter la guerre parmi les royalistes. Si chacun, ne jugeant que d'après son sentiment propre, assure aux autres et à lui-même qu'il agit dans le véritable intérêt du roi, qu'est-ce qui pourra mettre d'accord tous ces sentiments individuels, et introduire l'harmonie dans une telle confusion? La raison seule, qui est la même pour tous ceux qui savent la consulter d'une manière impartiale, et en se dépouillant de ce qui n'appartient qu'au sentiment.

La modération, la sagesse, peuvent, seules, donner de la fixité à notre état politique.

Le modérateur unique doit être le roi. Il ne suffit pas d'aimer Louis XVIII. Il faut surtout, et d'abord, établir l'autorité royale, respecter le roi, et lui obéir comme au *modérateur* suprême de toutes les passions, de tous les intérêts personnels, qui se font la guerre.

3 août. — Après les brouillards épais du matin, le ciel s'est éclairci et la journée a été superbe. J'ai fait ma correspondance dans la matinée et écrit plusieurs lettres à M. Mercaud, secrétaire de la questure, à mon fils, au général commandant l'École de Saint-Cyr, à mon neveu Prosper Biran. A deux heures, longue promenade avec ma femme et le médecin Delpit. Nous avons pris d'abord le chemin, qui longe le Gave à gauche, pour monter sur un plateau de verdure, situé vers le milieu de la montagne, et où j'avais aperçu, depuis la route de Barèges, quelques jolies chaumières, entourées d'arbres. Le sentier monte presque à pic, et il fallait le gravir sur des débris de schistes mobiles, pendant un assez long espace. Je me sentais fort et animé, l'air était doux et frais.

Arrivés aux premières prairies, qui sont en pente très inclinée, nous nous sommes arrêtés. Je cherchais les habitations, que j'avais fixées d'en bas, sans pouvoir les retrouver. Je les cherchais à gauche, pendant qu'elles étaient à droite, et je m'élevais toujours, dans l'espérance de trouver un plateau de verdure, Je prenais du plaisir dans cette ascension, et je me sentais toujours plus actif, plus animé. Je respirais

avec plus de facilité. J'étais heureux, j'admirais tout, et cette belle vallée, vue à vol d'oiseau, et les montagnes que je découvrais au loin, et le joli paysage qui domine la route de Barèges, qu'on n'aperçoit pas d'en bas.

Après des essais répétés, il a fallu renoncer à trouver ce que nous cherchions, et nous avons dirigé notre course vers le beau village de Sussas, en suivant un petit sentier à mi-côte, traversant les prairies arrosées et les pièces de seigle, qui attendaient le moissonneur. Nous avons enfin abouti à un chemin assez large, qui nous a conduits à un pont de pierre, élevé sur un beau torrent, qui se précipite en cascade des hauteurs de Sussas et offre en ce lieu une cataracte, qui devrait attirer davantage l'attention des voyageurs. Cette cataracte est un diminutif de celle du Pont d'Espagne et fait autant de fracas. Le torrent se précipite de même de la hauteur dans un entonnoir de rochers, d'où il jaillit pour couler dans un tuyau qu'il s'est creusé, et où il roule avec violence. Les bords de cette espèce de Gave offrent à l'œil charmé toute la vie et l'activité de la plus riche et de la plus brillante végétation. Nulle part, les arbres pressés ne forment de plus beaux massifs. La verdure des prairies inclinées, qui s'étendaient à la droite du torrent, ne m'a semblé nulle part plus fraîche.

Après avoir traversé le village de Sussas, nous sommes descendus par un chemin facile et très frayé, qui serpente sur cette charmante côte. On coupait les blés de ce côté du torrent; il y avait plusieurs gerbes dressées; les yeux ne pouvaient se détacher du paysage, l'un des plus animés que j'aie vus. Nous avons descendu ainsi le plus lentement possible jusqu'au joli village de Scie, d'où nous avons regagné Saint-Sauveur avec plus de difficultés que nous n'en avions trouvé à monter sur les hauteurs par des sentiers escarpés. Il était six heures. Je n'avais pris le matin qu'une tasse de café, et je ne sentais pas un besoin pressant de manger comme lorsque je reste tranquille à mon bureau. Il semble qu'il y ait quelque chose de restaurant dans l'air qu'on respire sur les grandes hauteurs et au sein d'une active végétation.

4 août. — Dimanche. Vive chaleur, beau ciel, vent du midi. J'ai passé cette journée à Saint-Sauveur. Nous avons eu une visite de Barèges, le matin. Mmes Durival et Grenier

sont venues nous demander à dîner, avec le médecin Delpit. J'ai été avec elles à la messe, à midi. J'ai fait ensuite plusieurs visites. Nous avons dîné à trois heures ; j'étais agité et disposé à l'humeur. Mes nerfs me mettent quelquefois dans une disposition irascible. J'en ai été tourmenté aujourd'hui. A cinq heures et demie, nos hôtes nous ont quittés, et nous les avons conduits en nous promenant jusqu'à Luz. La soirée était chaude, ma promenade a été peu agréable. Rentré chez moi, j'ai fait une autre toilette pour aller passer la soirée chez Mme la marquise de Gonteau, où était réunie toute la société de Saint-Sauveur. Cette réunion de femmes, rangées en cercle, chacun ne parlant qu'à son voisin, n'offrait rien de bien divertissant.

Cependant j'étais animé par la vue du monde et j'avais plus d'aplomb, plus de gaieté que je n'en ai ordinairement. J'ai causé surtout avec la duchesse de Rohan. On a pris des glaces qui m'ont fait mal. Bacon dit avec raison que lorsqu'on se trouve bien disposé, il faut rester dans le même état et éviter tout changement. On a promené le soir au clair de lune et par un temps frais, en chantant des chansons royalistes, dont M. de Castel-Bajac a fait les honneurs.

5 août. — Des brouillards épais ont obscurci le ciel; le temps est redevenu froid, le changement brusque de température m'a éprouvé. Après le bain et un court sommeil, je me suis senti mal à l'aise, j'ai eu de l'irritation nerveuse et de l'humeur. Plusieurs visites, arrivées au moment où je faisais ma toilette pour la promenade, m'ont fortement contrarié et mis hors de moi. Il en faut peu quand la disposition nerveuse s'y trouve. J'étais concentré et incertain de tous mes mouvements. Je suis sorti à deux heures et demie avec ma femme pour aller dîner chez le curé de Luz, où se trouvaient le général Lentillac et son neveu, avec le curé de Tarbes et M. Rives, secrétaire général de la préfecture des Hautes-Pyrénées.

5 août. — La conversation a été animée pendant et après le dîner. J'y ai pris une part très active. Rentré à huit heures. J'ai été passer la soirée chez Mme de Rohan, où j'ai porté de l'embarras et de la tristesse.

6 août. — Brouillard et vent froid. Après le bain, j'ai fait ma correspondance, longue lettre à M. Meynard, mon collègue, à M. Lacoste, médecin, et Edmond Géraud. Mes idées n'étaient pas vives et très nettes. Je suis parti après midi pour Barèges avec ma femme. J'aurais été passablement disposé, sans la toux, que les brouillards froids excitent, et qui me contrarient singulièrement, quand je me trouve en société et que je veux y faire encore un peu le jeune homme; mon infirmité catarrhale résiste aux bains de Saint-Sauveur et aux eaux de Cauterets.

Rentré à Saint-Sauveur à huit heures; ma femme est restée en arrière avec le médecin Delpit, qui est venu à pied coucher à Saint-Sauveur.

* *7 août.* — J'ai pris mon bain à six heures. J'étais assez disposé à la réflexion : il m'est venu quelques idées sur mes dispositions habituelles, et particulièrement sur la *préoccupation*, défaut auquel je suis très sujet, qui est en moi, pour ainsi dire, constitutionnel, et qui est le plus grand obstacle à tous mes progrès intellectuels et moraux. La préoccupation est l'opposé de la liberté d'esprit. L'homme préoccupé, ou qui se préoccupe des moindres choses, n'est jamais prêt à agir dans le moment et comme il faudrait agir; il ne dispose pas de ses pensées; il est toujours dominé par quelque idée ou image vague, liée à certaines affections ou mouvements organiques qui lui font la loi. Comme il se sent empêché dans l'action qui se présente et qui, le plus souvent, ne souffre ni retard ni délibération, son âme en est troublée, son esprit incertain, et toutes ses facultés actives sont embarrassées dans leur jeu. La conscience qu'il a de ce trouble, de cet embarras, le retient quelquefois et laisse échapper l'occasion, l'à-propos, ou lui donne un air gauche, timide, et lui fait commettre des balourdises, des inconvenances.

Quand je suis dans le monde, ou commandé par les affaires ou les devoirs de ma place, je me laisse préoccuper par les petites choses, je me crée des fantômes et des embarras de rien. Par exemple, si quelqu'un m'arrive le matin, hors de mon heure, avant que j'aie déjeuné ou fait ma toilette, en voilà assez pour me mettre au désespoir, et pour m'ôter toute présence d'esprit sur les choses les plus importantes.

Je négligerai souvent des objets essentiels, faute d'y avoir pensé à temps, ou parce qu'il faudrait y vaquer à une heure qui contrarie quelque petite habitude. Dois-je faire une visite à la cour ou à un grand personnage? Je me préoccupe de la dignité des personnes que je dois voir, de la manière dont elles me recevront, et j'arrive avec un air timide et décontenancé. Faut-il parler en public? Je me préoccupe et m'inquiète d'avance de mon défaut de mémoire, ou de la faiblesse de mon organe, des regards qui se tourneront vers moi, et mes moyens sont paralysés dans l'instant où il faudrait les employer. Je ne me trouve jamais assez prêt pour agir, parler, ou écrire; et, soit dans le monde, soit dans la solitude, un sentiment intime de méfiance, joint à l'idée exagérée des difficultés des choses les plus simples que je vais entreprendre, font que j'hésite sur tout, que je m'embarrasse quand il n'y aurait qu'à me laisser aller, que tout se complique et se hérisse à mes yeux prévenus, quand il n'y aurait qu'à voir les choses comme elles sont pour les trouver simples et faciles. Le sentiment d'inquiétude et de trouble intérieur, lié à cette préoccupation de l'esprit, m'empêche de rien entreprendre de ce qui pourrait rendre ma vie agréable et utile. S'il m'est arrivé de faire quelque ouvrage suivi, j'ai été tourmenté depuis le commencement jusqu'à la fin, par la préoccupation du terme où je désespérais d'arriver.

Ma vie se passe ainsi dans le trouble et dans une action plus fatigante qu'une suite ordonnée de travaux. Je me prépare sans cesse à agir; j'ai tout l'embarras et la fatigue de l'action sans rien faire et sans arriver à aucun résultat.

Je connais des hommes extrêmement laborieux et que leur position oblige à s'occuper sans cesse, ou dans le cabinet ou au milieu du monde; et la liberté d'esprit dont ils jouissent fait qu'ils sont calmes et tranquilles, comme s'ils n'avaient rien à faire; leur gaieté ne les quitte pas. On les trouve le matin à la toilette, dans le bain, au déjeuner; le soir au spectacle, au concert, comme des hommes qui n'ont rien à penser qu'à se divertir; et cependant les affaires de l'État pèsent sur leur tête, et ils sont prêts à agir, parler, écrire, comme il convient, à chaque occasion qui se présente. C'est qu'ils se confient à leurs facultés, toujours prêtes à leurs ordres, et qu'ils ne se préoccupent pas de ce qu'il y aura de difficultés,

ou de l'embarras qu'ils éprouveront quand il faudra agir. La méfiance de soi-même est donc la cause de la préoccupation; la conscience d'une sorte d'inégalité dans nos dispositions physiques et morales doit ôter toute liberté d'esprit. Pour remédier à ce défaut, il faudrait commencer par guérir les nerfs.

Il faut avoir à la fois une âme pieuse et tranquille pour jouir sans trouble des beautés de la nature. Elles ont un langage muet et vague, mais plus éloquent que tous les produits de l'esprit. Elles nous parlent d'un Créateur, d'un être souverain et d'un juge. Elles rapetissent à nos yeux tous les intérêts humains qui nous paraissent si grands. Je voudrais conduire un ambitieux dans ces montagnes, lui imposer la loi de monter chaque jour sur leurs cimes, d'y venir voir le lever et le coucher du soleil, pour guérir la cruelle maladie de son âme!

8 août. — J'ai été faire mes adieux à Barèges. Le temps était froid et brumeux en allant. J'ai vu Mme Ducayla mère, avec qui j'ai parlé raison, Mme et M. d'Orglande, Mme de Sèze. Dîner chez MM. Ginet et Sales. J'ai été mouillé, en revenant à la nuit, et j'ai passé la soirée chez moi à lire les journaux, sans être tenté de sortir.

10 août. — Je me suis occupé de ma correspondance le matin jusqu'à une heure. J'ai fait ensuite plusieurs visites à Luz, chez le général et le curé. Après le dîner, j'ai suivi les maisons que j'avais fréquentées pendant mon séjour pour faire mes adieux. J'ai vu Mme la duchesse de Rohan et M. de Castellane, pair de France, qui étonne par son impétuosité et le ton *immodéré* de ses opinions *modérées*. La modération tient au caractère. Il y a beaucoup d'hommes qui portent leurs passions et leur violence jusque dans les systèmes et les opinions les mieux fondées en raison. La manière dont ils soutiennent des choses raisonnables dégoûterait de la raison même.

11 août. — Départ de Saint-Sauveur. Belle journée, ciel sans nuages, température modérée. Levé à cinq heures du matin, j'ai fait mes derniers apprêts de départ. Déjeuner à six heures.

J'ai été seul à Luz. J'étais serein et content; l'air était pur et me donnait un sentiment heureux, immédiat de l'existence. Je disais adieu aux beaux arbres, aux vertes prairies que j'allais quitter. Cet adieu était sans regret; j'allais voir de nouveaux lieux, plus agréables encore, et mon imagination me présentait la vallée du Campan, la jolie vallée de Bagnères, pour terme de la course que j'allais faire. Je pensais aussi que j'allais m'affranchir des liens de société que je venais de contracter à Saint-Sauveur depuis mon arrivée, et qui, m'occupant trop, me donnaient une gêne souvent fatigante.

C'est une des bizarreries de mon caractère de haïr la dépendance du monde, des affaires, des visites, et cependant d'aller sans cesse au-devant de ces liens, de me les imposer sans nécessité et de m'en faire l'esclave. Cette contradiction tient à deux sortes d'habitudes, qui sont devenues en moi comme deux instincts opposés. La timidité de mon caractère n'est qu'un sentiment de ma faiblesse; cette timidité me fait souffrir souvent dans le monde, et me porterait naturellement à la sauvagerie, ou à une vie solitaire, de laquelle je sus autrefois tirer parti. Mais, d'un autre côté, quand je trouve l'occasion d'être dans le monde, et que je ne puis m'y soustraire sans inconvenance, le sentiment de ma faiblesse fait que j'éprouve, plus que tout autre, le besoin d'être soutenu, d'être en paix avec tout le monde, d'inspirer de la bienveillance à chacun; ce qui me met dans la nécessité de faire beaucoup de frais pour être agréable, pour ne choquer personne, pour attirer à moi par un extérieur agréable, des manières prévenantes, des soins assidus. Quand je suis dans le doute du succès, la crainte me tourmente; si je crois remarquer de l'indifférence ou du dédain, je suis au supplice; voilà un esclavage complet. Tout balancé, je sens qu'à mon âge, il me vaudrait mieux rompre tout à fait avec le monde; mais cette rupture, ma volonté n'est pas assez forte pour l'opérer, il faut que les circonstances et la nécessité m'y obligent. Alors, faisant de cette nécessité une vertu, je serais heureux de me sentir libre et dégagé de mille liens artificiels qui compliquent et embarrassent ma vie. C'est ce sentiment confus qui me rend les voyages plus agréables; j'aime à n'être que passager dans chaque lieu, à me sentir indépendant et désintéressé, à suivre mes penchants sans contrainte.

Après avoir entendu la messe à Luz et salué le curé, nous sommes partis à huit heures du matin. Ma femme est montée en voiture avec M. Delpit et les dames Grenier, mère et fille. Je suis monté à cheval jusqu'à Argelès. J'ai parcouru avec un nouveau plaisir cette belle vallée, la plus riche et la plus brillante végétation qu'il y ait dans les Pyrénées. Le dîner à Lourdes a été gai et bon; nous étions tous de bon appétit. Nous avons été faire visite après dîner au pharmacien *Paillasson*, qui jouit d'une grande réputation de mode pour le chocolat et les bonbons. C'est un homme de goût. Il a chez lui des tableaux assez bien faits qui représentent les principales vues des Pyrénées, Saint-Sauveur, Barèges, Bagnères.

Parti de Lourdes à trois heures et demie, j'ai voyagé en voiture jusqu'à ce que la chaleur ait baissé, et je suis remonté à cheval ensuite pour voir plus à mon aise un pays nouveau pour moi. La route de Lourdes à Bagnères n'est pas aussi curieuse que celle qui pénètre dans l'intérieur des montagnes, comme la route de Pierrefite à Luz et à Cauterets. Mais, de la partie la plus élevée de cette route, l'on aperçoit une grande partie de la chaîne des Pyrénées, et on jouit mieux de la vue de ce vaste et magnifique ensemble, lorsqu'on est en dehors que quand on est dans l'intérieur, fût-on même sur des points élevés. Je contemplai avec ravissement ce grand spectacle, tant qu'il a été sous mes yeux. A une heure de Bagnères, la route de Lourdes rencontre celle de Tarbes, qui traverse la jolie plaine de Bagnères, moins riche, moins variée que celle d'Argelès, mais plus large, plus régulière, couronnée par deux coteaux bien travaillés et aussi riches que la plaine.

En arrivant près de Bagnères, j'ai été frappé de la beauté du pays et du mouvement que présente cette localité, la plus agréable de celles des eaux. Bagnères est une jolie petite ville située sur l'Adour, à l'extrémité de la plaine de Tarbes et à la naissance de la vallée de Campan. Tout y représente dans cette saison le mouvement d'une grande ville. L'affluence des étrangers, les voitures, les chevaux, les gens qui vont et viennent sur les places publiques, les auberges encombrées, les cafés, les salles de jeux, pleines de musiciens qui courent les rues, ce tableau animé contraste bien avec le calme de Saint-Sauveur et le ton campagnard des lieux que nous quittions.

En arrivant à Bagnères, il a fallu chercher à se loger. Le maître de l'hôtel du Grand-Soleil, à qui je m'étais adressé, n'a pas pu me loger et a parcouru avec moi plusieurs maisons. J'étais fatigué et impatienté.

Je hais ces moments de l'arrivée dans un lieu nouveau, où tout vous est étranger et où vous êtes étranger à tout. Enfin nous sommes casés, ma femme et moi, avec nos domestiques, dans un petit logement fort cher et peu commode, et j'ai pris dans un bon lit le repos dont j'avais besoin.

12 août. — Belle journée. J'ai dormi jusqu'à huit heures et, en me levant, j'ai été prendre un bain à Frascati. J'ai trouvé l'eau excellente, plus chaude et aussi savonneuse que celle des bains de Saint-Sauveur. On y est plus proprement et mieux servi. Les établissements de bains de Bagnères sont nombreux et généralement bien soignés. La plupart sont des propriétés particulières. Les bains de Frascati et ceux de la Santé appartiennent à M. du Moret, ancien garde du corps, propriétaire d'une belle maison à Bagnères, avec un jardin supérieurement tenu, ayant les plus belles eaux, un pavillon chinois et de beaux arbres. Ce jardin est ouvert aux étrangers, qui y vont promener avec plaisir. J'ai été faire quelques visites, avant et après le dîner, au sous-préfet, M. Castel père, homme plein de franchise et de bonnes manières. Il m'a accueilli de la manière la plus gracieuse. J'ai été aussi avec M. Delpit chez l'inspecteur des Eaux, M. Grandeau, dont la femme est fort agréable. Toute cette journée a été animée et employée en promenades ou visites. C'est l'attrait d'objets agréables qui m'excitent par leur nouveauté.

13 août. — Belle journée chaude. Je me suis levé à cinq heures et demie, plein d'activité et du désir de voir. J'ai été à six heures à la fontaine. J'ai bu deux verres d'eau chaude dont le goût sulfureux est ensuite amer et salin. Cette eau m'a pesé sur l'estomac et a légèrement excité les intestins. Après avoir promené avec M. Gueyrand à Bellevue, j'ai été prendre un bain de santé moins chaud que celui de la veille à Frascati. Après le déjeuner, nous sommes partis pour aller visiter la plaine de Campan et dîner à Grippe.

M. et Mme Gueyrand, Sorlat, les dames Grenier, sont

montés en voiture avec ma femme. Je suis monté à cheval avec M. Sorlat, excellent homme. Nous nous sommes arrêtés à la maison des anciens capucins de Bagnères, dont le jardin renferme une magnifique fontaine et les plus belles eaux, un châtaignier qui fait l'admiration des voyageurs par sa hauteur et sa forme, qui est celle d'un pin magnifique ayant le corps parfaitement droit, pas un seul nœud et plus de cent pieds de haut et environ douze pieds de circonférence.

Nous avançons dans la ville de Campan. Une multitude d'habitations sont éparses dans la plaine et sur le coteau qui la borde à droite. De l'autre côté est une montagne nue et stérile. Toutes ces maisons se ressemblent. Ce sont des chaumières propres et bien tenues, mais dont aucune ne frappe par une élégance ou une richesse supérieure. Ici on trouve l'égalité et la simplicité, le calme et le bonheur de la vie pastorale. Chaque habitation a sa prairie, son bosquet, sa pièce de blé, de lin ou de maïs. Ces petites propriétés sont divisées par des haies vives ou des rangées d'arbres touffus; partout les plus belles eaux. L'ensemble offre, sur le coteau surtout, l'aspect le plus riant, le plus pittoresque que l'œil ait jamais contemplé. Comment des hommes riches n'ont-ils pas eu la fantaisie d'élever des châteaux, de bâtir des maisons de plaisance dans cette fraîche et délicieuse vallée? Comment abandonne-t-on ici aux paysans cette terre féconde, qu'ils travaillent d'ailleurs et arrosent de leurs sueurs pour le profit exclusif du riche? J'ai demandé la cause de ce phénomène moral ou politique. On m'a répondu que les gens riches préfèrent avoir des maisons et des établissements dans la ville, parce que la saison des eaux, qui est la seule où la campagne est absolument habitable, leur procure des agréments dont ils veulent profiter, et que ces belles campagnes sont inhabitables dans les hivers ou à la fin de l'automne, singulière combinaison qui semble destinée à maintenir dans l'une des plus agréables contrées du monde comme l'image de l'égalité, de la simplicité et le bonheur des premiers âges.

Nous sommes arrivés à Grippe, au bout de la vallée, à deux heures, et la voiture est arrivée une heure après. On avait porté des provisions, du vin excellent, et on a fait un dîner champêtre assaisonné par la gaieté et le bon appétit. Après le dîner, promenade du côté des cascades qu'on voulait visiter,

mais on y a renoncé parce que la nuit approchait. La voiture est partie à six heures.

MM. Gueyran, Sorland et moi sommes restés à Grippe, dans l'intention d'aller visiter le lendemain le Pic du Midi.

Après avoir fait une promenade avec ces messieurs, qui m'ont fait trop jaser sur la politique, nous avons été nous coucher à huit heures et demie pour nous lever à une heure après minuit. Nous sommes partis de Grippe à cheval, avec deux guides qui marchaient devant moi et portaient des bâtons ferrés. La nuit était superbe, les étoiles brillaient de tout leur éclat et la lune jetait sur les montagnes son reflet argenté. J'étais troublé par un sentiment de crainte et agité de pensées tristes. Je condamnais intérieurement une entreprise dont mon imagination exagérait actuellement les difficultés et les dangers. Ces difficultés étaient plus grandes cependant que je ne l'avais cru, avant de me décider d'aller au Pic du Midi par le côté de Grippe. Après avoir marché une heure à cheval, par des sentiers pierreux et difficiles, il a fallu mettre pied à terre; nous avons laissé nos chevaux dans un marais qui est traversé d'un torrent, et situé dans un des points les plus bas de la montagne que surmonte le Pic.

Nous avons commencé à escalader cette haute montagne avant le jour. Nous marchions d'abord lentement et sans beaucoup de difficulté, mais insensiblement le sentier s'est rétréci; il a fallu marcher le long des précipices par des bords escarpés, où nous sentions à chaque instant la terre et les cailloux roulant sous nos poids. Cette marche a duré environ quatre heures. Un vent du nord froid et glacé me donnait des forces; après des fatigues extraordinaires, nous sommes enfin arrivés au bas du Pic, sur une petite hauteur couverte de neige en grande partie et qui domine le lac d'Ouchet, placé un peu plus bas. Nous nous sommes reposés là quelques instants, et, assis sur un rocher, près d'une grande nappe de neige, nous avons mangé une partie de nos provisions et pris des forces pour l'escalade du Pic.

A sept heures, nous avons commencé l'ascension, M. Sorlat et moi. M. Gueyrand se sentait trop fatigué par la course antérieure pour tenter cette seconde entreprise.

On s'élève à partir du lac d'Ouchet par une pente rapide et sous un angle de plus de quarante-cinq degrés. Le pic est

couvert en grande partie d'une herbe longue et parsemée de jolies fleurs de couleurs éclatantes. Le lis et la rose des Pyrénées, les saxifrages, les mousses, sont très variés.

On trouve dans cette herbe des traces très marquées qui attestent le grand nombre de voyageurs qui ont passé par là. Dans d'autres parties, ce sont des pierres rougeâtres et ferrugineuses qu'il faut fouler et qui roulent sous les pieds d'une manière plus effrayante que dangereuse. Le bâton ferré est d'un grand secours. Vers la moitié de la hauteur, nous fîmes la rencontre de deux chasseurs d'isards, dont l'un me frappa surtout par une figure sur laquelle étaient empreintes l'audace intrépide, l'esprit et la finesse. Notre guide nous dit que cet homme était de Campan et se distinguait dans la vallée par des inventions très ingénieuses, des fabrications d'horloges, etc.

Je montais toujours avec plus de courage que de forces réelles. J'éprouvais par moments une sorte de suffocation et un battement de cœur, qui me forçait à m'arrêter. Je ne sentais pas cette hilarité, ce sentiment de bien-être que j'avais goûtés en m'élevant à des hauteurs moindres, et la fatigue du corps me faisait sentir que j'appartenais à la terre. A neuf heures, après deux heures d'ascension, nous sommes parvenus au sommet. Avant d'y arriver, nous avions déjà été frappés du grand, magnifique et ineffable spectacle qui était devant et derrière nous. Celui qui excitait le plus vivement ma curiosité, c'était l'immense chaîne de montagnes qu'on embrasse depuis le pic, et qui s'étend de l'Océan à la Méditerranée.

On voit tout ce vaste et ténébreux chaos sur lequel s'élèvent et se pressent des myriades de pointes prédominées par des montagnes de neige de toutes les formes. Au-dessus de ce chaos, on voit planer le Camaan à l'ouest, et les montagnes blanches qui dominent la vallée de Bagnères-de-Luchon. Au centre et en face de soi, on a Néoubielle, les tours du Marboré et le mont Perdu; plus bas est Vignemale. Le Pic du Midi de Pau est à l'occident. On ne peut se lasser d'admirer ce spectacle. Du côté nord sont des plaines immenses qui s'étendent à perte de vue. Ce sont toutes celles de Bigorre, de la Garonne. Un brouillard qui obscurcissait l'horizon nous empêcha de voir Toulouse, dont on aperçoit distinctement le pont,

depuis le Pic du Midi, avec une bonne lunette ordinaire.

Après avoir fait un petit déjeuner sur le sommet du Pic, et bu un peu de vin, mêlé de neige fondue, nous avons commencé à descendre à dix heures sans beaucoup de peine. Je n'ai pas eu un seul moment de crainte et me sens aguerri contre ce premier effroi d'instinct, qui se lie au sentiment de la profondeur. A onze heures, nous étions arrivés au point de départ au dessus du lac d'Ouchet, où nous avons rejoint notre compagnon, qui nous avait patiemment attendus pendant trois heures. Nous avons bu ensemble un petit coup de liqueur, et nous sommes repartis pour Grippe en suivant le même chemin par lequel nous étions venus. Nous avions été surpris de la longueur et de la rapidité des montagnes par lesquelles nous étions arrivés au lac d'Ouchet. Nous avons trouvé nos chevaux où nous les avions laissés, dans la prairie, qui est distante d'environ une lieue de Grippe, au-dessus du village de Cabanès. Le moment où je suis monté à cheval a été agréable pour moi. Je sentais une véritable fatigue, mais sans en être abattu.

Arrivés à deux heures à l'auberge, douze heures juste après en être partis, et après avoir pris un peu de repos, nous avons mangé la pâtée que nous avions fait préparer.

C'est de la farine de maïs blanc, appelé *millac* dans le pays, mêlée avec du lait excellent des montagnes. Ce mets simple est nourrissant, simple et agréable. Nous sommes repartis à quatre heures de Grippe sur nos chevaux, et sommes arrivés à sept heures à Bagnères où ma femme m'attendait avec impatience. J'ai mangé un morceau sans appétit, raconté avec chaleur les circonstances de mon voyage et me suis couché avec plaisir après une des journées les plus fatigantes de ma vie.

15 août. — Pluie et brouillard toute la journée. J'ai été, en me levant, prendre un bain chaud à Frascati et me suis senti reposé et à l'aise.

Après avoir déjeuné et fait quelques écritures, j'ai été joindre ma femme à l'église où l'on chantait une grand'messe en musique. J'ai entendu avec plaisir un orgue assez bon. J'ai fait quelques courses avant le dîner, reçu des visites. L'après-dîner a été occupé par la fête religieuse, un sermon fort ridicule, pendant lequel j'observais le bel organe et la

mémoire, parfaitement sûre, du prédicateur. Les hommes se distinguent plus par les facultés mécaniques que par celles de l'esprit ou de l'intelligence, dont il y a très peu de juges compétents, et que le vulgaire ne distingue pas même de ces facultés mécaniques, qui font à ses yeux tout le mérite de l'orateur.

Belle procession, que j'ai été voir de la promenade de Bellevue, et après laquelle j'ai été me promener dans le jardin de M. de Moret, qui m'en a fait les honneurs avec beaucoup de grâce.

Nous avons été de là ensemble au spectacle, où une assez mauvaise troupe jouait pour la première fois *la Belle Arsène* et *les Deux Jaloux*. Je suis sorti avant la fin de la première pièce pour aller faire visite aux dames de Castelpère, à la sous-préfecture. J'ai été content de la société et de moi-même.

16 août. — Pluie froide et bourrasques dans la matinée. J'ai été le matin avec ma femme aux bains de santé, à un petit quart de lieue de la ville. La route est très agréable, plantée de beaux arbres et dominée de quelques maisons de campagne de l'aspect le plus pittoresque.

J'ai trouvé les bains de santé trop froids et peu agréables en y entrant, mais quand on en sort, on se sent plus fort et plus dispos. Une giboulée de vent fort et froid nous a saisis jusqu'à notre logement. J'ai déjeuné de bon appétit, et j'ai été ensuite faire une visite d'adieu au sous-préfet et à quelques personnes qui étaient venues le voir.

J'ai visité encore M. Castelle et sa manufacture de draps. Je me suis arrangé avec lui pour deux cheminées de marbre qu'il doit m'envoyer à Bordeaux.

Le soir, j'ai été visiter tous les bains avec MM. Castelle, Delpit et Gagrant. Il y aura des choses utiles à faire pour améliorer ces établissements et faire tourner au profit de la société, comme du gouvernement, la source-mère appelée *Bains de la Reine,* qui a été abandonnée à la merci de plusieurs particuliers avides, qui en détournent et dénaturent les eaux.

17 août. — Vent fort, chaleur modérée. J'ai été prendre mon dernier bain à Frascati et, après le déjeuner, je me suis

occupé des apprêts de notre départ pour Tarbes. Nous sommes partis à midi de Bagnères. Le médecin Delpit est monté en voiture avec ma femme, et j'ai été à cheval jusqu'à moitié chemin de Tarbes. La plaine est agréable et riche, dominée par deux coteaux peu élevés et couverts de belles moissons. Mais la nature cultivée se présente sous un aspect trop monotone, quand on sort de ces montagnes si fécondes en contrastes.

Arrivés à trois heures à Tarbes. Nous avons logé à la même auberge qu'en allant. J'ai fait ma toilette en attendant le dîner, et après nous avons été promener dans la ville. J'ai été, avec le médecin Delpit, rendre visite au préfet, dont j'aurais été plus content s'il n'y avait pas dans tous ses discours un ton d'exagération et d'esprit de parti qui me choque.

Dimanche 18 août. — Pluie le matin. Nous sommes partis de Tarbes à cinq heures, avant le lever du soleil, et avons été déjeuner à Vicq-de-Bigorre, où le frère du médecin Delpit, receveur d'enregistrement, nous a accueillis.

Son déjeuner a été acheté par de la gêne et des propos déraisonnables qu'il a fallu écouter sans rien dire. De Vicq, nous avons été dîner et coucher à Plaisance, département du Gers.

Je savais que l'abbé de Montesquiou habitait près de là, au château de Montaigut. En arrivant à Plaisance, j'ai demandé un cheval et un guide, et je suis parti à six heures pour me rendre au château. J'ai fait une lieue à cheval dans ce beau et riche pays où tout attirait mes regards; la soirée était magnifique et j'ai joui d'un beau coucher de soleil. Arrivé à sept heures au château, j'ai procuré au bon abbé une surprise douce. Nous avons causé tête à tête pendant deux heures sur la situation politique de la France et sur les germes de dissensions que des hommes de parti aveuglés par les passions ou les intérêts personnels, fomentent sans cesse, au grand danger de la monarchie ou de la dynastie régnante. Cet entretien de confiance m'a fait du bien à l'âme. J'ai quitté mon excellent abbé à neuf heures du soir, après avoir salué la dame du château, qui m'a paru aimable et bonne. Je suis revenu à Plaisance par une belle nuit, éclairée par le ciel étoilé. Je me suis couché en arrivant, content de ma soirée.

19 août. — Beau temps, chaleur modérée.

Nous sommes partis de Plaisance à six heures. Le médecin Delpit nous a quittés là et après la route de Condom. J'ai resté seul avec ma femme dans une grande voiture, libre de me livrer à la lecture et à la méditation. Les études sur l'homme, par M. de Meister, m'ont fourni un champ de méditations souvent interrompues par des observations sur les lieux nouveaux que nous parcourions. La route est variée et assez agréable depuis Plaisance jusqu'à Villeneuve. On côtoie tour à tour les plaines de l'Arros et de l'Adour, qu'on rencontre de nouveau à Aire. Nous nous sommes arrêtés dans cette petite ville, nous avons visité le séminaire et le collège, qui sont les seules choses remarquables. Nous avons couché à Villeneuve, autre petite ville située à l'entrée des Landes.

20 août. — Beau temps chaud.

Partis de Villeneuve à cinq heures du matin, nous avons voyagé pendant quatre heures en pleines landes, avec le sable qui enraye la marche. Déjeuner à Roquefort, où j'ai reçu la visite de M. Thomas de Sainte-Foi, exilé pour opinions politiques. Dîné et couché à Beau-Lac, où nous avons vu Mme Bastrate qui habite ordinairement Bergerac. J'ai continué en voiture mes lectures et méditations silencieuses.

21 août. — Beau temps, chaleur tempérée. Partis de Beau-Lac à six heures, nous avons été déjeuner à Bazas. Station à Langon. J'ai été sur le point de quitter la voiture pour aller en bateau. Dîné et couché à Castras. Depuis Langon jusqu'à Castras, la route est magnifique et les regards sont sans cesse attirés par les nombreuses et riantes campagnes que la Garonne arrose.

Bordeaux, 22 août. — Beau temps, matinée froide. Partis à six heures de Castres, nous sommes arrivés à Bordeaux vers dix heures du matin. Nous nous sommes installés à l'hôtel des Ambassadeurs, près du jardin public. Cette arrivée dans une grande ville, le mouvement, le bruit, la préoccupation de tout ce que j'avais à y faire ou à y voir m'a troublé. J'ai couru la ville avec ma femme avant le dîner, que j'ai fait en tête-à-tête à l'hôtel, pensant avec dépit aux douze francs que coûtait un assez médiocre dîner.

Nous avons été au spectacle avec Mme Géraud, qui est venue prendre ma femme. On jouait *le Bourru bienfaisant, la Fausse magie* et *le Ballet des Meuniers*. Je me suis assez bien amusé.

23 août. — Vie agitée de la grande ville. Je perds toute réflexion, je ne suis plus moi. J'ai dîné chez M. Portal, conseiller d'État, avec qui j'ai eu une conversation très intéressante sur la politique, l'esprit de la Chambre et l'opinion la plus générale en France. M. Portal, riche négociant, homme public, est un de ces représentants de l'opinion réelle en France, qu'il ne faut pas confondre avec l'opinion factice des salons, des coteries, qui s'annonce par des élans et un enthousiasme convulsif susceptible de haut et de bas et de mille variations. Les gens à partis prennent facilement et donnent le change sur ces deux sortes d'opinions : on peut se perdre en les confondant.

24 août. — J'ai fait plusieurs visites en voiture dans la matinée. J'ai vu le préfet dont j'ai été très content. Dîner chez M. Dufort, mon collègue, avec MM. Rateau, Delpit, Bouchon, etc.

Beau temps chaud, matinée froide.

25 août. — Jour de Saint Louis, passé tout entier en promenades et spectacles. Le matin, j'ai déjeuné avec ma femme au café de la Comédie. Nous avons été ensuite voir passer la revue de la garde nationale, dans une maison du Chapeau-Rouge. Nous avons été sur la rivière, visiter la frégate merveilleuse du riche Milord Craven. Cette frégate de voyage est extrêmement remarquable par le luxe de commodité et de magnificence. La famille entière du Milord loge à bord avec un nombreux domestique. Rien ne manque à l'agrément et aux commodités d'une société nombreuse.

Dîné chez M. Géraud avec plusieurs personnes. Après le dîner, spectacle où l'on jouait *la Partie de chasse*, avec le roi et la Ligue. Cantates relatives à la fête. Le spectacle était peu nombreux, le public m'a paru froid.

26 août. — Départ de Bordeaux; même température. J'ai été occupé dans la matinée des apprêts de notre départ. Après

un bon déjeuner chez M. Lavigue, nous sommes partis à une heure et demie pour Bergerac.

Arrivé à Libourne à sept heures. J'ai été logé chez Gernaudi. Visite au bon M. Lacaze.

27 août. — Beau temps chaud; parti de Libourne à cinq heures du matin, déjeuner à Casrelle, station à Sainte-Foi. Arrivé à Bergerac à cinq heures. Nous étions attendus. On va être un objet d'intérêt et d'attention. On se sent soutenu, et c'est la privation de cet avantage, qu'on sent d'autant plus qu'on est plus faible, qui rend les voyages et l'expatriation si pénibles.

Je suis monté à cheval après dîner pour venir à Grateloup. J'étais heureux de rentrer chez moi. J'y ai trouvé des changements, faits pendant mon absence, qui m'ont vivement intéressé, et j'ai passé une soirée plus agréable, seul avec mes domestiques, que dans la plus brillante société. Il faut intéresser la vie, sans l'agiter. C'est le secret du bonheur dont nous sommes susceptibles. Je ne le trouve qu'à la campagne, lorsque j'ai un travail attachant dans mon cabinet, et quelque ouvrage à faire exécuter dans ma maison ou sur mon bien.

Grateloup, 28 août. — Belle journée chaude. J'ai pris un bain en sortant de mon lit neuf, dont j'ai voulu avoir l'étrenne. Après le bain, j'ai été me promener dans mon jardin, visitant tout avec intérêt. Je me suis laissé aller aux impressions et j'étais dans un de ces moments de calme et de bonheur, si rares dans la vie, lorsque deux visites qui me sont arrivées ont rompu le charme. J'ai eu du monde et de l'agitation jusqu'à midi. Je suis monté dans mon cabinet avant le dîner, et j'y ai passé deux heures, occupé à visiter et à ranger des livres. En rentrant dans ce lieu de méditation, après de longues absences, je me sens partagé entre des modifications ou des tendances diverses et opposées. D'une part, mes anciennes habitudes solitaires, mes souvenirs méditatifs se renouvellent par la présence des lieux. D'autre part, les dispositions que je rapporte de mes voyages et de ma distraction m'entraînent au mouvement, ne permettent pas de travail suivi et éloignent les pensées trop sérieuses. Combattu entre

ces deux penchants contraires, je suis agité, je passe d'un livre à un autre. Beaucoup de projets de travail et d'idées vagues se présentent à mon esprit. Je ne sais par où commencer, et quelque chose me dit que je ne terminerai rien de ce que j'entreprendrai. L'inquiétude, le découragement, l'idée d'être au-dessous de moi-même sont autant de sujets d'affliction. Le temps se passe, et je ne fais rien.

J'ai quitté mon cabinet après trois heures. Le curé de Saint-Sauveur, M. Durand de Corbiac, sont arrivés. A la nuit, j'ai resté seul avec ma femme; nous avons causé d'affaires domestiques. J'ai commencé tard ma correspondance jusqu'à minuit. J'ai écrit à M. Girard, à mon fils, à M. Christian une lettre métaphysique.

SEPTEMBRE

* *Grateloup, 1er septembre.* — J'ai passé toute la journée chez moi. Le défaut des distractions accoutumées me met dans un état de malaise. La solitude me rend mécontent de moi-même, en me révélant le secret d'une faiblesse d'esprit et de défauts intellectuels sur lesquels je cherche à m'étourdir et à me faire illusion. Il n'est pas étonnant qu'en avançant en âge on cherche plus à se distraire, ou que l'on soit plus porté à se fuir soi-même. Nous ne trouvons plus en nous les sentiments aimables de la jeunesse et tout ce qui peut rendre l'homme ami de lui-même. En descendant dans son intérieur, on est forcé de reconnaître toutes les pertes qu'on a faites, et qu'on fait chaque jour; il n'y a plus d'avenir, plus d'espérance de progrès; on se rend témoignage d'une foule de misères, de petitesses ou de vices, qui accompagnent la vieillesse; on sent qu'il n'y a plus de progrès à faire, et que la fin s'approche. Comment ne pas éprouver le besoin d'éloigner tant de tristes pensées et de pénibles sentiments, lorsqu'on n'a pas cherché d'assez bonne heure un appui hors de ce monde de phénomènes, et que l'idée de Dieu, de l'immortalité, ne vient pas à notre secours? Heureux celui qui peut dire avec saint Paul : *Omnia possum in eo qui me confortat; quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea quæ sunt priora extendens meipsum* (1).

(1) Épître de saint Paul aux Philippiens, ch. IV, t. V, p. 13, et ch. III, t. V, p. 13.

7 et 8 septembre. — J'ai été passer ces deux journées à Bergerac pour y faire et y recevoir des visites d'adieu. J'ai été dans un état constant d'exaspération contre l'esprit de mécontentement et d'insubordination envers le gouvernement, et presque de faction, qui se manifeste par mille propos révolutionnaires, tenus par des hommes qui se disent royalistes. La Révolution n'a rien appris à ceux qui ont le plus souffert de ses excès. Il ne leur en est resté qu'un sentiment d'irritation contre ce qu'ils regardent comme *causes* directes ou indirectes de leurs maux, et une passion, une fureur de vengeance qui demande à tout prix à se satisfaire et nous prépare encore de nouvelles révolutions.

J'ai lutté vainement contre ces exagérations; on ne m'entend pas; la raison n'a aucune autorité, dans ma bouche. Je m'indigne, je m'afflige. Avec plus de supériorité d'esprit, je me servirais de l'arme du ridicule et je rirais de tant de folies.

12 septembre. — Plusieurs lettres de Paris et les journaux m'ont appris à mon arrivée à Grateloup l'importante nouvelle de la dissolution de la Chambre des députés et la convocation des collèges d'arrondissement et de département, pour l'élection des nouveaux députés. Le roi m'a nommé président du collège électoral de mon département.

Cette nouvelle m'a extrêmement agité. Une foule d'idées s'est présentée à la fois à mon esprit. Quelle sera l'influence de cette grande mesure sur notre situation politique et sur les affaires en général, sur ma situation particulière et mes intérêts propres? Je me suis monté spontanément au ton des grandes et violentes résistances que j'aurai à combattre, et je me sentais dans le moment de force à lutter; mais cette disposition sera-t-elle permanente? Quels seront ma conduite et mon aplomb envers les électeurs opposants? Je ne dois pas compter sur leurs suffrages. Le discours à leur tenir est délicat dans ma position. J'ai commencé à y penser. Couché à minuit.

Du 13 au 17 septembre. — La chaleur a été vive, le ciel constamment serein, malgré le vent du midi. J'ai reçu beaucoup de visites à Grateloup. J'ai été occupé d'affaires particulières et n'ai pu penser que vaguement à ma mission.

15 septembre. — J'ai passé la journée à Bergerac. Dîné chez M. Candillac avec MM. Lagrèze, Durand, Geneste, etc. J'ai été expansif et gai.

16 septembre. — J'ai commencé à m'occuper sérieusement de mon discours d'ouverture. J'en ai ébauché le commencement avec assez d'aplomb, mais sans verve.

17 septembre. — J'ai été exclusivement occupé du même travail, sans beaucoup de succès; les idées viennent lentement et se lient plus difficilement encore. Cette mauvaise disposition d'esprit se joint avec un dérangement d'estomac, qui dure depuis trois jours. Mais les bons moments sont toujours rares et le deviennent plus encore, à mesure que j'avance dans la vie. J'éprouve parfois un sentiment de méfiance, qui me rend pénible d'avance le rôle que je suis appelé à jouer dans l'Assemblée électorale.

J'ai reçu à dîner ce jour MM. Durand, Delpit, Valentin Foucault. Nous avons eu d'abord des conversations sur la politique, puis nous avons fait une promenade dans mes prés. Projet d'un grand travail agricole. Soirée triste, dérangement d'estomac, travail forcé.

Du 18 au 28 septembre. — Le temps a été généralement beau et chaud pour la saison. Il y a eu un orage violent, le 22, qui a ravagé la côte de Monbazillac. Il est tombé de la grêle en plusieurs endroits : les raisins, qui sont encore en verjus, ont souffert, dans les lieux où la grêle n'est tombée qu'en petite quantité comme chez moi. Pendant les dix jours qui se sont écoulés, je n'ai eu qu'une seule idée fixe, un sujet unique d'occupation. J'ai travaillé et retourné dans tous les sens mon discours d'ouverture. Je l'ai refait trois fois, et, après avoir dicté à mon secrétaire ma dernière version, je l'ai encore changée deux ou trois fois et refait des paragraphes entiers. Quelquefois, après avoir laborieusement composé une page, je m'aperçois qu'il vaut mieux la supprimer tout à fait, pour plus de précision ou de liaison dans les idées. En commençant à composer ou à dicter un ouvrage d'assez longue haleine, je ne vois guère d'abord que chaque idée isolément, et j'hésite beaucoup sur la manière de l'exprimer. Après avoir

trop amplifié ou développé cette idée isolée, je sens la nécessité de la réduire, en la comparant à d'autres. Il en est de même pour les paragraphes ou les parties de l'ouvrage, à chacune desquelles je suis d'abord enclin à donner plus d'extension qu'il ne faut pour bien les coordonner à l'ensemble. Il me faut beaucoup de temps pour bien tenir cet ensemble, et ce n'est qu'alors que mon esprit prend du repos et se complaît dans son ouvrage. Jusque-là, c'est un trouble, un malaise extraordinaire, des alternatives de confiance et d'extrême méfiance en moi-même.

30 septembre. — Je suis parti de Grateloup pour Périgueux à huit heures du matin. Je me sentais fort calme et monté au ton des obstacles contre lesquels je m'attendais à lutter. Je sentais que j'avais surtout à exercer un fort empire sur moi-même, et je m'y essayais. En arrivant à Périgueux, l'idée des obstacles a disparu. J'ai trouvé plus de bienveillance et de bonne disposition apparentes pour le président du collège que je n'avais lieu de m'y attendre. Grand dîner chez M. le préfet. Je me suis laissé aller à des amorces flatteuses et, suivant la pente de mon caractère, je n'ai pas même soupçonné qu'il y eût quelque chose de trompeur dans les signes de bienveillance qu'on me prodiguait. Comment ne pas croire que les autres éprouvent pour nous ce que nous éprouvons nous-mêmes?

OCTOBRE

1er octobre. — J'ai été dîner et coucher au Murat. J'ai goûté les douceurs d'une réunion de famille, dont Mlle d'Alpy a fait l'agrément.

2 octobre. — Je suis revenu à Périgueux pour faire avec le préfet quelques dispositions relatives au collège. Rentré au Murat à six heures pour dîner. Deuxième bonne soirée de famille.

3 octobre. — Retour à Périgueux, où j'ai reçu et rendu les visites de corps. Dîné chez M. Gérard avec MM. Campsegret,

Candillac et Durand (1), nouvellement arrivés. J'ai eu le soir des visites d'électeurs de Bergerac.

4 octobre. — Jour de l'ouverture solennelle du collège. Je me suis levé de bonne heure, préoccupé d'une foule d'idées parmi lesquelles prédominait celle de mon discours d'ouverture. En consultant mes dispositions intérieures, je me suis senti fort déterminé et d'aplomb. J'ai reçu le matin des visites de différentes espèces. La bienveillance semblait toujours m'entourer.

A midi, j'ai ouvert la séance. J'ai exposé avec netteté et sans embarras les préliminaires des opérations. J'ai appelé au bureau MM. Meynard, d'Abzac-Ladouze, maire de Périgueux, et Lanxade. On a ensuite voté pour la formation du bureau et, au dépouillement, M. Larigaudie a été nommé secrétaire à une grande majorité, ce qui m'a prouvé la couleur de la majorité du collège.

Le bureau étant définitivement constitué, j'ai lu mon discours d'ouverture avec un aplomb et une fermeté assez extraordinaires pour moi. Ma voix avait plus de mordant. J'étais animé par la contradiction et l'opposition qui se manifestaient déjà. Ce discours, assez long, a été entendu avec calme, approuvé par une partie, condamné par l'autre.

Je voulais passer immédiatement au scrutin pour la nomination des deux premiers députés, mais un faux avis qu'on m'a fait donner par des hommes en qui je devais avoir toute confiance, m'a déterminé à lever la séance et à ajourner au lendemain. J'ai été, à cinq heures, faire les honneurs d'un grand dîner, que j'ai donné au préfet, aux généraux et à plusieurs électeurs. J'étais pour cela en excellente disposition. J'ai mis de la grâce et de la facilité dans mes rapports avec chacun des convives. J'ai passé la soirée en famille chez M. Gérard. La chose dont je me suis le moins occupé, c'est de repousser les intrigues qui s'agitent contre moi, ou d'en former d'opposées. Je cherche à me rendre agréable à tous, et je ne puis jamais croire d'avance aux effets de la malveillance et de la haine, parce que je n'éprouve pour les hommes en général que des sentiments affectueux et bienveillants.

(1) Tous trois Bergeracois et très liés avec Maine de Biran.

5 octobre. — Ce jour a été plein de trouble et d'impressions pénibles. Il a fallu me monter et lutter fortement contre moi-même pour conserver du calme et de l'élévation.

J'ai ouvert la séance à neuf heures. Le premier tour de scrutin a été fort long. MM. Larigaudie et Meynard sont sortis à une grande majorité, et je les ai proclamés députés, sans qu'il parût sur mon visage aucune émotion. On a passé au deuxième scrutin, dont le dépouillement n'a eu lieu que dans une séance du soir. Le résultat m'a encore été défavorable, et j'ai manqué de sept voix la majorité. M. de Mirandole est sorti seul. J'étais vivement agité, et me suis mis au lit à minuit sans pouvoir dormir.

6 octobre. — J'ai ouvert la séance à neuf heures. Les électeurs étaient en petit nombre. On a voté successivement et avec lenteur. Le scrutin de ballottage entre M. du Pavillon et moi a donné la majorité à M. du Pavillon, qui l'a emporté à cinq voix. Ainsi j'ai bu le calice jusqu'à la lie, et, élevé par le sentiment même de l'injure que j'éprouvais, j'ai eu un sentiment noble et généreux, qui m'a fait trancher un cas douteux, à l'avantage de mon adversaire. Mes antagonistes ont été obligés d'applaudir en rougissant.

Rentré chez moi, j'ai reçu tous les compliments de condoléance. J'ai écrit aux ministres de l'Intérieur et de la Police. Dîner chez le général d'Armagnac, où j'ai fait encore assez bonne contenance.

Le 12, départ pour Paris.

Je suis arrivé à Paris le 15 octobre, à huit heures du matin. Mon fils m'attendait à la porte. Ce moment d'arrivée a été heureux. J'ai été entouré de soins par les personnes de la maison. Mon ami Lainé, ministre de l'Intérieur, est venu me voir et m'a fait porter des consolations, en m'annonçant qu'on s'occupait de moi pour le Conseil d'État, etc.

16 octobre. — J'ai reçu plusieurs visites et suis sorti à midi pour aller voir le ministre de la Police, avec qui j'ai passé une heure. J'ai fait plusieurs autres courses avant le dîner, et suis rentré pour m'habiller et aller dîner chez le ministre de l'Intérieur, qui m'a appris ma nomination de *conseiller d'État*, signée par le roi dans le Conseil des ministres. J'ai été très

satisfait de cette nouvelle. Mais il ne m'est donné d'éprouver aucune sensation vive, même en apprenant les plus agréables nouvelles.

17 octobre. — Je suis tout en courses ou en visites. Je trouve à peine quelques moments pour écrire mes lettres. Je ne lis pas, je suis étourdi et mal portant. J'ai dîné chez le ministre de la Police avec MM. Pasquier, Barante, Guizot, etc. Je suis là avec des hommes dont les opinions politiques sont si positives qu'elles m'ont fait naître des doutes. Je me méfie et parle peu dans ces réunions où l'on crie si fort.

21 octobre. — J'ai eu une audience particulière du roi. Je m'y préparais depuis quelques jours, et je cherchais à retenir dans ma mémoire tout ce que j'avais à dire, en abordant Sa Majesté. A onze heures du matin, je suis arrivé au Château. J'ai promené dans la salle du trône, attendant d'être introduit. J'étais dans la plus mauvaise disposition, mon estomac était comprimé et ma tête embarrassée. Une sorte de langueur était répandue dans tout mon être, et quand on est venu me chercher pour la présentation, j'ai éprouvé un battement de cœur extraordinaire.

J'ai été introduit dans le cabinet du roi. Sa Majesté était assise dans un fauteuil devant son bureau. Je suis arrivé, tremblant, jusqu'à ce bureau et j'ai débité mon petit discours d'un ton assez convenable, mais peut-être trop humble. Le roi m'a répondu avec bonté qu'il m'avait accordé avec plaisir un dédommagement. Il a paru mécontent de mon départ et m'a dit, sur la nécessité de l'union ou de la fusion des deux nations dans la même, les choses les plus positives et les mieux pensées. Cette conversation avec un si excellent roi, qui daignait m'associer à ses pensées, m'a laissé des souvenirs qui ne s'effaceront pas. J'en ai été ému jusqu'au fond de l'âme. Avant de sortir, j'ai baisé avec attendrissement la main du roi.

27 octobre. — J'ai été aux Tuileries. J'ai pris pour la première fois mon uniforme de conseiller d'État avec le manteau court. Je n'ai pas été embarrassé dans ce nouvel accoutrement. J'en ai eu tant d'autres! J'ai été faire une première

visite à M. le duc d'Angoulême, qui m'a fait un accueil assez froid. J'ai été dans la galerie de Diane, où j'ai rencontré beaucoup de monde de connaissance. J'ai suivi la cour à la chapelle, où j'ai entendu la musique avec distraction. Visite après la messe à Mme la duchesse d'Angoulême et à Monsieur. J'ai été mieux accueilli de ce prince.

28 octobre. — Le soir, visite à Mme la duchesse d'Orléans et à Mme de Staël, avec qui j'ai causé longtemps sur notre situation. Elle est à la tête des libéraux et se rapproche du ministère. J'ai vu là le milord anglais qui a conduit Bonaparte à Sainte-Hélène, et qui est resté huit mois dans cette île. Bonaparte paraît content de son habitation, dans un site et un climat que le milord vante beaucoup. Ce trop fameux personnage est occupé à écrire les Mémoires de sa vie. Il travaille dans son cabinet en robe de chambre, toute la matinée, jusqu'à trois heures. Il y a une grande inégalité dans son humeur.

* *Paris, 30 octobre.* — Je suis sorti pour aller joindre M. Royer-Collard, et me rendre avec lui à l'examen des élèves de l'École normale (classe de philosophie). Le programme roulait sur les fondements de la logique, sur les différentes espèces d'idées, l'attention, le jugement, le raisonnement, les signes : cela m'a réveillé. J'ai examiné trois élèves et j'ai fait, avec assez de facilité d'élocution, quelques observations importantes. En sortant de cet examen, avec M. Royer-Collard, nous réfléchissons l'un et l'autre qu'on n'est heureux que lorsque l'on peut s'éloigner du monde politique et habiter le monde intellectuel : ce n'est que là qu'il y a du calme et de la satisfaction d'esprit.

J'ai été faire visite à mon ami Ampère, malade; j'ai discuté avec lui sur le passage de la conscience de notre activité, qui nous donne la première idée d'une cause productive, efficiente, à la croyance des causes extérieures. J'ai pensé, autrefois, qu'il suffisait d'éprouver une impression passive, dont le moi avait d'abord été cause, pour rapporter immédiatement cette impression passive à une cause étrangère. J'y vois aujourd'hui plus de difficultés; et je trouve, entre le sentiment individuel et de la causalité du moi, et la croyance ou notion nécessaire universelle de cause, un abîme qui ne peut être

franchi avec le seul secours de l'analyse, et par l'analogie ou l'induction, comme je le disais.

De cette conception : « Je ne suis pas cause de telle modification passive », à celle-ci : « Il y a nécessairement une cause de tout ce qui se fait sans moi », il n'y a pas de passage possible par le raisonnement. On peut dire seulement qu'il est naturel que nous percevions, ou que nous concevions les choses qui ne dépendent pas du moi, à la manière dont nous existons, et sous la forme ou l'idée qui constitue notre existence individuelle. Nous n'existons à titre de moi, ou de personne individuelle, qu'en qualité de cause; il est donc naturel que nous ne puissions rien concevoir, ou réaliser hors de nous, qu'au même titre. « Je voudrais bien savoir, dit Leibnitz, comment nous pourrions concevoir qu'il y a des êtres. » J'étends ce principe, et je demande comment nous pourrions ne pas concevoir qu'il y a des causes, ou une seule cause partout, lorsque nous n'existons que comme cause.

* *31 octobre.* — J'ai eu dans la matinée mes tracasseries ordinaires. Toute mon étude et mon application, c'est de me maintenir calme intérieurement, au milieu des agitations et diversions extérieures. Cette étude en vaut bien une autre, et lorsque je parviens à me maintenir dans l'état où je dois être, malgré les souffrances intérieures, les contrariétés et les ennuis du dehors, je ne crois pas avoir perdu mon temps. Il ne faut pas, en effet, croire que le seul et le meilleur emploi du temps consiste dans un travail d'esprit réglé, soutenu et tranquille. Toutes les fois que nous agissons bien, conformément à notre situation actuelle donnée, nous faisons un bon usage de la vie.

NOVEMBRE

4 novembre. — Jour de séance royale pour l'anniversaire de la session de 1816. J'ai été dès le matin tourmenté par l'affluence des curieux qui venaient réclamer ma complaisance. Je me fais toujours des affaires des désirs de tout le monde. Cela m'embarrasse, m'inquiète et m'empêche de vaguer aux véritables devoirs.

4 novembre. — J'ai été en cérémonie, avec l'habit de conseiller d'État, toute la matinée dans le salon du roi, où je me suis entretenu assez familièrement avec les personnages de l'État les plus distingués. Le roi est arrivé avec les princes à une heure et demie dans son salon. Il s'est entretenu avec quelques personnes avant d'entrer dans l'Assemblée, qui était très brillante. Le discours d'ouverture m'a paru un peu faible. La mémoire a manqué un instant au roi.

24 novembre. — Conversation intéressante avec MM. Pasquier et Barante chez Mme de Vintimille. L'aventure de M. de Talleyrand occupe tous les esprits. Je n'ai su d'abord y voir rien qu'un événement de cour ordinaire, car je suis peu pénétrant dans ce genre d'affaires; mais, en entendant parler davantage, je vois dans M. de Talleyrand un chef de parti dangereux, dont la hardiesse toute nouvelle mérite une grande attention. Les propos qu'il a tenus, et qui ont motivé sa disgrâce à la Cour, ne sont pas les effets d'une simple légèreté d'esprit, ni d'un emportement du moment. Il n'y a dans cet homme ni légèreté, ni passion. C'est le résultat d'un calcul réfléchi. J'ai dîné chez le duc de Richelieu avec beaucoup de monde. Là, on ne parle pas tout haut, mais on cause à l'oreille de son voisin.

« Les grands génies voient, avant tous les autres, le point de la possibilité, » dit le cardinal de Retz. Nous avons eu quelques hommes, qui ont pu voir, dans chaque parti de la Révolution, celui qui devait venir après, et s'y sont ménagé d'avance un point d'appui ou des moyens de direction.

**25 novembre.* — Je pense vaguement, au coin de mon feu, à l'introduction de l'ouvrage de philosophie, que je veux faire imprimer avant de mourir au monde (1).

Si je n'avais rien publié en philosophie, je ne commencerais pas, à l'âge où je suis, dans le temps où nous vivons, et dans la situation particulière où je me trouve; car d'abord je ne me suis jamais senti appelé à faire de l'effet sur aucune espèce de théâtre. Je n'ai jamais aimé le bruit et l'éclat, à cette époque même de la vie où tout nous entraîne à étendre notre existence et toutes nos relations; à plus forte raison

(1) L'*Essai sur les fondements de la psychologie.*

dois-je être enclin à éviter aujourd'hui tout ce qui peut mettre mon nom dans une sorte d'évidence, qui est opposée à mon instinct, à ma raison plus mûrie, et à toute mon expérience, qui m'a si bien démontré la profonde justesse de cet adage philosophique : *Qui bene latuit bene vixit.* Mais un scrupule est venu s'emparer de moi.

Il y a quinze ans environ que, séduit par les suffrages d'une société savante, et cédant aux instigations et aux conseils de quelques-uns de ses membres, qui avaient sur moi l'ascendant de l'âge et de la renommée, je me décidai, après de longues hésitations, à faire imprimer un ouvrage sur l'habitude, couronné par la classe des sciences morales et politiques de l'ancien Institut. Cet ouvrage était celui d'un jeune homme en qui l'imagination prédomine sur la réflexion, qui n'a presque aucune idée des difficultés et des premières questions de la science qu'il aborde, qui ne se doute pas encore de ce que nous pouvons savoir et de ce que nous devons toujours ignorer dans la science de notre époque qui se fie à des explications hypothétiques de faits inexplicables par leur nature, ou qui n'ont aucun rapport avec les choses imaginées pour les expliquer.

En y pensant mieux ou plus mûrement, j'ai exercé moi-même sur cette production prématurée une censure sévère, et le sentiment pénible, l'espèce de pudeur que j'y rattache, comme à tout ce qui nous donne la preuve d'une imperfection, m'a empêché de publier trois autres mémoires, couronnés depuis par des sociétés savantes, attendant toujours un degré de maturité et de perfection de plus, dans un système d'idées dont je sentais encore tout l'incomplet.

Cependant le temps passe, la vie s'écoule et je suis arrivé à l'âge où l'homme sent qu'il n'y a plus aucun accroissement, aucun progrès physique et intellectuel à espérer pour lui, où il doit se presser de tirer parti de ce qu'il a acquis, et qui va bientôt peut-être lui échapper par une suite de décroissements insensibles. Je ne veux pas commencer à mourir à moi, au monde intellectuel, sans avoir exposé le point de vue particulier sous lequel j'ai saisi ce monde, et les découvertes que je crois y avoir faites, depuis la publication de mon écrit sur l'habitude (1) ; je ne veux pas que cette œuvre imparfaite de ma

(1) Le *Mémoire sur l'Habitude,* couronné en 1802 par l'Institut.

jeunesse irréfléchie et présomptueuse par ignorance, reste comme le seul titre d'après lequel je serais jugé trop défavorablement par les vrais métaphysiciens qui me liront, et ce que je crains plus encore, trop goûté par de jeunes adeptes, qui pourraient s'égarer, après moi, dans une voie dont j'ai reconnu plus tard le danger et les prestiges. Il est de mon devoir rigoureux de signaler les écueils contre lesquels je suis venu me heurter, et de montrer la route plus sûre qui m'en a écarté.

Tel est l'objet de cette publication nouvelle. Je l'entreprends, dans un temps qu'on peut croire défavorable, si l'on a égard aux intérêts de l'amour-propre et au désir de la célébrité, puisque tous les esprits sont occupés ailleurs : la politique absorbe tout.

Mais nous touchons, ce me semble, à une époque de la société où, après avoir été si fortement attirés au dehors et captivés par une suite d'événements si extraordinaires, les hommes fatigués de sentir se trouveront plus disposés à rentrer en eux-mêmes, et à y chercher le repos et ces consolations qu'on ne trouve que dans l'intimité de la conscience. S'il y a un besoin moral dont la nécessité doive être sentie aujourd'hui, c'est celui du désintéressement dans les sentiments et les opinions. Or, c'est dans les études ou les méditations philosophiques, et dans les habitudes qui s'y rattachent, qu'on trouve le parfait désintéressement d'opinions, et on ne le trouve que là.

C'est en nous-mêmes qu'il faut descendre, c'est dans l'intimité de la conscience qu'il faut habiter, pour jouir de la vérité et atteindre la réalité de toutes choses. Les physiciens sont comme des conquérants qui vont toujours en avant dans la nature extérieure, sans que rien puisse les arrêter, ou les ramener en arrière. La disposition qui nous ramène à nous-mêmes et nous fixe sur un petit nombre d'idées ou de sentiments intérieurs, est plus timide, plus humble et par là même *plus morale*. Par l'acte seul de la réflexion, par l'effort que fait l'homme qui s'arrache au monde extérieur pour s'étudier et se connaître, il se dispose à recevoir et à saisir le vrai, et se désintéresse pour tout ce qui ne porte pas ce caractère. Quel autre motif que le besoin de connaître le vrai pourrait l'engager à s'enfoncer dans les souterrains de l'âme? C est là que

tous les intérêts extérieurs l'abandonnent; c'est là le champ propre et unique où sa moralité se développe. Jamais la société n'eut un plus grand besoin d'encourager ces études, qui ramènent l'homme à lui-même.

* *26 novembre.* — J'apprends, avec un grand saisissement de cœur, la nouvelle de la mort de mon neveu (1).

J'éprouve, dans cette occasion, que la vie d'un homme d'affaires et de société éloigne toutes les impressions ou émotions fortes et durables, en ce qu'elle distrait l'attention, l'empêche de se fixer sur les objets capables d'exciter ces émotions; en sorte que la sensibilité paraît nulle ou altérée, lorsqu'elle n'est que distraite, faute d'attention ou d'application aux objets qui pourraient l'exercer ou la développer. C'est là une preuve bien manifeste que les sentiments de l'âme ne sont que des résultats médiats de son activité. Il dépend de nous, non pas de nous modifier immédiatement d'une manière agréable ou désagréable, mais de donner notre attention aux idées ou objets capables de nous modifier ainsi. Le sentiment naît à la suite des actes d'attention (si d'ailleurs l'âme est disposée à éprouver ce sentiment) et non autrement. D'où il suit que l'exercice des facultés actives de l'esprit se lie à notre moralité, et que l'une est inséparable de l'autre. Une vie de dissipation et de distractions, même innocentes, peut être considérée comme immorale, en ce qu'elle étouffe les sentiments moraux et les empêche de naître.

* *28 novembre.* — Soirée animée par la nouvelle d'une scène violente qui s'est passée à la Chambre des députés. Quand tout est tranquille et calme, il semble que mes facultés s'engourdissent; il faut du mouvement, des événements extraordinaires pour les mettre en jeu.

Aussi, lors même que ces événements sont fâcheux pour la chose publique et pour moi-même, je les reçois avec une sorte de plaisir, comme me faisant vivre davantage, et mettant en jeu mon imagination. Disposition fâcheuse et peu morale, en ce qu'elle tient à l'instinct animal.

(1) Prosper de Biran. Voir plus haut, à la date du 16 avril 1815.

30 novembre. — J'ai pensé, en m'éveillant, que ce jour était celui de ma naissance (1). J'atteins aujourd'hui l'âge de cinquante ans. J'entre dans la vieillesse, et je conserve encore beaucoup de goûts et de dispositions du jeune âge; j'en ai souvent la légèreté, le défaut de tenue et de suite. Je sens chaque jour que tout point d'appui extérieur m'échappe. Je ne puis trouver cet appui dans aucun objet hors de moi; je n'ai plus comme autrefois ce grand désir de plaire, d'être aimé, parce que je suis averti, par des comparaisons continuelles, autant que par mon sens intime, que j'ai perdu tout ce qui attirait vers moi, tout ce qui me donnait des avantages dans le monde.

Je ne sais si je retrouverai encore ce point d'appui en moi-même, où je me complaisais autrefois à rentrer. Je ne sais si l'on n'est pas plus disposé à se chercher et à se trouver avec plaisir dans l'âge de la force et de la plénitude de la vie que dans celui auquel je suis parvenu. Des affections douces, un sentiment heureux de l'existence nous attirent en nous-même et font que nous sentons moins le besoin d'en sortir. Des affections tristes, un sentiment pénible de l'existence, nous éloignent de nous et nous font sentir le besoin des distractions mêmes ou des diversions extérieures. Mais le mal, qui nous tourmente, s'accroît par ces distractions mêmes, et l'on souffre doublement, par le dégoût des choses du dehors, ou d'un monde qui nous repousse, et par le mécontentement ou le vide que l'on retrouve en soi, quand on est forcé d'y revenir.

Voilà des faits d'expérience intérieure, que je constate chaque jour et dont je me rends un compte réfléchi. Ils m'excitent à chercher dans le fond de mon être et dans l'*idée de Dieu*, qui s'y trouve, ce *point d'appui* qu'il est impossible de trouver ailleurs, afin de donner à mon existence le but qui lui manque tout à fait.

(1) L'auteur était né le 29 novembre, ainsi que son acte de naissance en fait foi, et non le 30.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos..... I
Note biographique..... XIV
Note bibliographique..... XV
Introduction. Maine de Biran d'après son *Journal intime*... XVII

I. — RÉFLEXIONS ET « JOURNAL INTIME » DE MAINE DE BIRAN

Année 1792

Discussion sur l'existence de l'Être suprême. — Réflexions sur l'athéisme..... 1

Année 1793

Du malheur de s'ignorer soi-même. — Du mécanisme admirable des fibres sensibles, ou qu'il faut passer par le physique pour arriver au moral. — De la liberté et de ses différents degrés de perfection. — L'homme peut-il prétendre à l'unité? — *In vino veritas*. — Du besoin qu'a notre âme d'un principe d'activité..... 10

Année 1794

Maine de Biran espère que le malheur rendra les Français plus sages. — Maine de Biran se déclare impropre à vivre au sein d'un monde corrompu et corrupteur. — Les passions ne font pas le bonheur. — De l'activité de l'âme. — Le problème du bonheur. — Biran recommande l'étude de soi-même. — Maine de Biran poète..... 31

Année 1795

Réflexions sur la Terreur et sur Louis XVI. — Le vif sentiment de l'existence, d'où résulte le bonheur, dépend de notre état physique. — De l'importance d'un heureux état physique pour le bonheur 53

II. — LE « JOURNAL INTIME » DE MAINE DE BIRAN

Année 1811 64
Année 1813 70
Année 1814 76
Année 1815 101
Année 1816 199

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 34048.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Les Maîtres de la pensée française. **Pascal,** par Jacques Chevalier, professeur à l'Université de Grenoble. 11e édition. Un fort volume in-8° écu ..... 20 fr.

Les Maîtres de la pensée française. **Descartes,** par Jacques Chevalier, professeur à l'Université de Grenoble. 8e édition. Un volume in-8° écu ..... 15 fr.

Les Maîtres de la pensée française. **Bergson,** par Jacques Chevalier, professeur à l'Université de Grenoble. Un fort vol. in-8° écu. 18 fr.

La Philosophie française, par Victor Delbos, membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne. Un volume in-16 ..... 15 fr.

Figures et doctrines de philosophes, par Victor Delbos, membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne. Un volume in-16.... 15 fr.

Pascal et son temps, par Fortunat Strowski. Trois volumes in-16 ..... 36 fr.

Cinquante ans de pensée française, par Pierre Lasserre. Un volume in-16 ..... 12 fr.

Histoire de la littérature française, par Émile Faguet, de l'Académie française. Deux volumes illustrés d'après les manuscrits et estampes conservés à la Bibliothèque nationale. Chaque vol. 20 fr.

Jugements, par Henri Massis. Tome I. *E. Renan — Anatole France. — Maurice Barrès.* Tome II. *André Gide — Romain Rolland — Georges Duhamel — Julien Benda — Les Chapelles littéraires.* Deux volumes in-16. Chaque volume ..... 12 fr.

En marge de « Jugements ». **Réflexions sur l'art du roman,** par Henri Massis. In-8° 1/4 colombier, sur alfa 7.50

Les révélations de la mort. *Dostoïevsky — Tolstoï,* par Léon Chestov, traduit du russe par Boris de Schlœzer, avec un portrait de l'auteur d'après un tableau de Sorine. Un volume in-16 ..... 12 fr.

Rousseau juge de Jean-Jacques ou *la Comédie de l'orgueil et du cœur,* par C.-A. Fusil. Un volume in-16 ..... 12 fr.

Les Sociétés de pensée et la démocratie moderne, par Augustin Cochin. Un volume in-16 ..... 12 fr.

La Révolution et la libre-pensée, par Augustin Cochin. Un volume in-8° écu ..... 18 fr.

Socrate et la pensée moderne, par Pierre Millet. Un volume in-16 ..... 12 fr.

Trois Réformateurs. *Luther — Descartes — Rousseau,* par Jacques Maritain. Un volume in-16 avec six portraits ..... 12 fr.

Louis Veuillot. *L'homme — Le lutteur — L'écrivain,* par Eugène Tavernier. Un volume in-16 avec un portrait ..... 12 fr.

La Sagesse française. *Montaigne — Saint François de Sales — Descartes — La Rochefoucauld — Pascal,* par Fortunat Strowski. Un volume in-16 ..... 12 fr.

La Vie raisonnable de Descartes, par Louis Dimier. Un volume de la collection *Le Roman des grandes existences,* sur alfa... 15 fr.

PARIS. TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 34048.